



ANT

XIX

401

ESQUISSES
SUR L'ESPAGNE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

20 cm.

R-40.584



ESQUISSES

SUR

L'ESPAGNE,

DE V. A. HUBER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR LOUIS LEVRAULT.



A PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.° 81 ;

STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n.° 33 ;

BRUXELLES, Librairie parisienne, rue de la Magdeleine, n.° 438.

1830.

10

WALTON
1875

MONSIEUR HUBER nous dit dans sa préface :

« Le titre de cet ouvrage prouve assez que je n'ai pas entendu écrire un roman. Les caractères, les mœurs, les passions, les personnages même que j'ai mis en scène, je les ai observés ; je les ai connus en Espagne. Les évènements que je raconte, j'en ai été acteur ou témoin. La seule liberté que je me sois permise, a été de donner une forme dramatique à mes souvenirs, de les coordonner et d'essayer d'en faire un tout, capable d'intéresser le lecteur. »

Après une déclaration aussi formelle, les amateurs de l'extraordinaire, ceux qui cherchent dans leurs lectures des émotions fortes ou romanesques, fermeront peut-être ce livre ; ils auront tort : l'Espagne est le seul pays de l'Europe moderne où la vie ordinaire ait le charme du roman. Tout y est

contraste, intérêt, drame en quelque sorte. La barbarie et la civilisation y sont continuellement en présence, l'une empreinte encore de l'énergie du temps héroïque de Pélage, l'autre pure jusqu'à présent de tiédeur et d'égoïsme, ces vices des sociétés dès long-temps policées... Aussi méritent-elles seules encore d'être peintes à la manière de Walter-Scott.

L'auteur des Esquisses l'a heureusement tenté. Mais plus riche peut-être en réalités pittoresques que le peintre de l'Écosse, il a été plus à même de dédaigner les ornemens accessoires et de se passer du concours de la fable. Ainsi point d'intrigue proprement dite dans son ouvrage; point de ces héros et de ces héroïnes qu'on ne met là trop souvent qu'en hors-d'œuvre, comme le ballet dans un opéra. Il n'a pas eu besoin de revêtir d'intérêt la science de l'antiquaire; ce sont de simples observations de voyageur qu'il nous offre; mais des observations dans un genre à part, un genre-modèle, oserai-je dire. Les Esquisses de M. Huber sont comme

les scènes historiques de l'un de nos plus ingénieux auteurs contemporains, une heureuse innovation dans l'art de retracer les mœurs d'un pays ou d'une époque.

Ne nous étonnons donc pas du succès que cet ouvrage a eu en Allemagne. En France, riches que nous sommes de l'Alonzo de M. de Salvandy, nous avons sans doute le droit d'être plus difficiles; peut-être n'en goûterons-nous que mieux M. Huber. Non, certes, que je prétende abaisser l'auteur français devant son rival allemand; mais quelque heureuse moisson d'observations que M. de Salvandy ait faite en Espagne, il a pu laisser à glaner après lui, et l'on me permettra du moins de revendiquer pour M. Huber le mérite d'habile glaneur. Si même il me fallait prononcer entre deux auteurs si justement estimés, j'avouerais que l'Allemand me semble plus véridique, le français plus ingénieux. L'un, dans son livre, réfléchit en quelque sorte l'Espagne comme dans une glace; l'autre la dessine avec plus de goût peut-être, mais moins d'exactitude;

l'un, enfin, est meilleur peintre de portraits, l'autre meilleur peintre de genre. Quelques critiques ont cependant fait la guerre à l'auteur des Esquisses; non, il est vrai, comme peintre, mais comme juge.

On l'a accusé d'enthousiasme et de partialité pour l'Espagne. Qu'on me permette à ce sujet quelques observations :

Il semble dans la destinée du peuple espagnol d'exciter à la fois les sentimens les plus opposés : lorsqu'on l'étudie de loin, il paraît hideux et dégoûtant; lorsqu'on l'a vu de près, au contraire, il devient l'objet d'une sorte de culte, d'une sympathie vague et involontaire. Son fanatisme, ses habitudes de sang et de violence, sa lâcheté politique, sa corruption ou plutôt son effervescence de mœurs révoltent à chaque instant; et cependant on l'aime, on l'aime tout en s'indignant contre lui. En vain surtout voudrait-on s'efforcer de le mépriser; sa magie est telle que les vices mêmes qui partout ailleurs inspireraient le mépris, chez lui n'inspirent que le regret : il faut l'aimer, enfin,

en dépit de lui-même, à peu près comme ces faibles amans d'une femme belle, mais coupable, qui sont sans cesse à se reprocher leur amour, sans pouvoir cependant le vaincre.

J'en appelle à tous ceux qui ont visité l'Espagne : quel pays, malgré toutes les imperfections de son état social, séduit davantage que celui-là ? Il semble que cette terre soit réellement douée de la force d'attraction que lui reconnaissent les descendans des Mores exilés, lorsqu'après tant de siècles ils l'invoquent encore des rivages de l'Afrique. Ou ne serait-ce pas plutôt que pour l'homme fatigué de la civilisation trop égale, trop usée peut-être du reste de l'Europe, il se trouvât un charme irrésistible dans une contrée où les mœurs des habitans comme les sites de la nature ont une sorte de sauvagerie sublime ?

Il me reste à dire un mot de la traduction. Faite d'enthousiasme en quelque sorte, elle doit se ressentir de la préoccupation de son auteur. J'ai vu l'Espagne peu après l'époque que traitent ces esquisses ; j'en ai

conservé un souvenir d'autant plus profond, que c'est la première terre, le premier monde où j'aie été jeté au sortir du collège. En lisant M. Huber, je retrouvai mes émotions de cette année d'initiation; c'était bien là *mon* Espagne; je jetai vite au feu quelques faibles croquis que j'avais entrepris sur le même sujet, et j'écrivis pour ainsi dire de mémoire la traduction des Esquisses.

Heureux si j'ai pu faire un livre français passable d'un excellent ouvrage allemand!

Quelques notes l'accompagnent. Il en est qui appartiennent à l'auteur allemand; d'autres à moi. On les distinguera aisément. Là, comme dans l'ouvrage même, ce qui est bon doit être attribué à M. Huber; ce qui est mauvais, à moi seul.

LE TRADUCTEUR.

INTRODUCTION.

Aperçu général sur les mœurs espagnoles.

LES mœurs de l'Espagne ne font pas seulement disparate avec celles des autres peuples, mais encore, et bien plus peut-être, avec ses propres institutions à elle-même. Ainsi, tandis que l'état social dans la Péninsule est resté étranger au mouvement général de la civilisation européenne, tandis qu'il se traîne de plus en plus languissant et désordonné sous les formes surannées des siècles d'esclavage, la vie sociale au contraire apparaît brillante de vigueur, de jeunesse et de liberté! L'un fait pitié aux étrangers; l'autre pourrait être enviée des peuples même les plus libres et les plus policés.

Lorsqu'on veut tracer le tableau de l'Espagne, il faut savoir également partir de ce double point de vue; autrement cette nation paraîtrait, ou la plus méprisable de l'Europe

ou la plus digne d'envie : c'est cependant ce qu'ont fait bien peu de voyageurs. S'arrêtant à la superficie et indignés de la civilisation stagnante de la péninsule, ils l'ont en quelque sorte mise au ban de l'Europe ; ils se sont appesantis sur les vices de son organisation, et n'ont pas su ou n'ont pas voulu lui tenir compte des riches compensations qu'offrent le caractère national, et les mœurs sociales et privées de ses habitans.

Les voyageurs anglais surtout l'ont critiquée à qui mieux : mais lorsqu'on se rappelle les jugemens de quelques-uns de ces Messieurs sur l'Allemagne et même sur la France, on comprend aisément que leur *humour* ait dû s'exercer bien plus encore aux dépens de l'Espagne, cette terre où tout est contraste avec leur patrie, et choque sans cesse leurs habitudes orgueilleuses d'exclusive civilisation. Il ne faut pas juger une nation avec les préjugés d'une autre nation. Cette règle générale est d'une application plus rigoureuse encore en Espagne que partout ailleurs, et cependant chaque jour elle est violée ! Les étrangers y arrivent avec des préventions toutes formées, avec des habitudes d'état ou de patrie dont ils ne veulent pas se départir.

Point de commis-voyageur français ou anglais, par exemple, qui ne professe un souverain mépris pour cette barbare Péninsule, où la fabrication de la pommade et du calicot est beaucoup plus arriérée qu'en France ou en Angleterre; et même dans les classes plus éclairées, la plupart des voyageurs prétendent toujours juger la vieille Espagne d'après le modèle de leur propre patrie; dès-lors ils errent nécessairement.

Leurs faux jugemens ont peut-être encore pour cause l'espèce de mauvaise humeur que provoquent plus ou moins en eux les désagrémens inséparables de tout voyage en Espagne. Ce pays est celui de l'Europe que les étrangers visitent le moins. Ses routes sont infestées de brigands, et pourvues à peine de quelques mauvais gîtes; dangers et fatigues, telles sont les épreuves continuelles du voyageur habitué aux routes sûres, aux auberges commodes des autres pays. En outre, s'il ne sait pas l'espagnol, il lui est de toute impossibilité d'avoir aucun rapport avec ceux dont il veut observer les mœurs; car dans la péninsule aucune langue étrangère n'a cours même pour vous procurer les choses de première nécessité.

Aussi beaucoup d'auteurs de voyage ont-ils vu l'Espagne pour ainsi dire les yeux fermés. Sans se donner la peine de rien approfondir, ils ont écrit sous l'inspiration de leurs préventions, ont broché sur le tout avec les réminiscences des récits de leurs prédécesseurs, et sont ensuite venus nous offrir ce travail comme un examen consciencieux de l'état de l'Espagne.

Je ne veux à ce sujet citer qu'un seul exemple. Selon l'opinion la plus accréditée, les Espagnols ont le teint brun, l'air de visage sombre, les yeux et les cheveux noirs, portent des chapeaux à larges bords, des réseaux, de larges manteaux bruns, sont paresseux, sales, déguenillés, sans industrie. Ce portrait peut en effet convenir à certaines provinces; mais dans d'autres, par exemple dans les provinces basques, on chercherait vainement rien qui y ressemblât.

Les Basques espagnols sont plutôt blonds que noirs, ne portent ni chapeaux à larges bords, ni longs manteaux bruns, ni cheveux en réseau; sont actifs, gais, pour la plupart aisés, et sans contredit une des populations les plus industrieuses qu'il y ait au monde.

Cela n'empêche pas les neuf dixièmes des

voyageurs, aussitôt qu'ils ont passé la Bidassoa et touché à Irun le sol d'Espagne, de se confondre en remarques sur la physionomie sombre, les yeux noirs, les réseaux, les grands chapeaux, les longs manteaux, les haillons, la paresse des Espagnols. Rien de tout cela cependant ne s'est encore présenté à leurs yeux; mais par cela seul qu'ils s'attendaient à le voir, ils le voient en effet.

Que ces mêmes voyageurs arrivent ensuite dans la vieille Castille, où enfin se montrent réellement quelques-uns de ces traits classiques que jusqu'alors ils avaient rêvés, il leur suffira de rencontrer au coin d'un bois ou sur le bord des grandes routes quelques pauvres diables au manteau déchiré, au chapeau rabattu sur les yeux, à l'air sinistre (dans leur imagination au moins), pour les transformer de leur pleine autorité en vagabonds, mendiants, voleurs de grands chemins, conspirateurs, et donner carrière à ce sujet aux plus indigestes raisonnemens de philanthropie.

Je ne prétends pas cependant qu'aucun voyageur n'ait su comprendre l'Espagne; mais il me semble que même dans les meilleurs ouvrages le point de vue est toujours, ou trop rétréci, ou trop fixe. Quelle que soit d'ailleurs

la défaveur avec laquelle les étrangers jugent l'Espagne, comparativement à leur propre patrie, il reste toujours à décider jusqu'à quel point les bases de ce jugement sont elles-mêmes inattaquables. Il a beau jeu, sans doute, à se récrier contre la barbarie des mœurs Espagnoles, celui qui regarde notre état social comme le produit de la civilisation la plus parfaite, comme le plus haut degré de science politique qu'il soit donné au génie humain d'atteindre; mais au fond où donc sont nos titres à tant de prétentions? Serait-ce notre supériorité en certaines jouissances matérielles, dont l'Espagne jusqu'à présent n'a guères paru se soucier? Sans doute ses théâtres, ses cafés et autres lieux de divertissemens publics, ne peuvent en aucune manière soutenir la comparaison avec les nôtres. Sans doute, le grand art de la diplomatie culinaire y est presque inconnu, et l'on chercherait en vain même dans les plus grandes villes ces amphytrions aux truffes politiques ou aux pâtés d'ortolans gras de spéculations commerciales, ces grands dîners, ces soirées, ces *routs* où tant d'hommes étrangers les uns aux autres accourent échanger leur ennui, leurs prétentions, mais souvent aussi leurs connaissances.

A la cour même les plus grands seigneurs n'imitent que fort rarement sur ce point les usages des hautes classes des autres pays. A peine quelques grandes solennités interrompent-elles à de longs intervalles l'uniformité de la vie privée des Espagnols. Les combats de taureaux, voilà à peu près leur seul divertissement public, et ce spectacle répugne trop à notre délicatesse européenne pour compenser aux yeux d'un étranger la privation des plaisirs de sa patrie; mais parce que ce peuple ne s'amuse pas comme nous, avons-nous le droit de le mépriser? et parce que quelque voyageur gourmand ou sybarite a été ennuyé de la simplicité des Espagnols dans leur intérieur, de la frugalité de leur table; de leur peu de luxe en fait de toilette et d'ameublement, enfin de leur ignorance presque complète de ces petites commodités de la vie qui sont un besoin impérieux partout ailleurs, faut-il de toute nécessité s'écrier avec lui que l'Espagne est un pays barbare, tenant plutôt de l'Afrique que de l'Europe?

Au reste, de pareils jugemens sont dignes de la nature de notre civilisation : « *Ils ressemblent au génie qui les inspire.* » Qu'est-ce en effet que notre civilisation, sinon un composé

d'intérêts tout matériels? Quel est son but, si non la production du plus grand nombre possible de jouissances matérielles et leur répartition entre le plus grand nombre possible d'hommes? La liberté même, — liberté de la presse, liberté de la pensée, liberté de conscience, liberté de l'industrie et du commerce, toutes les espèces de liberté enfin, pourquoi sont-elles un besoin de plus en plus senti en Europe, sinon parce que sans liberté les sciences, le commerce, l'industrie languissent, et que par conséquent les jouissances diminuent? Tout s'enchaîne dans notre état social; tout concourt à un but commun, à un but matériel : liberté, sciences, religion, beaux-arts, commerce, sont les diverses roues de la grande machine qui fabrique des jouissances aux peuples; machine d'autant meilleure que ses rouages travaillent plus aisément et plus vite. Les peuples eux-mêmes sont d'autant plus avancés en civilisation que la somme de leurs jouissances est plus grande et plus à la portée de tous. Est-ce un mal? non sans doute; car c'est un mode de perfectionnement : mais le mal est de s'imaginer que cet état de choses soit le seul louable; le mal consiste à proclamer orgueilleusement

que tout ce qui ne nous ressemble pas est nécessairement méprisable. Espérons au contraire que pour la vie des peuples, comme pour celle des individus, il est différens ressorts également efficaces; espérons que de plus en plus l'on reconnaîtra le ridicule de tout système exclusif, et qu'un jour viendra où, pour assigner leur rang aux nations, on n'ira pas mesurer le nombre d'aunes de cotonnade qu'elles savent tisser par an. Nous admirons dans les anciens le sentiment sublime qui leur faisait habiter avec indifférence de misérables huttes, tandis que les temples de leurs dieux et leurs autres édifices publics étaient toujours grands de majesté et de magnificence. Eh bien, il en est encore à peu près ainsi en Espagne; les particuliers conservent avec soin dans leur intérieur la simplicité antique, et tout le luxe; tous les arts de la nation sont consacrés aux monumens publics, aux églises et aux cours de justice.

Indice certain de barbarie, d'après notre système de civilisation. —

Qu'on me pardonne ces observations; je ne me les serais point permises, si je n'avais été impatienté enfin de voir tant d'injustes auteurs critiquer à qui mieux l'Espagne, sans

vouloir la comprendre, et toujours en prenant avec une rare suffisance leur propre patrie pour point de comparaison. Osons le dire, quelque paradoxal que cela puisse paraître, il n'existe point de pays peut-être qui mieux que l'Espagne donne un éclatant démenti aux vaniteuses sentences de nos docteurs politiques. Non, certes, que je prétende nier les inconvéniens matériels de son état social depuis tant de siècles ; mais plus ils sont flagrants, plus on doit admirer que, malgré un tel état de choses, un peuple se soit formé qui, en capacité, en vertu, en portée morale et intellectuelle, ne le cède à aucun autre, pas même à ceux qu'on proclame à la tête de la civilisation européenne.

Revenons maintenant sur nos pas. Si les plaisirs publics et privés des Espagnols sont moins variés et plus simples que les nôtres, ils sont aussi en revanche plus à la portée de toutes les classes, et précisément à cause de leur simplicité peuvent se renouveler plus souvent.

Un de leurs passe-temps les plus chers est *el Paseo*, la promenade.

Chaque ville, chaque bourg, presque chaque village a son *Paseo* ou son *Alemeda*, et

partout c'est en petit le *Prado* de Madrid. Une place carrée entre deux rangées d'arbres, avec des bancs de pierre, des fontaines ou des sources d'eau vive, selon la nature du pays. Là se rassemblent chaque soir les habitans; les uns pour s'y communiquer les nouvelles du jour; d'autres pour y respirer le frais et se promener de long en large, en buvant de grands verres d'eau glacée, que leur offrent les *aguadores*; d'autres encore pour voir ou être vus, et surtout *vues*. Il n'est pas inutile de faire observer à cette occasion combien l'eau glacée joue un rôle important dans les jouissances des Espagnols. L'ardeur du climat et la quantité de sources d'eau minérale et salée que possède le pays, contribuent sans doute à entretenir cette préférence marquée, que les Espagnols accordent à l'eau sur le vin même, cette richesse de leur sol. Aussi les *aguadores* ou marchands d'eau se rencontrent-ils partout, et la recherche est poussée si loin en ce genre, que nulle part peut-être on ne boit de l'eau plus fraîche qu'en Espagne.

Un autre passe-temps national dans la Péninsule, c'est l'espèce d'assemblée publique qui, tous les jours, entre dix et onze heures

du matin, se tient sur un point donné de chaque ville ou bourg, ordinairement une place ou une rue large et ombragée d'arbres : à Madrid, c'est la *Puerta del sol* ; à Tolède, le *Zocodover* ; à Séville, la place de *Santo-Domingo* ; à Grenade, la place de *Bivarrambla* et le *Zacatin*. Ces réunions ont un rapport remarquable avec le *forum*, le *αγορα* des anciens. Là se traitent les affaires privées, les intérêts politiques ou les spéculations commerciales ; là, aussi, s'échangent librement toutes les nouvelles du jour, soit qu'elles roulent sur la chronique scandaleuse de la ville ou les plus graves évènements de la politique. Chaque groupe à son orateur, qui parle avec volubilité, souvent avec éloquence, et, quelque étrange que cela puisse paraître, souvent même avec une indépendance, une hardiesse, que n'oseraient pas se permettre les citoyens des pays les plus libres de l'Europe, et dont on ne retrouve aucune trace, ni pour la forme ni pour le fond, chez aucune autre nation moderne.

Cette réunion quotidienne a tant de charmes pour les Espagnols, que bien souvent j'ai entendu regretter à ceux que l'exil, le commerce ou la diplomatie avaient poussés hors

de leur patrie, cette petite heure d'abouchement général et intime, dont aucun des plaisirs de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin, ne pouvait leur tenir lieu.

Lorsqu'on observe avec attention le caractère, le principe et l'effet de ces assemblées, on a la clef des principales énigmes du système social dans la Péninsule.

Les *Tertullas* sont les réunions de société habituelles en Espagne. Nos soirées à la mode n'en donneraient aucune idée; elles ressemblent plutôt aux *Converzatione* de l'Italie, ou à ces veillées modestes encore en usage dans les villages de France.

Une fois présenté dans une maison, on n'a plus besoin d'invitation pour y retourner; il suffit que le *señor de la casa* vous ait adressé la formule sacramentelle : « Cette maison est vôtre; » ce qui veut dire revenez autant qu'il vous plaira, tous les jours même si vous voulez; mais en ami, sans vous gêner pour nous et sans exiger non plus que nous nous gênions pour vous. Dès-lors l'étranger a carte blanche : s'il vient à l'heure du dîner, on lui met un couvert; si c'est à l'heure de la sieste, il peut tranquillement s'installer dans l'appartement, et ne doit pas s'attendre à voir

personne tant qu'elle ne sera pas écoulée; si c'est après la sieste, il trouve la famille réunie, et il prend part à son gré à la conversation ou au fandango; car c'est à quoi se passent ordinairement les tertullas: le jeu en est exclu, excepté dans les maisons où l'on se pique d'imiter quelque peu les modes étrangères. Du reste, point de gêne, point d'appréts, point d'étiquette dans ces réunions de famille. Prend-il fantaisie aux jeunes gens de danser, quelqu'un de la compagnie va s'emparer d'un violon, ou plus souvent encore frotter la guitarre, et le bal s'improvise. Quant aux bals proprement dits, ils sont très-rares en Espagne; car le propre des tertullas est de n'interrompre en rien le train de vie ordinaire: l'on s'y amuse sans prétention, sans frais surtout. Les seuls rafraîchissemens sont des verres d'eau fraîche, qui circulent à la ronde, et quelquefois une tasse de chocolat, lorsqu'un des membres de la société en fait sans façon la demande. Aussi toutes les classes d'Espagnols, les pauvres comme les plus riches, ont-elles leurs tertullas, et il est peu de ménages, à moins qu'ils ne soient dans la dernière misère, qui ne reçoivent le soir leurs parens et leurs amis, et *vice versa*. D'ailleurs

ces sortes de réception ne lient pas les maîtres du logis ; s'il leur plaît un soir d'aller au paseo ou à une autre tertulla, ils n'ont pas à craindre que les visiteurs se formalisent de trouver visage de bois. Ceux-ci en sont quittes pour aller à leur tour d'un autre côté, et comme ils n'ont eu à faire aucuns frais de toilette, ils se consolent aisément ; car l'on va et l'on reçoit dans les tertullas, sans changer son costume du matin. Ce laisser-aller est un des traits caractéristiques de la vie sociale des Espagnols, et ils l'expriment par un dicton plein de bonhomie : *A qui hay franqueza*, disent-ils aux étrangers qui portent dans leurs réunions nos prétentions et nos vaines cérémonies.

On pourra demander sans doute quelle est, sous le rapport de la civilisation et de l'échange des connaissances entre les hommes, l'utilité de ces assemblées d'Espagne, où les plaisirs de l'esprit jouent, sans doute, un si pauvre rôle, et où la conversation doit si souvent languir. Mais d'abord, quel droit avons-nous d'adresser une question si orgueilleuse aux Espagnols ; ne devons-nous pas craindre qu'ils ne nous la rétorquent ? Nos soirées de jeu, par exemple, sont-elles donc si favorables aux progrès des lumières ? Je ne veux pas ré-

criminer, et je me borne à examiner jusqu'à quel point pareils reproches sont fondés, quant aux Espagnols. Les étrangers, je le sais, sont d'abord frappés de la sécheresse de conversation des tertullas; mais je puis l'affirmer, parce que j'en ai fait l'expérience, pour peu qu'ils n'apportent dans ces réunions ni prétentions, ni roideur, pour peu qu'ils aient le caractère facile et le jugement sain, ils ne tardent pas à s'y plaire, et une fois initiés au commerce intime des tertullas, ils y trouvent toujours plus de charmes. La raison en est simple : quelque circonscrit que soit en général le cercle de leurs idées et de leurs connaissances, les Espagnols mettent dans l'échange de ces idées et de ces connaissances une ardeur, une énergie de bienveillance, qui animent singulièrement la conversation. D'abord très-réservés avec les étrangers, une fois qu'ils les regardent comme des leurs, ils ne se gênent plus pour donner carrière devant eux à la causticité naturelle de leur esprit, et à une sorte d'*humour* qui leur est particulière. Leur langue même est avec l'Anglais la seule qui se prête à exprimer dans toute leur vivacité ces piquantes boutades de l'esprit national.

Ils ont d'ailleurs une chaleureuse sympathie pour tout ce qui est beau et noble; un esprit juste, sinon très-cultivé; beaucoup de vivacité dans l'imagination; le tact sûr; une impatiente curiosité, qui va droit au sens et s'embarrasse peu de la lettre; enfin, un sentiment profond des convenances et une grande facilité d'élocution. En deux mots, ils ne sont ni blasés, comme nous autres enfans d'une civilisation trop riche en jouissances, ni, comme dit Shakspeare, *sophisticaded*.

Tout homme impartial conviendra qu'avec de pareils élémens le commerce des Espagnols ne doit pas être aussi dépourvu d'intérêt et de plaisir qu'on veut bien le prétendre. J'ajouterai encore une considération importante : les Espagnols passent communément pour très-ignorans; cela est assez vrai en général, et je ne veux pas me faire un argument contre cet arrêt de l'opinion, en citant le grand nombre d'hommes distingués qui, sous le régime constitutionnel surtout, ont naturalisé en Espagne la plupart des sciences de la France et de l'Angleterre. Je reconnais même, si l'on veut, que les élèves de nos collèges apprennent et possèdent mieux l'histoire, les sciences naturelles, les

mathématiques, les langues anciennes et nouvelles, etc., que beaucoup de ceux qu'on nomme dans la Péninsule des *sabios* (savans).

Mais ne faut-il pas convenir aussi que toutes ces études, cette érudition dont on nous charge la mémoire, et qui sont l'unique base de notre éducation, émoussent dans la plupart des jeunes gens les ressorts de l'esprit, épuisent l'énergie de leur ame et affaiblissent en eux tout ce qui est naturel et ne peut être appris.

Combien n'en voit-on pas de ces jeunes gens bourrés de sciences, lorsqu'une fois ils ont atteint le terme de tant d'études, — une place ou un état, — lorsqu'enfin ils sont devenus hommes faits, rejeter avec dégoût ces connaissances qu'on leur a inculquées avec effort, oublier ce qu'ils ont appris, et végéter, précoces vieillards dans une honteuse indifférence ?

En Espagne il en est tout autrement : le jeune homme ne se morfond pas autant sur les livres; mais il oublie moins par conséquent, et sa force intellectuelle se conserve plus fraîche, plus vierge, si j'ose m'exprimer ainsi. Il se façonne plus vite à la vie réelle, et lorsqu'il est devenu homme fait, il est plus pauvre

sans doute en science, mais plus riche en expérience, en bon sens, en intérêt pour ses connaissances acquises, et surtout en désir d'acquérir celles qu'il n'a pas encore.

Le genre même de l'instruction des Espagnols la rend plus propre à alimenter la conversation ordinaire qu'à se produire dans ces pesans entretiens, dont les livres et toujours les livres font tous les frais de science, d'imagination et de sensibilité. Elle se rattache presque toujours à la vie réelle; elle est plus positive en quelque sorte; elle embrasse moins, mais elle se communique plus aisément. Chaque petite ville, presque chaque tertulla, a ses *sabios*, qui ne demandent pas mieux que de s'expliquer sur les chroniques, les mœurs, les monumens ou l'histoire naturelle de leur province, de leur ville ou de leur village. Leurs connaissances sans doute ne s'étendent pas plus loin que ce petit cercle, et souvent même ne se basent sur aucunes études générales; mais lors même que ces doctes interlocuteurs ne vous apprennent rien de nouveau, ils ne vous intéressent pas moins; car ce qu'ils savent, ils l'ont vu, ou ils l'ont appris par eux-mêmes, avec peine et persévérance. En outre ils mettent de la cha-

leur dans leurs investigations; ils s'animent en parlant aux étrangers de leur province, de leur ville ou de leurs sociétés. On voit que l'amour de la patrie joue aussi un rôle dans leur érudition, et rien n'est plus plaisant que le naïf orgueil avec lequel leurs concitoyens les écoutent dans de semblables occasions.

L'amour tient une place importante dans les mœurs espagnoles. C'est le charme ordinaire, l'occupation mystérieuse des tertullas. Il en est peu où señoras et señoras ne soient attirés par quelque intérêt de cœur: cela semble même si naturel, que par une sorte de convention tacite chacun dans la tertulla s'arrange pour ne pas gêner son voisin ou sa voisine. Les *à parte*, les causeries à voix basse, n'exposent à aucune de ces épigrammes ni de ces charitables remarques si à la mode ailleurs. Chacun, enfin, ne s'occupe que de ses amours, sans s'amuser de celles des autres. Il y a quelque chose de comique et de touchant à la fois à voir les soins que se donne la société pour faciliter à deux nouveaux amans les moyens de se rapprocher, ou pour venir au secours d'un étranger qui n'a encore fait aucun choix et par conséquent ne sait trop,

au milieu de tous ces couples, à qui s'adresser et près de qui s'asseoir.

En général, l'amour n'est pas chez les Espagnols, comme chez les Italiens, une affaire de forme ou de seul tempérament; il n'est pas non plus, comme en France, un caprice de galanterie ou un froid calcul; mais une passion réelle, énergique et presque toujours durable.

Le *cortejo* espagnol n'a rien surtout du *cavalier servente* de l'Italie: il n'est pas comme lui un masque, une froide fiction, une espèce de second mari, que l'on trompe avec autant de facilité que le véritable. Amant d'ame et de corps, au contraire, il est aimé aussi énergiquement qu'il aime; il est tout pour sa maîtresse, et sa maîtresse est tout pour lui.

Par un contraste étrange, la fidélité en mariage se trouve peut-être souvent enfreinte en Espagne, et cependant nulle part la fidélité en amour n'est mieux ni plus sévèrement gardée. Trahir son *cortejo*, est un crime bien plus infame aux yeux d'une Espagnole que trahir son mari, et cette manière de voir est assez celle du public. Autant il protège en général tout ce qui a rapport aux amours, autant il déverse le blâme et l'opprobre sur

les amans perfides. D'ailleurs l'amour est tout dans la vie d'une Espagnole; c'est sa plus importante, son unique affaire, et cet amour se présente à elle avec des lois fixes, des règles positives, des devoirs rigoureux, dont la violation lui paraîtrait presque une monstruosité.

C'est sans doute aussi parce que l'amour est pour elle une chose si sacrée, qu'elle dédaigne de l'encourager dans ceux pour qui elle n'en ressent pas. La coquetterie est presque inconnue dans la Péninsule, et la pruderie l'est plus encore. Une jeune Espagnole ne craint pas de laisser voir qu'elle aime; elle est trop fière à la fois pour le feindre ou pour le cacher. En est-il ainsi ailleurs?

Quant à la manière d'être des Espagnoles dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat à l'amour, à ces grâces caractéristiques, que tout le monde et non plus seulement leur cortejo peut apprécier en elles, la liste en est longue, mais charmante à dérouler. Douées d'un esprit vif et piquant, d'une brillante imagination, d'une sympathie ardente pour la gloire et tous les sentimens généreux, elles ont dans leur conversation, dans leurs regards, dans leurs mouvemens, dans tout leur être

enfin, une grâce toute originale et inimitable.

L'analyser serait difficile : elle se compose d'un singulier mélange d'énergie et de laisser-aller; c'est une sorte de surabondance de vie, d'inexpérience et à la fois d'exaltation de cœur, qui ne leur permet la modération en rien, mais les pousse sans cesse à l'extrême et tout entières à l'amour ou à la haine, au plaisir ou à la douleur, à la dévotion ou à la plus folle impiété, sans fausse honte, sans pruderie, avec une franchise d'action, une abnégation d'elles-mêmes, un mépris des dangers et de la vie, qui ont quelque chose d'héroïque et de sublime.

Cette énergie innée les suit d'ailleurs dans les circonstances même les plus indifférentes; c'est à elle qu'il faut attribuer ce caractère passionné que les Espagnoles donnent à leurs moindres mots, à leurs moindres mouvemens; c'est elle aussi qui prête à leur démarche cette liberté, cette jactance, si je puis m'exprimer ainsi, que des voyageurs superficiels ont trop souvent prise pour une preuve d'immoralité.

En général, si quelques jugemens sévères ont été portés contre les Espagnoles, c'est moins leur faute à elles, que celle des juges

eux-mêmes, trop prompts à tirer de fâcheuses conséquences de ces habitudes de familiarité vive et accorte, de cette *franqueza*, en un mot, qui chez les deux sexes de la Péninsule forme la base principale des rapports sociaux.

Quelques lecteurs me reprocheront peut-être de tracer un portrait trop flatté des Espagnoles; mais qu'ils consultent les différens voyageurs, ils verront que tous ou presque tous sont aussi coupables que moi sur ce point.

M. de Laborde, dans son excellent ouvrage, combat avec force ces accusations banales, que nos préjugés fomentent contre elles; et un autre voyageur (Townshend), quoique en général fort caustique et même parfois injuste dans ses jugemens, reconnaît lui-même que, « si les manières des Espagnoles sont trop libres en public, il ne faut pas en conclure qu'elles soient moins réservées dans les choses essentielles. » Il est vrai qu'avec sa charité accoutumée il ajoute : « Comme elles ont le sentiment de leur faiblesse et de leur facilité à s'enflammer, elles se méfient d'elles-mêmes, et se surveillent à bon droit. » C'est, je l'avoue, leur supposer à la fois bien de la

faiblesse et bien de la prudence, et l'on pourrait répondre qu'elles n'ont

et / mérité . . .
 . . . Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Leur réserve (avec les hommes qu'elles n'aiment pas) tient plutôt, ce semble, à leurs usages, à leur haute idée de l'amour, à leur mépris, en un mot, pour les mensonges de la coquetterie.

Le même auteur fait un peu plus bas un aveu non moins important : « Si les Espagnoles, dit-il, sont aimables et spirituelles, elles ne le doivent qu'à elles-mêmes : l'éducation n'a rien fait pour elles ; elles seraient les plus accomplies de leur sexe, si une éducation soignée avait développé leurs grâces naturelles. »

Resterait à savoir en quoi consiste précisément ce que nous appelons *une éducation soignée*, et si nos éducations à la mode donneraient quelques grâces de plus aux beautés de l'Ibérie. Je penche, je l'avoue, pour la négative.

Le trait le plus caractéristique peut-être des mœurs espagnoles, c'est l'égalité parfaite qui existe dans tous les rapports de la vie ordinaire entre les régnicoles des divers

rangs. On en chercherait en vain un exemple chez les peuples même qui jouissent de la plus grande somme d'égalité politique. A la tertulla, au paseo, à la plaza, le négociant, le marchand, l'officier, le magistrat, le prêtre, le noble, le cultivateur, tous communiquent entre eux sur le pied de la plus fraternelle égalité. Il en est de même chez les femmes, et elles ne se divisent pas, comme dans certains pays, en prêtresses vaniteuses de l'aristocratie du rang, de la naissance, des places ou des écus.

Mais de ce que cette égalité sociale se maintient entre les diverses classes, il ne résulte pas, comme on le pourrait croire, que les gens du peuple prétendent fréquenter habituellement la haute société, et attachent à cette fréquentation un intérêt de vanité? On ne les voit pas comme en Angleterre, par exemple, jeter un œil d'envie sur le luxe des riches, ramper pour en prendre leur part, ou, s'ils ne peuvent y parvenir, manifester leur dépit par de grossiers outrages. Au contraire, cette fierté même, qui ne leur permet de traiter que d'égal à égal avec leurs supérieurs en rang ou en fortune, les préserve de toute vaniteuse envie de les approcher. Ils ne regardent point

ces rapports comme un triomphe, comme un honneur pour eux, mais comme une chose toute simple, toute naturelle, toute à leur portée : s'ils ne les recherchent pas, c'est uniquement parce qu'ils ne s'en soucient pas et qu'ils sentent fort bien que le ton, la conversation, les usages du grand monde, n'étant pas faits pour eux, les ennuyeraient.

En général, c'est moins le rang des personnes que la concordance des caractères et des goûts qui forme le lien et la base des diverses réunions de société chez les Espagnols. Il n'y a point d'aristocratie de société proprement dite, excepté les cercles de la cour. Chaque tertulla est un rendez-vous d'intimité, et non une de ces assemblées où l'on va autant pour briller que pour s'amuser : aussi chacun s'en tient à la sienne, et ne cherche pas à sortir de sa sphère. Mais lorsque quelque circonstance rapproche les classes inférieures des plus élevées, en voyage, par exemple, l'égalité la plus parfaite s'établit entre elle. L'homme du peuple, dans ces occasions, n'entend le céder en rien au grand seigneur; il cause avec lui comme avec son égal; il partage sans façon ses provisions, ou lui offre les siennes, et le grand seigneur de son côté

cherche d'autant moins à établir une distance entre lui et son inférieur, que la conversation de ce dernier n'a rien qui lui répugne, rien qui lui soit étranger. Il est parfois plus ignorant, voilà tout; mais du reste entre eux il y a presque toujours des points de contact, des conformités d'opinion et de goût. Aussi les formes de la politesse et des rapports sociaux sont-elles à peu près les mêmes dans toutes les classes. L'homme bien élevé n'éprouve aucun dégoût à se trouver dans une *venta*, au milieu de muletiers et de paysans. Le muletier et le paysan de leur côté entrent sans embarras ou sans fausse honte dans les plus élégans cafés, ou dans les salons des plus riches citadins.

Il y a quelque chose de singulièrement consolant pour l'étranger dans cette parfaite égalité sociale au sein d'un pays d'absolutisme, et dans la noble attitude, la juste fierté, la politesse grave et mesurée de ces basses classes, ailleurs si rampantes ou si grossières. Je n'oublierai jamais quelles douces émotions j'éprouvais lorsqu'après une route fatigante et non sans danger quelquefois, j'arrivais le soir dans ces *ventas* d'Espagne, où des voyageurs de tous les états et de tous

les rangs m'accueillaient avec les mêmes égards et la même bonhomie.

Je ne crains pas de le dire : si quelques étrangers n'ont pas eu autant à se louer de l'hospitalité de la Péninsule, s'ils n'ont pu s'arranger avec les Espagnols, la faute en est à eux, à eux seuls. Il ne doit passans doute s'attendre à beaucoup d'agrémens en Espagne, celui qui n'en entend pas la langue, qui y apporte ses grands airs de voyageur anglais, et qui ne témoigne aux Espagnols qu'éloignement, défiance et dédain ; mais qu'il s'accommode aux mœurs du pays, et il ne tardera pas à être traité comme un de ses enfans.

Un mot encore. On accuse d'orgueil les Espagnols, et assez communément on se figure un orgueil de fainéant, ridicule et impertinent. C'est une erreur : leur orgueil, si orgueil il y a, ne résulte pas d'une vaine préoccupation des avantages de leur patrie ou de leurs avantages à eux-mêmes, mais bien plutôt du sentiment de leur dignité d'homme. En un mot, c'est fierté, plutôt qu'arrogance ou vanité. Cette fierté surtout n'est rien moins qu'agressive. On ne voit pas les Espagnols exalter leur patrie aux dépens des autres pays, et si parfois ils se laissent aller à la vanter devant des

étrangers, c'est qu'ils sont presque toujours provoqués par la fatuité et les airs dédaigneux de ces derniers.

Eh quoi, parce que le pauvre Espagnol se console de son indigence en pensant à l'antique gloire de sa patrie, parce qu'il ne jalouse pas les avantages des autres nations et préfère à toutes les superfluités du luxe étranger les jouissances simples de son pays, nous aurions le droit de l'appeler un demi-barbare, un esclave, un orgueilleux mendiant, et nous ne voudrions pas qu'à son tour il rît ou s'indignât de notre intolérance !

Je ne pousserai pas plus loin cette controverse, et je me hâte d'arriver aux Esquisses ; Puissent-elles réformer quelques-unes au moins de nos vieilles préventions contre ces mœurs espagnoles si poétiques et si mal appréciées !

ESQUISSES

SUR L'ESPAGNE.

*La Venta.*¹

A l'entrée du célèbre défilé de *Despeñaperros*, sur la route de Castille en Andalousie, est située une hôtellerie isolée : on l'appelle la *Venta de Cardenas*, et malgré sa chétive apparence, ce gîte a grand renom en Espagne.

Derrière la *Venta*, et immédiatement au-dessus, se projettent les rochers bizarres et fantastiques de la Sierra Morena. Ces terribles montagnes ont perdu de ce côté toute leur horreur classique, et ne semblent au voyageur, échappé aux plaines arides de la Castille et de la Manche, qu'une riante chaîne de collines bleuâtres, tandis que du côté opposé elles appa-

¹ On appelle *Ventas*, les hôtelleries isolées et éloignées de toute ville ou village. Celles des villes et villages se nomment *Fondas*, *Posadas*, *Mesones*. Les *Fondas* sont les plus relevées, et ce nom se donne même quelquefois aux *Ventas* les plus somptueuses. Il répond assez bien à notre mot *hôtel*. *Posada* est le nom dont on se sert le plus communément.

raissent à l'exilé de l'Andalousie comme des masses lugubres et menaçantes.

En face de l'habitation s'étendent à perte de vue les champs désolés de la Manche. Leur teinte rougeâtre et uniforme n'est égayée par aucun accident de verdure. Une atmosphère de poussière et de feu semble seule envelopper leur triste nudité, et à peine quelques brins d'une herbe jaune et flétrie se montrent-ils çà et là sur les points les plus rapprochés.

Mais le deuil de la plaine finit à la Venta. Autour d'elle se groupent de rians bouquets d'amandiers et de rosiers. Tout à côté est un étroit jardin, modeste et sans symétrie, mais où croissent pêle-mêle avec les arbres, qu'ils entrelacent de leurs tiges vivaces et font plier sous le poids de leurs fruits parfumés, des melons dorés, des concombres et de nombreuses pastèques, à têtes rouges et inclinées.

Enfin, et ceci surtout ne doit pas échapper à l'attention du voyageur, au milieu du jardin s'élève majestueusement une de ces grandes roues à puiser de l'eau, dont le simple mécanisme, vieil héritage de la domination des Maures, est mis en branle avec un bruit monotone par une mule, tournant, les yeux bandés, toujours dans le même cercle.

C'était un beau soir du mois de Mai 1822. Un long convoi de mulets, pesamment chargés, s'arrêta à la voix de ses conducteurs (*arrieros*) devant la porte

de la Venta. Hommes et bêtes étaient couverts de la poussière rouge et argileuse de la Manche, et chacun exprimait à sa manière sa joie d'être enfin arrivé au terme des fatigues de la journée.

Mais les aboiemens d'une demi-douzaine de chiens enchaînés aux deux côtés de la porte leur firent seuls les honneurs du toit hospitalier, personne n'accourut sur le seuil pour les faire taire, et le *mayoral* ou chef du convoi, sans paraître le moins du monde étonné de ce peu d'empressement, se disposa à pénétrer sans cérémonie dans la maison, par l'étroit passage que les longues chaînes des cerbères laissaient à peine libre. C'était un homme déjà vieux, quoique encore alerte et vigoureux, dont la figure, brunie par le soleil, respirait la loyauté, mais en même temps cette sorte de rusé savoir-faire que donne l'habitude d'une vie aventureuse.

Gracias à Dios! dit-il, en sautant lestement à bas de son petit cheval, et il marcha droit, malgré l'obscurité, à un étroit guichet, pratiqué sous la grande porte de la Venta. On ouvrit de l'intérieur, et il y fit passer son cheval. Tous les mulets suivirent un à un et dans le même ordre qu'ils étaient arrivés; puis, comme une troupe bien disciplinée, ils se rangèrent d'eux-mêmes en ligne, et, le cou tendu, attendirent patiemment qu'on vint les débarrasser de leurs fardeaux. Les muletiers et quel-

ques voyageurs, qui, par mesure de sûreté, s'étaient joints au convoi, fermèrent la marche, et aussitôt qu'ils furent tous entrés, on barricada la porte avec soin ; car sur ces entrefaites la nuit était entièrement tombée.

La description de l'intérieur de la Venta de Cardenas peut donner au lecteur une idée exacte des auberges d'Espagne, ces gîtes institués par de pieuses associations ou par l'orgueil d'un haut et puissant seigneur, et qu'on a souvent comparés aux caravanserais de l'Orient.

Cet intérieur ne se compose guères que d'un seul appartement ; un vaste hangar, dont le toit repose à nu sur trois rangées de piliers carrés en pierre. Le jour n'y pénètre que par quelques lucarnes ou étroites fenêtres, taillées dans le mur, à peu près comme des meurtrières, et cela d'une manière si économique, qu'en plein midi l'œil a besoin de s'habituer à ce demi-sombre avant de pouvoir distinguer tant soit peu les objets. Hommes, bêtes et paquets y trouvent également place, et plus d'une fois la spacieuse enceinte a contenu près de cent voyageurs et le double ou le triple de mulets et de chevaux. Ceux-ci sont attachés des deux côtés du mur : on les entend plutôt qu'on ne les voit ; car la disposition des fenêtres ne permet à la lumière de pénétrer qu'au milieu de l'enceinte, et les côtés restent

continuellement dans les plus épaisses ténèbres. Tout près de la porte d'entrée sont rangés différens chariots du pays (*galeras*), et çà et là, autour des pilliers, les ballots et les caisses des différentes caravanes. A l'extrémité opposée brûle sans cesse, au milieu d'un petit espace pavé, le feu de l'hospitalité. La fumée s'échappe, soit par quelques étroites lucarnes, soit par les jours de la toiture; car de cheminée il n'en est point question.

Une seule cloison se fait remarquer dans l'un des coins du hangar; elle dessine en quelque sorte une maisonnette dans la maison : c'est l'asile réservé à l'hôte et à sa famille. Là, sur quelques grossiers rayons de bois sont étalées superbement aux regards quelques grandes cruches de terre rouge, dont la hauteur égale presque celle d'un homme, et qu'une paresseuse prévoyance a remplies pour plusieurs jours de l'eau tiède et saumâtre, destinée aux bêtes de somme, tandis qu'une eau plus fraîche est conservée avec soin dans de gracieux vases de terre légère, pour servir de boisson aux autres hôtes de la Venta. Enfin, sous les combles apparaissent quelques étroits galetas, assez semblables à des nids d'hirondelles.

Ce fut dans ce splendide appartement et le plus près possible du foyer, que vinrent se grouper nos voyageurs. Beaucoup d'autres y étaient déjà ins-

tallés, étendus, soit dans leurs manteaux ou des couvertures de laine, uniques lits de l'hôtellerie, soit accroupis à l'orientale, autour de longues tables, toutes basses, et festoyant de leur mieux un frugal repas.

A la meilleure place, près du feu, était assis dans le seul fauteuil qu'il y eût dans la Venta, un moine de l'ordre de Saint-Dominique : gaillard bien découpé, au front haut, aux petits yeux brillant comme des escarboucles, à l'air altier, quoiqu'il s'efforçât de le rendre humble. Près de lui se tenait la *padrona* ou maîtresse du logis, femme déjà sur l'âge, mais encore alerte et d'une énergie de manières toute masculine. Elle s'occupait avec un soin pieux à préparer le souper du révérend père, et daignait de temps en temps se faire aider par le *ventero* ou aubergiste : celui-ci, vrai type d'hôtelier à la Cervantes, paraissait, comme sa digne épouse, trop occupé du saint personnage, pour faire la moindre attention aux nouveaux arrivans.

Ave Maria purissima! dirent ces derniers en saluant la compagnie. Bon soir, *Cavalleros*, que Dieu bénisse votre repas! Ce salut leur fut aussitôt rendu par les muletiers et villageois qui composaient l'assemblée, avec cette minutieuse politesse dont se piquent les Espagnols même des derniers rangs, et ils invitèrent les nouveaux venus à prendre part

à leur souper ; car l'antique hospitalité des Arabes s'est maintenue sur cette terre depuis si long-temps libre de leur joug, et aucun bon Espagnol ne se permettrait de manger ni de boire avant d'avoir invité à y prendre part les assistans, et souvent même les passans. ¹

Les complimens échangés de part et d'autre, un profond silence s'établit, et grâce à l'obscurité, on eût pu se croire dans la plus complète solitude, sans le bruit monotone que faisaient tant d'hôtes bipèdes et quadrupèdes, en mangeant leur pitance, ou sans le bruit plus réjouissant des préparatifs du souper du digne père de l'Église.

Enfin, l'un des voyageurs, alléché sans doute par l'odeur de la cuisson, hasarda d'interrompre le silence général : c'était un homme grand, maigre et sec, d'environ quarante ans, mais bien conservé. Le front élevé et ombragé de belles boucles de cheveux noirs ; la physionomie ouverte, mais soucieuse par intervalle. Il était vêtu d'une longue redingote noire, et portait un chapeau rond de forme fran-

¹ Il faut convenir que cette antique hospitalité des Arabes est pratiquée d'une manière fort commode en Espagne, car la même politesse qui prescrit d'offrir, prescrit aussi de refuser. Ces invitations ne se doivent pas plus prendre à la lettre que les formules d'obéissance et de dévouement de notre style épistolaire.

çaise. Sa démarche avait ce laisser-aller qui indique presque autant la fatigue de l'âme que celle du corps; mais lorsqu'il relevait sa taille haute et bien prise, lorsque son œil s'animait, une sublime expression d'énergie succédait tout à coup à ces signes d'affaissement. En général, toute sa personne avait quelque chose de mélancolique et de singulièrement intéressant.

Notre souper pourra-t-il être bientôt prêt? dit-il à la padrona, d'une voix douce, mais légèrement empreinte de l'accent aspiré de l'Andalousie. Votre souper, Cavallero? Que m'importe, répondit l'inflexible matrone; vous mangerez ce que vous aurez apporté; ici il n'y a rien pour vous. — Mais ce poulet que vous rôtissez? — Ce poulet? oh, c'est pour le révérend père Francisco, interrompit à son tour le ventero: ne serait-il pas mal-séant, je vous le demande, que des voyageurs laïques fussent servis de préférence à un saint serviteur de l'Église?

Il n'y avait rien à répondre à un tel argument, et le pauvre voyageur, tout en jetant un œil de convoitise sur le fruit défendu, alla tristement se rasseoir près de ses compagnons.

Ah, ah, don Antonio, s'écria en riant l'un de ces derniers, vous avez donc de nouveau oublié que vous n'êtes plus dans votre France tant vantée! Mais rassurez-vous! moi, qui n'ai pas comme vous eu le

temps d'oublier à l'étranger les usages de mon pays, j'ai soigné pour nous deux, et vive Dieu, vous ne vous plaindrez pas du procédé! ajouta-t-il en sortant en triomphe de sa carnassière deux superbes canards sauvages.

Le nouvel interlocuteur était un jeune homme de vingt à vingt-six ans, dont toutes les manières exprimaient la franche gaieté et une sorte d'heureuse confiance dans l'avenir. Ses cheveux noirs s'échappaient en bouclés irréguliers de dessous une casquette militaire, qu'on nomme *cachucha*; une barbe légère et bleuâtre corrigeait la délicatesse un peu féminine de ses traits, et sa bouche, qui ne semblait créée que pour les baisers et les sourires, était surmontée d'une paire de petites moustaches noires.

Il portait un costume de voyage, simple, mais élégant, et sur son épaule gauche était suspendu un léger fusil de chasse.

Holà hé! reprit-il, en donnant à sa voix le ton d'un commandement burlesque, ne se trouvera-t-il ici aucune ame charitable qui daigne me mettre ces deux canards à la broche? En même temps, comme s'il eût désespéré de rencontrer pareil secours, il se mit en devoir de remplir lui-même l'office de cuisinier.

Mais il fut interrompu dans ses débuts culinaires par une petite voix bien douce, qui s'écria derrière

lui : Jésus ! Cavallerito , que vous êtes donc mal-
adroit , malgré vos jolies mains si blanches ! Allons ,
laissez tout cela , je vais soigner pour vous.

Que Dieu te bénisse avec tes grands yeux noirs ,
céleste apparition ! repartit le jeune homme en se
retournant , et remarquant à la lueur vacillante du
brasier une jeune et jolie fille dans toute la simpli-
cité d'atour des bergères de la Sierra Morena. Allons
reine de mon cœur , sois donc la divinité protec-
trice de mes jolies mains si blanches , et pour ré-
compense je te jure en preux chevalier de te les
consacrer. En même temps il fit un pas vers la jeune
fille , mais elle avait disparu avec la légèreté d'une
sylphide , et force fut à l'étourdi de venir reprendre
sa place entre don Antonio et un troisième voyageur ,
que nous demandons au lecteur la permission de lui
faire aussi connaître.

Celui-ci paraissait déjà âgé : sa physionomie n'of-
frait au premier abord rien de remarquable ; mais
dans ses petits yeux gris et enfoncés brillait parfois
une forte expression d'astuce et d'énergie ; ses formes
étaient grêles et peu imposantes : il portait une ca-
pote grise d'infanterie ; un fusil de munition avec
sa baïonnette était à ses côtés , et sur son schakos
large et peu élevé , on lisait la devise de la milice na-
tionale de Madrid : *la constitution ou la mort*. Malgré
la simplicité de cet équipement militaire , ses ma-

nières n'annonçaient pas un subalterne, et il paraissait même exercer une sorte d'autorité sur son jeune et élégant compagnon de voyage. ¹

Où diable avez-vous la tête, Ballejo, lui dit ce dernier, vous ne voyez ni n'entendez rien autour de vous! je gage que vous n'avez pas remarqué l'adorable petite soubrette qui tout à l'heure encore était à côté de nous? savez-vous qu'elle était gentille à faire perdre la tête?

— Et la vôtre n'a pas eu beaucoup de chemin à faire pour cela, Rojas?

— Folie pour folie, j'aime mieux la mienne que la vôtre, Ballejo, qui rêvez creux et voyez tout en noir.

— Cependant, jeune homme, j'ai mieux observé que vous tout ce qui nous entoure, et il y a ici, indépendamment de votre petite fille, plus d'un sujet d'observation. Voyez plutôt ce moine qui nous regarde là-bas d'un œil sournois!

— Vous avez raison, c'est une excellente caricature. Vive Dieu! comme sa digne révérence nous toise! Elle veut voir apparemment si nous sommes amis ou ennemis? Ma foi, je lui apprendrai de suite

¹ La milice nationale était sous le régime constitutionnel à peu près ce que fut notre garde nationale au commencement de la révolution; mais elle ne se composait que de volontaires, était force mobile, et de sa nature plutôt turbulente que conservatrice.

à quoi s'en tenir sur notre compte, car nous sommes de grands pécheurs, Ballejo, et pour mettre le comble à nos scélératesses, je veux chanter au bon père quelques strophes de la *Tragala*.

Gardez-vous en bien, écervelé, reprit à demi-voix Ballejo ; si vous n'étiez pas si occupé de votre maudite princesse de cabaret, je vous dirais bien long sur ce moine, et quant à votre envie de chanter la *Tragala*, regardez auparavant dans ce coin, derrière ce pilier.

Rojas suivit la direction du doigt de son ami, et ne vit qu'une paire de bottes fortes de cavalerie suspendues à un clou. Eh bien ? dit-il en éclatant de rire ! Eh bien, répéta l'autre, de pareilles bottes ne peuvent appartenir qu'à quelque carabinier : ce régiment a un escadron à Andujar, et il peut avoir poussé un poste jusqu'ici : or vous savez qu'il ne passe pas pour être des nôtres ; ainsi Monsieur l'étourdi, avalez pour aujourd'hui votre soif de chansons, car je n'ai aucune envie de nous attirer sur les bras de fâcheuses affaires pour le plaisir d'écorcher quelques couplets.

Rojas n'écouta qu'à demi l'allocution de son prudent compagnon, car sur ces entrefaites la jeune fille avait reparu ; elle achevait les préparatifs du souper de nos voyageurs, interrompue tantôt par les cajoleries du jeune homme, tantôt, et d'une manière

moins agréable sans doute, par la voix aigre de sa mère, qui lui criait de se dépêcher.

Enfin la soupe au lard fut servie. Un essaim de voyageurs affamés se pressa tout autour, s'invitant les uns les autres, avec cette bonhomie hospitalière qui, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, caractérise les Espagnols.

Le mayoral qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart, occupé des bagages et des mulets, ne fut pas des derniers à accourir. Il salua la compagnie d'un que Dieu vous bénisse, Cavalleros, et la padrona d'un bon soir, mère Anna, prononcé d'une voix triste, mais affectueuse. Celle-ci se retourna aussitôt, et courant à son hôte: Quoi, c'est donc vous! *Tío Ramon*¹, vous voyagez donc de nouveau sur cette route, soyez le bien-venu, notre vieille connaissance! Et ces bonnes gens se témoignèrent réciproquement tout le plaisir qu'ils avaient à se revoir.

Lorsqu'on eut achevé le repas par le plat d'olives de rigueur, les convives continuèrent encore quelque temps à rester à table, retenus surtout par certaine peau de bœuf remplie de vin (*boca*): Rojas

¹ Le mot *tío* (oncle) signifie dans sa seconde acception la même chose que le mot *père* chez nous. On le place devant le nom d'une personne âgée, qu'elle soit de la famille ou non. *Tío Ramon*, le vieux Ramon, le père Ramon.

avait pris sa guitare, ce *vade mecum* classique de tout jeune Espagnol, et sous prétexte d'apprendre à la jolie fille du ventero quelques airs nouveaux, il l'avait fait asseoir à côté de lui, et promenait, en les serrant bien fort, ses doigts gracieux, quoiqu'un peu brunets, sur les cordes de l'instrument.

Ce petit manège durait déjà depuis assez longtemps, lorsque sur un signe du maître de la Venta, la mère s'écria tout à coup : Va te coucher, Pepita, va-t-en bien vite ! n'es-tu donc pas honteuse ! allons, dehors, et qu'on se dépêche, mais va baiser auparavant la main du révérend père Francisco.

La pauvre petite trembla de tout son corps à cette interpellation inattendue, et moitié honteuse, moitié en colère, s'en alla exécuter à la lettre les ordres de la sévère padrona. Le moine lui tendit en souriant avec malice sa main large et osseuse ; elle y déposa un rapide baiser, et s'éclipsa aussitôt, non sans jeter encore un regard au jeune homme ; mais Rojas se chargea de la venger : attends, charmante enfant, s'écria-t-il, je veux te chanter un cantique du soir, et courant se placer en face du moine, il entonna, pour le narguer, le chant révolutionnaire, connu sous le nom de *Tragala*.

Cependant il s'arrêta bientôt, et son imprudence n'eut point les suites qu'avait redoutées Ballejo, grâce au profond sommeil qui s'était emparé des

muletiers et autres hôtes de la Venta. Le moine, ne se sentant pas le plus fort, dissimula sa colère, et le jeune étourdi, apaisé tout à coup par sa feinte modération, se leva de table, courut se jeter sur l'une des couvertures de laine étendues dans divers coins de la salle pour le coucher des voyageurs, s'enveloppa dans son manteau, bâilla une ou deux fois, et bientôt le silence de la Venta ne fut plus troublé que par les ronflemens des dormeurs et les trépignemens des chevaux et des mulets.

Mais l'aurore n'avait pas reparu que déjà tout était en mouvement dans la Venta. Chaque arriero s'occupait de recharger ses mules, de leur donner à boire et de leur attacher les sonnettes qui font reconnaître de si loin ces caravanes. Au milieu d'un pareil tapage, il était impossible de continuer à dormir, et force fut à don Antonio et à ses deux compagnons de se lever aussi, quoiqu'ils n'eussent pas à s'occuper des préparatifs du départ.

Ils s'approchèrent de la padrona, et lui mirent chacun dans la main une pièce légère, pour le *remueménage*¹, comme ils dirent. Puis, après avoir bu le

¹ *Por el ruido* : c'est plutôt un don gratuit qu'un paiement obligé comme dans les auberges du reste de l'Europe. L'hôtelier ne le réclame pas ; mais le voyageur manquerait à toutes les convenances en ne l'offrant pas de lui-même.

coup du matin, ils se disposèrent à se mettre en route à pied, en attendant que le convoi du père Ramon, qui n'était pas encore tout-à-fait prêt, vînt les rejoindre.

Rojas seul, encore occupé des souvenirs de la soirée précédente, paraissait s'en aller à contre-cœur; il chercha des yeux Pepita, et ne l'apercevant nulle part, il hasarda de la demander à la sévère padrona. Pepita ! Elle dort encore ! fut l'unique et sèche réponse qu'il parvint à obtenir, et se laissant entraîner par ses compagnons, il partit enfin, non sans tourner souvent la tête pour tâcher de découvrir encore cette jeune fille, dont la présence avait embelli pour lui l'humble Venta de Cardenas.

Le convoi ne tarda pas non plus à se remettre en voyage. Chaque mulet défila lentement hors du gîte hospitalier, et reprit de lui-même sa place de la veille dans l'ordre de la marche.

Le mayoral Ramon resta le dernier, buvant à petites gorgées la tasse de chocolat, que dans les moindres auberges d'Espagne on offre gratis au voyageur à l'instant des adieux. Lui aussi paraissait partir à contre-cœur, et il ne répondit rien d'abord aux souhaits de bon voyage que lui adressa la padrona d'une voix presque tendre.

Où, que Dieu soit avec vous et vous préserve de tout péril, reprit cette dernière; confiez-vous à sa protection, mon vieil ami.

Nous en aurons peut-être grand besoin, murmura le mayoral, les temps sont durs, mère Anna! ne voit-on pas de votre porte encore une nouvelle croix là-bas sur le chemin?.....

Eh bien, la bonne Vierge sera là pour vous couvrir de sa protection, père Ramon!

Fasse le Ciel, et priez pour nous pauvres pécheurs; et à présent, adieu encore, ma pauvre vieille Anna! En disant cela, le bon muletier saisit son escopette, en examina attentivement la batterie, et après avoir attaché la pesante arme au harnais de son bidet, il se mit lentement en selle, piqua des deux et s'engagea dans l'étroit défilé pour rejoindre la caravane.

Un brave homme, un vrai Castillan, ce père Ramon, dit à part soi la padrona, en le suivant des yeux le plus long-temps possible. Oui, sans doute, les temps sont mauvais, bien mauvais, et cependant ne voilà-t-il pas Ramon lui-même qui conduit par les chemins à travers la vieille Espagne ces trois maudits francs-maçons et misérables athées, qui ont tenu hier leur sabbat chez moi! Serait-il étonnant après cela qu'il lui arrivât malheur!

Si ce n'était pour lui, Dieu me garde de dire le moindre Ave Maria en faveur de l'heureux voyage de semblable compagnie! Puissent-ils tomber entre

les mains des sept enfans d'Ecija¹, à l'exception pourtant du pauvre Ramon !

Mais, ma mère, interrompit Pepita, qui sur ces entrefaites s'était hasardée à descendre, le jeune homme était pourtant bien gentil, et il savait de bien jolies chansons, et il me disait.....

Silence, méchante enfant, mêlez-vous de vos prières et non de chansons mondaines, gronda la vieille, et une autre fois levez-vous plus tôt, surtout ne restez pas si tard à écouter les sornettes des païens, que le démon envoie dans la maison de votre père, et à présent aidez-moi à préparer le chocolat du révérend père Francisco.

Sur quoi la padrona rentra dans la Venta, et s'y fit suivre par la jeune fille, qui trépignait en vain derrière elle, en faisant la petite moue de la veille.

¹ *Los siete niños de Ecija* : l'on appelait ainsi une bande de voleurs qui infesta long-temps la route de Cordoue à Séville, et surtout les environs d'Ecija. Leur souvenir vit encore dans le pays.

La Borne de la Sierra Morena.

Ramon ne tarda pas à rejoindre ses longues files de mulets qui gravissaient lentement le pas de Despeñaperros. Ce lieu a sans doute justifié autrefois son nom, qui signifie : *où les chiens même se cassent le cou*; mais sous le règne de Charles III l'on est parvenu à force d'art à vaincre la nature, et une route magnifique s'élève aujourd'hui en spirale jusqu'au faite de la montagne, d'où elle redescend avec des détours pareils vers la belle vallée du Guadalquivir.

En quelques endroits le roc est si dur que la route, n'ayant pu être taillée dans son sein, lui est simplement adossée, et se dessine à ses côtés, supportée seulement par d'énormes éperons, dont la base se cache dans le fond des précipices. En hiver des torrens impétueux mugissent à ses pieds, mais en été tous ces abîmes sont à sec.

Dans d'autres endroits elle serpente entre deux haies de roches aiguës et des formes les plus bizarres. Par-ci par-là quelques pins et quelques buissons marient leur sombre verdure à la teinte rougeâtre des rochers, et au milieu d'eux apparaissent même, par rares intervalles, de rians bouquets d'amandiers en fleurs, crûs là on ne sait comment, et dont l'ombre hospitalière prête un charme tout particu-

lier à ces sites sauvages et pleins d'une majestueuse horreur.

Au-dessus de tout cela s'élançait, du milieu de sa ceinture de chênes antiques, la crête superbe de la Sierra Morena proprement dite. Elle plane sur les monts qui l'entourent, et semble une reine des airs, narguant la terre et les malheureux voyageurs qui s'efforcent de gravir ses flancs.

Mais ce qui ajoute encore à la magnificence de ce tableau, c'est la manière pittoresque dont la route, dans ses nombreux circuits, jette, pour ainsi dire, un regard en arrière sur les plaines chauves de la Manche : contraste d'un effet magique et qui ne cesse entièrement de se reproduire qu'après que l'on a dépassé le vieux château de *Consuegra* et les riches coteaux du *Valdepeñas*.

C'était sur cette route si remarquable que se déployait la longue caravane du mayoral Ramon.

Cinquante mulets et une douzaine d'arrieros marchaient péniblement, mais toujours en ordre, au bruit discordant des nombreux grelots dont le cou de chaque animal était décoré.

Au costume uniforme des arrieros, à leurs vestes courtes, à leurs étroites culottes et à leurs longues guêtres, le tout d'un gros drap brun ; à leurs écharpes de laine rouge ou bleue, à leurs figures brunies par le soleil, sévères, mais respirant la bonhomie ; à

leur coiffure nationale surtout (la *montera*), il était facile de reconnaître des enfans de la Manche (*Manchegos*).

La plupart portaient leurs longs fusils sur l'épaule, la crosse en l'air; d'autres les avaient attachés aux bâts de leurs mulets; mais tous en étaient munis.

Le mayoral ne différait d'eux en rien par le costume; mais au lieu de marcher à côté des bêtes de charge, il montait une petite jument, aux mouvemens faciles et au pied sûr, et il se portait alternativement de la tête à la queue du convoi.

Quant à Rojas et à son camarade Ballejo, ils fermaient la marche, et le premier, pour se désennuyer, répétait à cœur joie tous ces chants patriotiques que l'enthousiasme de la révolution a fait éclore en Espagne, et dont quelques-uns méritent, par l'éclat et l'énergie de leur poésie de survivre aux événemens politiques qu'ils étaient destinés à célébrer ou à produire.

Effronté coquin! s'écria tout à coup une voix derrière eux.

Rojas se retourna avec impétuosité, et prêt à venger l'injure qu'il pensait lui avoir été adressée. Ballejo, de son côté, tout en répétant au jeune homme : je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit, avait également armé son fusil, et se tenait sur ses gardes.

Je parlais à mon cheval, ne vous dérangez pas, Cavalleros, dit un homme grand et fort, au visage basané, que ne contribuaient pas à rendre plus doux ses énormes moustaches noires.

Il portait une de ces figures que l'on n'oublie point une fois qu'on les a vues : un nez aquilin ; des lèvres minces et pâles ; une large balafre sur la joue gauche ; de grands yeux noirs, dont l'expression était singulièrement sardonique, et ses cheveux, qui commençaient à grisonner, laissaient à découvert un front ridé par les soucis et les passions plus encore que par les années.

Son costume n'était pas moins remarquable. Il consistait en un vieil uniforme de cavalerie, qui paraissait avoir déjà fait un long service, mais que décoraient de riches épaulettes d'or avec leurs aiguillettes. Des bottes à l'écuyère lui montaient jusqu'au-dessus du genou ; un long sabre de cuirassier pendait à ses côtés, et sa tête était couverte d'un chapeau militaire à large panache écarlate.

Mais indépendamment de cet uniforme, sa démarche seule eût suffi pour faire reconnaître en lui un vieux soldat. Il conduisait par la bride un superbe cheval andalous, noir de jais et à tout crin, dont l'impatiente ardeur avait sans doute provoqué l'exclamation peu cérémonieuse que Rojas et son ami s'étaient d'abord attribuée.

Après qu'on se fut salué de part et d'autre :

Vous avez là un bien beau cheval, seigneur officier, dit Rojas.

A votre service, Cavallero, répondit le nouveau venu avec cette courtoisie habituelle à tout Espagnol ; mais, continua-t-il, en toisant Rojas, et lui souriant d'un air tant soit peu goguenard, je pourrais presque vous appeler camarade, vous êtes militaire, à ce qu'il me semble ?

Comme il vous plaira, reprit Rojas, moitié embarrassé et moitié riant, — je suis sergent dans la milice nationale de Madrid.

Ah, fort bien ! dit l'officier, en retenant avec peine sur ses lèvres un nouveau sourire moqueur.

La conversation fut interrompue en cet endroit par don Antonio, notre troisième voyageur, qui jusqu'alors avait marché en avant.

Une vieille borne est là sur le chemin, servant de point de séparation entre la Castille et l'Andalousie.

Du côté de la Castille cette pierre présente une sculpture informe de la *Virgen del sagrario de Toledo*, objet de grande vénération en cette province. Du côté de l'Andalousie, au contraire, la même pierre figure l'image non moins grossière de la *Santa-Faz de Veronica de Jaen*, emblème aussi vénéré en Andalousie que son voisin l'est en Castille.

La caravane avait fait halte devant cette borne sacrée.

Les muletiers, tous Castellans, comme nous l'avons dit, s'agenouillèrent aussitôt du côté de l'image castillane, tournant le dos à l'Andalousie, et ils prièrent en silence.

Les deux miliciens se contentèrent d'ôter leurs bonnets, sans prendre part à la pieuse cérémonie; mais ils ne furent pas peu étonnés de voir leur compagnon de voyage, don Antonio, se jeter à son tour à genoux, et jouer du côté de l'Andalousie la contrepartie des bons Castellans.

Quant à l'officier, il ne se donna point la peine de se découvrir, et debout, les bras croisés, il paraissait contempler cette scène avec une gaieté railleuse et même un peu insultante.

Au bout de quelques instans le convoi se remit en route et acheva de gravir le haut du pas.

Bientôt rétentit un cri joyeux : voilà l'Andalousie ! Il sortait de la bouche de don Antonio, dont les traits mélancoliques rayonnaient alors d'attendrissement et de joie.

Du faite démesuré où nos voyageurs étaient enfin parvenus, on découvre en effet à ses pieds, mais dans une immense profondeur, le délicieux bassin de l'Andalousie.

Sur le premier plan, et perpendiculairement au

bas de la montagne, se projettent de riantes collines, légèrement ondulées et ombragées de la verdure azurée des oliviers. Derrière elles brillent çà et là, au milieu du vert plus vif des orangers, les blanches murailles de nombreuses bastides (*cortijos*). A gauche, dans un lointain vapoureux, s'élève l'antique cathédrale de Jaën ; en deçà est Baëza, et plus près encore Ubeda, entourée de gais pâturages.

La montagne pittoresque de Grenade apparaît ensuite aux bords de l'horizon, et sur sa droite se dessinent orgueilleusement les héroïques défilés de *las navas de Toledo*, où, en 1250, le roi don Alphonse défit si complètement l'innombrable armée des Maures, qu'à en croire les vieilles chroniques, plus de deux cent mille cadavres africains jonchèrent le champ de bataille.

Les voyageurs contemplèrent en silence cette magnifique perspective. Une brise tiède et voluptueuse leur apportait les exhalaisons des roses, des romarins et des innombrables plantes aromatiques de ce jardin de l'Ibérie. L'air vif du matin, en activant les perceptions de leurs sens, donnait à cette belle nature plus d'empire encore sur eux ; et, jusqu'au noble cheval de l'officier, tous semblaient se ressentir de l'influence de ces beaux lieux, et marchaient dans une sorte d'ivresse. Le premier qui rompit le silence, j'en demande bien pardon au

lecteur, ce fut le cheval andalous. Il hennit par trois fois en reconnaissant les verts pâturages d'Ubeda, où il avait pris naissance. Sa belle tête se releva fièrement ; son pied impatient frappa la terre , et il bondit avec gaieté.

Enfin l'officier, se rapprochant de don Antonio, lui dit en français, et toujours avec ce ton un peu railleur qui semblait lui être habituel : je ne vous aurais pas cru si dévot , *Monsieur l'abbé* ? Vous étiez tout-à-l'heure agenouillé devant la bienheureuse borne, et priiez avec presque autant de ferveur que notre ami Ramon lui-même ! De pareilles momeries sont aujourd'hui probablement plus à la mode en France que chez nous ?

Celui à qui s'adressait cette apostrophe tant soit peu cavalière, ne put s'empêcher de montrer d'abord une sorte d'inquiétude, et après un instant de silence répondit également en français : Vous vous êtes peut-être un peu mépris sur mon compte, Monsieur, mais je ne crains pas de l'avouer, en revoyant après tant d'années ma belle et noble patrie, chaque pierre, chaque arbre, chaque pas que je fais en avant, pénètrent mon cœur de la plus délicieuse émotion..... Mais, continua-t-il après une pause et en donnant à sa voix un ton moins ému, comment savez-vous que je reviens de France ? Comment savez-vous surtout que j'étais..... que je suis ecclésiastique ?

— Oh! quant à ce qui est de votre première question, reprit le militaire, j'ai assez long-temps fait la guerre avec et contre les Français pour n'avoir pas oublié à quels signes on reconnaît tout ce qui vient de leur pays; — et quant à la seconde, morbleu, il m'a depuis quelque temps passé un assez grand nombre de vos Messieurs entre les mains, pour les flairer à une lieue et découvrir une tonsure entre chair et os, s'il le faut.

Mais tenez, voici à propos de cela un autre oiseau de votre plumage, quoique peut-être d'une espèce ennemie, qui nous arrive de là-haut.

Ne reconnaissez-vous pas votre confrère de la Sainte-Église, le digne père Francisco ?

Hé, hé, voyez donc comme sa béate révérence sautille sur sa mule très-chrétienne ! Vive Dieu, il ferait beau voir charger un escadron de pareils paladins !

En effet, le moine que nos voyageurs avaient laissé dans la Venta de Cardenas, arrivait alors sur eux au trot pressé d'une mule chargée de pompons et de rubans. Ah! vous voici donc, révérend père, s'écria aussitôt le jeune milicien, charmé de trouver une occasion de rompre le silence qu'il gardait depuis si long-temps : Eh bien, quelles nouvelles de Pepita? Vous n'en pouviez donc pas finir avec elle, puisque vous nous arrivez si tard? Que diable,

il fallait la prendre en croupe, et la mener dans votre couvent pour vous servir de vigilante chambrière! En vérité, tout vous réussit à vous autres moines! Vous me donnez envie de me faire moine aussi!

Pepita, répondit le Dominicain, en déguisant mal la colère qui le suffoquait; Pepita vous remercie de votre belle musique d'hier soir; bientôt peut-être on vous apprendra à danser sur le même air!..... Que Dieu soit avec vous! et sur ce, accélérant de la voix et du talon l'amble de sa monture, il se hâta de s'éloigner, de crainte, sans doute, de quelques nouveaux brocards de l'écervelé Rojas.

Mais celui-ci ne le tint pas quitte à si bon marché, il lâcha après lui une bordée de son artillerie de la veille, criant à tue tête ce couplet peu rassurant :

Y si te pesa roe el hueso ,
 Los liberales dicen a eso :
 Tragala! Tragala!
 Tragala! Tragala! etc.

Pendant cette petite scène l'officier était remonté à cheval : après avoir pris congé de Ramon et des deux miliciens, il se rapprocha d'Antonio, et d'une voix toujours railleuse : Adieu don Antonio de Lara, lui dit-il, soyez heureux, et tâchez de vous rappeler votre vieux camarade au collège d'Antequera, Fer-

nando Mendizabal. En même temps, sans attendre de réponse, il lâcha la bride à l'impatience de son cheval, rejoignit au galop le père Francisco, et disparut bientôt dans un détour de la route aux regards étonnés, mais toujours empreints de tristesse, du condisciple qu'il avait retrouvé et quitté si brusquement.

Dans cet endroit la descente était devenue moins rapide, chaque voyageur remonta sur sa paisible mule, et le groupe s'avança au trot vers les belles campagnes qui se déployaient à ses pieds.

Cordoue.

Après avoir traversé Olavides, aux riches coteaux, Santa-Helena et la Caroline, colonies allemandes, naguères si florissantes et aujourd'hui tristes et abandonnées; Baylen, où pour la première fois fut compromis le prestige de ces aigles si long-temps invincibles sur tous les champs de bataille de l'Europe; Andujar, où, depuis, la parole royale d'un Bourbon fut donnée et indignement méconnue par le parti même qu'il était venu délivrer; le Carpio, enfin, où d'ingénieuses machines vont prendre l'eau du Guadalquivir pour en arroser les immenses possessions du duc d'Albe, et la porter l'espace de plusieurs lieues jusqu'au sommet des monts couverts de riches oliviers, nos voyageurs arrivèrent près de l'antique Cordoue.

Cordoue, avec ses rues étroites, ses couvens, ses vieilles mosquées et ses églises plus modernes, quoique bien vieilles aussi, déroule aux regards toute l'histoire des guerres célèbres des Maures et des Espagnols. On voit encore autour de ses minarets les épaisses murailles de construction arabe, et ces tours énormes où les débris des défenseurs du croissant demandèrent vainement quartier au cruel Saint-Ferdinand.

Le Guadalquivir et de nombreux jardins entou-

rent la ville comme d'une ceinture d'ondes limpides, de lauriers-roses, de cactus et d'aloès dans la plus vivace végétation, qui vont se perdre dans de sombres forêts de châtaigniers, et de chênes. De bien loin déjà l'on respire tout autour de la ville ces parfums toniques des orangers, qui donnent à la vie une activité inusitée et plongent l'étranger dans une sorte d'ivresse continuelle.

Comme jusqu'à présent le lecteur n'a guères obtenu encore de données positives sur les personnages qui ont défilé sous ses yeux, nous allons essayer de le mettre au fait, en lui donnant communication d'une lettre que don Antonio Lara écrivait de Cordoue à un de ses amis de Paris :

« Me voici donc de nouveau, mon ami, dans ma belle patrie ! Je n'essayerai pas de vous peindre mon ravissement ; mais en respirant cet air embaumé, si doux et si vivace de mon pays, je sentais ma vie se retremper, renaître pour ainsi dire, et je pus à loisir me convaincre qu'en dépit de tous les physiologues et de leurs renouvellemens de la machine humaine tous les sept ans, j'avais bien encore du sang andalous dans les veines.

« Il y a dix ans cependant que j'ai quitté ces beaux lieux ! Temps bien court, me répondrez-vous, vous qui, pour rester fidèles à vos rois et à votre foi, sûtes vivre trente ans loin du sol de la patrie !

« Que d'évènemens qui ont passé sur l'Espagne depuis ces dix ans ! Que de bouleversemens, quelle extraordinaire révolution ! Et cependant qu'ont-ils changé ? Rien, presque rien, quelques formes, quelques vaines théories, et au milieu de cela, la vieille Espagne et les vieux Espagnols restent continuellement les mêmes sous l'épaisse écorce de leur civilisation !

« Il y a dix ans des prêtres fanatiques me forcèrent de chercher un asile en France ; aujourd'hui j'en suis chassé par d'autres prêtres fanatiques, et je reviens dans la patrie chercher tolérance et protection.

« Qu'y trouvé-je ? mon ami . . . du mal et du bien sans doute, et des contrastes continuels, dont vous ne pouvez vous faire aucune idée dans votre France si également civilisée, si nivelée, et, passez-moi le mot, si usée. Moi-même j'ai besoin de m'y habituer de nouveau, et je m'étonne souvent comme si j'étais un étranger.

« Que de changemens le temps n'apporte-t-il pas d'ailleurs dans notre manière de voir ! Lorsqu'il y a dix ans je m'échappai de mon couvent, et que, fier comme un martyr de la philosophie, je traversai la Sierra Morena ; j'étais plein de mépris et de raillerie pour les pratiques superstitieuses de mes pauvres compatriotes que je voyais s'agenouiller dévotement

devant de vaines images ; eh bien , mon ami ! il y a deux jours je parcourus la même route , je retrouvai les mêmes objets de mon ancien mépris , et de moi-même , sans y être en rien obligé , par sentiment , par conviction , je m'agenouillai devant eux , et les honorai dans toute la sincérité de mon cœur !

« Il me reste à vous entretenir d'une assez singulière rencontre que j'ai faite sur la même route , d'un ancien camarade de collège à Antequera ; mais cette rencontre entre deux condisciples , qui d'ordinaire est une source de douces émotions , me semble dans la circonstance actuelle être de fort mauvais augure. Le camarade en question est un Basque , avec lequel j'étais assez mal pendant tout le cours de mes études. En général , les Basques ont un ton fanfaron , qui ne convient guères à la tournure d'esprit plus douce d'un Andaloux ; mais , indépendamment de cela , nous avons , le Basque et moi , d'autres sujets de querelles.

« J'étais grand partisan de ce que l'on appelle chez nous la philosophie française , et jour et nuit je lisais vos auteurs , d'autant plus enthousiaste que c'était alors fruit défendu en Espagne. Mendizabal , au contraire , c'est le nom de notre homme , défendait à outrance tous les vieux abus qui pesaient sur la triste Espagne , non qu'il fût plus pieux qu'un autre , mais par esprit de contrariété ou pour se faire

mieux venir des prêtres fanatiques qui nous dirigeaient.

« Il m'en est resté contre lui une sorte de prévention, dont, je vous l'avoue, je ne puis entièrement me guérir.

« Voilà l'homme dont la rencontre m'inquiète aujourd'hui, je ne sais trop pourquoi, car il n'est point ecclésiastique, loin de là, il est capitaine dans le corps des Carabiniers. Vous savez que ce corps passe pour être hostile à la Constitution, depuis qu'il a cessé de faire partie de la garde et a été réuni à la ligne. On dit même que Mendizabal a des rapports très-intimes avec l'odieux général *Freyre*, et qu'il prit une grande part à la boucherie qui eut lieu il y a deux ans à Cadix.

« Mais laissons là mes vagues appréhensions. Quant à mes autres compagnons de voyage, l'un est un jeune étudiant en droit, d'une famille distinguée de Madrid, qui, par dévouement au nouvel ordre de choses, a pris parti dans la milice nationale de cette ville, et l'autre appartient également à cette garde civique; mais des lettres de nos frères *O* et *M* m'engagent à m'en défier : c'est un *comunero*, et il est, dit-on, chargé d'une mission de son club pour les affiliés de Cordoue et de Séville.

« Je vous avoue que toutes ces distinctions entre *francs-maçons* et *comuneros* ne me sont pas encore

trop claires, et je crains que nos frères ne soient pas sur la bonne voie.

« Je ne m'arrêterai d'abord ici que fort peu, après quoi je partirai avec mes deux compagnons pour Mairena, dont la foire va attirer beaucoup de monde, et où je reverrai bon nombre d'anciennes connaissances. Je ne veux pas oublier de vous dire que j'ai repris l'habit ecclésiastique, et que je me suis même présenté ici à l'évêque, mais j'entrevois de grands obstacles à ma réhabilitation : c'est toujours la même intolérance. Adieu, mon ami, confions-nous à la Providence. »

ANTONIO LARA.

Dolorita.

Dès son arrivée à Cordoue, l'auteur de la lettre que nous venons de lire s'était informé à la posada s'il n'y avait là personne de *Benameri*? Benameri était le lieu de naissance de don Antonio : c'est un petit bourg, situé entre *Antequera* et *Loja*.

Les habitans de ce bourg sont connus en Andalousie comme une race d'adroits contrebandiers. Dans chaque famille le père ou le frère aîné dirige ce dangereux commerce, et garde à cet effet la maison, tandis que les plus jeunes frères sont aux champs, introduisant par toutes sortes de moyens dans la province les marchandises anglaises qu'ils ont été chercher à Gibraltar.

Leur démarche altière et fanfaronne les fait aisément reconnaître. Ils ont de beaux habits, de belles armes, de beaux chevaux; l'air déterminé, comme il convient à des hommes qui se font gloire de leur vie aventureuse et de leur profession de contrebandiers. Personne ne s'avise de leur chercher querelle, et pour cause.

De Benameri? répondit la padrona, en toisant don Antonio. Il y avait hier ici plusieurs de ces tagueurs; mais comme mon écurie était pleine, ils sont allés loger à la nouvelle posada, où ils étaient

sûrs de trouver de la place de reste pour leurs chevaux. Le joli Esteban Lara était parmi eux; pauvre jeune homme!

Esteban était le frère d'Antonio : il n'avait que dix-sept ans lorsque celui-ci quitta l'Espagne. Empressé de revoir l'un des siens, notre voyageur se hâta de courir à la posada désignée. Esteban y était encore, et sur la demande d'Antonio, le *mozo* l'alla chercher.

Il arriva bientôt, l'air tapageur, comme un homme qui s'appête à repousser une visite importune, peut-être même ennemie. Mais dès qu'il eut aperçu le costume ecclésiastique de son frère, il salua poliment, et dit d'un ton presque contrit : Je suis Esteban Lara, qu'y a-t-il pour votre service, Cavallero?

Nous demanderons au lecteur la permission de lui faire plus amplement connaître le frère de notre héros. C'était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, la physionomie ouverte, joviale et empreinte de cette heureuse insouciance qui accompagne ordinairement une vie ballottée sans cesse entre les succès et les privations. Ses traits étaient réguliers; sa tête petite; ses yeux semblaient un brasier, dont à chaque instant s'échappaient des jets de flamme. Il avait les cheveux d'un noir de jais et le teint bruni, presque noirâtre. Pour un Andalous il était plutôt grand que

de taille moyenne, et portait l'élégant costume du pays. La *redecilla* ou filet de soie verte, enveloppait les belles boucles de ses cheveux. Sa veste courte était de velours bleu, chargée de rubans, de broderies et de ganses d'argent. Un mouchoir de soie rouge retenait négligemment sur sa large poitrine une chemise de grosse toile, mais éclatante de blancheur; une écharpe également rouge ceignait sa taille en plusieurs tours et cachait dans ses plis la bourse et le léger couteau ou stylet; enfin, des culottes très-collantes, d'un gros drap brun, descendant à peine au genou, des guêtres et des souliers d'un cuir jaunâtre, complétaient la toilette du jeune *majo*.¹

Antonio demanda en riant à son frère s'il le re-

¹ Le mot *majo*, *maja*, n'a point de synonyme dans notre langue. Comme adjectif, il se prend dans le sens d'*élégant*, bien tourné : *Ay, que maja estas niña* (que vous êtes élégante, jeune fille)! Notre expression vulgaire : voyez comme elle est *brave*, pour dire : voyez comme elle a bonne tournure, rend peut-être le plus exactement son idée. Comme substantif masculin, il désigne un personnage dont le type original ne se trouve qu'en Espagne. Le *majo* est un petit-maitre populaire; mais n'a d'ailleurs aucune ressemblance avec ce que nous appelons chez nous un beau fils, un fashionable; un Dandy. Il ne se fait pas seulement remarquer par sa toilette et son luxe; c'est encore un caractère à part, presque une profession, surtout en Andalousie, où il se montre dans toute sa perfection. Pour mériter le titre de *majo*, un jeune Andalous

connaissait. Sur sa réponse négative, il le pria toujours en riant de bien l'examiner : celui-ci, impatienté à la fin de ce qu'il prenait pour une mystification, s'écria, en frappant du pied avec force : Cavallero, vous êtes ecclésiastique et étranger; on peut donc vous pardonner d'ignorer que les gens de Benameri ne souffrent point la raillerie. Que me voulez-vous ? Dépêchez, ou faites-moi le plaisir de vous en aller et de me laisser tranquille. Et comme Antonio continuait à rire sans répondre, l'emporé jeune homme allait joindre sans doute les effets aux paroles, lorsqu'une jeune fille, qui s'était glissée dans l'appartement pour écouter la contestation, s'écria tout à coup : Jésus-Maria ! c'est notre frère

doit réunir une foule de qualités et de défauts : il doit être brave, même sanfaron, bon cavalier, bon tireur, adroit à manier les divers genres de stylets, la *nacaja* et le *puñal*; il doit en outre savoir danser avec élégance le *fandango*, le *matraco*, etc., frotter la guitarre; chanter les airs à la mode; la tendre romance, les vives *séguidillas*, et même au besoin improviser; enfin, s'il n'est pas *torero* de profession, c'est-à-dire faisant métier d'aller de ville en ville combattre les taureaux dans les joutes, il doit au moins avoir figuré une ou deux fois avec honneur dans la *Plaza de Toros* (la lice).

Mais son obligation la plus essentielle est d'être toujours amoureux jusque par-dessus la tête, et amoureux d'une seule belle, quoique galant pour toutes. L'inconstance sur ce point ne lui est pas plus permise que l'indifférence. Je ne répon-

Antonio ! et au même instant elle s'élança à son cou , en l'accablant de baisers et de caresses. Esteban tendit cordialement la main à son frère, en lui témoignant tout le plaisir qu'il avait à le revoir ; mais voyant que leur sœur ne cessait pas de le serrer dans ses bras, et de faire les plus vives démonstrations de joie et de tendresse, il ajouta bientôt d'un ton sévère : Que fais-tu donc, Dolores ? oublies-tu que notre frère est ecclésiastique ? que vont penser les gens de la maison ? — La jeune fille, toute honteuse, fit aussitôt un mouvement en arrière et s'agenouilla aux pieds d'Antonio. Que Dieu te protège, mon enfant, dit celui-ci, en se baissant vers elle,

drais pas cependant qu'il ne se trouvât aussi quelques *majos* félons, coupables du crime énorme de voler d'amour en amour.

Généreux jusqu'à la prodigalité pour plaire à sa belle, prêt à tout sacrifier au moindre de ses caprices, sobre, réservé dans ses manières, endurci à la fatigue et à la douleur, le majo n'a rien de cette fatuité sentimentale, efféminée, dédaigneuse ou étourdie de ses rivaux du continent, et ne doit commettre d'excès qu'en fait d'amour, de courage et de luxe.

L'avarice, que les Espagnols nomment *miseria*, le déshonorerait à jamais ; il en est de même de l'ivrognerie. Dans ses rapports avec son propre sexe, c'est une sorte de dignité négligente qui lui sied le mieux ; mais surtout il doit montrer une extrême susceptibilité, et être prêt, en dépit de tous les dangers, à jouer du poignard à la moindre provocation ; car

et la baisant au front, puis, l'ayant relevée, et après une pause, il ajouta : mais comment m'as-tu reconnu ? Tu avais à peine six ans lorsque je quittai la famille ?

— A ta voix, dit-elle, tu étais si bon avec moi ! Tu me parlais toujours si doucement, bien plus doucement qu'Esteban, le vilain emporté qu'il est ! et comme celui-ci l'entendit et la menaçait du doigt en riant, elle ajouta tout bas : sois tranquille, Esteban, je t'aime aussi, malgré cela.

Il y eut encore ici une légère pause, après quoi, d'un ton mystérieux, la jeune fille reprit : Cette nuit j'ai rêvé de toi, Antonio, je t'ai vu bien dis-

le nombre de ses duels et même de ses assassinats, pourvu que ces derniers n'aient pas été commis avec perfidie, est pour lui une gloire.

D'après cela on devine aisément qu'un véritable *majo* ne doit pas être au mieux avec la justice. Le mépris de la loi est presque encore une de ses obligations, aussi plus d'un *majo* a-t-il vu les *presidios* d'Afrique sans rien perdre de l'estime publique.

La *maja* tient dans l'autre sexe à peu près le même rang ; elle aussi manie le poignard, et plus d'un infidèle ou d'une rivale en ont fait l'épreuve ; mais en général les *majas* ne se rencontrent guères que parmi les femmes des moindres classes du peuple, et maint jeune homme se fait gloire d'être *majo*, qui ne souffrirait pas que sa sœur fût appelée *maja*. Ce sont les grisettes de la péninsule.

tinctement, sans cela. . . . je crois, je ne t'aurais pas si vite reconnu mais comme tu es devenu vieux ! pauvre frère ! Tu as, sans doute, bien souffert chez ces payens de Français ? — Mais, pas tant, petite sœur, répondit en riant Antonio, et toi aussi, tu es devenue plus âgée et plus grande, et bien jolie, en vérité !

Oh oh, de par Saint-Sébastien d'Alcobendas, interrompit Esteban, tu ne lui apprends là rien de bien nouveau, frère ; Dieu merci, tous nos jeunes gens de Benameri lui en débitent autant chaque jour, et la petite espiègle ne sait que trop qu'elle est jolie !

Pendant cette attaque directe, l'aimable accusée avait caché à moitié sa figure sous sa *mantille*, et souriait d'un petit air malin.

Et à présent, Dolorita¹, ne reste pas là comme si tu ne savais pas compter quatre, reprit le terrible Esteban ; mais va, cours, et tâche de nous trouver du vin et quelques morceaux à mettre sous la dent.

Heureuse d'échapper au sermon fraternel, Dolores ne fit qu'un saut hors de la chambre, et se mit à courir toute la maison pour faire préparer le repas. Après son départ, Esteban se rapprocha d'An-

¹ En Espagne on se sert presque toujours du diminutif quand on adresse la parole à une femme qu'on aime : Dolorita (chère petite Dolores) ; Manuela, Manuelita ; Juanna, Juanita, etc.

tonio, et lui serrant la main, il l'attira à côté de lui sur un de ces bancs de pierre qui ornent les murs des posadas. Les qualités de leur jeune sœur furent remises sur le tapis, et dans son enthousiasme fraternel, le bon *majo* s'écria que c'était la meilleure et la plus jolie fillette de toute l'Andalousie, et par conséquent du monde entier, ajouta-t-il.

Et en effet, lecteur, pour peu que vous ayez connu d'Espagnoles et surtout d'Andalouses, vous pardonnerez l'exclamation patriotique, quoique injuste sans doute, du jeune habitant de Benameri.

Les femmes d'Espagne ont dans toute leur personne, dans leurs actions, dans leurs fautes mêmes, une sorte de grâce tellement à elles, qu'il est impossible de les comparer en rien aux femmes des autres pays. Leurs vertus, comme leurs vices, naissent d'un état social, moral et religieux, tout-à-fait différent de ce qui existe chez les autres nations de l'Europe. Elles croissent et fleurissent sur le sol fertile de l'Ibérie, sans soins, sans culture, comme les lauriers-roses, les orangers et les autres plantes naturelles de cet heureux climat. Leur éducation est nulle, dans le sens du moins que nous attachons à ce mot, et cependant telle est la vivacité de leur esprit et celle de leur cœur, qu'elles ont naturellement et sans efforts toutes ces grâces et ces moyens de séduction que leur sexe n'acquiert ailleurs qu'à force d'art.

Cette nature à elles, si je puis m'exprimer ainsi, se fait sentir d'ailleurs bien mieux qu'elle ne se laisse analyser, et l'étranger, tout en en éprouvant le charme, serait fort embarrassé d'en expliquer la cause.

Cependant Dolores avait rempli les intentions de son frère, et la collation était servie. Les deux frères causaient le verre en main de leurs parens, de leurs connaissances et des évènements divers qui avaient affligé ou réjoui leur vie pendant leur longue séparation.

Bientôt la petite personne rentra dans l'appartement : elle venait demander à ses frères la permission d'aller à la Cathédrale entendre la messe, et avait déjà fait en conséquence une petite toilette pleine de coquetterie et de grâces. Byron, qui devait s'y connaître, ne peut assez vanter le charmant costume des femmes d'Espagne, et le caractérise avec bonheur par ces mots : *At the same time mystical and gay.*

Rien de plus piquant que ce contraste de vêtements étroits et sombres, avec des formes légères et cependant bien marquées, une démarche vive et pétulante, et les éclairs qui jaillissent sans cesse de grands yeux noirs et voluptueux. Une robe légère

1 A la fois galant et mystique.

de soie violette ou noire, appelée *basquina*, colle avec grâce sur les hanches et d'autres contours encore. La mantille de soie noire ou de fine dentelle tombe du haut du front sur de blanches épaules, tantôt voilant à demi le visage, tantôt repoussée en arrière par un léger mouvement de la tête, ou abaissée avec l'éventail jusques sur les longs cils des yeux, dont les rayons veloutés scintillent sous cette piquante draperie :

The veil

Thrown back a moment with the glaucing hand

While the o'erpowring eye that turus yon pale

Flashes into the heart. (DON JUAN.)

La basquine descend à peine un peu au-dessous du mollet et laisse à découvert ces petits pieds furtifs d'une Espagnole, qui n'ont leur pareil nulle part, et que chaussent si légèrement un étroit bas de soie à jour et de minces souliers de satin rouge, blanc ou vert. Enfin, l'éventail (*abanisco*) complète la parure indispensable de toute *señora* ou *señorita*, lorsqu'elle paraît en public. Cet éventail a un double usage, et sous les doigts habiles d'une Espagnole,

1 Le voile jeté un moment en arrière par la main légère, tandis que le regard plus à découvert, vous fait pâlir et pénétrer jusqu'au cœur.

il sert de mystérieux télégraphe pour toutes les affaires d'amour.

Dolores avait à peine atteint seize ans, mais à cet âge une Andalouse est déjà développée, et la jeune fille offrait dans toutes ses manières le plus piquant contraste de gaieté enfantine et de coquetterie friponne.

Elle était petite, svelte, légère; sa bouche semblait toujours vouloir sourire; ses beaux yeux noirs étincelaient d'une candeur virginale, et cependant quelquefois une forte expression d'énergie et de passion se dessinait dans ses traits enfentins, principalement dans une sorte de contraction soudaine de sa jolie bouche et dans le jeu de ses sourcils; mais ces signes passagers semblaient moins le résultat d'impressions présentes que le pronostic d'émotions futures.

Nous avons parlé de ses yeux, et dût le lecteur nous accuser de longueur, nous ne pouvons nous empêcher d'en parler encore. Ils brillaient sous leurs longues paupières brunes et leurs cils épais comme le soleil à travers les nuages. Il y a pour cette sorte de regards, dont le caractère est un singulier mélange de sensibilité, d'énergie et d'abandon, une définition espagnole parfaitement juste : *ojos adormidillos*, de l'adjectif *adormido*, endormi, mais dont le diminutif a une signification tout-à-fait spéciale. On ne

peut guères la rendre en français que par une longue périphrase : yeux qui reposent et rêvent doucement en attendant que les plus vives passions les réveillent.

Le teint de la jeune Andalouse était loin de ressembler à ces teints de roses et de lis, dont les femmes du Nord tirent tant de vanité ; il était pâle, légèrement brun, mais sans aucun air de souffrance ou de hâle, et de longues tresses de cheveux noirs lui donnaient aussi une sorte d'éclat. On comparerait volontiers la teinte des joues d'une Espagnole à l'incarnat foncé de la pêche ; mais cette comparaison aussi ne rendrait que fort imparfaitement l'idée de cette sorte d'attrait.

Tu me quittes déjà, petite sœur, dit Antonio en la serrant dans ses bras, et cependant à peine nous sommes-nous dit deux mots ! et cependant demain je me remettrai en voyage !

Demain déjà ? demanda Estéban, et tu vas à Mairena ? Ma foi, Antonio, à ta place je partirais plutôt ce soir avec nous pour Benameri, et de là tu pourrais toujours arriver à Mairena à point nommé.

Et comme Antonio lui objectait les raisons qu'il avait pour continuer sa route avec ses deux compagnons de voyage et le convoi de Ramon, Estéban, poussé à bout, s'écria tout à coup d'un ton mys-

térieux : Écoute, mon frère, crois-moi, ne pars pas demain d'ici pour Mairena ; si ce n'est pour nous, que ce soit pour toi — on ne sait ce qui peut arriver en route et

Antonio regarda son frère d'un air étonné, mais celui-ci continua à demi-voix : Le convoi de Ramon passe pour être d'un grand prix, et et vous dépasserez difficilement Ecija sans quelque fâcheuse rencontre.

Antonio, toujours plus étonné, garda un instant le silence. Une pensée sinistre traversa son esprit, il se ressouvint des mœurs de son pays, et le mot de *contrabandista* vint expirer sur ses lèvres. Un léger sourire, échappé à Esteban, ne justifia que trop ses soupçons ; effrayé, il se hâta avec toute la chaleur de l'amitié fraternelle de représenter au jeune majó les dangers auxquels il s'exposait. Il lui parla des lois de son pays, des devoirs du citoyen, de la honte que dans toute société civilisée il y a à s'y soustraire ; il mit tout en œuvre, enfin, pour tâcher de l'arracher à ses funestes habitudes mais il fut interrompu au milieu de sa tirade par un grand éclat de rire de l'imprudent Esteban.

Écoute, frère, tu es bien savant, et tu as vu bien des nations, mais à présent que tu es de retour au pays, ôte-toi de l'esprit toutes ces idées biscornues et étrangères. Vois notre pauvre Dolorita, tu lui as fait

une peur avec tes grands mots ! La pauvre-
tremble de tout son gentil petit corps, et nous
regarde avec ses yeux tout grands ouverts.....
et à présent dis-moi, s'il te plaît, où tu en veux venir
avec tes phrases ? Les Lara de Benameri étaient
contrebandiers bien avant le temps de la *reine*
Maricastaña ¹, et il n'est encore venu dans la tête
à personne de leur en faire un reproche.

Volons-nous donc nos marchandises, ou trom-
pons-nous les chrétiens qui les achètent ?

Si les douaniers nous attrappent, c'est tant pis
pour nous, et il n'y a pas de déshonneur à cela ; si
nous échappons, c'est tant mieux : chacun fait son
métier en tout honneur et conscience.

Ces pauvres douaniers ! c'était pain béni que de
leur faire la guerre ! ils entendaient au moins raison
quelquefois, eux ; mais ces damnés de miliciens qui
sont venus les soutenir, nous forcent à nous battre
maintenant pour tout de bon. Est-ce notre faute ou
la leur ? Tout se passait autrefois sans qu'il y eût de
sang répandu, et à présent..... n'ont-ils pas pris
l'autre jour notre pauvre cousin Christoval Moreno ?
et ils sont toujours là, comme toi, frère, avec leurs
beaux discours ! Ce pauvre Christoval ! Il s'est bien

¹ *El tiempo de la Reyna Maricastaña* : locution proverbiale
pour dire : de temps immémorial.

défendu au moins, et c'est un honneur pour eux que de l'avoir pris; mais Dieu merci, les sept enfans d'Ecija l'ont délivré, et à présent il court encore dans les montagnes, narguant fièrement les *capotes grises* et leurs longs fusils.

Antonio avait laissé parler son frère sans chercher à l'interrompre; il ne répondit rien, et se leva pour mettre fin à une conversation qui l'affligeait; mais le bon cœur d'Esteban ne lui permit pas d'en rester là, et pour réparer un peu la peine qu'il se reprochait déjà d'avoir faite à Antonio, il ajouta : Au reste, fais comme tu voudras; pars avec Ramon, soit; au fond, ils ne te mangeront pas; seulement en cas d'accident aie soin de te tenir tranquille et de ne pas te mêler dans la bagarre. Dolores s'approcha alors aussi d'Antonio, et lui dit à voix basse : Christoval ne te fera pas de mal..... le pauvre jeune homme ! fais-lui mes complimens si tu le rencontres..... et..... et donne-lui cela : il saura bien ce que cela veut dire, ça a été béni à la sainte image de Jaën. En même temps elle lui remit une amulette de soie noire, comme en portent en Espagne les gens du peuple et de la classe moyenne. Pour mettre fin à une scène qui révoltait de plus en plus toutes ses idées, Antonio offrit à sa sœur de la conduire à la cathédrale, et Esteban s'étant excusé de les accompagner à cause des

préparatifs de son départ, ils s'acheminèrent à eux deux seuls : Dolores toute joyeuse et montrant une naïve fierté de marcher dans les rues à côté d'un frère si savant, revenant de si lointains voyages, et de plus ecclésiastique.

Il faudrait inventer une expression toute spéciale pour caractériser la démarche originale des Andalouses, et ici encore on peut dire avec Byron :

Their very walk would make your bosom swell
I can't describe it though so much it strikes,
Nor liken it. — I never saw the like. —

An arab horse, a stately stag, a barb
New broke, a camelopard, a gazelle. —
No — none of these will do. —

Le frère et la sœur arrivèrent bientôt à la cathédrale, après avoir passé sous l'arc de triomphe moresque, qui décore l'entrée du *Patio de las Naranjas* (promenade des orangers). C'est encore là un de ces lieux qui restent profondément gravés dans

1 Leur seule démarche ferait tressaillir votre cœur; je ne puis la décrire, et pourtant elle est si remarquable! Non, je ne saurais jamais vous la rendre, et je cherche en vain à quoi la comparer. — Un cheval arabe? un cerf majestueux? un coursier de barbarie récemment dompté? un caméléopard? une gazelle? — Non, rien de tout cela ne se prête à la comparaison! —

la mémoire du voyageur, et cependant rien n'est plus simple. C'est une cour carrée, plantée d'orangers, de cyprès et de dattiers dont la taille élancée s'incline élégamment dans les airs. Quelques fontaines, aux tuyaux dorés, répandent tout autour leurs eaux vives et gazouillantes. Des deux côtés de la place s'étendent des arcades moresques, sous lesquelles on se promène à couvert dans les temps de pluie. Sur le troisième côté est une vieille tour, et tout auprès, quelques degrés qui conduisent à une terrasse; enfin, sur le quatrième se déploient les nombreuses colonnes de l'antique mosquée, aujourd'hui cathédrale de Cordoue.

Les constructions arabes s'accordent mal, je le sais, avec les règles de notre classique architecture; mais il faut avouer que cet ensemble a quelque chose de gracieux. Ces milliers de colonnes, les unes ornées de sculptures, les autres unies, selon qu'elles sont en marbre ou en granit; cette double rangée d'arcades qu'elles supportent à hauteur inégale; ce dôme audacieux, dont la charpente repose sur leurs chapiteaux, sans paraître soutenue par aucun appui plus solide : tout cela plaît singulièrement à l'imagination, éblouie d'ordinaire par tout ce qui a l'air de la hardiesse.

L'église actuelle a été bâtie au milieu de tous ces débris du culte de Mahomet, et ne date que du

quinzième siècle. Elle forme par son style gothique, ses constructions massives et sa porte gigantesque, un singulier contraste avec l'élégance et la légèreté de l'architecture des Mores.

Tout autour sont plusieurs petites chapelles, adossées à la vaste basilique, et s'élevant modestement au milieu de la forêt de colonnes qui en couvre les approches.

Quelques-unes de ces chapelles sont décorées des chefs-d'œuvre d'Alonzo Cano, de Murillo, et autres; mais le tout écrasé par une foule d'ornemens de mauvais goût.

Pendant que Dolores récitait ses prières, agenouillée devant l'autel dédié à la Mère des Douleurs, Antonio était allé l'attendre dans la cour des Orangers. Il y fut bientôt rejoint par son jeune compagnon de voyage Rojas. Celui-ci était entouré d'une foule d'autres jeunes gens, presque tous en uniforme de la milice nationale de Cordoue, et paraissant appartenir à la classe des négocians. Rojas de son côté avait fait une toilette soignée; il avait revêtu l'élégant uniforme des volontaires de Madrid, et, tout fier de porter les insignes de ce corps d'élite, il se pavanait au milieu de ses nouveaux amis, lorgnant les dames, et paraissant le boute-en-train de la bande joyeuse.

Un vieux militaire, habitué à la sévérité de l'uni-

forme, aurait sans doute trouvé beaucoup à critiquer dans la tenue de nos jeunes gens, dont l'habit de drap fin était à moitié boutonné, dont la légère casquette penchait trop de côté sur l'oreille gauche, et dont (chose impardonnable) la cravate peu serrée laissait apercevoir les deux bouts du collet de chemise, et même l'épingle d'or ou de diamant; mais, tels qu'ils étaient, les joyeux volontaires paraissaient fort contents d'eux-mêmes.

Rojas présenta Antonio à ses nouveaux camarades, et la conversation ne tarda pas à s'engager. On se fit d'abord compliment sur l'esprit constitutionnel qui paraissait animer la jeunesse de Cordoue. Il n'est déjà pas si admirable, s'écria l'un des miliciens, en levant les épaules! dans une ville comme Cordoue seulement huit cents volontaires! C'est une honte en vérité; mais comment voulez-vous qu'il en soit autrement, lorsque vos maudits modérés de Madrid et leurs accolytes des provinces font tout pour nous dégoûter du service!

On dirait, ma foi, interrompit un autre, qu'ils ont encore plus peur de nous que des *serviles*! Mais..... tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse, dit notre bon Sancho Pansa.....; quand on en viendra aux coups, ils seront là avec leur pâle modération comme de la neige au mois de Mai. Au reste, reprit le premier interlocuteur, les affaires

vont mieux cependant depuis une ou deux semaines. Vous rappelez-vous lorsque nous nous rassemblâmes pour notre première revue, il y a trois mois ? Ces chiens de serviles nous entouraient et nous poursuivaient de leurs huées ; aujourd'hui ils se tiennent coi.

Comme ils discouraient ainsi, ils furent rejoints par un jeune officier portant l'élégant uniforme du régiment de cavalerie légère d'Alcantara. Le marquis de Peñaflores, un libéral jusqu'au bout des ongles, dirent aussitôt plusieurs jeunes gens à la fois à Antonio, et, à l'empressement avec lequel ils répondirent aux salutations du nouveau venu, on voyait facilement combien ils étaient flattés qu'un officier de la ligne traitât d'égal à égal avec de simples miliciens nationaux.

Avez-vous des commissions pour Mairena, mes chers camarades, leur dit le jeune marquis ; je suis commandé de service avec vingt chevaux de mon escadron pour patrouiller autour de cette ville tant que la foire durera.

Fâcheuse commission, répondit un des miliciens ; vous connaissez les gens à qui vous aurez affaire, Don Louis, et depuis votre rencontre avec les contrebandiers, près de la Venta de Gualdiaro, il est bon que vous sachiez qu'ils ont l'œil sur vous. —

Et dernièrement encore, reprit un autre, n'ont-

ils pas assassiné un des volontaires de Marbella, qui faisait partie de votre détachement l'autre jour! — et je l'ai vu moi-même rapporter dans la ville, percé de plusieurs balles.

Bah! ce n'est déjà pas une si terrible aventure, s'écria en riant le jeune officier, et il annonça en même temps à ses amis qu'il partait le soir même.

Sur ces entrefaites Dolores sortit de l'église et vint se placer près de son frère. Elle fit un petit salut plein de grâces à la compagnie, et rappela à Antonio que leur frère Esteban les attendait. Tous les jeunes gens s'étaient hâtés d'adresser chacun un petit mot de galanterie à la jolie Señorita, Rojas seul, contre son habitude, ne dit mot, et paraissait tellement émerveillé de l'apparition, qu'à peine revint-il à lui, lorsque Antonio lui dit en le quittant : à ce soir, Don Fernando Rojas!

Dolores, devinant d'après ces mots que le jeune milicien était l'un des compagnons de voyage de son frère, ajouta, en le saluant légèrement de l'éventail; bon voyage, cavallero, je vous recommande mon frère; car je crains bien qu'à force de science il n'oublie de manger et de boire.

En même temps, et avant que le pauvre Rojas eût pu trouver le moindre mot à répondre, elle disparut avec son frère derrière les orangers.

Au diable la jeune fille et ma bêtise, murmura

enfin Rojas ; je crois vraiment qu'elle m'a jeté un sort, et que j'en deviens fou à lier. Les jeunes gens accueillirent cette saillie tardive par de grands éclats de rire, et, bras dessus bras dessous, ils continuèrent à parcourir le *Patio de las Naranjas*, au milieu de groupes nombreux d'élégantes señoras, de jeunes ecclésiastiques, et de bons bourgeois enveloppés, malgré la chaleur, dans leurs grands manteaux bruns.

En arrivant à la posada, Antonio et sa sœur trouvèrent le bel Esteban déjà prêt à se mettre en route. Un joli cheval élégamment harnaché, quelques mulets et deux valets étaient arrêtés devant la porte ; et la pauvre Dolores fut accueillie par un : dépêchetoi donc, petite paresseuse ; avec tes éternelles prières tu oublies tout le reste ! Se dépêcha aussi la jeune fille, et au bout de quelques minutes elle reparut en costume de voyage ; avec son petit paquet sous le bras. Quelques larmes accompagnèrent son baiser d'adieu à Antonio ; mais, consolée par l'espoir de se retrouver sous peu à Mairena, elle sourit en même temps, et se laissa gaiement hisser à la place qu'on lui avait arrangée au-dessus des ballots d'une des mules.

De son côté, Esteban serra cordialement la main de son frère, sauta légèrement à cheval, et la petite caravane s'achemina vers Benameri.

L'attaque du convoi.

Le jour suivant Ramon et son convoi se remirent aussi en route. Balléjo seul était resté à Cordoue; mais il avait été remplacé par quelques nouveaux voyageurs. Bientôt l'on fut sorti de la fertile vallée du Guadalquivir, et, après avoir traversé un pays montagneux, tantôt couronné d'oliviers, tantôt en friche, l'on arriva sur le soir, et non sans grande joie de n'avoir point éprouvé d'attaque, dans la petite ville d'*Ecija an Genil*. C'était un lieu d'étape, et le lendemain matin, dès avant le point du jour, on en repartit pour tâcher de gagner le plus tôt possible Carmona, où seulement la route commençait à devenir un peu plus sûre.

L'expérimenté mayoral avait rangé sa caravane en une sorte d'ordre de bataille, et faisait observer un silence profond, interrompu à peine de temps en temps par les railleries de Rojas. Deux arrieros, l'escopette sur l'épaule, marchaient à une cinquantaine de pas en avant du corps d'armée, quatre autres étaient répartis sur les flancs à environ égale distance, et le reste de la troupe formait un petit peloton derrière les longues files des bêtes de charge.

Vive Dieu! général Ramon, lui dit Rojas, qui, malgré la gravité de la circonstance, ne pouvait se

décider à rester tranquille; à la manière dont vous avez rangé votre armée en bataille, nous pourrions défier les *sept Infans de Lara*¹, et par conséquent vos sept enfans d'Ecija doivent avoir plus peur de nous que nous d'eux.

Dans cet instant les premières files des mulets s'étaient engagées dans un étroit défilé, bordé des deux côtés par des rochers escarpés et de hautes broussailles. En face se dessinait une petite colline, du haut de laquelle le voyageur découvre avec délices les murs élevés et les tours antiques de Carmona, terme de sa course aventureuse.

Une fois là-haut, pensa Ramon, nous sommes hors de tout danger, et cet écervelé aura eu raison de se moquer de nous; mais plutôt à Dieu que nous y fussions déjà!

Comme il achevait ce monologue, un homme à cheval s'élança tout-à-coup des taillis qui bor-

¹ *Los siete infantes de Lara.* Héros aussi populaires en Espagne que les quatre fils Aymon dans plusieurs de nos provinces. La légende rapporte que ces sept frères, trahis par leur oncle Velasquez, moururent en combattant contre les Mores, sous les murs de Cordoue. Il n'est pas de muletier qui, en passant près d'une petite colline à deux lieues de Cordoue, ne vous la désigne comme l'endroit : *Donde murieron los siete infantes de Lara.*

daient la route, se plaça en travers, et cria d'une voix de tonnerre : halte !

Nous y voilà ! murmura le mayoral, que Dieu ait pitié de nous ! cependant, sans paraître le moins du monde déconcerté, il cria froidement au nouveau venu : qu'y a-t-il pour votre service, cavalero ? en quoi pouvons-nous vous être utiles ?

Père Ramon, répondit celui-ci, épargnez-nous et à vous aussi une peine inutile. Vous avez avec vous une douzaine d'onces en or, et la valeur d'environ quatre cents en marchandises ; comptez-nous huit onces, et souscrivez-nous un billet de cent onces sur vos commettans de Séville. A ces conditions le passage est libre. Quant à Messieurs les voyageurs, ils voudront bien aussi, j'espère, nous honorer de quelques légères offrandes.

Pendant ce pourparler l'on avait pu à loisir examiner le fâcheux interrupteur.

Il était mis avec toute l'élégance d'un *majo* andalous, et montait un cheval fringant, dont la selle, à *troussequins* élevés, était recouverte d'une longue housse de drap vert. Un long fusil brillait entre ses mains, et un autre plus petit, du genre appelé *trabuco*, était attaché par des courroies à l'arçon de la selle. La *cartuchera*, sorte de giberne ou de gibecière fixée sur le ventre par un ceinturon, étalait peu agréablement aux regards une double rangée de car-

touches serrées les unes contre les autres, et soigneusement tenues en état dans de petits tuyaux d'étain.

Le bon Ramon n'avait point paru très-flatté de l'invitation amicale du beau cavalier; néanmoins il répondit sur le même ton : vous êtes trop poli, cavallero; mais vous ne prétendez certes pas arrêter à vous seul une douzaine de vieux Castellans? Je ne me donne point pour un grand ami des batailles; mais encore faut-il que nous puissions nous rendre sans trop de honte. Prouvez-nous que nous le pouvons, et je vous promets que, de notre côté, pas un coup de fusil ne sera tiré contre vous....

Il parlait encore, lorsque Rojas, impatienté de tous ces pourparlers, déchargea son fusil sur le faiseur de sommation, mais sans l'atteindre.

Diabolique précipitation! s'écria le mayoral; de par la bienheureuse vierge de Covadonza! mais à présent le sort en est jeté; allons, enfans, préparons-nous à nous défendre.

Le cavalier retourna son cheval en disant d'un ton moqueur : un beau coup, ma foi! mais à présent, carajo! je vais vous apprendre à vous jouer aux sept enfans d'Ecija!

Aussitôt il s'éloigna au galop, arrêta son cheval à une centaine de pas en arrière, et debout sur les étriers, le belliqueux coursier ne remuant pas plus qu'un mur, il mit en joue son long fusil et fit feu.

Rojas tomba en jurant : maudite soit la coureuse qui t'a mis au monde ! La balle lui avait traversé la cuisse.

Au même instant plusieurs autres coups de fusil se firent entendre, et quatre autres cavaliers s'élançèrent des broussailles.

Deux muletiers avaient été atteints de cette première décharge.

La fusillade s'engagea alors de part et d'autre ; mais les chances n'étaient pas égales. Les muletiers mal armés, sans cesse embarrassés par leurs mules que le bruit des armes à feu effrayait, et qui couraient çà et là, troublés d'ailleurs comme il arrive d'ordinaire à des gens qui ne se battent que parce qu'il le faut absolument, avaient un désavantage marqué contre des assaillans aguerris, armés jusqu'aux dents, tirant de lieux couverts, et se retirant ensuite à l'écart et hors de portée de toute la vitesse de leurs chevaux pour recharger leurs armes.

Cette tactique était si familière à ces derniers, qu'ils semblaient s'en faire un jeu. Ils accompagnaient de grands éclats de rire chacune de leurs décharges, et à la fin même ils parurent viser les mulets de préférence aux hommes, soit afin de mettre plus de désordre dans le convoi, soit par une sorte de scrupule de verser inutilement le sang

d'adversaires dont un peu plus tôt ou un peu plus tard ils étaient sûrs d'avoir bon marché.

Au bout de quelques minutes, plusieurs muletiers étaient déjà hors de combat; les uns tués, les autres plus ou moins blessés. Les mules, atteintes par les balles, étaient devenues pour eux une nouvelle espèce d'ennemis, ruant, jetant à bas leurs fardeaux, se roulant dans la poussière, et rendues de plus en plus furieuses par la douleur toujours croissante de leurs blessures.

Alors un des bandits s'avança de nouveau : holà, cria-t-il, au nom de tous les diables, qui aime la vie mette bas les armes et se couche sur-le-champ à plat-ventre contre terre ! Et toi, vieux père Ramon, tu as fait là belle équipée ! Mais voyons, à terre, vieux fou ! et vous tous, sur votre vie, à terre !

Voyageurs et arrieros, tous obéirent, Antonio seul, soit qu'il n'eût point compris l'injonction du vainqueur, soit qu'il crût y voir quelque ruse, soit enfin qu'il se laissât emporter tout à coup par une sorte d'ardeur belliqueuse, Antonio seul resta debout, et ramassant le fusil de l'un de ses compagnons blessés, il le déchargea presque à bout portant sur le bandit. Le cheval de celui-ci tomba roide mort. Aussitôt un cri de rage retentit, et tous les brigands se ruèrent à la fois sur le malheureux Antonio, maudissant alors, mais trop tard, sa fatale incartade.

Déjà le cavalier démonté, plus furieux encore que les autres, lui appuyait le bout de son arme sur la poitrine, le chien était armé, le coup allait partir, lorsque le même cavalier qui le premier avait arrêté le convoi, s'écria : laisse-lui donc le temps de dire ses prières, Pedro, ne vois-tu pas que c'est un ecclésiastique ?

Ces mots étaient à peine prononcés, que le long fusil de Pedro s'inclina légèrement. Qu'il prie donc, le chien ! répondit-il, mais qu'il se dépêche ; il m'a tué le meilleur cheval qui fût en Espagne depuis le temps du Cid Babiéca ! carajo ! le Saint-Père lui-même me le paierait de la vie..... ; mais puisqu'il est ecclésiastique, qu'il dise ses prières, j'y consens ; c'est tout ce que je puis faire pour lui.

Le triste Antonio, perdant alors tout espoir, s'agenouilla prêt à recevoir la mort ; mais, dans ce moment, le souvenir de Christoval et de ce que lui en avait appris son frère, se retraça vivement à sa mémoire ; et de même que le malheureux qui se noyé s'accroche avec toute l'énergie du désespoir à la dernière branche qui s'offre à sa main, quelque faible qu'elle soit, il se mit à crier de toutes ses forces : Christoval Moreno ! Christoval Moreno !

Que me voulez-vous ? répondit le jeune homme dont la voix avait arrêté un instant auparavant la vengeance de Pedro. Que me voulez-vous, malheu-

reux ? Vous avez cherché votre sort, je ne suis plus maître de vous y soustraire.

— Christoval ! reconnaissez-vous ceci ? dit avec angoisse l'infortuné en lui tendant l'amulette brodée que Dolores envoyait à son cousin.

Christoval la saisit vivement, et les questions se pressèrent sur ses lèvres : Qui êtes-vous ? comment avez-vous cette image ? où est Dolores ? vous l'a-t-elle donnée ? pour qui ?

— Ma sœur Dolores m'avait chargé de vous la remettre, et de vous faire ses complimens. Je suis Antonio Lara, votre cousin !

Le jeune Christoval n'attendit pas la fin de cette phrase, il sauta légèrement à bas de cheval, s'élança au cou de son cousin, et après les premières étreintes, tirant son stylet de sa ceinture il s'écria : de par la bienheureuse Vierge, il ne te sera pas enlevé un cheveu de la tête ; malheur à celui qui voudrait te toucher !

Les bandits s'étaient attroupés pour être témoins de la reconnaissance des deux cousins, et paraissaient prendre à la scène un intérêt dont on aurait difficilement cru susceptibles des hommes de leur profession ; Pedro seul, le cavalier démonté par Antonio, conserva l'air menaçant, et répondit : fût-il ton frère, Christoval, il mourra de ma main ! — Ou toi de la mienne, reprit celui-ci. — C'est ce que

nous allons voir ! carajo ! et le stylet de Pedro fut à son tour dégainé.

Le champ de bataille paraissait alors devoir être de nouveau ensanglanté par la querelle des vainqueurs entre eux : debout, le poignard à la main au milieu du cercle que faisait autour d'eux une partie de leurs compagnons, tandis que le reste était occupé à ouvrir les ballots des mules ou à rançonner les voyageurs, toujours étendus, sans oser bouger, à plat ventre dans la poussière.

Tout à coup retentit le cri : Au nom de la constitution et du Roi ! Rendez-vous ! Vive Riégo ! en avant, peloton ! — et derrière les oliviers apparut un détachement de cavalerie.

L'attaque avait été si soudaine qu'aucun des brigands n'eut le temps de se mettre en défense. Deux furent sabrés ; un troisième se rendit. Christoval et un quatrième sautèrent sur leurs chevaux, et s'enfuirent à toute bride, poursuivis par une demi-douzaine de soldats. Quant au farouche Pedro, privé de son cheval, il n'eut que le temps de se réfugier dans une petite cabane située sur l'un des côtés de la route, et qui paraissait abandonnée.

Entourez la maison ! Coupez-lui toute sortie ! cria aussitôt le commandant du détachement, en mettant pied à terre, et s'avancant le sabre à la main vers la porte, que le brigand avait tant bien que mal

barricadée. Cet ordre fut promptement exécuté; mais il arriva que par suite aucun des soldats ne resta près de son chef, qui fut seul obligé de garder la porte. Rendez-vous! cria-t-il à l'assiégé; mais un rire de dérision répondit seul à cette sommation, et au même instant la porte s'étant ouverte, le bandit se présenta de lui-même, et, le *trabuco* prêt à faire feu, ordonna au jeune homme de lui laisser le passage libre. En arrière, jeune blanc-bec! lui dit-il, ou je vous casse la tête de manière à ce qu'il faille en chercher les débris dans chaque étoile! en arrière encore une fois! enfant! Vous me faites pitié.

La position de l'officier était critique, car il n'avait que son sabre à opposer aux armes à feu du bandit, et avant qu'il eût pu arriver à portée de s'en servir, celui-ci était maître de lui brûler la cervelle. Néanmoins, sans hésiter un instant, il s'élança sur son antagoniste au cri de vive Riégo!

Le brigand pressa la détente de son arme; l'amorce prit feu, mais le coup ne partit pas. Au même instant un coup de sabre sur la tête l'étendit sans vie sur le carreau.

Pendant cette nouvelle lutte Antonio avait détaché les liens de ses compagnons et des arrieros. Chacun alla reconnaître parmi les ballots et les paquets qui jonchaient la route, les effets à lui appartenans. Ramon et ses gens furent également

à la recherche de leurs mulets, et lorsque l'officier revint, il trouva le convoi prêt à se remettre en route. On s'empessa aussitôt de le remercier, et Antonio ayant reconnu en lui le marquis de Peñaflores, ne fut pas des derniers à lui exprimer sa joie de l'avoir pour libérateur. Les complimens et félicitations échangés, on pensa aux blessés.

Quelques gouttes de vin, administrées par les soldats, leur rendirent quelques forces et les mirent en état de soutenir le reste du voyage, portés soit à dos de mulets, soit sur des branchages.

Rojas surtout fut entouré de soins et d'amitiés. La balle ne lui avait traversé que les chairs, et la force du coup avait d'ailleurs été amortie par la longue distance d'où elle avait été lancée.

Bientôt tout réconforté, sinon ingambe, il manifesta de nouveau sa bonne humeur; mais elle dut céder peu à peu à un autre sentiment, lorsqu'il aperçut autour de lui les cadavres des arrieros, le sang qui souillait la route et le désespoir du vieux mayoral, dont la joie d'être délivré avait fait place aux regrets que lui laissaient ses arrieros tués, ses mulets, les uns égarés, les autres hors de service à force de blessures, et toutes les autres pertes qui devaient résulter pour lui du dégât de tant de marchandises confiées à ses soins.

Le pauvre Rojas ne put se dissimuler que c'était

en grande partie sa fatale imprudence qui avait occasioné tous ces malheurs.

Quelques habitans des *cortijos* voisines accoururent alors de différens côtés, soit par curiosité, soit conduits par le désir d'être utiles aux voyageurs. A la prière de l'officier ils creusèrent une fosse, destinée à la sépulture des trois brigands tués. Lorsque le tour de Pedro vint d'y être jeté, ils s'écrièrent tout à coup avec de grandes démonstrations de surprise : Santa faz de Jaën ! est-il possible ! Pedro Gomez ! le chef des Ninos ! Et quittant leurs outils ils se groupèrent autour du cadavre, admirant sa grande taille, ses formes athlétiques, sa physionomie farouche, que la mort même n'avait pu désarmer. Chacun répétait à son voisin quelques traits de la vie de ce terrible chef de bande, aujourd'hui étendu sans vie à leurs pieds, et dont le nom avait si long-temps fait la terreur de la contrée !

C'était un fameux gaillard ! dit en hochant la tête un vieux paysan, et depuis le temps de Jayme Alfonso, on n'avait pas vu dans le pays un aussi hardi capitaine des montagnes ! mais que Dieu lui fasse paix, et qu'il le tire bientôt du purgatoire ! En même temps il s'agenouilla, et les autres paysans en firent autant, priant dévotement pour l'âme de celui qui avait si long-temps fait la désolation du pays. Ramon lui-même se joignit à eux ; après quoi,

pendant qu'ils descendaient dans la fosse les trois cadavres, le vieux mayoral s'en alla couper dans le bois quelques branches bien droites, en forma trois croix, et revint les placer sur la terre amoncelée, qui déjà recouvrait les restes des brigands; car, dit-il, ce sont après tout des chrétiens, et nous ne devons pas les enterrer comme des chiens!

Puis il grava sur l'une des croix le nom redouté de Pedro Gomez, et au bas il mit l'inscription ordinaire: Il tomba sous une *main* terrible! Priez pour son ame¹! Et encore à présent les trois croix sont là, indiquant aux voyageurs la sépulture des trois enfans d'Ecija.

Le convoi se remit lentement en route. Les corps des arrieros tués dans la bagarre étaient placés avec soin sur des brancards formés à la hâte; car le pieux Ramon voulait les faire enterrer décemment à Carmona. Les blessés suivaient ensuite, ainsi que les mules qu'on avait pu rassembler. La petite cabane du bord de la route fut remplie de tous les bagages que la perte de plusieurs bêtes de charge empêchait d'enlever de suite, et qui furent laissés sous la garde

¹ *Murio de manoa ayrad, rueguen por el alma.* Telle est l'inscription de sinistre augure que le voyageur n'a que trop souvent occasion de lire sur les nombreuses croix qui apparaissent çà et là dans les endroits des grandes routes les plus écartés et les plus solitaires.

de deux soldats, jusqu'à ce que Ramon les fît chercher.

Quant aux paysans, ils s'éloignèrent en silence, après avoir refusé l'argent que le jeune officier leur offrait pour leurs peines.

L'un d'eux, le même vieillard qui avait prononcé l'oraison funèbre du terrible Pedro Gomez, lui répondit seulement d'un ton grave et mélancolique : Que Dieu vous garde, jeune homme ! Vous ferez bien de quitter le pays, et cela le plus tôt possible. Que Dieu vous garde ! . . . car le sang veut du sang !

Au coucher du soleil l'on arriva à Carmona, où le désolé mayoral devait s'arrêter quelques jours par suite de ces évènements. Rojas fut accueilli avec empressement par les miliciens nationaux de cette ville, et logé chez l'un d'eux jusqu'à son entier rétablissement. Le reste des blessés trouva un asile dans un couvent. Quant à Antonio, il ne voulut pas quitter le jeune officier, et repartit le lendemain avec lui pour Mairena, où nous les retrouverons.

La foire de Mairena.

La foire de Mairena est célèbre en Espagne. Ce petit village, à quatre lieues de Séville, attire pendant trois jours de tous les points du royaume une affluence considérable. Les uns viennent y vendre ou y acheter; les autres, en non moins grand nombre, y sont amenés par la curiosité ou le goût des plaisirs. De toutes parts affluent les troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux, de mulets et de moutons, qui sont l'objet de la foire. La diversité des costumes et des idiomes, le luxe des riches marchands, les habitudes simples et pittoresques des habitans de certaines provinces reculées, le nombre des jolies femmes et des jeunes gens, tout concourt à faire de la foire de Mairena l'une des fêtes de la péninsule les plus dignes d'intérêt et d'observation.

Sur un vaste terrain en avant du village sont parqués les nombreux convois de bestiaux. Ici les mérinos à laine longue et soyeuse; là ces troupeaux de mulets dont les longues lignes parallèles s'étendent avec ordre, comme celles d'une armée en bataille. Plus loin est le marché aux chevaux; lieu moins fréquenté que le premier, depuis que ces nobles quadrupèdes ne sont plus en Espagne qu'un objet

de luxe. Cette préférence, accordée à une race bâtarde, attriste d'abord. Il semble voir le triomphe des intérêts matériels sur les traditions de gloire et de combats ! Ces superbes coursiers andalous piaffent, hennissent, galoppent, visités seulement par quelques jeunes gens, plus amateurs qu'acheteurs la plupart du temps ; tandis que leurs ignobles et paisibles voisins sont marchandés sans cesse par une foule de compétiteurs. C'est au milieu de ces scènes originales que se promènent des groupes nombreux d'oisifs et de nouvellistes. Leur conversation bruyante est de temps à autre interrompue par le cri monotone des *aguadores* ou porteurs d'eau, et par les invitations plus vives et plus gaies des marchandes d'oranges. La presse et le bruit augmentent encore aux environs du cirque où se prépare l'indispensable combat de taureaux, cet accompagnement classique de toute fête espagnole. Au centre de l'arène se promènent fièrement les *Toreros* et *Matadores*. Un peuple immense, accouru des campagnes à l'annonce de l'attrayant spectacle, assiège toutes les approches, amusant son impatience par des cris et des huées : ses gestes animés et expressifs ; ses costumes, ses manières variés suivant les différentes provinces ; ce ciel bleu foncé de l'Andalousie, sous lequel s'agitent tant de passions diverses ; tout cela forme un tableau magique, qu'il est impossible de rendre

en entier au lecteur, et dont nous nous contenterons de crayonner quelques traits.

Au bout de l'esplanade, dans une petite enceinte circulaire, ombragée d'orangers, de cactus et d'aloès, était établie, à l'époque où nous reporte notre histoire, une vaste et élégante baraque. Sous son léger toit d'esparto, que supportaient quelques tiges droites et élancées d'aloès, étaient rangées quantité de petites tables basses, entourées d'escabelles et de groupes nombreux occupés à boire ou à jouer. Les uns se passaient à la ronde de gracieuses cruches de terre, garnies de fleurs et remplies de limonade ou de vin; d'autres savouraient le *chocolate*, le sorbet rafraîchissant, ou cette boisson glacée que l'on nomme *azucarillo*. Dans le fond s'élevait un long comptoir surchargé de sucreries de toute espèce, et flanqué à droite et à gauche par des piles de petits barils remplis de différentes liqueurs. Derrière, on apercevait une sorte de buffet, non plus garni de comestibles, mais de différens objets de quincaillerie et de mercerie, tels que bagues, éventails, chapelets, rubans, etc., qui indiquaient que la baraque servait à double fin; et dans les coins de la vaste salle étaient amoncelées les nombreuses peaux de bouc consacrées au jus réjouissant de Bacchus.

Mais une bonne partie de la foule qui encombrait la guinguette paraissait y avoir été attirée par autre

chose encore que par l'envie de boire ou de jouer. Bien des amateurs suivaient de l'œil une jeune fille, courant d'une table à l'autre avec la plus piquante pétulance. A son teint, plus foncé encore que le teint ordinaire des Andalouses, à l'expression orientale de sa physionomie, à ses grands yeux noirs, pleins d'un sauvage mélange d'effronterie et de candeur, il était facile de reconnaître une de ces bohémiennes-espagnoles (*gitanas*), dont le type original se conserve intact depuis tant de siècles. Coiffée d'un léger voile blanc, roulé autour de sa tête, et qui faisait ressortir davantage son teint presque africain, à demi vêtue d'une courte tunique de la même couleur; les bras et les jambes nus, mais surchargés de bracelets et d'anneaux, elle errait comme un fantasque lutin au milieu des bandes joyeuses, répondant avec gaieté et malice aux plaisanteries et aux douceurs dont la poursuivaient les jeunes gens.

A une des tables les plus rapprochées du comptoir ¹ vint s'asseoir un homme en costume d'ecclé-

1 Que ceux de nos lecteurs, habitués à la sévérité de nos convenances françaises, ne se scandalisent pas de la présence d'un prêtre dans une guinguette espagnole. Dans la péninsule les ecclésiastiques *séculiers* peuvent prendre part à toutes les joies du monde. Il n'est pas rare de les rencontrer dans les théâtres, au cirque, voire même dans les bals. Loin de com-

siastique séculier : c'était Antonio Lara, qui venait attendre en ce lieu son frère et Dolores; il était accompagné de quelques hommes plus ou moins âgés, mis comme des bourgeois aisés et enveloppés dans ces grands manteaux bruns qui donnent une tournure si grave aux Espagnols. La conversation roulait sur la politique, ce thème inévitable des discussions à l'époque de fermentation où se trouvait alors l'Espagne, et à mesure qu'on s'échauffait, le nombre des interlocuteurs augmentait. Croyez-moi, Messieurs, dit l'un des derniers venus, qu'à son accent et à ses manières fanfaronnes on reconnaissait aisément pour Catalan, les choses vont mal, vous savez les dernières nouvelles de Madrid? et ce qui s'est passé à Aranjuez? Les ministres et les franc-maçons nous mènent tout droit à l'anarchie, et de là aux *serviles!* mais, *cap de Dieu!* ajouta-t-il en frappant du poing sur la table, qu'on nous laisse seulement faire, nous autres volontaires de Barcelonne, et je vous réponds que serviles et modérés n'auront pas beau jeu!

— Cependant, interrompit Antonio, à en croire

promettre par là leur caractère, on leur sait gré de daigner s'associer à des plaisirs que leur présence sanctifie en quelque sorte aux yeux du vulgaire. C'est encore là un des traits les plus marqués des mœurs espagnoles.

les bruits qui circulent, vous avez déjà assez à faire en Cerdagne et en Ampurdan à repousser les bandes de serviles que les Français nous envoient, en attendant qu'ils viennent eux-mêmes les soutenir ?

Eux les soutenir ! les chiens ! reprit le Catalan, *cap de Deu*, qu'ils y viennent ! et nous les frotterons d'importance ! Vous n'avez donc pas lu les bulletins officiels qui annoncent la défaite totale des serviles, et leur fuite sur le territoire français, où nous les poursuivrons bientôt, j'espère.

Oh ! quant à ce qui est des bulletins, dit à son tour un vieux marchand, en replaçant gravement sur la table le pot d'étain qu'il avait jusque-là tenu constamment accroché à ses lèvres, quant à ce qui est des bulletins, je n'y crois point, voyez-vous. Les libéraux ont appris des Français comment on ment dans les journaux, et vous savez le vieux proverbe : De pareille poussière ne résulte que de la boue ¹ !

Quoi ? qu'osez-vous dire contre les libéraux et la constitution ? s'écria le fougueux Catalan, l'œil enflammé. . . . Rien du tout, dit le bourgeois, sinon que je ne comprends goutte à toutes ces nouveautés, importées de l'étranger ; mais ne vous échauffez pas

¹ *De tales polvos, tales bodos*, proverbe espagnol fort usité.

pour cela, cavallero, racontez-nous plutôt quelque nouvelle du *royaume*¹ ?

— Regardez là, et vous en aurez des nouvelles, dit à son tour un autre des convives en montrant du doigt un convoi d'une cinquantaine de chevaux, qui passait devant la guinguette, et dont les conducteurs portaient le costume catalan. La veste courte jetée sur l'épaule, le large pantalon rayé, le bonnet de laine rouge sur l'oreille, et les jambes nues, chaussées d'*alpargatas*, sorte de sandales à l'antique, dont la flexible semelle est fixée sous le pied par les tours croisés de plusieurs lanières.

Le chef du convoi, qui ne se distinguait de ses gens que par la *capa* de drap brun et un haut chapeau gris surmonté d'une plume de faisan, entra alors dans la baraque et demanda un verre d'eau-de-vie; il l'avala gravement, et sans daigner ouvrir la bouche pour autre chose que pour boire, il jeta son argent au *montañes*², et sortit tout aussi silen-

¹ Les habitans de la Castille et de l'Andalousie nomment les provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne, tout simplement *el reyno*, le royaume.

² En Andalousie on appelle assez communément les cabaretier *montañeses* (montagnards), parce que la plupart sont originaires des montagnes des Asturies ou de la Vieille-Castille. C'est ainsi qu'autrefois dans plusieurs pays, et notamment en Alsace, on nommait les épiciers, *Italiæner*.

cieux qu'il était entré. Son départ fut le signal d'un feu roulant d'épigrammes et de sarcasmes contre lui et ses compatriotes de la part des nombreux buveurs, presque tous Andalous ou Castellans. — Maudit soit le fiérot! — l'ivrogne de Catalan! — le chien aviné! — qu'il aille au diable avec ses chevaux et ses dignes compagnons! Puisse sa bouche ne plus s'ouvrir pour boire d'ici à Pâques!

Eh bien, vous avez vu du nouveau, dit à Antonio le volontaire de Barcelonne. Savez-vous qui est ce compatriote que vous venez de voir ici?

Que m'importe, répondit Antonio, et qu'y a-t-il d'extraordinaire à l'arrivée d'un marchand catalan à la foire de Mairena?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, cap de Deu? Cet homme, ce marchand comme vous l'appellez, c'est le fameux *Jep dels Estanys*, l'agent de Mosen Anton, de Mirales et de Mizas, l'ame damnée des *serviles*, qui a tué autant de libéraux qu'il a de boutons à l'habit!

Cap de Deu, si ce n'était pas un compatriote, comme je lui aurais mis la main dessus; mais chez les étrangers nous devons nous soutenir les uns les autres et non pas nous quereller: c'est bon lorsque nous sommes au pays! Le double chien! avez-vous remarqué tous ces chevaux qu'il a achetés? c'est pour remonter la cavalerie des *serviles*, que nous

avons si bien détruite ! Je parie que depuis trois jours les routes du *reyno* sont couvertes de chevaux achetés par ce drôle !

Ils me paraissent bien forts et bien grands cependant pour être destinés à la guerre des montagnes, reprit Antonio.

— C'est qu'ils serviront peut-être aux remontes de la cavalerie française. Il y a un régiment de cuirassiers à Perpignan, et c'est une honte de voir comme ces chiens de Français ont des rapports intimes avec les serviles ! Leurs officiers et leurs banquiers affluent au Montserrat¹ presque autant que les chefs de l'armée de la foi, et le couvent est devenu le rendez-vous de tous les conciliabules entre eux et les insurgés qu'ils soudoient. Cap de Dieu, quand donc irons-nous en France leur apprendre à se mêler de leurs affaires !

Plaise à Dieu qu'il n'en soit rien ! répondit tristement Antonio ; notre intérêt est de vivre en paix avec nos voisins, et de conserver toutes nos forces

¹ Les moines du Montserrat ont joué un grand rôle dans les derniers événemens d'Espagne, et dès long-temps auparavant ce monastère était célèbre, non-seulement par ses richesses, mais encore par l'esprit d'intrigue des religieux. Ce fut là, comme l'on sait, que don Ignace de Loyola fit sa fameuse veille des armes.

pour consolider chez nous le régime constitutionnel. D'ailleurs la France est loin de sympathiser avec la politique de son gouvernement et ce que celui-ci appelle son cordon sanitaire.

En cet instant la conversation fut interrompue par un grand mouvement qui eut lieu parmi les groupes de buveurs, chacun se levait de table pour courir à la porte. Antonio et ses amis en ayant fait autant, aperçurent un superbe cheval noir aux prises avec son cavalier, et se cabrant, ruant, sautant, sans que celui-ci, qui paraissait l'essayer pour l'acheter, en prît le moindre souci. Chacun pariait pour ou contre l'assiette du cavalier ; mais bientôt tous les doutes furent éclaircis, et le fougueux coursier, soumis et humble, ne tenta plus de se dérober à la main habile qui tenait les rênes.

Don Bernardino Marti de Valence ! s'écrièrent à la fois plusieurs personnes, et l'empressement parut redoubler ; chacun tâchant de le voir de plus près, et lui faisant place avec déférence, lorsqu'après avoir mis pied à terre, il s'achemina à son tour vers la baraque.

L'objet de tant d'attention était un homme de haute taille, avec d'épais favoris, des traits singulièrement empreints d'énergie, des cheveux roux, le front ridé et hâlé. Son costume était moitié citadin, moitié campagnard ; il portait un grand chapeau de

feutre, à larges bords, et au lieu d'habit, une veste ronde de velours bleu.

Sa suite était composée de plusieurs Valenciens, qu'il était aisé de reconnaître à leurs cheveux nattés et couverts d'un réseau, à leurs grands chapeaux gris, à leurs jaquettes toutes courtes, ornées de tresses de soie rouge ou bleue (*fajas*), à leurs caleçons descendant à peine aux genoux, mais si larges qu'on eût pu les prendre pour des jupes, enfin, à l'espèce de bas qui leur montaient depuis la cheville jusqu'au-dessus du mollet, de manière à laisser à nu le genou et le pied, ce dernier chaussé seulement de sandales (*alpargatas*).

Chacun d'eux portait en outre sur l'épaule une couverture de laine, seul préservatif contre l'hiver et la pluie, lit de camp au bivouac, nappe pour les repas, *vade mecum* indispensable pour tout Valencien, comme le manteau pour tout Castillan.

En entrant dans la guinguette, les nouveaux venus saluèrent poliment la compagnie. Leur chef demanda du meilleur vin, en fit boire à chacun de ceux qui l'accompagnaient, jeta négligemment sur le comptoir une pièce d'une valeur double de celle qu'il pouvait devoir, et sans attendre qu'on lui en rendît la monnaie, il sortit en saluant avec autant de courtoisie qu'à son entrée.

Quel est donc ce don Bernardino Marti, qui

paraît exercer tant d'influence sur la foule ? demanda enfin Antonio. — Quoi ! vous ne le connaissez pas ? répondirent une douzaine de voix ; vous êtes donc bien étranger au pays !

L'homme que vous venez de voir, dit enfin l'un des assistans à Antonio, est bien connu depuis Castellan de la Plana jusqu'à Reuss, et à juste titre. C'est un des plus riches propriétaires des environs de Valence, et il est capitaine au régiment de grosse cavalerie de la Reine Amélie.

Il y a quelques années que, se trouvant dans une de ses terres, il fut surpris par une bande de brigands, et forcé de se sauver en chemise pendant qu'on pillait et brûlait sa maison. Depuis lors il jura guerre éternelle aux brigands, et il a rigoureusement tenu son serment. Il en est devenu la terreur, et leur fait la chasse comme on la fait à des bêtes fauves, suivant leurs traces partout, et ne se donnant de relâche que lorsqu'il est parvenu à les saisir. Il a plus fait en peu d'années pour assurer la tranquillité du pays, que toutes les brigades de la Sainte-Hermandad depuis des siècles. Aussi le Gouvernement lui a-t-il donné plein pouvoir pour se faire suivre dans ses expéditions de tel nombre de troupes qu'il pourrait juger nécessaire ; mais le plus souvent il se contente de l'aide de quelques-uns de ses paysans, et parfois de légers détachemens de son régiment. Il les paie et

les entretient de sa propre bourse, payant tout comptant dans chacune de ses expéditions, et ce nouveau Thésée est enfin parvenu à purger le royaume de Valence de toutes les bandes qui le désolaient; on s'y promènerait aujourd'hui, des poignées d'or dans chaque main, sans risquer la moindre attaque.

Un brave homme! un fameux gaillard! répétèrent aussitôt en chœur les assistans, et l'un d'eux, un franc Castillan, ajouta à demi-voix: Quel dommage qu'il ne soit pas Castillan, et que ce ne soit qu'un Valencien! Car vous savez le proverbe: A Valence la viande est du légume; le légume de l'eau; les femmes des gueuses, et les hommes rien du tout.¹

Sur ce, la compagnie se sépara, et Antonio s'étant approché du *montañes*, lui fit compliment sur la foule qui ne cessait d'arriver chez lui. Hélas, répon-

¹ En citant ce proverbe, M. Huber aurait dû peut-être en faire connaître l'injustice aux lecteurs étrangers à l'Espagne, car, n'en déplaise au digne Castillan, Valence est une ville charmante, préférable cent fois à bien des villes de Castille, et quant aux Valenciennes, je croirais leur faire injure en rompant une lance pour les défendre. J'en appelle aux souvenirs de tous nos compatriotes de l'armée d'occupation, de ceux surtout qui ont eu le bonheur de connaître cette belle et héroïque donna Manuela de Saz, morte, il y a peu de temps, victime de son noble dévouement à un parti malheureux.

dit-il tristement, il est bien vrai que je ne perds rien au métier ; mais il n'en est pas moins dur pour un noble Asturien, un vieux chrétien comme moi, qui ai eu l'honneur d'être sommelier de S. Ex. le duc de Villa-Hermosa ; il n'en est pas moins dur, cavallero, de servir tous ceux qui se présentent, de la canaille bien souvent, et qui sait même, des nouveaux chrétiens, des gens qui ont plus de sang more que de sang chrétien dans les veines !

Bah, reprit en riant Antonio, vous leur faites payer assez cher l'honneur d'être servis par vous ! et d'ailleurs, pourvu qu'ils boivent votre vin, que vous importe le plus ou moins de noblesse de leur sang ?

Oui, boire mon vin et le payer, interrompit de nouveau le *montañes* ; s'ils étaient des vieux chrétiens de l'autre côté de la Sierra Morena, des Catalans, des Castellans, des Arragonais, à la bonne heure ! ils boiraient sec et payeraient de même ; mais ces Andalous, les voyez-vous ? ils sont plus occupés à humer l'air autour de la petite *Gilana* qu'à vider les pots qui sont devant eux. Les maudits bâtards des Mores ! il ne leur passe pas durant toute la journée autre chose par le gosier que de l'eau claire et quelques bouffées de tabac. Et vous voulez qu'un vieux chrétien, comme moi, trouve du plaisir à les servir ?

Tandis qu'ils discouraient ainsi, la plupart des

gens qui avaient jusqu'alors accompagné Antonio, partirent de côté et d'autre, pour vaquer à leurs affaires ou à d'autres plaisirs.

Il resta donc à peu près seul, attendant toujours son frère, qui lui avait donné rendez-vous en ce lieu lors de leur séparation à Cordoue. Quelques jeunes gens continuaient aussi à se tenir dans la guinguette, non pour boire, mais, au grand désespoir du *montañes*, pour conter fleurette à l'Hébé de cet Olympe. Mais celle-ci avait une riposte prête à chaque attaque un peu vive, et les sarcasmes répondaient seuls aux douceurs.

Charmante Gitanilla, lui dit un jeune étudiant qui, malgré sa soutanelle noire et son chapeau ecclésiastique à larges bords, paraissait la serrer de plus près que les autres; Gitanilla de mon cœur, versez-moi donc vite de cette eau glacée pour éteindre au moins les feux que vous laissez brûler sans pitié! Mais non, Gitanilla, votre eau glacée serait inutile, tant que vos yeux incendieront mon cœur et ma tête. —

Quel dommage, seigneur licencié! Mais, est-ce ma faute, si la paille dont votre tête est remplie, prend feu si vite? — Ah, cruelle! — Cruelle, soit; mais tenez, enfant, voici venir ici quelqu'un pour qui je brûle de plus de feux que toute l'eau glacée du monde n'en pourrait éteindre! Vous courez

après moi, vous autres, et moi je cours après lui. Sois le bienvenu, mon Esteban, ajouta-t-elle en se glissant légèrement au-devant du nouvel arrivant, sois le bienvenu, idole de mon cœur, seul dieu de la pauvre Gitana!

Celui à qui elle prodiguait ainsi ses folles exclamations, était bien en effet notre ancien ami, le bel Esteban Lara; il s'avancait sur son Andaloux, fier comme un général d'armée, et il y avait de quoi, car il conduisait en croupe sa jolie sœur Dolores. Après l'avoir légèrement descendue de cheval, il demanda où était Antonio, et prenant la petite personne sous le bras, il la conduisit près de leur frère. Mais la Gitana l'arrêta à moitié chemin, pour se pendre à son cou et l'accabler de baisers. Elle n'obtint cependant pour prix de tant d'accueil qu'un sec laisse-moi tranquille, Paca; j'ai autre chose à faire pour le moment.

Interdite, elle s'arrêta; elle essaya encore de sourire, mais l'effort était trop grand; elle toisa Dolores: un éclair de fureur jaillit tout à coup de ses yeux, et saisissant avec un mouvement convulsif le bras de la jeune Lara, elle lui dit d'une voix sourde et entrecoupée: Qui es-tu? mais tu ne l'auras pas. Que ta mère soit maudite! Tu es cause qu'il me repousse; mais tu ne l'auras pas non plus: non, tu ne l'auras pas.

En même temps elle tira de son sein un stylet, et, le bras levé, s'élança sur Dolores pour l'en frapper.

Mais Esteban retint son bras, et lui dit en riant : Tu es une petite sotte, Paquita ; c'est ma sœur, c'est Dolores.

La pauvre Dolores, pendant cette scène, s'était jetée en arrière, et serrée contre son frère, elle ouvrait ses grands yeux étonnés et effrayés à la fois sur la jeune furibonde.

Aussitôt celle-ci tomba à ses pieds, lui saisit la main et la couvrant de baisers et de larmes : Pardon, señorita, pardon au nom de la bienheureuse vierge de Guadaleup ! s'écria-t-elle ; vous êtes si belle, vous devez être bonne. Ah, pardonnez à une pauvre fille, que sa mauvaise tête finira par rendre folle !

La bonne Dolores n'avait pas attendu la fin de cette prière, pour se pencher vers la Gitana et l'embrasser cordialement. Son frère, ravi, l'entraîna alors vers le fond de la salle, afin d'y joindre Antonio.

Ils y furent accueillis par un murmure d'admiration, dont la jolie Dolores eut tout l'honneur ; car Paquita elle-même parut un instant oubliée par la foule des jeunes gens. — Que Dieu bénisse la mère de cette angélique créature ! que la bienheureuse Vierge conserve ses beaux yeux noirs !

comme sa démarche ressusciterait les morts ! vive Dieu et la *grâce andalouse*¹ ! et mille autres propos encore attestaient l'impression des charmes de la jeune fille de Benameri sur la bande joyeuse.

Antonio embrassa avec joie le couple fraternel. Ils se mirent à l'écart pour causer ; mais bientôt Esteban s'écria : Eh bien , avais-je tort de t'engager à ne point te joindre au convoi du vieux Ramon ? Tu nous as fait une belle peur à tous. Le bruit

¹ La *gracia andaluz*, la *gracia*. Ce mot exprime chez les Espagnols bien plus que son synonyme chez nous. Il comporte non-seulement l'idée de ce que nous nommons la grâce, mais encore de cette jactance, de cette énergie d'âme qui se manifestent dans tous les mouvemens, dans toutes les habitudes de corps des Espagnoles, des Andalouses surtout. Il est d'autres idiotismes plus intraduisibles encore, tels que *sal*, *salero* (sel, salière), qui s'emploient fréquemment à peu près dans le même sens que *gracia andaluz* ; par ex. : *salero del alma* (salière de mon âme) ; *tiene mucha sal*, *es muy salada* (elle a beaucoup de sel, elle est très-salée). De telles expressions perdent toute leur force par la traduction, et prêtent même alors au ridicule. Pour les comprendre, il faut voir celles à qui on les applique. Il en est de même des mots *zaleo*, *zandua*, etc.

Les Espagnols n'accordent la *gracia* qu'aux femmes de leur pays ; quant aux beautés du reste de l'Europe ils disent : *son buonitas*, *pero no tienen gracia* (elles sont jolies, mais elles n'ont pas la grâce).

s'était répandu qu'un ecclésiastique avait été tué : et depuis lors cette folle de Dolores n'a plus fait que pleurer. — Mais à présent parlons d'affaires ; et toi, petite sœur, laisse-nous, et va-t-en devant le comptoir acheter des bijoux, une robe, tout ce que tu voudras.

La petite se hâta d'obéir à un ordre si agréable ; et nous laissons à la sagacité de nos lectrices le soin de juger si elle usa largement ou non de la permission fraternelle.

Cependant le soir était venu, et déjà de nombreuses étoiles avaient remplacé dans la voûte céleste les derniers feux du crépuscule.

Peu à peu la place du marché était devenue déserte et silencieuse. Au bruit des affaires, aux cris des marchands et des acheteurs, au hennissement des chevaux, avaient succédé le murmure cadencé des castagnettes et les accords mélancoliques de nombreuses guitarres. Quelques groupes se promenaient encore dans les ténèbres ; mais à leurs chuchotemens mystérieux ou à leurs joyeux refrains il était aisé de reconnaître que l'amour ou la gaieté inspirée par Bacchus provoquaient seuls leurs courses nocturnes.

L'un de ces groupes, et il paraissait être de la seconde espèce, s'arrêta devant la guinguette. Ceux qui le composaient étaient tous revêtus de l'uni-

forme de la milice nationale de Cordoue et de Séville. Ils chantaient à tue-tête ces hymnes patriotiques ou factieux, comme l'on voudra, que la révolution d'Espagne fit éclore en si grand nombre, et entre chaque strophe ils avaient soin de crier en chœur : Vive Riégo ! vive la constitution !

Quelques soldats du régiment d'Alcantara les entendirent, et répondirent à ces cris par ceux de Vive la milice nationale ! Aussitôt, pour ne pas être en reste de politesse avec les soldats, les volontaires invitèrent ceux-ci à trinquer avec eux, et bras dessus bras dessous l'on s'attabla. Déjà en pointe de vin en entrant, l'on n'eut pas de peine à achever la cure. De verre en verre et de bouteille en bouteille, les têtes s'étaient de plus en plus échauffées ; les invectives contre les serviles succédèrent bientôt aux joyeux refrains, et la tragala, ce signal de discorde, fut entonnée avec fureur.

Comme il arrive dans des cas semblables, la guinguette s'était alors remplie d'une foule de curieux attirés par le bruit de l'orgie. Parmi eux se trouvaient quelques soldats de la milice provinciale. Ces corps, recrutés parmi les habitans de la campagne, passaient généralement pour être peu favorables au nouveau régime. Intermédiaires entre les soldats de ligne et les miliciens nationaux ou volontaires, ils étaient également mal vus des deux

parts ; les premiers ne les considérant pas comme de véritables frères d'armes , puisqu'ils n'étaient jamais qu'accidentellement sous le drapeau , et les seconds , tous jeunes gens pleins d'enthousiasme révolutionnaire , affectant un souverain mépris pour des paysans que le sort seul et non leur volonté appelait à servir.

Un des cavaliers d'Alcantara avisa les soldats de milice : Voyez ces damnés serviles de la milice provinciale ! Carajo ! les chiens ! ont-ils une seule fois crié avec nous : Vive Riégo !

Et que nous importe votre Riégo ? repartit l'un des fantassins ; sans lui et votre constitution nous serions encore chez nous tranquilles au coin du feu , au lieu d'être forcés à marcher en Catalogne , et de là , que sais-je : contre les Français et les Turcs , à ce qu'on dit. — Laissez - nous en repos , vous êtes ivres , répondit un autre. Et les propos et les injures de voler de part et d'autre. Cependant l'on n'avait encore manifesté aucune disposition sérieuse d'en venir aux mains , lorsqu'un bruit de grosses bottes et d'éperons se fit entendre à la porte de la baraque , et l'on y vit entrer plusieurs des carabiniers du général Freyre , tous vieux soldats ; leur tournure martiale , leur haute taille , et leurs épaisses moustaches formaient avec l'air moitié bourgeois , moitié militaire

des jeunes volontaires un contraste non moins frappant que leurs somptueux uniformes de la garde avec les habits sales et déchirés des soldats d'Alcantara, dont la tenue, ainsi que celle des autres corps de la ligne, était à cette époque on ne peut plus misérable.

Le corps des carabiniers était connu pour n'être pas mieux disposé en faveur du régime constitutionnel que les soldats de la milice provinciale, non point, comme ces derniers, par suite d'un esprit anti-militaire, mais parce que le gouvernement des Cortès avait aboli tous les privilèges dont ce corps d'élite jouissait depuis long-temps, et avait blessé son amour-propre en le faisant passer de la garde dans la ligne.

L'arrivée des carabiniers parut donc d'assez mauvais augure à la bande joyeuse. Néanmoins le même soldat d'Alcantara, qui avait déjà provoqué la querelle avec les fantassins provinciaux, ne voulant point paraître reculer devant les nouveaux venus, répéta son cri de Vive Riégo !

Aussitôt un des carabiniers se précipite sur lui, le saisit à la gorge, et lui arrachant le ruban aux couleurs constitutionnelles, que portaient alors sur la poitrine les soldats des régimens les plus dévoués à la révolution, il le foule aux pieds. Ses camarades dégainèrent tous leurs longues lattes.

Les miliciens nationaux et les soldats d'Alcantara mirent de leur côté le sabre à la main, et le reste des assistans prenant, selon son opinion, parti dans la querelle, s'arma de stylets, de couteaux et de bâtons.

Déjà les fers étaient croisés, et déjà quelques volontaires avaient été blessés en se ruant trop à l'étourdie sur leurs expérimentés adversaires, lorsque le marquis de Peñaflores se jeta entre les combattans. A sa voix, les soldats de son régiment rentrèrent dans l'ordre, enchantés peut-être au fond du cœur que leur jeune officier les empêchât de se commettre plus long-temps avec les terribles carabiniers. Les volontaires nationaux en firent autant, après que le marquis leur eut promis de faire sévèrement punir les provocateurs. Mais les carabiniers seuls ne tinrent nul compte de ses exhortations ni de ses ordres, et comme il les somma au nom de la constitution..... Au diable votre constitution! répondit un vieux sous-officier à l'énorme stature et à la physionomie farouche. Oui! au diable avec votre constitution! et quant à vous, blanc-bec, filez doux, s'il vous plaît; car les carabiniers ne reçoivent d'ordre que des officiers de leur corps!

Le marquis de Peñaflores était un de ces jeunes fanatiques qui ne juraient que par Riégo et la

constitution; il ne put entendre blasphémer ainsi ses idoles, et oubliant son rôle de conciliateur, il s'élança sur son colossal adversaire; mais un bras ferme et vigoureux le retint par derrière, et au même instant la voix railleuse du capitaine Mendizabal se fit entendre à son oreille. — Pas tant d'impatience, marquis! — Vous prenez trop de soins de mes hommes! — laissez-moi leur parler, et rengâinez votre héroïsme, aussi bien l'entreprise serait trop forte pour un Hercule imberbe comme vous! Puis, se tournant vers les carabiniers, le capitaine ajouta : Allons, enfans, rengâinez aussi; rendez-vous à la posada, buvez et sellez, car ce soir encore nous nous remettons en route.

Eh quoi, capitaine! est-ce ainsi que vous corrigez vos soldats, s'écria le jeune marquis, indigné tout à la fois et de la manière insolente dont Mendizabal s'était interposé dans la lutte, et de sa partialité pour ceux qui, d'après toutes les règles de la discipline, étaient au moins coupables d'avoir manqué à un officier. — Mais prenez garde, capitaine, à votre défaut je saurai les faire punir, et aucun d'eux n'échappera au châtement qu'il a encouru.

A votre aise, jeune et beau héros, répondit l'officier de carabiniers; mais à présent, bon soir, et buvez quelques verres d'eau pour vous calmer.

En même temps il lui tourna le dos, rassembla

ses hommes, les compta, commanda demi-tour, et disparut avec eux dans l'obscurité.

Les soldats d'Alcantara en firent autant sur l'ordre de leur jeune chef ; les volontaires nationaux ne tardèrent pas non plus à se retirer, et bientôt il ne resta plus dans la baraque que quelques bourgeois et gens de la campagne, qui continuaient à s'entretenir de politique. L'imprudent Peñaflores, poussé par sa destinée, était resté aussi.

Il se promenait d'un air agité au milieu des groupes, comme pour attester qu'il était maître du champ de bataille, et malgré toutes les représentations d'Antonio, il ne cessait pas de maudire à haute voix les serviles et leurs adhérens.

Oui, dit-il, en promenant un regard dédaigneux sur l'assemblée, que personne ne s'avise plus en ma présence de manquer de respect à la constitution et au héros de *las cabezas* !

A bas la constitution ! à bas Riégo ! à bas leurs fanfarons partisans ! cria tout à coup une voix du milieu du groupe, et un homme enveloppé dans son manteau, le chapeau à larges bords enfoncé sur les yeux, se présenta hardiment.

Qui es-tu ? que me veux-tu ? Rends-toi au nom de la constitution et du Roi ! répondit le jeune officier, en mettant le sabre à la main, et il s'avança pour saisir l'inconnu.

Au premier mot que celui-ci avait prononcé, Dolores s'était élancée vers lui, en s'écriant : Jésus-Maria ! c'est !..... et le nom de Christoval vint mourir sur ses lèvres. Esteban et la Gitana la retinrent, et Christoval, car c'était lui en effet, jetant alors avec violence son chapeau à terre, repoussant en arrière son manteau et s'en enveloppant le bras gauche, le poignard à la main, le jarret tendu, l'œil enflammé, se borna à répondre à l'exclamation de la craintive Dolores : En arrière, jeune fille, en arrière ! Retiens-la, Esteban ! Puis, se tournant vers les assistans : Et vous, caballeros, tenez-vous tranquilles ; j'ai un compte à régler avec le seigneur officier que voilà ! — Vous ne me connaissez pas, jeune homme ? continua-t-il en s'adressant à ce dernier ; non, sans doute, vous ne me connaissez pas ; mais moi je vous connais bien ! Rappelez-vous la Venta de Gualdiaro ! Rappelez-vous le meurtre de Pedro Gomez ! son sang rougit encore votre sabre ! et le sang veut du sang !

A ces mots il s'élança sur son jeune adversaire. Celui-ci ne pouvait se dissimuler combien sa position était critique. De quelque côté qu'il tournât les yeux, il n'apercevait autour de lui que des visages ennemis. Il savait combien il était détesté par la populace à cause de son zèle à poursuivre les contrebandiers et les bandits, et aux regards sinistres que

lui lançaient plusieurs *embozados*¹ rangés en demi-cercle derrière lui ; l'infortuné jeune homme dut aisément se convaincre qu'à défaut du poignard de Christoval, bien d'autres poignards seraient tirés contre lui. Il hésita un instant sur le parti qu'il avait à prendre. Appellerait-il du secours ? ou accepterait-il le combat au milieu d'une pareille galerie ? Mais bientôt la confiance naturelle à la jeunesse, et la honte de paraître reculer devant le danger, le déterminèrent à ne pas refuser la partie.

Antonio et deux ou trois bourgeois essayèrent bien un instant d'empêcher l'effusion du sang ; mais de toutes parts s'éleva le cri : laissez-les faire ! laissez-les faire ! Le cercle se forma autour des combattans, Esteban lui-même s'écria que quiconque troublerait la fête, aurait affaire à lui, et le triste Antonio, désespérant d'être utile au marquis par ses exhortations, se hâta de sortir de la baraque pour chercher la garde, et tâcher de l'amener avant l'issue de la lutte ; mais il ne prévoyait que trop combien cette chance de salut serait éphémère.

1 *Embozarse* veut dire jeter un pan du large manteau d'une épaule à l'autre, de manière à s'en cacher la figure jusqu'aux yeux, qui, à leur tour, sont couverts par le large chapeau rabattu. Un *embozado* est un homme qui, pour rester inconnu, se promène ainsi drapé. Il est défendu de passer avec l'*embozo* devant une sentinelle, ou de le conserver à l'église.

Quant à la pauvre Dolores, sans paraître d'ailleurs aussi glacée d'horreur qu'une jeune fille doit l'être en semblable circonstance, à genoux dans un coin, elle priait avec ferveur la *santa Virgen* de séparer les combattans, et..... de préserver le cousin Christoval.....; mais à part l'intérêt qu'elle montrait pour l'un des deux adversaires, on voyait facilement que cette scène n'avait rien pour elle d'étonnant ni de terrible. Paquita se tenait à ses côtés, cherchant à la rassurer à force de caresses; et de temps en temps se détournant avec curiosité pour observer les détails du combat. Son tact de femme lui avait aisément fait deviner l'intérêt que la jeune señorita de Benameri prenait à Christoval, et ne concevant pas qu'elle pût avoir d'autre crainte que pour lui seul, elle s'écriait avec son accent énergique et presque sauvage : Courage, mon ange ! Prenez confiance, ma petite innocente ! l'officier sera tué, et notre Christoval ne perdra pas un cheveu ! Je connais ce genre d'affaire. Avec un bon poignard on n'a rien à craindre d'un sabre ! — Qu'il dise son dernier *Ave Maria* ! le pauvre jeune officier ! si toutefois il le sait encore, le damné franc-maçon qu'il est ! C'est pourtant dommage ! un si beau señorito ! mais Christoval est beau aussi, et de plus, lui, il est chrétien au moins !

Pendant qu'elle parlait ainsi, le combat s'animait

de plus en plus. Le marquis de Peñaflores, en garde selon les règles de l'escrime, se tint d'abord sur la défensive, suivant de l'œil et de la pointe de son arme chacun des mouvemens du jeune majo; mais celui-ci déroutait toute sa science par sa manière de combattre, tantôt tournant avec vivacité autour de lui, tantôt s'arrêtant immobile, le corps courbé presque jusqu'à terre, le bras gauche en avant et déroulant les longs plis du manteau dont il était enveloppé, tandis que derrière cette sorte de rideau la main droite invisible brandissait le large et long poignard.

Enfin, impatienté d'être tenu si long-temps en échec, l'officier prit l'offensive, et poussa vivement son adversaire.

Il est perdu ! dit alors un vieux torero, qui observait en connaisseur le combat; il est perdu pour le coup ! En effet, le manteau de Christoval s'étant subitement abaissé, l'officier leva le bras pour sabrer; mais au même instant il tomba sur le sol en poussant un profond gémissement.

Le mouvement du manteau n'était qu'une feinte du majo pour engager son ennemi à se découvrir, et avec la rapidité de l'éclair il s'était rué sur lui, et lui avait enfoncé son poignard jusqu'à la garde dans le bas-ventre. Le coup était même porté si rude, que le manteau épais de Christoval, traversé

par le poignard avant d'arriver au corps de la victime, restait collé sur la plaie.

Que Dieu ait pitié de son ame! dit le meurtrier en faisant le signe de la croix, et se détournant tristement. Les assistans l'entourèrent pour le féliciter; mais il ne répondit rien, il baissa la tête sur sa poitrine, et au mouvement de ses lèvres on eût dit qu'il priait.

Cousin Christoval! dit alors Esteban, ce qui est fait est fait, et c'est une noble victoire d'ailleurs! Allons, revenez à vous; les Alguasils vont arriver: prenez mon cheval qui est là-dehors attaché à la porte, le temps presse, embrassez Dolores, et partez!

Au nom de Dolores Christoval revint à lui, il fit un mouvement vers elle pour l'embrasser, mais s'arrêtant tout à coup: non! pas avec les mains sanglantes! non jamais! Adieu, adieu, Dolores, chère Dolorita! et courant hors de la fatale baraque, il sauta sur le cheval d'Esteban, piqua des deux, et pendant quelques instans le silence profond qui régnait parmi les témoins de cette scène d'horreur, ne fut troublé que par le bruit toujours plus lointain du galop d'un cheval.

Enfin le pas cadencé des soldats et le cliquetis des armes se fit entendre en dehors. Chacun des assistans se hâta de fuir et disparut aisément dans les ténèbres. Antonio entra, suivi par la garde. Le malheureux Peñaflores gisait encore à la place

où il avait été renversé, son sang ruisselait autour de lui, une seule torche de résine éclairait de sa flamme bleuâtre cette guinguette auparavant si joyeuse. Le montañés ramassait sur le sol les débris de ses meubles et de sa vaisselle; et dans l'un des coins de la baraque, Dolores, toujours agenouillée, remerciait dévotement la santa Virgen d'avoir fait triompher le cousin Christoval, entremêlant cependant ses actions de grâce de quelques *Áve* en faveur de la victime, tandis que Paquita lui racontait froidement les moindres détails de la terrible lutte.

Le mourant fut déposé sur un brancard et porté par les soldats au poste le plus voisin; Antonio ramena sa sœur à la posada. La guinguette enfin se ferma, mais la gaieté de la nuit ne fut troublée qu'un instant par ces scènes de deuil, et bientôt les doux sons de la guitarre, les chuchotemens des amans, et les joyeux refrains des enfans de Bacchus vivifièrent de nouveau et jusqu'au retour du soleil la place du marché de Mairena.

L'amour d'une jeune maja.

Les affaires d'Antonio avec l'autorité ecclésiastique de Cordoue le rappelaient dans cette ville. Au bout de deux ou trois jours il se remit donc de nouveau en route, voyageant cette fois avec sa sœur Dolores. Esteban n'avait plus donné signe de vie depuis sa disparition la nuit du meurtre de Peñaflores.

Leur voyage fut heureux, et ils furent reçus avec cordialité par une amie de leur famille établie à Cordoue.

Antonio ne revenait pas encore de l'étonnante contenance de sa jeune sœur, si douce et si sensible d'ailleurs, pendant la sanglante scène de Mairena. Ce qui l'affligeait le plus, n'était pas tant la facilité avec laquelle elle avait supporté un spectacle d'horreur qui eût dû agir si fortement sur ses sens et sur son imagination, que la conséquence morale qu'il fallait peut-être en tirer.

Il avait voulu juger sa sœur d'après le modèle de ces Françaises au milieu desquelles il avait vécu pendant dix ans. Il s'était en conséquence attendu, non pas seulement à des attaques de nerfs et à toutes les autres commotions que la vue du sang et du crime fait éprouver aux organes d'une femme faible

et timide, mais aussi à une complète révolution dans ses sentimens pour un homme qui, à ses yeux mêmes, se rendait coupable d'un meurtre. Il avait pensé qu'après un tel évènement Christoval ne serait plus pour la jeune fille qu'un objet d'horreur et de mépris, et il ne savait comment concilier l'idée heureuse qu'il s'était faite du caractère de sa jeune sœur avec son attachement pour un brigand et un meurtrier.

Il chercha d'abord, en s'entretenant avec elle de cette déplorable affaire, à l'éclairer sur son côté moral et les devoirs qui devaient en résulter; mais il s'aperçut bientôt, à sa grande surprise, que ni ses consolations ni ses conseils n'étaient compris, et il dut enfin de plus en plus reconnaître combien il s'était trompé en cherchant dans sa patrie les sentimens et les usages d'une civilisation achevée.

Élevée dans un couvent, suivant l'usage général en Espagne, Dolores y avait sans doute reçu quelques principes plus doux, moins sauvages, que ceux qu'elle aurait puisés dans l'éducation de la maison paternelle; mais elle avait cependant vécu assez longtemps au milieu des siens, au milieu des mœurs farouches de Benameri et d'hommes semblables au cousin Christoval, pour ne trouver rien de bien extraordinaire ni de bien odieux à des scènes pareilles à celle de Mairena.

Et quant à la force de ses sens dans une circonstance qui aurait tant agité ceux des femmes d'autres nations, le bon Antonio oubliait que Dolores, comme toutes les Espagnoles, habituée au spectacle national des combats de taureaux, avait dû s'y aguerrir contre la vue du sang, des blessures et de la mort.

Les premiers jours de leur arrivée à Cordoue, Antonio, occupé de ses affaires et de celles d'Esteban, n'avait eu que de courts instans à donner à sa sœur; mais il s'était souvent aperçu à travers ses éclats de gaieté et de tendresse enfantine, qu'elle nourrissait une profonde inquiétude sur le sort de Christoval, et que ce souvenir seul parvenait quelquefois à interrompre sa sérénité d'ame ordinaire. Lorsqu'il cherchait cependant à provoquer ses confidences sur ce chapitre, en lui parlant des craintes que lui inspirait l'absence prolongée d'Esteban, elle se bornait à répondre : crois-tu donc, frère, qu'Esteban et.... Christoval se laissent prendre si facilement ?

Quant à la messe et aux exercices de piété, elle y courait plus assidument que jamais.

Un matin, qu'Antonio l'avait accompagnée à l'église, et qu'elle avait prié plus long-temps encore qu'à l'ordinaire, celui-ci dit en riant : Mais tu es bien pieuse, Dolorita, tu finiras encore par devenir une petite nonne !

Oh non ! interrompit vivement la jeune fille. Que dirait Christoval ? Puis, toute honteuse, elle devint rouge comme une cerise, et ajouta après une pause : Oh non, je ne veux pas me faire religieuse, je n'en suis pas digne ! mais j'ai fait vœu de prier devant la croix du prisonnier deux cents *Ave Maria* et deux cents *Pater noster* pour la pauvre ame du jeune officier. Ah, mon frère, je voudrais tant faire dire pour lui quelques messes des morts, car je pense qu'il en a grand besoin, le pauvre jeune homme : on dit que c'était un de ces méchans libéraux qui ne croient ni à Dieu ni au diable !

La petite avait prononcé cette dernière phrase avec une comique indignation ; mais se rappelant tout à coup qu'Antonio était aussi un libéral, elle chercha à expier par ses caresses son indiscrete sortie, et lui prenant la main, elle la baisa avec tendresse. Celui-ci la laissa faire, et répondit ensuite en riant : Tu as raison, Dolorita, et j'approuve fort ton dessein de faire dire quelques messes pour le pauvre marquis. — Hélas ! reprit tristement la jeune fille, je n'ai pas d'argent..... ; mais sais-tu quoi, Antonio ? Viens avec moi chez le premier orfèvre, là je vendrai cette chaîne d'or que j'ai autour du cou, et alors nous aurons de quoi faire dire bien des messes ; puis elle ajouta avec un gros soupir, en détachant la jolie chaîne, c'est Christoval qui me l'a donnée,

mais n'importe ; d'ailleurs tout ceci est de sa faute.

Antonio, pour la consoler, lui promit de faire lui-même les frais de l'œuvre pie, et la petite, toute joyeuse de n'être pas obligée de vendre le présent de Christoval, reprit familièrement le bras de son frère et fut bientôt arrivée avec lui sur la place de *las Naranjas*, devant la Cathédrale.

Sur l'une des colonnes moresques qui en décorent encore l'entrée, est gravée grossièrement une croix simple, que l'on nomme la *cruz del cautivo* (croix du prisonnier). C'est un signe en grande vénération à Cordoue. Une vieille légende rapporte qu'un soldat chrétien, prisonnier des Mores, fut attaché à cette colonne, et condamné à y rester sans alimens, jusqu'à ce qu'il eût renoncé à sa foi et invoqué Mahomet ; mais pour toute réponse il gratta avec ses ongles dans le dur granit l'emblème sacré de la croix. Ce dévouement, ajoute-t-on, lui valut la couronne du martyr, et aux Espagnols la prise de la ville, que peu de jours après S. Ferdinand enleva d'assaut.

Ce fut devant cette croix que Dolores s'agenouilla pour payer une partie de sa sainte dette, et elle avait déjà défilé je ne sais combien d'*Ave* et de *Pater*, lorsqu'une voix bien connue s'écria derrière elle : Christoval vous salue, *señorita* ; il est frais comme un poisson et libre comme l'aigle.

L'aimable fille se retourna vivement et eut encore

le temps de reconnaître la *Gitanilla* de la guinguette de Mairena, qui s'éloignait en lui faisant un signe d'intelligence. Aussitôt la pieuse tâche fut oubliée, et la jeune fille courut en sautant chercher son frère. Qu'as-tu donc ? petite sœur, lui dit celui-ci, tu parais joyeuse comme une matinée de Pâques !
 « — Christoval répondit-elle, et dans ses transports elle pouvait à peine articuler, Christoval. — Je te le disais bien, Antonio, qu'il ne se laisserait pas prendre par les miliciens et les soldats ! — Il me fait dire qu'il pense toujours à moi et qu'il est libre.

— Mais, Dolores, peux-tu donc encore aimer cet homme, après ce qu'il a fait, et ce qu'il a fait sous tes yeux mêmes ?

La jeune fille regarda son frère d'un air surpris, qui se changea bientôt en petite moue charmante, lorsque celui-ci ajouta : Rappelle-toi donc, Dolores, que ce Christoval n'est plus qu'un brigand, un meurtrier, un scélérat.

— Christoval un scélérat ! Qu'oses-tu dire ? Si tu savais, Antonio, comme il est au contraire bon et pieux.

Avant que les miliciens ne l'eussent arrêté lui et ses marchandises, et n'eussent voulu même le mettre en prison, sous prétexte de leurs nouvelles lois, quel mal avait-il commis, le pauvre jeune

homme? Il était le plus doux des jeunes gens de Benameri, et c'était toujours lui qui mettait le holà lorsque notre emporté Esteban faisait des siennes. Et quant à sa piété. je voudrais pour beaucoup que tu fusses aussi pieux que lui, frère, tout ecclésiastique que tu es; entends seulement ce que dit de lui le révérend père Hilario, qui lui a appris à lire et à écrire. le digne père! Il assure toujours que c'est dommage que Christoval ne soit pas entré dans l'Église.

Mais, reprit Antonio, le père Hilario ne lui a-t-il pas appris aussi que notre Seigneur Jésus-Christ a dit : Tu ne tueras point ?

La pauvre enfant se prit à pleurer, et répondit à travers ses sanglots : mais Christoval ne pouvait pas faire autrement ; il fallait bien qu'il vengeât son ami, et Pedro Gomez était depuis long-temps son ami. Il lui avait sauvé la vie dans la guerre de l'indépendance, lorsque les Français voulaient le fusiller pour n'avoir pas voulu leur servir de guide contre les nôtres.

— Mais, mon enfant, il n'en est pas moins coupable d'avoir donné la mort.

— Eh, mon Dieu, je le sais bien ; mais notre mère, la Sainte Église, est pleine de miséricorde ; elle pardonnera au pauvre Christoval, qui est si pieux ! demande plutôt au père Hilario. Je ne suis qu'une pauvre fille, mais tu peux m'en croire cependant !

— Il a violé la loi, et le châtement de la loi l'attend!

— Oh la loi! Qu'en peut-il, ce pauvre Christoval, si la loi lui défend de tuer son ennemi! Et pour le punir, il faudrait l'attraper. Tiens, mon frère, ajouta-t-elle pour tâcher de mettre fin à une conversation qui l'affligeait, tu as beau dire, Christoval n'est pas un méchant, et s'il a tué le pauvre jeune officier, ç'a été loyalement et non en traître. Puis, se parlant à elle-même, elle murmura : oh oui, il l'a tué loyalement, je l'ai bien vu, et j'étais bien enfant alors de paraître si effrayée, et de le laisser partir, ce pauvre Christoval, sans prendre sa main qu'il me présentait; il doit sûrement être fâché contre moi!

Folle que tu es, dit enfin Antonio impatienté, ne sais-tu pas que ton éternel Christoval n'est qu'un brigand?

Mais cet argument parut faire encore moins d'impression que les autres sur l'esprit de la jeune señorita de Benameri; et elle riposta en riant : Eh, c'est bien tant mieux! s'il n'avait pas été un brigand, comme tu dis, il n'aurait pas pu te sauver la vie au milieu des enfans d'Ecija, et d'ailleurs qu'il fasse ce métier-là ou un autre, qu'importe! Je ne suis qu'une simple fille, et il sait mieux que moi, sans doute ce qui lui convient. Oh, on se moquerait bien de moi si je voulais m'ingérer dans ces affaires-là! il est

heureux qu'Esteban ne t'ait pas entendu, frère, car il se serait sûrement fâché!

Pendant cette discussion ils avaient atteint la maison de leur hôtesse, et ils y entrèrent, enchantés tous deux de mettre fin à une conversation où ils ne pouvaient s'entendre. Sous le péristyle (*zaguan*) un jeune homme les rejoignit : c'était le joyeux Rojas, encore un peu pâle, et marchant avec des béquilles, mais aussi dispos et élégant que jamais. Sa blessure presque guérie lui avait permis de se rendre de Carmona à Cordoue, pour de là reprendre la route de Grenade, où l'attendaient des parens ; mais lorsqu'il eut appris qu'Antonio Lara et sa jolie sœur se trouvaient encore pour quelques jours à Cordoue, il se souvint tout à coup que lui aussi avait beaucoup d'affaires dans cette ville, et il accepta avec empressement l'invitation que lui fit l'hôtesse d'Antonio, de venir dans sa maison quand bon lui semblerait.

Ce genre d'invitation se fait cordialement en Espagne : il est accepté de même, sans beaucoup de paroles de part et d'autre, et sans aucune de ces formes cérémonieuses qui en sont dans d'autres pays l'accompagnement obligé. Il donne à l'étranger le droit de venir tous les soirs, si cela lui convient, à la *Tertulia* de la famille, et là d'en user sans façons, comme s'il était le plus vieil ami de la maison.

C'était donc bien là le fait de Rojas, et il ne put s'empêcher de sourire lorsque, appuyant de nouveau sur les nombreuses affaires qui le retiendraient encore quelque temps à Cordoue, il annonça l'intention de profiter amplement de la permission accordée.

Dolores sourit aussi d'un petit air malin, comme pour montrer qu'elle le comprenait fort bien.

— L'aimable enfant, rassurée sur le sort du cousin Christoval, se livrait avec toute la vivacité et la confiance de son âge aux joyeux et tendres propos du galant volontaire.

Le roi de la populace à Séville.

Dans le faubourg de *Triana*¹, vis-à-vis la porte *del Oro*, est une vieille maison, à l'extérieur sombre et délabré : c'est le rendez-vous général des jeunes gens des deux sexes de ce faubourg, presque uniquement habité par la populace. On y danse, on y joue, on y boit, quoique ce lieu ne soit précisément ni une auberge ni une guinguette. Le maître du logis était, ou avec la grâce de Dieu est encore, un bon et gros réjoui, bien connu dans le pays sous les noms de *el Tuerto de Triana* (le louche de Triana), *d'el tio Eusebio*, ou tout simplement *d'el tio*.

Cet homme avait été contrebandier dans sa jeunesse, et compromis dans plusieurs mauvaises affaires ; mais depuis qu'il était devenu vieux, il se reposait sur ses lauriers, et exerçait sur toute la jeunesse de Triana une sorte d'autorité patriarcale. Chacun avait pour lui la déférence d'un fils ; il était l'arbitre de toutes les querelles qui s'élevaient entre les jeunes garnemens du faubourg, fonction d'autant plus difficile, que l'effervescence et l'impatience de tout joug naturelles aux Espagnols étaient encore

¹ Le faubourg de Triana est situé vis-à-vis Séville, sur la rive droite du Guadalquivir, et ses habitans n'ont guère meilleure renommée que ceux de *Traslevèze*.

augmentées chez les habitans de Triana par l'habitude d'une vie aventureuse et contemptrice des lois, presque tous étant ou ayant été contrebandiers ou voleurs de grand chemin. Mais les bons offices du vieux *Tuerto* ne se bornaient pas au conseil, et l'on trouvait aussi chez lui aide et protection au besoin. Ce dernier point surtout n'était nullement à dédaigner pour des gens de la classe de ses habitués, presque tous brouillés avec la justice. Célèbre autrefois par le nombre et la hardiesse de ses exploits de contrebande, le vétérán avait conservé une partie de son prestige, même aux yeux des agens inférieurs de la force publique. Contens de ne l'avoir plus pour adversaire, ceux-ci ne manquaient pas de lui marquer les égards qu'ont l'un pour l'autre, pendant l'armistice, les soldats de deux camps ennemis, et l'autorité supérieure elle-même, soit qu'elle se laissât influencer par les mêmes sentimens que ses subordonnés, soit qu'elle cherchât un auxiliaire dans l'action puissante du vieux bandit sur la populace indisciplinée de Triana, favorisait tacitement l'établissement du *Tuerto*. Sa maison était donc une sorte d'asile, de pays neutre, où la police se gardait autant que possible de pénétrer ostensiblement, mais sans rien diminuer pour cela de sa vigilance obligée. Les hôtes du *Tuerto* le savaient fort bien, et ceux-ci répondaient aux égards des exécuteurs

de la loi par d'autres égards. Il y avait entre eux une sorte de suspension d'armes tacite, qui n'excluait pas cependant une surveillance inquiète de part et d'autre. Ainsi, par exemple, aucun alguazil ne s'avisait d'exécuter un mandat d'arrêt sur l'un des habitués du père Eusebio, sans avoir auparavant prévenu ce dernier pour obtenir son agrément, et le vieux sournois trouvait toujours alors quelque moyen de faire échapper le prévenu ou d'assoupir son affaire. Ces intrépides défenseurs de dame justice savaient dans l'occasion devenir aussi aveugles que leur patronne elle-même ; mais en revanche Eusebio avait soin de conserver toujours une sorte d'ordre et de discipline parmi la fougueuse jeunesse, qui lui était volontairement soumise.

Ceux de nos lecteurs qui connaissent la piquante nouvelle de Cervantes : *Rinconete et Cortadillo*, connaissance que d'ailleurs nous leur souhaitons beaucoup, nous accuseront peut-être d'avoir copié notre tío Eusebio sur le personnage célèbre de Monipodio, dans ladite nouvelle ; mais ils nous permettront de leur répondre que la faute n'en est pas à nous, si faute il y a, mais bien à la vérité de l'histoire. Il y avait en effet à Séville, à l'époque dont nous parlons, un second Monipodio, qui régnait avec autant de despotisme que son modèle sur d'aussi nombreux et dévoués sujets, et qui, sans

doute, y règne encore, à moins que par suite de la glorieuse restauration d'Espagne le vieux contrebandier ne soit monté sur un plus haut théâtre, et n'ait pris part, que sais-je ? peut-être aux lauriers de Bessières, ou aux palmes civiques du benin comte d'Espagne.

Le royal *Tuerto* avait plaisir à réunir autour de lui ses fidèles sujets, et leur ouvrait sa maison pour y prendre tous les divertissemens convenables ; aussi, comme nous l'avons déjà observé, ne désemplissait-elle pas.

La nuit même du meurtre du jeune marquis de Peñaflores, à la foire de Mairena, une foule plus considérable encore que de coutume s'était rassemblée dans la cour de l'honnête Eusebio. On avait choisi cet endroit, non pas seulement parce qu'il était le plus convenable à l'époque de l'année où l'on se trouvait alors, mais aussi parce que la distribution de l'habitation n'aurait pas permis à tant de monde d'y trouver place.

Cette habitation ne consistait en effet qu'en un petit rez-de-chaussée, posant sur le sol nu, où le maître du logis avait inauguré ses pénates : une vieille guitare, un énorme *trabuco* (carabine), une armoire, une immense cruche de terre ; le tout sous la protection d'un grossier crucifix de bois noir, placé au-dessus de la porte, à côté d'un petit vase brisé, rempli d'eau bénite. Autour de la cour s'élevaient

deux rangées de colonnes en forme d'arcades ; mais à moitié détruites par le temps, et dont en beaucoup d'endroits la toiture était écroulée. Leur présence en ce lieu modeste annonçait qu'autrefois le luxe y avait régné, et que peut-être le vieux contrebandier succédait après des siècles à de riches et brillans chefs de l'empire des Mores.

De pareilles ruines se rencontrent souvent dans les plus humbles habitations d'Espagne, et principalement dans ces provinces du midi, si long-temps occupées par la race des conquérans arabes ; elles sont là comme un témoignage continuel de l'instabilité des choses humaines. Mais comment le digne père Eusebio en est-il devenu possesseur ? C'est ce que, malgré toutes nos recherches, il nous est impossible d'apprendre au lecteur ; nous ignorons même si la vieille enceinte lui appartenait en propre, ou s'il y fut seulement souffert, et ensuite oublié par le véritable propriétaire. Quoi qu'il en soit, il y exerçait tous les droits de la souveraineté, et sans se soucier beaucoup d'obvier aux dévastations croissantes que le temps se permettait d'exercer sur ses possessions, il s'était contenté de les mettre à l'abri de la curiosité du dehors par de forts volets en bois et un double rang de portes.

Au milieu de cette cour, et au centre d'un groupe nombreux de curieux et de curieuses, s'agitaient

les danseurs de fandango. L'orchestre était composé d'une guitare et de bon nombre de joyeuses castagnettes. Quelques planches, soutenues par des blocs de pierre ou des amas de gazon figuraient dans l'un des coins de la cour une longue table de banquet, couverte à profusion d'outres pleines de vin (*bocas*), de flacons d'eau-de-vie, de saucissons et de fruits de diverses espèces, tels qu'oranges, figues, pastèques et raisins. Mais tout cela étalé sans ordre, selon l'empressement que chaque convive avait mis à apporter son contingent; car ces *refrescos* se composent à peu près comme ce qu'on appelle chez nous des pique-niques.

A l'un des bouts de cette table, dans un coin obscur et à peine éclairé par la lueur argentine de la lune, était assis un homme enveloppé entièrement dans son manteau, le large chapeau enfoncé sur la figure, et causant à voix basse avec le maître du logis. Celui-ci paraissait prendre à la conversation de l'étranger un vif et triste intérêt, et se tenait debout devant lui, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, et sa large physionomie, ordinairement si joyeuse, exprimait cette fois une douleur inaccoutumée.

Le lecteur désirera peut-être avoir un portrait détaillé du père Eusebio. Nous avons déjà dit qu'il était gros et large; mais malgré son épaisseur il con-

servait encore une partie de cette élasticité de corps et de cette vivacité d'esprit qui lui avaient autrefois été d'un si grand secours dans ses campagnes de contrebandier. D'énormes favoris noirs, mêlés de quelques poils gris, et des cheveux où la même alliance se faisait voir, donnaient à sa figure brune une expression toute particulière. Il portait sur la tête une espèce de réseau, appelé dans le pays *mono*, moins élégant et moins cher que celui que l'on nomme *recedilla*. Ses vêtemens consistaient en une veste et une culotte de drap noir, tels qu'en portent les vieillards de la basse classe, des guêtres de cuir lui montant jusqu'au genou, et autour des reins une large ceinture rouge.

Pendant qu'il s'entretenait avec l'homme au manteau, le fandango avait fini au cri ordinaire de *Viva la Gente Morena*¹ ! et l'une des danseuses, s'approchant du *tio*, s'écria : Eh bien, *tio Eusebio* ! savez-vous qu'il n'est guère gentil à votre fille de rester si long-temps dehors, lorsque nous sommes tous ici pour célébrer sa fête ! Car, bien que tout le monde l'appelle la *Luciente*², elle n'en a pas moins

¹ La *Gente Morena* (mot à mot la race brune ou brunette) est encore un de ces idiotismes qu'en Andalousie surtout les gens du peuple emploient pour se désigner eux-mêmes.

² La *Luciente* (la brillante). De pareils surnoms ou noms de guerre se donnent très-fréquemment en Espagne.

reçu au baptême le nom *Anselma*, et c'est aujourd'hui la Sainte Anselma. — Et vous, Jose, ajouta-t-elle en s'adressant à l'homme au grand manteau, vous, Jose de mon ame, mon bien-aimé Jose, que faites-vous là seul dans un coin comme une chouette? allons, sel de ma vie¹, héros de mon cœur, viens avec moi tâter du *fandango*! Viens vite, allons..... mais quoi? tu restes là sans rien me dire! ne m'aimerais-tu plus? m'aurais-tu abandonnée, traître! perfide! ingrat!

Et la belle était en train de s'élever au plus haut ton du rythme tragique, lorsque le père Eusebio l'interrompit : silence, jeune fille, chaque chose a son temps. Jose est trop parfait cavallero pour trahir une jolie *niña* comme toi, mais à présent il n'aurait pas le cœur au *fandango*. Enfans, continuait-il, en s'adressant à ses nombreux convives qui s'étaient peu à peu groupés autour de lui, enfans! je vous l'ai déjà dit souvent, les temps sont mauvais, plus mauvais que jamais! mais vous êtes jeunes et riez! Oui, oui, depuis ce nouveau ménage, qu'ils nomment la constitution, plus d'un brave homme a dû souffrir; mais il faut espérer que cela ne durera pas toujours....., tant va la cruche à l'eau qu'enfin..... suffit! Patience! et mêlons les cartes!

¹ *Sal del alma, Heroe de mi corazon.*

mais devinez un peu la nouvelle que nous apporte le pauvre Jose? Le jeune marquis de Peñaflores (le diable puisse l'emporter) a détruit les enfans d'Ecija! Pedro Gomez et trois de ses braves sont restés sur le carreau! Jose, et un nouveau camarade, Christoval Moreno, ont seuls pu échapper! — Cette nouvelle fut reçue avec une morne consternation par la nombreuse assemblée, et chacun accabla de questions le bandit Jose, qui de son côté ne répondit que par des jurons et des soupirs! Oui, enfans, croyez le vieux Eusebio, reprit ce dernier, les libéraux et leur chienne de constitution sont cause de tout! Sous l'ancien ordre de choses il n'en était pas ainsi, voyez-vous, et le pauvre monde pouvait gagner son pain dans son métier sans crainte des miliciens et des soldats. Dieu sait, enfans, si je pourrai encore tenir long-temps cette maison! mais chacun pour soi et Dieu pour tous! — et que dira la *Luciente*, lorsqu'elle apprendra la mort de Pedro Gomez! la pauvre fille! Et qu'allons-nous faire de Jose! nous ne pouvons plus le cacher ici, les temps sont très-durs, encore une fois, l'ancien bon temps est passé! hier encore, don Fulgencio, l'escribano, me disait qu'il ne pourrait plus long-temps tenir l'œil fermé, que les ordres d'en haut étaient trop sévères! Au diable tous les francs-maçons et les libéraux! amen!

« Amen ! répondit tout d'une voix l'assemblée. Mais, tio Eusebio, dit une jeune et jolie fille, que dites-vous donc toujours contre ces pauvres libéraux ? Je sais cependant qu'il y a de bien braves gens parmi eux ! »

« — Voyez la chienne ! interrompit une autre des danseuses, depuis que son gueux de sergent du régiment de Mayorque lui fait la cour, elle est elle-même devenue une franc-maçonne ! Voyez donc ! n'a-t-elle pas l'indignité de porter au cou un de leurs maudits rubans verts ! — Je ne sais à quoi il me tient que je ne le lui arrache ! »

« Essaye, si tu l'oses ! s'écria la protectrice des libéraux en faisant un pas vers sa terrible antagoniste, essaye donc, si tu en as le cœur ! oui, pour te vanter je crierai sans cesse vive Riégo ! vive la constitution ! »

« Holà, enfans, la paix ! dit majestueusement le seigneur de la casa ; mais les têtes féminines étaient déjà trop échauffées, et l'amante du sergent de Mayorque continua ainsi : au diable la paix ! et je sais bien que cette effrontée qui est là à me menacer d'arracher mon ruban vert, n'est pas seulement de sang pur ! la misérable, son grand-père était boucher.¹ »

¹ Les professions de boucher et de marchand de vin sont en Andalousie réputées en quelque sorte *déshonnêtes*.

Couteau à la main ! si tu en as le cœur ! Juive ! payenne ! franc-maçonne ! riposta la petite-fille du boucher, de plus en plus furieuse, et les deux démons femelles mirent en même temps le couteau à la main, prêtes à s'élaner l'une sur l'autre.

Mais dans ce moment une troisième jeune fille se précipita au milieu de l'assemblée, pâle, échevelée; et poussant des cris de désespoir. Son apparition mit provisoirement un terme à la dispute, en attirant sur elle seule toute l'attention.

A son costume original et à ses grâces empreintes d'une sorte de jactance toute masculine, on ne pouvait méconnaître une parfaite *maja* andalouse.

Où est-il ? s'écriait-elle, où est-il celui qui a donné cette nouvelle ? et s'approchant de Jose, elle lui demanda d'une voix tremblante, mais en lançant des regards de feu : Est-il vrai, être misérable, est-il vrai que mon Pedro ait été tué ?

— Il n'est que trop vrai, répondit le brigand en baissant la tête.

La jeune fille se livra au plus violent désespoir, tantôt s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le sein et le visage, tantôt invoquant les saints ou les maudissant tour à tour, et se souhaitant à elle-même la mort et la damnation.

Le vieux Tuerto chercha vainement à consoler

sa fille : calme-toi, ma pauvre enfant, songe que notre Seigneur Jésus-Christ a souffert bien plus encore sur la croix !

Ne me parlez pas de Jésus-Christ ni de sa croix ! répondit la désespérée. Je le renonce, Jésus-Christ ! je la maudis, sa croix ! A quoi me servent-ils ? me rendront-ils mon Pedro ?

Jésus ! Jésus ! le malin s'est emparé de la *Luciente*, s'écrièrent à leur tour les assistans épouvantés, et chacun s'empressa de se réfugier le plus près possible du crucifix placé, comme nous l'avons dit, au-dessus de la porte du vieux contrebandier, et les signes de croix et les aspersion d'eau-bénite recommencèrent à chaque blasphème de l'infortunée maîtresse de Pedro le brigand. Enfin, celle-ci, traversant avec impétuosité la foule consternée, se présenta de nouveau en face de Jose et lui dit : apprends-moi, misérable, comment est mort mon Pedro ?

Au nom de la bienheureuse vierge de *Fuensanta*, répondit Jose impatienté, croyez-vous, jeune fille, que j'aie eu le temps d'examiner cela ? — J'ai été trop heureux d'échapper moi-même. Dieu merci ! — Dieu merci ! Tu dis Dieu merci ? misérable lâche ! riposta la *Luciente* en s'approchant davantage du malheureux fuyard, et lui lançant des regards de mépris et de fureur à la fois. Tu dis Dieu merci

d'avoir pu t'enfuir ! mais Pedro Gomez s'enfuit-il lorsque tu étais en chapelle à Ecija¹ ? lorsque déjà les prêtres chantaient autour de toi les prières des morts ! Épargna-t-il sa vie alors pour te délivrer ? Et c'est toi qui remercies Dieu d'avoir eu le temps de fuir pendant qu'on l'égorgeait !

Elle fit encore un pas de plus vers Jose, lui mit les poings sous le nez, et continua : si tu étais un homme, aurais-tu abandonné mon Pedro au moment du danger ? si tu étais un homme, tu saurais comment il est mort ! si tu étais un homme, serais-tu là assis dans un coin comme une vieille décrépite !

— Mais pourquoi parler plus long-temps à un pareil être ? Qui est-il ? le fils d'une chèvre ! le bâtard d'un chien enragé ! un *cafre*² !

Jose avait fait un mouvement brusque pour saisir son poignard ; mais il se contint tout à coup, se borna à repousser le bras de la jeune fille, et lui dit en s'efforçant de rire : mains blanchettes ne peuvent

1. *Estar en Capilla* (être en chapelle). En Espagne les condamnés à mort passent leurs dernières vingt-quatre heures enfermés avec des prêtres dans une chapelle ou un oratoire, sans plus en sortir que pour aller à l'échafaud.

2. Par une bizarrerie assez remarquable, les Espagnols ont hérité des Arabes l'épithète outrageante *cafre*, par laquelle les Mahométans désignent encore aujourd'hui les *non croyans*.

blessé¹; mais remercie la Sainte-Vierge, *muchacha*²! de ce que Pedro ait été ton *cortejo*³! sans cela.....

Deux nouveaux venus entrèrent alors dans la cour; l'un d'eux avisa Jose, et s'écria : le voici donc! et la pauvre petite sait tout! Esteban Lara et Christoval Moreno! dirent à la fois plusieurs des spectateurs; Christoval Moreno! Christoval, le camarade de fuite de Jose! reprit aussitôt la furibonde en quittant Jose pour s'approcher de Christoval.

— Et toi aussi, sans doute, tu n'as pas eu le temps de voir comment est mort mon Pedro? et toi aussi tu l'as abandonné! tu devrais te cacher dans un couvent; oui dans un couvent de nonnes, femmelette que tu es! en même temps elle le repoussa vivement.

Christoval, étonné, jeta un regard mélancolique sur l'infortunée; puis, dégageant sa main droite de son large manteau, il la lui tendit. Elle était souillée de sang.

Vois-tu ce sang? jeune fille! C'est le sang du meurtrier de Pedro Gomez!

L'action énergique de Christoval dompta la rage de la désespérée *Luciente*; elle fit un pas en arrière, et se tut. Les assistans commençaient déjà à regret-

¹ *Manos blancas no offenden*, proverbe espagnol.

² Jeune fille.

³ Amant.

ter avec cette charité naturelle aux curieux et aux oisifs, que la scène parût devoir finir tout tranquillement, lorsqu'un jeune garçon d'une douzaine d'années se mit à crier de toutes ses forces, les soldats! les soldats! Ils viennent droit ici!

Le vieux contrebandier n'eut que le temps de fermer et de verrouiller la porte de la maison : aussitôt plusieurs coups de crosse de fusils l'ébranlèrent en dehors, et une voix mielleuse s'écria : tío Eusebio, ouvrez ; c'est moi, ouvrez, et n'obligez pas les soldats à forcer la porte. Écoutez-moi un instant au moins !

C'est don Fulgencio l'escribano, dit le maître du logis, je ne puis refuser de l'entendre!

Il ouvrit un petit guichet pratiqué dans la massive porte, et causa quelques instans à voix basse avec l'interlocuteur du dehors.

Après quoi il s'approcha de Christoval, et lui dit avec embarras : cavallero, je..... cela me fait bien de la peine assurément, mais je..... au fond vous m'êtes inconnu, et vous n'êtes pas des nôtres.....?

Des vôtres ? répondit Christoval avec un sourire amer ; non, sans doute, je ne suis pas des vôtres ; mais que voulez-vous dire ?

Ma foi, le plus court vaut le mieux, reprit le *Tuerto*, et peu de mots suffirent entre gens d'esprit. Je vous dirai donc que c'est vous que cherchent

ces messieurs de là-dehors! et cavallero vous ne pensez pas, j'espère, que pour un inconnu je risque de me brouiller avec mon ami l'escribano, mon seul protecteur près des nouvelles autorités...., et qui ne me sauverait pas le cou....; mais suffit....., vous comprenez, j'espère : ainsi voyez à vous tirer d'affaire; moi, je vais ouvrir la porte avant que les soldats ne l'aient tout-à-fait enfoncée avec leurs maudits coups de crosse.

En finissant ce discours peu digne de son hospitalité accoutumée, il s'approcha de nouveau de la porte pour exécuter sa menace, et l'on entendit en dehors plusieurs voix de plus en plus impatientes crier : ouvrez, ouvrez donc ! et : vive Riégo !

Christoval parut se résigner à son sort et s'enveloppa tranquillement dans son manteau; mais Esteban se jeta sur le vieux Eusebio, et, le saisissant à bras le corps, chercha à l'empêcher d'exécuter son dessein. Il y serait sans doute parvenu, si plusieurs des habitués de la maison ne les eussent séparés; et le prudent vieillard profita de cette intervention pour ouvrir enfin.

Un sergent se présenta aussitôt à la tête d'une dizaine de soldats, la baïonnette au bout du fusil. « Où est Christoval Moreno ? s'écria-t-il, ce n'est que lui que nous cherchons, et aucun des cavalleros ne sera d'ailleurs inquiété.

A l'apparition des soldats, Christoval avait tiré son poignard dessous son manteau et s'était préparé à se frayer un passage de vive force au milieu d'eux, ou à défendre bravement sa liberté; mais l'amante de Pedro Gomez et l'une des jeunes filles qui l'entouraient pour chercher à la consoler, se jetèrent entre lui et les soldats; la première disant à voix basse à sa compagne : c'est ton *cortejo* le sergent Carasca; tâche de l'amuser par des cajoleries. En même temps elle saisit vivement la main de Christoval, l'entraîna dans le coin le plus obscur de la cour, et lui ordonna de s'y tenir tranquille jusqu'à ce qu'elle le guidât plus loin.

L'autre fille, pendant ce temps, entretenait son tendre sergent, qui fit bien d'abord la grimace en reconnaissant sa belle en semblable société, et cela malgré sa défense; mais qui ne tarda pas à se laisser gaiement aller aux douceurs de la syrène.

Allons, señor licenciado, dit-il au prudent escribano, qui se tenait encore derrière la porte sans oser franchir le seuil; allons, cherchez vous-même votre gibier! — et toi, *Conchita*, laisse-moi tranquille! ce n'est pas le moment! mais, tout en prononçant ces paroles stoïques, il continuait à serrer vivement la petite sur son cœur.

Le clerc s'avança alors, et ôtant respectueusement son chapeau, il renouvela à l'honorable société ses

excuses d'être obligé de troubler ses divertissemens : pardon, Señoritas, je suis bien votre serviteur, dit-il à la partie féminine de l'assemblée, et vous devez croire que je suis bien peiné de vous déranger; mais les ordres sont précis cette fois, et je ne puis sortir d'ici sans en ramener le señor Christoval Moreno, que nous y avons vu entrer. Allons, Messieurs, faites votre devoir, ajouta-t-il en se tournant vers les soldats. Ceux-ci se mirent à fureter dans toute la maison, mais ne découvrirent rien.

Après bien des recherches, force fut de partir comme l'on était venu; le vigilant serviteur de Thémis, remerciant le Ciel *in petto* d'en être quitte à si bon marché, se retira donc avec ses mirmidons; la porte fut refermée, et tout parut rentré dans l'ordre. De son côté, le vieux contrebandier, après avoir inutilement cherché sa fille, s'était jeté sur son grabat, avait fait le signe de la croix, aspergé d'eau bénite la serrure de sa porte et la batterie de son *trabuco*, et, tout en maugréant sa fille, Christoval, les alguasils et la constitution, n'avait pas tardé à payer son tribut à Morphée, entre les bras duquel nous le laisserons, s'il plaît au lecteur.

Le moine recruteur.

Pendant ce temps Christoval suivait en silence sa conductrice. Elle le mena d'abord, après bien des tours et des détours, à une petite porte dérobée, pratiquée au milieu des ruines, et qu'en sa qualité de fille de la maison elle seule connaissait. Ils se trouvèrent alors sur les bords du Guadalquivir, et se hâtèrent de sauter dans une petite nacelle qui y était amarrée. La pauvre amante de Pedro Gomez saisit les rames, et d'un mouvement énergique les agita sur l'humide surface en poussant au large. Le jour commençait à poindre lorsqu'ils arrivèrent sur l'autre rive, et déjà brillaient à ses premiers rayons les ruines blanchâtres du vieux château de San-Juan d'Alfarache, et la pointe dorée de Giralda. ¹

Où voulez-vous aller maintenant, Christoval Moreno ? dit enfin la jeune fille en rompant la première le silence.

Vers la cathédrale, répondit le pieux Christoval ; il faut avant tout que j'aie sollicité miséricorde au saint lieu. Mais avant de nous séparer, reçois mes

¹ La tour de Giralda, de construction moresque, s'élève à côté de la cathédrale de Séville. Malgré sa hauteur, un large escalier tournant conduit avec tant d'art jusqu'au faite qu'on pourrait presque y monter à cheval.

remercimens, ma pauvre amie; que Dieu et ses saints te rendent ce que tu as fait pour moi, et à présent Adieu!..... c'est ici que nous nous quitterons.

Nous quitter....., et je ne puis plus cependant rentrer à la maison..... reprit la pauvre fille comme en se parlant à elle-même; mon père me tuerait pour avoir fait connaître à un étranger le secret de la porte dérobée, et l'avoir brouillé avec l'escribano!

Bonne Anselma! que de reconnaissance..... interrompit Christoval.

— Tu ne m'en dois aucune, ne me remercie pas; je l'ai fait en mémoire de Pedro Gomez, de mon pauvre Pedro; mais viens, dit-elle, en s'efforçant de surmonter son émotion, entrons ensemble dans la maison de Dieu. Et ils entrèrent dans la cathédrale, où déjà l'on célébrait l'office du matin.

Quelques lampes, rangées devant l'autel, combattaient encore de leur flamme mourante les religieuses ténèbres de la gothique Basilique. Sa prodigieuse hauteur, son vaste pourtour, et les quadruples rangées de colonnes qui partageaient la nef, grandissaient encore outre mesure sous le demi-sombre qui y régnait, et que rendaient plus vague encore quelques pâles rayons du matin, commençant à pénétrer par les antiques vitraux. Le silence de l'église n'était troublé par intervalle que par le bourdonnement du prêtre qui disait la messe, et



les sons argentins de la clochette sacrée. Quelques assistans, agenouillés çà et là, apparaissaient à peine au milieu des ténèbres, et à leur immobilité semblaient plutôt des morts que des vivans.

Un frémissement involontaire saisit Christoval en entrant dans le lieu saint. Il s'avança pour prendre l'eau bénite; mais en cet instant la pâle lueur d'une des lampes éclaira sa main encore tachée de sang, et il recula avec effroi, n'osant plonger cette main coupable dans l'eau sainte. Il se hâta de sortir de l'église, et courut la laver à la fontaine qui s'élève en face du grand portique de la cathédrale, au centre d'une charmante esplanade plantée de cyprès et d'orangers.

Un peu rassuré alors contre ses pieux scrupules, il rentra dans l'église, et s'approcha lentement de l'autel.

Christoval Moreno avait été conduit à l'horreur de sa position actuelle par un concours étrange de fatales circonstances. Né avec des inclinations douces, il avait mérité que, dans son enfance, on se plût à le regarder comme appelé à la vocation ecclésiastique. C'était toujours Christoval, comme le disait Dolores, qui, dans son enfance, apaisait les querelles si fréquentes de ses jeunes camarades; mais, obligé par la mort de son frère aîné à renoncer à l'Église pour prendre la profession de ses pères, la

profession de contrebandier, il avait été peu à peu amené à développer dans ce dangereux métier un courage et une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable, et insensiblement aussi il avait pris les mœurs et les passions de ses rudes compagnons. Cependant la primitive douceur de son caractère reprenait parfois le dessus, et alors il gémissait de se voir ainsi condamné à une carrière de violences pour laquelle il ne se sentait pas né. Les éloges même et l'admiration de ses jeunes amis de Benameri, d'Esteban par exemple, pour ce qu'ils appelaient ses exploits guerriers, et ce que lui-même, au contraire, dans le fond de sa conscience appelait ses crimes, redoublaient encore ses remords et son désespoir. Il se sentait d'ailleurs rappelé à la vertu par son amour pour Dolores; et cet amour, comme une sorte de bon génie, l'arrêtait quelquefois au moment où il allait entreprendre quelque une des violences de son état. Malheureusement plus souvent encore son action ne commençait qu'après la consommation de ces violences; par exemple dans la circonstance actuelle.

Indépendamment d'ailleurs des remords que devait lui inspirer le meurtre du jeune Peñaflores, il ne pouvait douter que cette affaire ne lui suscitât bien des peines et des dangers. Le nom, le rang de la victime ne permettaient pas d'espérer qu'on ne donnerait, comme dans tant d'autres occasions, au-

cune suite à l'évènement, et s'il avait pu nourrir un instant un aussi fol espoir, l'arrivée des agens de la loi chez le père Eusebio n'aurait pas tardé à dissiper sa chimère : car il ne fallait rien moins qu'une indignation plus qu'ordinaire pour engager les autorités locales à risquer de se brouiller avec le patriarche de Triana, en faisant poursuivre jusques chez lui un violateur des lois dans un pays et à une époque où tant d'hommes pouvaient mériter le même titre, et cela impunément.

A toutes ces causes de regrets et de désespoir se joignaient encore les tourmens de l'amour : il était de toute nécessité de quitter au plus tôt le pays, et par conséquent de s'éloigner de Dolores ; sacrifice bien dur pour un jeune amoureux, surtout dans la circonstance présente : car enfin il devenait possible que le crime dont il s'était rendu coupable sous les yeux de sa maîtresse, refroidît l'amour qu'elle lui avait voué. Et il ne serait pas là pour se défendre !

Il se plaça dans le fond d'une petite chapelle, et pendant long-temps se livra à toute l'amertume de ses réflexions. Peu à peu cependant le sommeil apaisa le trouble de ses esprits ; ce sommeil, qui l'avait fui depuis les évènements de la plaine de Carmona, et bien plus encore depuis ceux de Mairena, plus fort enfin que le remords même, suspendit pour un instant ses douleurs morales.

Dès que la fille du vieux Eusebio s'en aperçut, elle se hâta de sortir de l'église, et de se procurer différens mets et fruits, puis elle revint placer son panier à côté du dormeur, s'assit non loin de lui contre une des colonnes de la nef, et se laissa aller à son tour à une sombre rêverie.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, et déjà le soleil, parvenu au haut du firmament, dardait ses rayons à travers les vitraux de toutes couleurs de la cathédrale, qu'il éclairait ainsi de mille nuances différentes, tandis que les chapelles latérales continuaient à rester dans les ténèbres. La messe du matin était achevée, et quelques dévots se montraient seuls encore çà et là au pied des autels ou dans l'enfoncement de la vaste basilique. Tout à coup la jeune fille entendit derrière elle parler à voix basse, et elle distingua ces mots : il est là ! laissez-moi maintenant en finir avec lui, don Fulgencio ! et allez dire à ce vieux coquin, au père Eusebio, qu'il remercie le Ciel que sa faiblesse n'ait pas eu des suites plus fâcheuses, sans cela, de par Santo Domingo, il me l'aurait payé cher ! — Christoval, Christoval ! nous sommes découverts ! s'écria aussitôt la pauvre fille en s'élançant vers le dormeur et le secouant vivement. Celui-ci se releva de suite, et en moins d'un instant se trouva en état de défense, le poignard à la main et le manteau roulé autour du

bras comme lors de son combat avec le marquis de Peñaflores. Mais, reconnaissant ensuite qu'il se trouvait encore à l'église, il parut avoir horreur de la profanation qu'il allait commettre, et se hâta de rengâiner son arme et de reprendre l'humble posture convenable à la sainteté du lieu; il attendit ainsi en silence que son sort se décidât.

Quelqu'un s'avança alors de derrière une des colonnes : Vous êtes bien matinal à l'église, mon fils Christoval, lui dit-on, et en bonne compagnie encore ! Depuis quand tant de piété, mon enfant ?

Nous en avons tous besoin, révérend père, répondit tristement le fugitif.

Retire-toi, ma fille, reprit le père Francisco (car c'était en effet notre vieille connaissance, le moine de la Venta de Cardenas); retire-toi, pauvre petite, dit-il en s'adressant à la compagne de Christoval; j'ai à parler à ce garçon, et je désire rester seul avec lui; retourne chez toi, et sois sans crainte, ton père ne te fera rien, dis-lui que je le lui défends, et console-toi; je dirai en ton intention quelques messes pour le pauvre Pedro Gomez.

La jeune fille se hâta de baiser respectueusement la main du moine, et sans répondre un mot, obéit et sortit de l'église.

A présent que nous sommes seuls, reprit fray Francisco, après que la bonne Anselma eut disparu,

à présent que nous sommes seuls, dis-moi, mon fils, que veux-tu faire ?

Hé, le sais-je moi-même, révérend père, répondit Christoval. J'avais pensé rester d'abord ici, jusqu'à ce que la première rumeur fût un peu apaisée, et ensuite il me faudra bien peut-être passer la mer, et aller à la Havane ou ailleurs.

Rester ici, mon fils ! y penses-tu ? tu n'y serais pas en sûreté un quart d'heure encore ! dit le religieux en souriant avec amertume.

Eh quoi ! mon père, les alguasils et les miliciens oseraient-ils profaner ce saint asile ?

— Profaner ce saint asile, mon fils, et tu t'en étonnerais ! ne sais-tu pas, pauvre innocent, que la constitution a supprimé le droit d'asile des églises ?

Oui, continua-t-il, avec une indignation toujours plus véhémement, ils ne se feront aucun scrupule de violer la maison de Dieu, de t'arracher de l'autel même de la mère du Sauveur, les francs-maçons, les impies, les juifs, les athées, qu'ils sont !

La sainte colère du moine l'avait emporté si loin que sa voix retentissait avec éclat dans l'église ; il la baissa tout à coup, et reprit d'un ton plus hypocrite : Bien plus, Christoval, je suis forcé de te prier de sortir au plus vite de cette église, pour éviter le scandale ; car les misérables sont sur tes traces, et ils ne tarderaient pas à exécuter leur sacrilège attentat.

C'en est donc fait, et mon heure est venue, dit d'une voix sourde le malheureux jeune homme; mais avant que je ne sorte d'ici et que je n'aille me livrer aux mains des alguasils, daignez recevoir ma confession, mon père, et me donner ensuite votre sainte absolution.

— Tu es un grand pécheur, mon fils, et la sainte Église ne peut te relever de tes crimes qu'à certaines conditions : il faut que tu te consacres à son service!

— Et je ne demande pas mieux, dit Christoval, mais comment le puis-je?

Comment? mon fils! en te ralliant aux défenseurs de la sainte Église, en te vouant à combattre ses ennemis; assez long-temps la religion a été insultée, foulée aux pieds par la sacrilège constitution; assez long-temps les ames pieuses ont souffert la honte et l'outrage; assez long-temps les prêtres du Seigneur ont été incarcérés, assassinés, martyrisés... et par qui? par ces maudits libéraux, ces francs-maçons, ces athées, qui nous ont imposé leur constitution, cette invention du démon, apportée de l'enfer pour notre perdition à tous; oui, qu'ils soient maudits, et que leurs œuvres tournent à leur damnation éternelle, amen!

Le digne père avait de nouveau haussé la voix, et soit entraînement, soit feinte, il paraissait vouloir continuer ses malédictions, sans se soucier

beaucoup qu'on l'entendît dans l'église ; mais il fut interrompu par Christoval :

Hélas ! révérend père, je m'efforce en vain de vous comprendre. Il n'y a rien, que je sache, dans la constitution contre notre sainte religion catholique, apostolique et romaine, et je n'ai pas appris qu'on eût encore enlevé un seul cheveu à aucun de ses serviteurs. Il y a parmi les libéraux eux-mêmes bien des pieux catholiques, aussi assidus aux offices et aux bonnes œuvres que moi-même et nous autres contrebandiers. Et puis, le roi aurait-il juré la constitution, si elle était aussi infame que vous dites ?

Pauvre ignorant ! reprit le moine, ne sais-tu donc pas que le roi est prisonnier, et qu'il a été forcé de la jurer, cette œuvre d'enfer, que son cœur désavoue ?

— Le roi prisonnier ! révérend père, et comment cela se peut-il ? n'a-t-il donc plus ses gardes et sa nombreuse armée ? tenez, vous voulez rire, je le vois bien ; et quant aux miliciens et à la constitution, je suis loin de les aimer, cela est vrai, mais cependant il peut y avoir aussi du bon là-dedans, si ce n'étaient leurs lois contre la contrebande... d'ailleurs quel rapport tout cela a-t-il à ma position présente ? J'ai bien assez ici de mes affaires, et quand il ne s'agit de rien moins que de sauver mon cou, je suis bien bon de raisonner sur les affaires de l'État.

Le père Francisco l'avait écouté avec impatience, et éclata enfin : Écoute, mon garçon, tu as parlé comme un docteur, et je vois d'où vient le vent.

Ce vieux père Hilario, je le sais, prêche toujours ainsi ses ouailles, et à l'entendre on dirait que l'église doit uniquement prier et souffrir; mais vois-tu, il n'est pas ici à présent, ton digne Hilario, et moi je veux aussi à mon tour te dire ma façon de penser. Écoute donc : si tu ne veux pas faire ce que je te dis, midi ne seront pas sonnés que tu auras le plaisir de te voir en prison les fers aux pieds et aux mains, et avant huit jours tu figureras sur la place de Santo-Domingo, certain collier peu gracieux autour du cou, et serrant de manière que tes dents et tes membres craqueront de compagnie et tout cela en l'honneur de ta belle et innocente constitution ! Calcule donc; car si la sainte Église peut tout, elle ne veut cependant accorder ses grâces qu'à ceux qui se vouent à sa défense. Surtout point d'absolution pour ceux qui tiennent à la sacrilège constitution.

Ne me maudissez pas, mon père, s'écria Christoval épouvanté, ce que j'ai dit n'était pas à mauvaise intention. Je sais fort bien ce qui m'attend, tout comme si déjà la *garrote*¹ me tenait autour du cou,

1 Supplice ordinaire des meurtriers en Espagne.

et même si je n'étais pas dans la triste situation où vous me voyez, je serais toujours prêt à faire les volontés de la sainte Église. Ainsi plus de préambule; dites vite ce qu'il faut que je fasse, et le plus court sera le mieux, ajouta-t-il en regardant avec inquiétude vers la porte.

Je suis, moi et une douzaine de bons gaillards andalous, bien montés, bien armés, et déterminés comme moi, tout prêts à obéir aux ordres de notre mère l'Église, et quoique je ne sache pas comment, si par nous l'Église et le roi sont sauvés, je ne demande pas mieux. Que faut-il donc faire, encore une fois?

Bien, bien, mon fils, bien, dit fray Francisco, en reprenant le ton de l'amitié, je n'attendais pas moins de la piété d'un enfant de Benameri; sois donc sans inquiétude, et laisse-toi guider par moi; viens, je vais d'abord te faire évader sûrement, et à présent, ajouta-t-il en souriant avec gaillardise, si tu as quelque chose à faire dire à une certaine Dolores, je te sais aussi une sûre occasion; mais viens, mon fils, mon cher fils.

Et le moine recruteur s'apprêtait à sortir de l'église, entraînant par la main le jeune homme; mais celui-ci l'arrêta par le pan de sa robe, et reprit humblement: ne m'entendez-vous pas auparavant à confesse, mon père? Sans doute, dit le religieux, mais dépêche-toi, mon cher enfant, d'ailleurs je sais déjà le plus

gros de tes péchés, et on peut y remédier, ainsi abrègé; en même temps il entra dans un confessional, appliqua avec un peu d'impatience l'oreille à une petite ouverture pratiquée sur le côté, tandis que Christoval agenouillé en dehors, lui débitait par cette ouverture la longue kyrielle de ses péchés.

Une Junte de la foi.

Rojas n'avait pas tardé à reconnaître que ses *affaires à Cordoue* étaient beaucoup plus difficiles et plus longues qu'il ne l'avait d'abord pensé. Il ne pouvait concevoir que ses soins fissent si peu d'impression sur Dolores; car le jeune milicien ne manquait pas d'une certaine bonne opinion de lui-même, et il éprouvait en cette occasion une cruelle mortification. Ce qui contribuait encore à lui rendre la pilule plus amère, c'est que Dolores, loin de lui témoigner le moindre éloignement, montrait au contraire à découvert le plaisir qu'elle éprouvait dans sa société: elle riait, folâtrait avec lui; mais le pauvre garçon aurait voulu plus que cela, et cette gaieté confiante et enfantine de Dolores lui paraissait peu compatible avec l'amour qu'il aurait voulu inspirer. Antonio lui-même en était chagrin; car il n'eût pas été fâché qu'un autre amour ôtât du cœur de sa jeune sœur le souvenir de Christoval, et au lieu de cela il ne la voyait traiter le jeune et brillant Rojas qu'en ami, en compagnon de jeux. Force lui était donc d'attribuer la gaieté qu'elle laissait paraître à sa sécurité sur la position actuelle de Christoval; car le bon frère savait qu'elle en recevait souvent des nouvelles par Paquita, que sa profession nomade

mettait tour à tour en contact avec les villes et les nombreux asiles de proscrits ; ceux-ci redoutant beaucoup moins ses yeux noirs que les souquenilles noires des alguasils et escribanos.

Heureusement peut-être pour le jeune volontaire national, les évènements politiques de la péninsule l'arrachèrent bientôt aux vaines occupations d'un amour contrarié. Ils devenaient assez graves pour réclamer de la part d'un patriote l'oubli complet de toutes autres affections, et ce dévouement absolu à la chose publique, qui eût sauvé l'Espagne, si tous les libéraux en avaient été animés comme le bon Rojas. Il n'entre pas dans notre plan de détailler au long les causes de ces évènements, et nous nous bornerons à quelques mots seulement là-dessus.

Les fautes du gouvernement, l'aveuglement des uns, la perfidie des autres, avaient peu à peu amené les libéraux espagnols à se diviser en deux camps ennemis ; les uns sous le nom de modérés, les autres sous celui d'exaltés.

Les modérés, à l'époque dont nous parlons, étaient le parti triomphant, toutes les places, tous les postes de confiance étaient pour eux, et eux seuls étaient alors les conseillers, les guides du gouvernement. Ils accusaient les exaltés de vouloir renverser la constitution et établir en place une république, et cette crainte, réelle ou feinte, inspirait toutes

leurs mesures. De là une sorte d'oubli des serviles, une sorte d'inquisition contre les exaltés, qui s'attachait à eux jusques dans l'intérieur de leur famille, et les poursuivait à outrance, comme si eux seuls étaient les ennemis de la constitution, et qu'il n'y eût point d'ennemis plus à craindre encore pour elle dans le vieux parti de l'ancien régime.

Les exaltés de leur côté n'étaient pas en reste de reproches et d'invectives. A les en croire, les modérés ne voulaient rien moins au contraire que le renversement de cette constitution qu'ils feignaient de défendre, et le rétablissement de l'ancien despotisme, ou, ce qui à leurs yeux revenait au même, la division en deux chambres, comme en France et en Angleterre.

Ils pensaient que contre ce danger l'on ne pouvait déployer trop d'énergie, trop de vigueur, et que d'ailleurs, avant de songer à réformer la moindre chose à la constitution, il fallait en exterminer tous les ennemis, les serviles surtout.

La société des francs-maçons était regardée comme le lien central du parti modéré, et les clubs de *comuneros* comme les foyers du parti exalté.

Pendant que les libéraux étaient ainsi aux prises entre eux, les serviles avaient tout loisir de comploter la chute des uns et des autres, et déjà sur les frontières se reformaient avec plus d'audace que

jamais les débris si souvent battus des bandes de la foi, tandis que les chefs de ce parti continuaient à se montrer audacieusement à la cour du monarque constitutionnel, et conspiraient contre la constitution jusque dans le palais et la chambre même de ce prince, qu'eux seuls avaient le privilège d'entourer.

Ceux qui n'ont pas été à même de connaître par eux-mêmes à quel point l'absence totale de police se faisait sentir en Espagne après le renversement de l'inquisition, cette police terrible et si long-temps unique dans la péninsule, ne concevront jamais avec quelle sécurité les ennemis du régime constitutionnel pouvaient se livrer à leurs complots et machiner d'un bout de l'État à l'autre la ruine de leurs trop confians adversaires.

Et, en effet, la malheureuse Espagne avait si long-temps gémi sous la terrible police et l'espionnage infame de l'inquisition, que les réformateurs avaient dû reculer devant l'idée de rétablir à leur profit un système d'administration aussi odieux; et ils n'avaient que des moyens répressifs et non préventifs à opposer aux attaques de leurs ennemis.

Que le lecteur ne s'attende donc pas à ce que nous l'introduisions dans de sombres cavernes, des souterrains secrets ou de mystérieuses forêts, pour le rendre témoin des conciliabules des serviles; loin

de là, nous le conduirons simplement dans un couvent de Franciscains, situé au milieu de Cordoue, et presque en face de l'hôtel du gouvernement constitutionnel.

Ce fut là que dans une matinée du mois de Juillet 1822 se rassemblèrent les chefs du parti, pour délibérer en commun sur les opérations à tenter. La composition de ce conseil de guerre présentait les élémens les plus hétérogènes. D'une part quelques ecclésiastiques séculiers, revêtus de leurs soutanes noires, un plus grand nombre de moines de divers ordres, et étalant une grande variété de frocs, soit blancs, soit bruns, soit gris. Les places d'honneur étaient, comme de raison, pour ces derniers, et les prêtres des paroisses se tenaient modestement sur le second plan, presque confondus avec les bourgeois et autres laïques, qui formaient le tiers-état de cette espèce de cortès générales du parti. La présidence de l'assemblée avait été déferée à notre vieille connaissance le révérend père Francisco, et il siégeait avec gravité au haut bout d'une table massive et de forme antique, sur laquelle étaient négligemment jetés un grand nombre de lettres décachetées, des projets de proclamations et autres paperasses. Deux ou trois personnages, mis comme de simples bourgeois, mais qu'aux égards dont ils étaient l'objet, on reconnaissait aisément pour des hommes de haut rang,

avaient seuls obtenu l'honneur de siéger à la table du conseil, à côté des moines, au lieu de rester confondus avec la foule des laïques. Ils paraissaient cependant se tenir aussi dans une respectueuse déférence vis-à-vis des révérends pères; mais un observateur exercé eût facilement discerné que cette humble attitude était moins l'effet d'un respect véritable que d'une adroite politique, destinée à en imposer tant aux moines eux-mêmes, qu'à la populace qu'on voulait soulever par leur moyen. En effet, dans le fond de l'appartement se montrait un grand nombre de gens des basses classes et de paysans, principalement d'habitans des montagnes de Ronda, qu'il était aisé de reconnaître à leurs visages cuivrés et farouches, à leur maigreur et à leurs haillons. A côté d'eux s'était placé un jeune homme dans l'élégant costume de *majo*, c'était Christoval. Il paraissait regarder cette scène d'un œil assez indifférent, et ne se gênait pas pour exprimer à ses voisins les sentimens qu'elle lui inspirait : Que diable me fait tout cela ! leur disait-il, qu'on me donne seulement mon indulgence plénière, et les mille *douros*¹ qu'on m'a promis, et je ferai tout ce qu'ils voudront ! mais de par tous les saints qu'ils se dépêchent, car il me

¹ Le douro ou piastre vaut cinq piécettes d'Espagne, un peu plus que cinq francs de notre monnaie.

tarde de les tenir, ces douros, et d'acheter avec cela le coteau de vignes du voisin Rebollo, pour épouser ensuite ma pauvre petite Dolores. Toutes ces folies m'ennuient, en vérité, et Dolorita s'impatiente, la pauvre enfant!

— Deux officiers se présentèrent alors devant le digne aréopage, et ils en furent accueillis avec de grandes démonstrations de joie et de déférence.

Le premier était le comte de Torrelaguna, colonel du régiment de milice provinciale en garnison à Cordoue : c'était un gentilhomme de la vieille roche, qui, sous l'ancien régime, avait tenu à grand honneur d'appartenir en qualité de familier à la sainte inquisition, et qui ne voyait de salut pour l'Espagne que dans le retour de cet ancien régime. Il s'était fait fort de gagner son régiment à la cause de la foi, et quoiqu'il ne jouît pas d'une grande réputation d'habileté, même dans le parti qu'il voulait servir, on regardait cependant son acquisition comme très-précieuse, et on lui témoignait en conséquence la plus haute considération, tant à cause de l'influence qu'on espérait tirer de l'autorité de son nom et de son grade, que parce qu'on pouvait compter de sa part sur une obéissance aveugle et un dévouement à toute épreuve.

L'autre officier était le capitaine Mendizabal. Il se tenait un peu en arrière de son acolyte, et à l'air moqueur avec lequel il toisait chacun des assistans,

on eût dit qu'il s'étonnait lui-même de se voir en pareille compagnie.

Mendizabal n'avait pas plus d'opinion politique arrêtée que le pauvre Christoval. Il s'était jeté dans le parti des serviles par dépit de n'avoir pu jouer un rôle important dans le parti contraire, différentes circonstances, qu'il est inutile de relater ici, l'ayant empêché de se faire affilier à temps au club militaire formé par Quiroga et Riégo. Des querelles particulières qu'il eut ensuite avec quelques-uns des principaux membres de ce club, en lui faisant perdre l'espoir d'y conquérir l'influence dont son ambition avait besoin, l'avaient déterminé à se rallier au général Freyre, qui, à cette époque précisément, informé des complots qui se tramaient, s'occupait d'aller à leur recherche; il y fut puissamment aidé par Mendizabal, et ce dernier acheva par cette désertion de s'ôter toute chance de rapprochement avec le parti libéral. Il en éprouva bien ensuite des regrets, lorsque ce parti eut définitivement triomphé; mais il n'était plus temps : toutes les avances qu'il fit aux chefs constitutionnels restèrent sans résultat, et il dut se contenter de partager le sort du corps des carabiniers où il servait, et de descendre avec lui de la garde dans la ligne, au lieu de l'avancement auquel il aspirait.

Le parti de la cour et de la réaction avait habile-

ment profité de son mécontentement pour essayer de se l'attacher; il y avait mis d'autant plus d'intérêt qu'il connaissait l'influence que la bravoure et les connaissances de Mendizabal lui donnaient sur ses soldats. On ne pouvait d'ailleurs douter d'en avoir bon marché, pourvu qu'on excitât son intérêt personnel, et vu ses antécédens, c'était chose facile.

En effet, déjà auparavant Mendizabal avait montré combien il lui en coûtait peu de passer d'un camp à l'autre. A l'époque où le corps d'armée de la Romana, confiné au fond de la Suède par la politique du conquérant de l'Europe, parvint à s'échapper pour répondre à l'appel de la patrie en armes contre l'étranger, Mendizabal, au lieu de suivre ses compagnons d'armes dans leur désertion, si toutefois l'on peut donner un pareil nom à l'accomplissement du plus saint des devoirs, Mendizabal, dis-je, préféra désertir réellement en allant se ranger sous les drapeaux français. Il fut en conséquence placé avec avancement dans ce petit corps d'Espagnols qui continuèrent à servir dans le Nord le dominateur de leur patrie, tout en regrettant, au moins la plupart d'entre eux, de ne pouvoir le combattre dans le Midi. Il fit avec l'armée française la guerre de Russie, et lorsqu'à la suite de cette désastreuse campagne l'empereur russe forma de tous les prisonniers espagnols des corps destinés à renforcer ses propres

armées, Mendizabal ne fut pas des derniers à y prendre rang, et mérita ainsi par une nouvelle défection, et, il faut le dire aussi, par sa bravoure, d'être placé à la restauration de Ferdinand VII dans les Carabiniers de la garde royale d'Espagne.

On aurait tort cependant de conclure des détails que nous venons de donner, que cet homme fût absolument sans autre intérêt que ceux de son égoïsme, et surtout qu'il n'eût point d'amour pour sa patrie. Il n'est pas d'Espagnol qui n'en soit pénétré; il faut rendre cette justice à ce peuple. Mendizabal aimait donc son pays, il voulait son bien, pourvu qu'il pût s'accorder avec le sien propre, mais surtout il le voulait d'une autre manière que la plupart de ses compatriotes des deux partis extrêmes. Sa longue habitude du service et de la discipline militaire, les principes qu'il avait puisés au milieu des serviteurs et des courtisans de Napoléon; enfin, il faut bien l'avouer, l'expérience des malheurs qui étaient résultés pour l'Espagne des fautes et des vaines théories des différentes fractions libérales, lui avaient de plus en plus persuadé que le régime du pouvoir absolu était le seul qui convînt à sa patrie, et qu'il n'y aurait de salut pour elle que dans le joug de fer d'un second Napoléon.

Mais où le trouver, ce second Napoléon? Les siècles, il le savait, n'en produisent pas à chaque

instant, et son ame fière ne se serait pas accommodée d'un despote vulgaire. Cette conviction lui donnait souvent une sorte de rage; car il était loin de reconnaître dans les meneurs du parti auquel il avait été forcé de se vouer corps et ame, rien de ce grandiose, de ce sublime, qui seul aurait embelli à ses yeux le pouvoir absolu, et il rougissait maintes fois, lui qui avait eu l'honneur de servir dans les armées du plus grand conquérant des temps modernes, d'être aujourd'hui réduit à ourdir de misérables intrigues avec des moines et des prêtres, et à guerroyer sans gloire à la tête de quelques paysans superstitieux.

— Lorsque tous les conjurés furent successivement arrivés, le père Francisco se leva; promenant sur l'assemblée un regard de triomphe et de satisfaction :

Loués soient la Sainte-Trinité et le bienheureux Saint-Jacques! s'écria-t-il, le jour est venu, mes frères, de courir au combat, et de montrer qui nous sommes! Ces lettres que vous voyez ouvertes devant moi, et les rapports verbaux de nos émissaires, nous annoncent que dans ce moment même la vaillante garde de notre Roi a secoué le joug des cortès, et est en pleine insurrection! A cette heure Madrid est peut-être déjà délivrée de ses oppresseurs, à cette heure peut-être la religion est

vengée, et l'infame Riégo suspendu à la potence qu'il mérite. A Valence, à Grenade, à Tolède, à Si-guenza, en Aragon, en Catalogne, en Navarre, partout à cette heure nos frères sont en mouvement, et peut-être déjà aux prises avec les ennemis de la foi ! Le grand jour est arrivé, le jour qui doit à jamais assurer le triomphe de notre sainte religion ! Mes frères, marchons tous aussi, et montrons-nous dignes à notre tour d'être comptés parmi les héroïques défenseurs du trône et de l'autel !

Puis, se tournant vers Christoval, il ajouta : Dis-nous, mon enfant, pour quand peux-tu nous promettre d'être ici avec les tiens ?

Christoval s'inclina avec respect et faisant deux pas en avant, répondit : avec votre permission, révérend père, je ne vous serai d'aucune utilité ici, — dans la ville — je le voudrais même, que je ne le pourrais pas : car, à vous parler franchement, je doute qu'aucun de mes drôles veuille m'y suivre. Toutes les prières et les promesses du monde ne les feraient pas sortir de la montagne ; mais, si c'est votre bon plaisir, je m'engagerai en mon nom et au leur à ce que, d'ici à après-demain soir il n'y ait plus une pierre de la constitution sur pied, plus un milicien en vie depuis Ronda jusqu'à Medina-Sidonia. Fiez-vous à moi pour cela, au plus tard après-

demain soir ils seront tous ou désarmés ou pendus!

Pendus, pendus! c'est cela, mon fils, s'écria en riant le benin Francisco, chiens morts ne mordent plus¹!

Mais, reprit alors le père Domingo, prieur du couvent où se tenait le conseil de guerre, à quoi bon ces mesures, mes frères, et que nous servira ici à Cordoue, qu'on ait assassiné quelques pauvres miliciens sur les routes?

N'en déplaise à votre révérence, seigneur prieur, interrompit à son tour Mendizabal, en toisant le digne ecclésiastique d'un air tant soit peu impertinent; cela nous servira beaucoup au contraire. Et quant à votre beau projet de nous rassembler tous ici dans la ville pour nous y tenir en lesse jusqu'à ce qu'on vienne nous y assiéger, je vous ai déjà démontré cent fois qu'il ne pouvait en être question. C'est à vous à voir comment vous en finirez avec la poignée de volontaires qui sont ici en garnison, et vive Dieu, qu'avez-vous besoin de craindre et de nous appeler tous à votre secours pour si peu de chose? N'avez-vous pas ici votre digne maître Morla, et toute la canaille de la ville à votre disposition? ce qui n'est pas peu dire, Dieu

¹ *Muerto el perro, muerta la rabia* (mort le chien, morte est la rage), proverbe espagnol.

merci ! Et croyez-vous, mes révérends, que, pour vos beaux yeux, je viendrai m'engager avec mes braves cavaliers dans les rues étroites et tortueuses de la ville, afin de les y faire tous fusiller comme des chiens hargneux ? Encore une fois et pour la dernière, ou laissez-moi faire mon métier, et ne vous mêlez pas d'affaires où vous n'entendez goutte, ou, au nom de tous les diables, laissez-moi me retirer du jeu. Pas un de mes soldats ne montrera ses moustaches dans les rues de votre maudite ville, si ce n'est pour les traverser au plus vite ; çà, je vous en réponds. Au contraire, il faut que le régiment de milice provinciale qui est ici vienne nous rejoindre, et que nous marchions ensemble en nettoyant tout sur notre chemin jusqu'à Madrid, pour nous y réunir à la garde. A Madrid seulement peuvent être frappés les grands coups, et n'en déplaise au père Francisco, cela n'est pas si aisé qu'il le dit. La garde seule, affaiblie et démoralisée comme elle l'est, ne peut guère se passer de notre concours. — Et quant à vous, jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Christoval, votre besogne doit consister à faire assez de bruit avec votre bande pour nous procurer une diversion pendant que nous marcherons sur Madrid. Vous tromperiez fort la bonne opinion que j'ai de vous, si d'ici à quatre semaines vous n'aviez point balayé toutes les routes depuis Séville jusqu'à Cadix,

et ne pouviez pas tenir en échec pendant tout ce temps les régences de ces deux villes, — et cela, supposé même que vous n'obteniez aucun renfort. — Grand merci pour l'honneur que vous me faites, seigneur capitaine, répondit Christoval, je tâcherai de le mériter par ma conduite.

Après quelques contestations le plan de Mendizabal fut agréé : mais, reprit cependant le père Francisco, où en sommes-nous maintenant avec les moyens d'exécution? Votre Excellence, dit-il au comte de Torrelaguna, peut-elle nous garantir la coopération de son régiment?

Je suis garant, répondit celui-ci, qu'il est prêt à me suivre contre les ennemis de notre sainte religion et de sa Majesté le Roi catholique.

Et vos carabiniers, seigneur capitaine? continua le moine en s'adressant à Mendizabal.

— Je répons de l'escadron que je commande, seigneur moine, lui répondit à son tour l'orgueilleux militaire, mais d'un ton de mauvaise humeur, qui faisait voir combien il était blessé de s'entendre adresser de pareilles questions par un prêtre; je répons de mon escadron, encore une fois, mais quant aux autres, je ne veux pas en être garant, quoique je sois sûr que nous y trouverons au besoin des gaillards tout prêts pour un coup de main. Nous sommes tous mécontents au régiment, et dis-

posés à venger l'insulte que notre corps a reçue : quant à vos grandes phrases, nous nous en moquons ; je ne vous dirai donc pas d'avance ce que nous ferons ou ne ferons pas ; vous le verrez de reste quand nous serons à l'œuvre, et le plus tôt sera le mieux !

Seigneur capitaine, grommela alors un vieux curé qui jusques-là avait gardé un modeste et religieux silence, si vous aviez été plus assidu à conduire vos soldats à la messe et à confesse, ils seraient à présent encore mieux disposés pour notre sainte cause !.....

— De par tous les diables ! vous me venez bien avec vos sermons, vieux radoteur, interrompit Mendizabal ; me tenez-vous pour un de vos imbécilles ordinaires, s'il vous plaît ? Du bon et bel argent, voilà ce qui dispose mes braves, et ils se moquent de toutes vos messes et vos confessionnaux ! Gardez ces momeries pour les fantassins provinciaux du noble comte, s'ils s'en amusent, mais non pour les carabiniers !

Un murmure d'indignation s'éleva aussitôt dans l'assemblée. — Le juif ! — le maudit *afrancesado* !

1 *Afrancesado* : ce nom se donnait dans la guerre de l'indépendance aux partisans du roi Joseph et des Français. Depuis lors il a successivement désigné dans la bouche des *serviles*, d'abord les partisans de la révolution, et en dernier lieu ceux de la modération et des principes proclamés dans l'ordonnance d'Andujar.

— il ne vaut pas un cheveu de plus que les francs-maçons et les comuneros ! Et parmi les ecclésiastiques circulait déjà sourdement le nom d'inquisition.

Mais Mendizabal ne parut pas effrayé de ces signes de colère. Inquisition ! s'écria-t-il en haussant les épaules, nous n'en sommes pas encore là, mes pères, ni vous non plus ; et remarquez bien ce que je vais vous dire, je n'aurais qu'un mot à prononcer, et mes soldats sabreraient aussi bien vos héros de la foi, qu'ils vont à ma voix sabrer les miliciens nationaux. Mais à quoi bon toutes ces disputes ? Je ne crains pas de vous en attester vous-mêmes, vous avez besoin de mes services, et peut-être plus que moi des vôtres ; ainsi calmons-nous, et voyons ce qui nous reste à faire.

Les gens sensés parmi les conjurés comprenaient fort bien que Mendizabal avait raison, aussi ils se hâtèrent d'apaiser les murmures et les plaintes des fanatiques. Peu à peu le calme se rétablit, et il fut convenu que le lendemain au soir la milice provinciale et les carabiniers se mettraient en marche pour Madrid sous le commandement du comte de Torrelaguna, tandis que la population des campagnes et la basse classe des villes seraient excitées à s'insurger par les prédications des moines et l'exemple de Christoval et de ses complices. Quant aux mesures à prendre ensuite, on tomba seulement d'accord sur deux

points : le premier, d'établir une junte provisoire de gouvernement sur l'ancien pied, et au nom du Roi absolu; le second, de laisser la populace se porter d'abord à tous les excès, afin d'exalter davantage ses passions, et de se défaire par son moyen du plus possible de libéraux.

L'exécution de ce plan ne paraissait pas d'ailleurs devoir éprouver de grandes difficultés. Le seul régiment de ligne vraiment dévoué à la constitution qui fût dans la contrée, était celui d'Alcantara, et tant à cause de ses opinions trop exaltées, qu'à cause de ses rixes journalières avec les carabiniers, on l'avait réparti par petits détachemens dans plusieurs petites villes des environs.

Quant à la milice nationale de Cordoue, on espérait en avoir bon marché. De longue main on s'était occupé à désorganiser ce corps, et grâce à l'aveugle confiance du gouvernement, on y était successivement parvenu, de telle sorte qu'il ne comptait plus à cette époque qu'environ huit cents hommes d'infanterie, et une cinquantaine de cavaliers, pleins de ferveur et de dévouement, il est vrai, mais la plupart jeunes gens inexpérimentés et surtout indisciplinés, appartenant aux hautes classes de la société, et peu disposés sans doute à compromettre leur fortune et leur vie dans une lutte corps à corps avec la populace et les paysans.

Antonio Lara, qui, par ses relations à Madrid et son rang distingué dans la société des francs-maçons, se trouvait appelé à exercer rien moins qu'une faible influence sur les chefs du parti constitutionnel de Cordoue, avait inutilement essayé de les éclairer sur leurs véritables intérêts et les dangers de leur position.

Il avait mis tout en œuvre pour tâcher d'opérer un rapprochement entre les *comuneros* et les francs-maçons; mais sa négociation échoua des deux côtés. Les uns et les autres étaient trop aigris réciproquement pour vouloir entendre à des paroles de paix, ni même de trêve.

Il rencontra sur sa route tant d'obstacles inattendus, tant de défiances et de petitesesses des deux parts, qu'il dut finir par perdre tout espoir de réussite; le danger commun seul, et un danger terrible, imminent, comme par exemple une attaque des serviles, qui assurément ne ménageraient pas plus les modérés que les exaltés, un pareil évènement seul offrait encore quelque chance de réconciliation entre les libéraux. Mais ne serait-il pas alors trop tard, et auraient-ils encore le temps de se réunir en forces contre l'ennemi commun, décimés et désarmés comme ils l'étaient les uns par les autres?

Ces considérations, si simples cependant, ne paraissaient frapper que l'esprit juste et droit d'Anto-

nio, tant une sorte de vertige s'était emparée de tous les autres. Il est vrai de dire que sa pacifique négociation eût peut-être réussi sans une négociation en sens contraire, qui était entamée auprès des exaltés. Le conducteur de cette contre-intrigue était ce même Ballejo, qui avait voyagé de Castille en Andalousie sous le simple habit de milicien national, avec Antonio et le mayoral Ramon.

Cet homme, comme le découvrit bientôt le bon Lara, était envoyé par le club central des comuñeros de Madrid pour ranimer l'énergie et l'ardeur de leurs affiliés des provinces, et il paraissait exercer sur eux une grande influence. Quant au fond de son caractère, Antonio fut loin d'en découvrir aussi facilement la clef; mais il ne pouvait douter qu'il ne réunît à beaucoup d'adresse et de prudence dans la conception de ses plans, une forte et vive énergie pour leur exécution.

L'émeute de Cordoue.

L'après-midi du jour destiné par les conjurés à l'exécution de leurs complots, Antonio était allé prévenir son hôtesse qu'elle n'eût pas à l'attendre pour souper, parce qu'il rentrerait probablement fort tard. A ces mots Dolores, qui depuis deux jours avait déjà à différentes reprises manifesté une inquiétude fort extraordinaire, se jeta au cou de son frère, et le conjura avec larmes et prières de ne point sortir, ou du moins de rentrer avant le coucher du soleil. Et comme Antonio, étonné de son opiniâtreté à lui demander une chose en apparence si peu importante, la questionnait et la plaisantait à ce sujet, elle parut tout à coup embarrassée, et garda un mystérieux silence.

Supposant alors que c'était quelque caprice de jeune fille, Antonio ne s'en embarrassa pas plus long-temps, et s'apprêta à sortir de la maison; mais il n'avait pas fait deux pas vers la porte, que Dolorita s'élança de nouveau au-devant de lui, s'accrocha à ses vêtemens, recommençant à le supplier et à faire tous ses efforts pour le retenir. Enfin, vaincue par son effroi et son amour fraternel, elle avoua, après bien des hésitations, que la veille au soir elle avait rencontré Christoval à la cathédrale, et que là, dans un très-court entretien, il l'avait suppliée de ne point

sortir dans la soirée du lendemain, parce qu'il devait y avoir du bruit dans la ville; mais, ajouta-t-elle, Christoval m'a tant priée de n'en rien dire à personne, m'assurant que sa propre sûreté en dépendait, que tu auras bien tort, mon frère, d'abuser de ma confiance; d'ailleurs, puisque Christoval s'en mêle, ce pauvre jeune homme, tout ce qui va se passer ne pourra être qu'à bonne intention; et là-dessus elle se remit à supplier au nom de tous les saints son frère de rester à la maison.

Antonio n'avait garde d'en rien faire; il parvint par une adroite manœuvre à se débarrasser des bras délicats qui le retenaient, et se hâta de sortir de la maison, en promettant d'ailleurs d'être de retour dans un instant.

Aussitôt il se rendit chez le chef politique de la province. Le conseil de régence était précisément rassemblé, et occupé à lire plusieurs dépêches récemment arrivées de Madrid.

Il exposa ce qui lui était arrivé, et les inductions qu'on pouvait en tirer. Chacun de se récrier, et de le remercier de son avis. Mais lorsqu'il s'agit de prendre un parti, personne ne put s'accorder. En vain Antonio proposa-t-il d'assembler la milice nationale et d'envoyer de suite aux divers détachemens du régiment d'Alcantara l'ordre de se porter immédiatement sur Cordoue. L'un trouvait ces

mesures trop prématurées, l'autre trop tardives au contraire, et ils étaient encore à disputer que de sourdes clameurs partant des faubourgs leur annoncèrent que déjà la populace était en fermentation. Aussitôt la plupart se séparèrent, effrayés, interdits, et sans avoir rien décidé.

Antonio sortit la rage dans le cœur, et presque désespéré : il n'avait pas fait trois pas hors de l'hôtel du gouvernement, qu'il rencontra son ami Rojas, donnant le bras à Ballejo, et devisant gaiement selon sa coutume. Il leur fit part de ce qui se passait, et supplia Ballejo d'user de son influence sur son parti, pour l'engager à prendre les armes et à faire quelques dispositions de défense. Mais celui-ci, comme s'il se défiait d'un pareil avis, donné par un homme du parti des modérés, répondit froidement : nous verrons!... il faut attendre ! L'impatient Rojas ne put tolérer plus long-temps un pareil flegme : es-tu fou, Ballejo ! s'écria-t-il, attendre, toujours attendre, c'est bien le cas maintenant. Aux armes ! Courons faire battre la générale, assembler la milice nationale, désarmer les carabiniers à leur caserne, et puis faire danser le fandango à ces poltrons de l'*ayuntamiento*, qui veulent nous laisser égorger comme des moutons ou des ânes ! Allons, allons, partons. Un instant, jeune homme, reprit encore Ballejo en le retenant par le bras, puis s'adressant

à Antonio : êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

Aussi sûr que je le suis de mon existence ! répondit celui-ci impatienté à son tour. Ballejo continua à l'examiner quelque temps d'un air défiant ; puis, comme délivré de ses soupçons, il lui tendit la main : don Antonio, touchez là ; je n'oublierai point ce que vous faites aujourd'hui, vous avez sauvé la patrie ! A présent, mes amis, voici, je crois, ce qui nous reste à faire : nous ne crierons pas aux armes, nous ne sonnerons pas le tocsin, comme le veut cet écervelé de Rojas ; ce tapage ne servirait qu'à donner l'éveil à nos ennemis, et à nous mettre à dos ces chiens de modérés de la régence, qui ne se feraient nul scrupule, si nous violions leurs ordres et commençons le train, de lâcher dessus nous les carabiniers, comme si nous étions des serviles. Allez, je les connais assez, il faut savoir se passer d'eux sans avoir l'air de méconnaître leur autorité et de nous mettre à leur place ; autrement, encore une fois, nous nous les attirerions aussi sur les bras. Ainsi point d'appel aux armes, point de bruit, s'il vous plaît ; courons discrètement prévenir nos frères, et rendons-nous le plus mystérieusement possible aux divers postes de la milice nationale. De cette manière chaque poste sera renforcé et sur ses gardes, et lorsque les serviles croiront nous surprendre, ils seront bien reçus, — et main-

tenant adieu, don Antonio ! — vous, Rojas, suivez-moi, et silence !

Antonio réfléchit que ce qu'il avait de mieux à faire pour le moment, était de rentrer chez lui et d'attendre l'évènement. Le plan de Ballejo lui paraissait, sinon tout-à-fait sûr, du moins plus rationnel que tous les autres ; en conséquence il reprit le chemin de son logement. Le premier objet qu'il aperçut en rentrant fut sa pauvre petite sœur agenouillée et sanglotant devant un grand crucifix, adossé contre l'un des murs sans tapisserie de la salle, et leur seul ornement. Aussitôt qu'elle reconnut son frère, elle jeta un cri de joie, et rassurée sur son sort, elle reprit bien vite toute sa gaieté, s'occupant avec toute la grâce de son âge et de son sexe, à dissiper les sombres inquiétudes qu'il laissait lire sur son front.

Ballejo sur ces entrefaites s'était occupé à mettre sans délai son plan de défense à exécution. Parmi les volontaires nationaux se trouvait un grand nombre de membres de la société des *comuneros*. Il leur suffit d'un ordre de leur chef occulte pour courir aux armes et se rendre silencieusement à leur lieu de rendez-vous, une grande maison située près de la porte d'Andujar et du pont du Guadalquivir. Beaucoup d'autres, sans appartenir précisément aux clubs des *comuneros*, mais associés

d'opinions avec eux, se hâtèrent également de prendre les armes sur les avis qu'ils reçurent, et se portèrent aux différens postes de la milice nationale pour renforcer les détachemens de service ; plusieurs d'entre les modérés même prirent un semblable parti, et se rassemblèrent au poste principal, placé à l'*ayuntamiento*¹, de sorte qu'avant que la nuit fût entièrement tombée, il y avait déjà quatre à cinq cents hommes sous les armes.

Le plus profond silence régnait dans la ville, car la populace, qui dans le cours de la journée avait manifesté quelques dispositions hostiles, se tenait alors tranquille, soit qu'elle fût tenue en respect par quelques patrouilles, soit qu'elle obéît aux recommandations de ses instigateurs.

Les autorités, de leur côté, à qui les mouvemens des volontaires nationaux n'avaient pu entièrement échapper, s'étaient aussi à la fin donné des soins pour prévenir toute commotion ; mais dans leur fol aveuglement ils avaient cru devoir surveiller autant leurs propres défenseurs, les volontaires, que les serviles qu'ils ne voyaient nulle part encore, et en conséquence ils avaient fait doubler les postes de soldats de la milice provinciale, leur recommandant une égale défiance des uns et des autres.

¹ *Ayuntamiento* signifie à la fois hôtel de ville et corps municipal.

Ainsi se passèrent tranquilles les premières heures de la nuit, et déjà Antonio se reprochait d'avoir été mal à propos semer partout l'alarme, lorsqu'un bruit sourd se fit de plus en plus entendre du côté des écuries royales, où se trouvait le quartier des carabiniers. Le volontaire national placé en sentinelle non loin de cette caserne, se mit à crier : *sentinela alerta!* attendant en même temps que le poste voisin qui était fourni par la milice provinciale lui donnât la réponse ordinaire : *alerta esta!* et vînt reconnaître ; mais personne ne remua, et le jeune milicien, étonné, et peut-être même un peu effrayé de ce silence, crut devoir se replier sur le poste. Mais à son plus grand étonnement encore il le trouva désert ; aussitôt il lâcha son coup de fusil pour donner le signal d'alarme, et bientôt une patrouille de volontaires l'eut réjoint. Elle aussi avait trouvé sur sa route tous les postes de la milice provinciale abandonnés. L'on se rapprocha alors du quartier des carabiniers ; mais à peine avait-on fait quelques pas en avant que la porte de la caserne s'ouvrit, et les carabiniers, ayant Mendizabal à leur tête, s'élançèrent au galop et aux cris de vive le Roi absolu, à bas la constitution et les libéraux ! La patrouille fit feu et se hâta de se replier du côté du poste de l'ayuntamiento, poursuivie de près par une partie des cavaliers.

Cette entreprise avait été exécutée par Mendizabal avec beaucoup d'habileté, mais non sans de grandes difficultés ; car il avait échoué dans ses tentatives de séduction près de beaucoup d'officiers de son régiment et même près de quelques sous-officiers. Le bruit en étant venu aux oreilles des chefs du parti, ils crurent le coup manqué, et envoyèrent ordre à Mendizabal de remettre à un autre jour, le prévenant d'ailleurs qu'ils étaient surveillés et qu'une partie de leurs partisans, plus effrayés que les autres, feraient défaut. Mais Mendizabal sentit fort bien qu'il n'y avait plus à reculer ; aussi, après avoir fait prévenir le colonel de la milice provinciale qu'il eût à aller l'attendre avec son régiment à la porte d'Andujar, par où passe la route de Madrid, il résolut de tenter d'enlever son corps à l'improviste, et de sortir immédiatement avec lui de la ville, avant que la régence n'eût eu le temps d'appeler des renforts. En conséquence il fit tout à coup sonner le boute-selle, se mit à la tête de son escadron, rallia les hommes de bonne volonté, que lui amenèrent les officiers qu'il avait gagnés dans les autres escadrons, et faisant au surplus arrêter et enfermer dans la caserne le colonel du régiment et les autres chefs qui voulurent s'opposer au mouvement, il commanda la charge, et par cet acte de vigueur n'eut pas de peine à entraîner après lui la plus grande partie des soldats.

La rue qu'il suivit, et qui devait le conduire à la porte d'Andujar, où il avait donné rendez-vous au comte de Torrelaguna, forme plusieurs détours et se trouve sur une étendue de près de deux cents pas sans aucune rue latérale.

Il la parcourut au grand trot à la tête de sa grosse cavalerie, sans rencontrer aucun obstacle; mais parvenu près de la porte, il ne trouva, à son grand désappointement, pas l'ombre de milice provinciale. Néanmoins, sentant fort bien que dans sa position il y avait encore moins de danger à aller en avant qu'à revenir sur ses pas, ou à attendre un secours qui peut-être n'arriverait point, persuadé d'ailleurs que dans ces sortes d'affaires il ne faut jamais donner à ses gens le temps de se reconnaître, mais au contraire profiter de leur première ardeur, il résolut de forcer à tout risque le passage, afin de continuer seul sa marche sur Madrid; mais la porte était solidement fermée, et le factionnaire ayant pour la troisième fois répété son *quiên viva?* fit feu: en avant, enfans! sabrez ces marauds! cria aussitôt Mendizabal, qui croyait n'avoir affaire qu'aux huit hommes de garde qui composaient ordinairement ce poste. Mais à sa grande surprise il fut accueilli par un vigoureux feu de peloton. Pour comble de malheur, comme il s'élançait à la tête de sa colonne, son cheval s'abattit sur le pavé, et

il roula lui-même sous les pieds des chevaux de ses gens. Néanmoins il n'y aurait pas encore eu grand mal, car il n'avait reçu que quelques contusions ; mais la chute de leur chef et la décharge qu'ils venaient d'éprouver, avait suffi pour mettre un peu de désordre parmi les premiers des cavaliers, et ils l'augmentèrent encore en mettant pied à terre, afin d'enfoncer la porte, ce qu'ils crurent pouvoir faire d'autant plus impunément que le poste n'était point sorti du corps de garde, et qu'il n'avait point recommencé son feu. Mais à peine commençaient-ils à l'ébranler, aux cris de vive le Roi absolu, à bas les libéraux ! que tout à coup, de l'intérieur du corps de garde, de derrière la porte, et des fenêtres de toutes les maisons qui bordaient la rue, on leur répondit par un cri général de vive la constitution ! vive Riégo ! vivent les enfans de Padilla ! et au même instant de tous ces endroits à la fois partit une vive fusillade.

Ce fut alors un désordre général dans les rangs de cette longue colonne de cavalerie, engagée dans une rue étroite et forcée d'essuyer en tête et en flancs des décharges d'autant plus vives que les assaillans tiraient à peu près à couvert.

Les ordres en sens contraire des divers chefs, les imprécations des soldats, les soubresauts des chevaux blessés ou effrayés, compliquaient encore

la bagarre et empêchaient de songer à se défendre. Enfin Mendizabal, se dépêtrant de dessous les chevaux, cria d'une voix de Stentor ; à vos rangs, enfans de satan, à vos rangs ! feu de carabines et de pistolets ! et que les plus braves m'aident à enfoncer la porte ! En même temps il saisit un lourd marteau et s'avança, en jurant, vers la porte. Mais il est probable qu'il n'eût encore de long-temps réussi à se frayer un passage, si Ballejo, qui conduisait toute cette affaire, n'eût réfléchi qu'il valait encore mieux laisser sortir de Cordoue les insurgés, que de les forcer en leur fermant toute issue, à se rejeter dans la ville, où leur nombre et les partisans qui les y viendraient rejoindre, pourraient finir par faire pencher la balance en leur faveur. Ce conseil prudent fut agréé par les officiers des miliciens nationaux, la plupart, comme nous l'avons déjà dit, comuneros, et par conséquent subordonnés à leur député Ballejo, quoique celui-ci ne fût d'ailleurs que simple volontaire dans la milice nationale. En conséquence on se hâta de faire cesser le feu du côté de la porte, tout en ordonnant de le redoubler encore sur les autres points ; cependant les massifs battans tenaient encore en dépit de tous les efforts de Mendizabal, qui se dépétait d'autant plus qu'il voyait tomber autour de lui ses plus braves soldats, atteints par les balles qu'on faisait

pleuvoir des fenêtres, et qu'il prévoyait l'instant où tous allaient se débâter et le laisser à la merci des libéraux. Enfin elle céda, et se remettre en selle, crier à ses soldats : en avant ! au diable celui qui sera le dernier ! et s'élançant hors de la fatale rue, fut pour le capitaine l'affaire d'un instant. Aussitôt toute la profonde colonne, comme un torrent à qui on ouvre tout à coup l'écluse, se précipita sur ses pas, et courut à bride abattue jusqu'à une ou deux portées de fusil de la ville. Là le capitaine parvint à les arrêter et à leur faire reformer leurs rangs, puis aux cris de vive le Roi absolu ! il se mit avec eux en marche pour Madrid.

A l'instant même où les carabiniers étaient parvenus à sortir de la ville, le régiment de milice provinciale débouchait enfin au haut de la rue. Le comte de Torrelaguna avait été retardé aussi longtemps par le peu d'empressement de ses soldats à prendre les armes, ceux-ci ne se souciant guères plus de combattre pour le Roi absolu que pour la constitution. Enfin, à force de prières, de menaces et de promesses, il était parvenu à les mettre en mouvement, mais trop tard pour porter secours aux carabiniers. Il trouva le passage libre, car les miliciens nationaux, ne voulant pas s'exposer à une nouvelle affaire avec de l'infanterie, qui aurait

pu beaucoup plus facilement que les carabiniers riposter à leur feu et tirer parti du terrain, jugèrent à propos de se retirer après quelques coups de fusil, qui ne laissèrent pas cependant que de faire un peu de dommages de part et d'autre.

Arrivés hors de la porte, les soldats du comte de Torrelaguna se hâtèrent de prendre à leur tour la route de Madrid, afin de rejoindre la cavalerie, dont un nuage de poussière élevé sous les pieds des chevaux annonçait au loin la marche. Nous les laisserons pour l'instant continuer sans nous le voyage.

Toute cette affaire n'avait pas duré une demi-heure, et la ville était restée fort tranquille sur tous les autres points, quoique partout, comme cela arrive ordinairement dans des occasions semblables, régnât le trouble et l'inquiétude. Une partie des bourgeois s'étaient joints aux miliciens nationaux, et formaient des patrouilles dans chaque quartier; mais le plus grand nombre, plus poltrons ou plus prudents, s'étaient renfermés chez eux, et attendaient, les portes bien fermées, ce qui allait advenir.

Quant à la populace, travaillée comme elle l'était depuis long-temps par les meneurs du parti absolutiste, elle avait bien manifesté quelques dispositions hostiles, et nul doute que, si les troupes insurgées eussent engagé une vigoureuse lutte avec la

milice nationale, elle ne les eût soutenues; mais lorsqu'elle s'aperçut qu'au lieu de cela les soldats ne songeaient qu'à se frayer un passage pour sortir au plus tôt de la ville, elle perdit tout courage et se tint coi.

Les autorités, de leur côté, tremblantes et confuses, s'étaient assemblées à l'*ayuntamiento*, et là, sous la protection d'une centaine de volontaires nationaux, avisaient, mais trop tard, aux mesures nécessaires.

Enfin, le retour du jour termina tout naturellement cette singulière position de chacun. On se convainquit alors aisément qu'il n'y avait plus d'ennemis à craindre, et les autorités, reprenant leur morgue et leur incurie, se hâtèrent d'aller se livrer au repos. On donna cependant l'ordre de réunir sous les armes toute la milice nationale, afin de faire occuper les postes abandonnés par la milice provinciale, et de compter le nombre des défenseurs qui restaient à la cause constitutionnelle dans Cordoue. Le régiment d'Alcantara fut aussi rappelé en ville. Quelques courriers furent expédiés dans différentes directions, et l'un d'eux vers Madrid, afin d'annoncer au gouvernement à quel danger la cause de la patrie avait échappé à Cordoue par l'énergie des autorités et l'héroïsme des enfans de la liberté.

Le jour suivant il fut enfin question de rechercher les auteurs du désordre et de prendre des mesures pour le prévenir dorénavant. Les autorités avaient été pour ainsi dire forcées de s'arrêter à un parti aussi hardi pour elles, par les cris des exaltés, qui menaçaient de quitter la ville, si l'on ne faisait pas bonne et prompte justice.

Comme il arrive dans des cas semblables, il y avait eu cependant plus de bruit que de mal. La perte des constitutionnels ne se montait qu'à deux hommes tués et quelques blessés; mais c'étaient des comuneros, et leurs frères jetaient feu et flammes, accusant le *maudit modérantisme* d'être la cause de leur mort, et d'empêcher qu'on ne les vengeât, parce qu'en effet les modérés, tout en voulant qu'on fit justice, s'opposaient vivement à toutes violences illégales, et même, il faut l'avouer, à toutes mesures préventives qui eussent pu donner trop de pouvoir au parti opposé.

Ainsi finit à Cordoue la fameuse levée de boucliers des redoutables carabiniers. Il n'entre pas dans notre plan de détailler les suites qu'elle eut pour ce corps et le régiment de milice qui le soutint. Attaqués par les troupes constitutionnelles envoyées à leur poursuite, d'abord à *Adamuz*, et ensuite près de *Castro del Rio*, ils furent, comme l'on sait, taillés en pièces, tués, dispersés ou pris. Quant au reste

de leurs adhérens dans ces contrées, ils furent contraints de se réfugier dans les montagnes de Ronda, et là, sous la conduite de Christoval et de quelques autres chefs, ils continuèrent à faire la guerre de partisans, à attaquer les convois et les constitutionnels isolés, sans jamais oser se montrer en rase campagne.

Las Cabezas de san Juan!

Pendant la terrible nuit dont nous venons d'esquisser quelques traits, Antonio Lara s'était prudemment tenu enfermé chez lui; car il ne pouvait convenir ni à ses principes, ni au caractère sacré dont il était revêtu, de prendre part au tumulte et aux meurtres de la guerre civile.

Il s'occupa de consoler et d'encourager ses hôtes et leur famille; mais Dolores ne paraissait pas avoir grand besoin de ces consolations. La naïve enfant, dès qu'elle eut cessé de craindre pour la sûreté de son frère et celle de Christoval, ne s'inquiéta pas davantage d'événemens qui lui semblaient ne la regarder en rien et être l'affaire des hommes seuls; elle passa donc fort tranquillement la nuit, sans prendre plus d'intérêt à la fusillade qui se faisait entendre du côté de la porte d'Andujar, que s'il ne s'était agi que d'un exercice à feu.

Au matin Antonio se hasarda à sortir pour aller aux informations; il rentra peu après avec Rojas, et celui-ci, plein encore de l'enthousiasme du combat et du succès, se mit à raconter tout au long les prouesses de ses camarades, et même, dit-on, les siennes propres.

Dolores, rassurée alors entièrement sur le sort

de Christoval, puisque l'affaire s'était passée seulement entre les carabiniers et les volontaires, prit part avec toute la curiosité de son âge aux récits du jeune guerrier constitutionnel, de telle sorte que celui-ci ne tarda pas à se persuader qu'il allait regagner en un instant toutes les peines qu'il avait si long-temps perdues à l'attaque du cœur de l'aimable espiègle.

Mais par malheur pour ses projets, Antonio, que ses affaires ne retenaient plus à Cordoue, et qui d'ailleurs avait pris ce séjour en dégoût depuis qu'il s'était convaincu que tous ses efforts ne pourraient opérer entre les deux fractions libérales le rapprochement nécessaire à leur salut commun, résolut de quitter au plus tôt la ville avec Dolores.

Le peu de sûreté des routes l'empêchant de retourner immédiatement avec elle à Benameri, il forma le projet de se rendre d'abord à Cadix, pour de là s'embarquer pour Malaga, et revenir ainsi chez lui par une route sans doute beaucoup plus longue, mais en revanche beaucoup plus sûre. Il loua en conséquence une de ces voitures du pays appelées *Tartana* (sorte de char à deux roues, couvert et traîné par deux mules), et se réunit à une caravane de conducteurs de charrettes (*carreteros*), qui par mesure de précaution voyageaient de compagnie. — Cependant le grand nombre de troupes mises en

marche à cette époque de toutes les garnisons voisines à la fois, pour courir à la poursuite du corps insurgé du colonel Torrelaguna, rendaient pour le moment toutes ces précautions assez inutiles.

Après trois longues et lentes journées de marche nos voyageurs arrivèrent vers le milieu de la quatrième à l'endroit appelé : *las Cabezas de san Juan*¹, d'où l'on découvre Cadix et sa superbe baie.

Le site a un caractère tout particulier, et bien qu'il ne réunisse pas peut-être toutes les qualités classiques que désirerait un peintre, il est d'un grand effet sur l'imagination.

Ce qui lui manque surtout, c'est l'ombre; car telle est la diffusion de la lumière, et le peu d'opposition qu'elle rencontre au milieu de ce paysage, que l'on est comme ébloui d'abord, et qu'il est presque impossible de ne pas gagner mal aux yeux. Ce ciel d'azur, cette mer d'un azur plus foncé encore, ces rayons de soleil réfléchis de tous côtés par les blanches murailles, les dômes éclatans et les toits aplatis de Cadix, qui brille comme un énorme diamant au milieu des vagues bleuâtres; ces roches

¹ Ce fut là qu'à la tête seulement d'un faible bataillon du régiment des Asturies, Riégo donna le signal de la révolution, et commença cette carrière de gloire et de malheurs qui, après deux ans d'honneurs, devait aboutir à un échafaud!

nues et calcaires qui en garnissent la baie, les édifices également blanchâtres de *Puerto Santa Maria*, de *Puerto real*, de la *Carraca*, de *San Fernando*, disseminés sur le rivage comme de brillans coquillages, et plus loin, au milieu même des ondes, ces phares audacieux, de toutes formes et de toutes grandeurs, élevant aussi leur uniforme teinte blanche au-dessus du miroir azuré qui les entoure: tout cet ensemble de bleu et de blanc, sans autres tons, sans ombrages, sans arbres, pour reposer la vue, que quelques palmiers isolés et d'imperceptibles bosquets d'aloës ou de cactus; l'aspect, enfin, de cette multitude de navires, sillonnant en tous sens l'immense océan; tout cela forme une scène incomparable, qui remuera toujours fortement l'ame du voyageur, quand même il ignorerait qu'il se trouve devant Cadix, en face de l'Afrique, et que de cette hauteur même qu'il foule aux pieds, partirent les premiers cris de liberté qui tirèrent pour un instant l'Espagne de sa longue léthargie!

Fête constitutionnelle à Cadix.

Tandis que les *carreteros* continuaient à suivre la grande route de Cadix, en passant par le pont de Suazo et l'île de Léon, Antonio et sa jolie sœur descendirent de voiture, et, pour abrégér, s'embarquèrent dans un de ces légers canots chargés de fleurs et de fruits, qui vont et viennent chaque jour de Puerto Santa Maria à Cadix.

Il n'est peut-être aucune ville en Europe qui à la première vue plaise autant que Cadix. On peut, je crois, en attribuer la cause au contraste que présentent avec la plupart des cités de l'intérieur de la péninsule, ses rues larges et coupées à angles droits; ses maisons, dont la hauteur est toujours en proportion avec la largeur de la rue; son pavé si soigné, et surtout son grand air de propreté presque hollandaise. Il est vrai que ce dernier avantage est plutôt l'effet du climat et de la nature même des lieux, que des soins des habitans. Enfin, il règne continuellement dans cette ville un air d'élégance et de fête, qu'il est presque impossible de concilier avec l'idée qu'on se fait ordinairement des tracas et des embarras journaliers des places de commerce. L'étranger et surtout l'habitant du nord croit d'abord arriver dans une de ces cités-féeries des mille

et une nuits. Partout où il promène ses regards il est ébloui, ou par l'azur éclatant du ciel, ou par celui de la mer, ou par les nombreux reflets de lumière, qui font scintiller chaque pierre des maisons comme autant de brillans et de saphirs. — Et la vie aussi respire à Cadix je ne sais quel air de fête et d'élégance. Il semble que toute cette population ne soit animée que par le plaisir, et nulle part plus qu'à Cadix ne se développent les signes particuliers du caractère andalous, la jactance et, si je puis m'exprimer ainsi, l'extrême vitalité des mouvemens.

En général, l'impression qu'on éprouve en y entrant, est d'abord un vif plaisir, et ensuite la fatigue. L'œil finit bientôt par redemander de la verdure, le corps de l'ombre, l'esprit du repos, et Cadix alors n'émeut plus que comme un superbe vaisseau au milieu des mers, qu'on admire sans doute, mais qu'au bout d'un certain temps on est bien aise de quitter pour retrouver la terre et sa verdure.

Antonio et Dolorita, en mettant pied à terre, remarquèrent bientôt que c'était réellement jour de fête dans la ville. Des groupes nombreux de gens endimanchés parcouraient les rues dans tous les sens, les balcons de chaque maison étaient décorés de drapeaux et de tentures rouges, et jusques sur les toits aplatis se montrait une foule turbulente et joyeuse. L'affluence et le bruit augmentaient en-

core aux environs de la place de la constitution. Antonio, en ayant demandé la raison, apprit que ce jour était destiné à célébrer l'importante victoire, remportée le 7 Juillet par la milice nationale de Madrid sur la garde royale insurgée. Dans ce moment même défilaient sur la place de la constitution les différens corps de la garnison de Cadix et de la milice nationale ; infanterie, cavalerie, artillerie, troupes de marine, tout marchait pêle-mêle, bras dessus, bras dessous, en bon ordre cependant et par pelotons, mais sans aucune distinction d'armes. La musique et les drapeaux de la ligne marchaient en tête des volontaires nationaux, et *vice versa* ; mais ce qui surtout offrait un spectacle tout particulier, c'étaient de jeunes garçons de huit à quatorze ans, en uniforme de volontaires, et défilant fièrement dans les rangs même des soldats. L'un d'eux portait un drapeau qu'il avait peine à soutenir, c'était celui des vétérans, et à côté de lui marchait le porte-enseigne de ce corps, vieille moustache de près de soixante ans, tenant gravement à la main le petit drapeau léger des jeunes apprentis soldats.

Des rangs de cette foule enthousiaste s'élevaient dans les airs ces chants patriotiques qu'inspira aux Espagnols l'ivresse de la liberté, et le peuple, qui garnissait les balcons et les toits, leur répondait sans cesse par les cris mille fois répétés de vive la

constitution ! vive Riégo ! vivent les héros du 7 Juillet !

Mais l'enthousiasme des femmes paraissait encore plus délirant que celui de l'autre sexe. Parmi ces belles Gadetanas, si renommées pour leurs grâces inimitables, il n'y en avait pas une qui ne mêlât sa voix douce et voluptueuse aux acclamations de la multitude ; pas une, quel que fût son rang, qui ne se montrât aux balcons ou dans les rues sans un ruban vert ou violet, attaché du côté du cœur, et portant la devise patriotique : *antes morir que querer à un servil !* (plutôt mourir que d'aimer un servile), ou celle-ci : *constitution o muerte, esta es mi suerte !* (la constitution ou la mort, voilà mon symbole).

On voyait, enfin, que les habitans de Cadix prenaient d'autant plus à tâche de célébrer ce sept Juillet, trophée de leurs frères de Madrid, qu'ils se souvenaient avec orgueil que leur ville avait été le berceau de la liberté espagnole, lorsque dans la célèbre journée du 12 Mars un sang généreux coula pour son baptême. Imprudens qui ne se doutaient guères alors que bientôt après, conquis et courbé sous le joug des étrangers, Cadix, l'imprenable Cadix, ce berceau de la liberté en serait aussi le tombeau ! —

Le détroit de Gibraltar.

Il n'entraît pas dans le plan de voyage d'Antonio de s'arrêter pour le moment à Cadix. Il se hâta donc de retenir son passage sur un navire en partance pour Malaga, et le soir même il appareilla avec sa sœur à bord de la felouque : *la virgen de la victoria*.

Un fort vent de sud-est poussait au large, et bientôt le léger bâtiment, emporté loin de Cadix, ne permit plus d'en distinguer les blancs édifices, qui de plus en plus s'affaissaient à l'horizon, confondus avec les vagues de l'océan. Dans la nuit le vent s'étant un peu ralenti, on put serrer la côte de plus près, et l'on glissa ainsi jusqu'auprès des récifs qui signalent au navigateur ce formidable champ de bataille de Trafalgar, où la flotte combinée de France et d'Espagne, aux ordres de l'infortuné Villeneuve, tomba, mais non sans gloire, sous l'effort des flottes anglaises, commandées par Nelson.

Parages célèbres dans les fastes de la marine britannique, et qu'aucun de ses vaisseaux ne sillonnera de long-temps sans faire retentir avec un mélange de tristesse et d'orgueil le chant patriotique : *Rule Britannia, rule the waves*; car la victoire fut chèrement achetée au prix du sang de l'illustre amiral. Il

fut grand en effet dans cette journée, la dernière de sa vie, ce Nelson que d'autres faits recommandent moins à l'estime de la postérité ; car l'histoire, qui compense avec sévérité les grandes et les honteuses actions, a déjà inscrit sur le revers des titres de gloire du vainqueur de Trafalgar, le nom de ce brave et vénérable amiral Caraccioli, indignement mis à mort sur le vaisseau même de l'amiral anglais ; et cependant Nelson ne fut pas seulement un habile homme de mer, mais un grand caractère. Son allocution aux marins de la Grande-Bretagne, lorsqu'il les mena à cette victoire qui devait être sa tombe, *England expects every man to do his duty*¹, pourrait dans son genre être comparée pour sa sublime concision à ces paroles immortelles de Napoléon, le matin de la bataille des Pyramides : *Soldats ! souvenez-vous que du haut de ces monumens quarante siècles nous contemplant*² !

1 « L'Angleterre s'attend à ce que chacun fasse son devoir. »

2 Ici, je l'avoue, j'ai cherché en vain à comprendre M. Huber, et je ne vois rien dans les paroles, louables d'ailleurs, de l'amiral anglais qui puisse justifier le parallèle de notre auteur. Si c'est là du sublime, il faut convenir qu'on en fait à bon marché, car il n'est pas de caporal, dans quelque armée que ce soit, qui n'en dise autant chaque matin à ses recrues.

Et quant à ce brevet de *grand caractère*, octroyé si gratui-

Bientôt se déployèrent aux regards de nos voyageurs les monts gigantesques de l'Afrique ; ils approchaient du détroit de Gibraltar. Les premiers rayons de l'aurore éclairèrent sur leur passage les vieux remparts de Tarifa, monumens héroïques du Manlius de l'Espagne, don Alonzo Peres Gusman¹, surnommé *el Bueno*. Plus loin leur apparut Algésiras

tement à Nelson, quel ami de l'humanité, s'il n'est pas aveuglé par la prévention, pourra jamais y souscrire ? Non, le complice des Ruffo, etc., le guerrier parjure à la foi des capitulations, le citoyen d'un pays libre qui s'abaissa jusqu'au rôle de bourreau d'un despote, ne fut point, ne put jamais être un beau caractère : il se montra sans doute un habile marin ; mais il ne mérite pas de prendre rang dans les fastes de l'honneur britannique à côté de ces grands hommes dont l'Angleterre peut à bon droit s'enorgueillir.

¹ Don Alonzo Perez Gusman était gouverneur de Tarifa lors du siège de cette ville, sous le règne de Ferdinand III.

Les Mores, repoussés dans tous les assauts, et exaspérés de leurs échecs, amènent sous les murailles de la ville le fils unique du gouverneur, que peu de jours auparavant ils avaient fait prisonnier. Ils donnent au malheureux père le choix de leur rendre la ville, ou de voir à l'instant trancher la tête de son fils. Gusman reste inflexible : la tête du jeune homme tombe ; mais les Mores, repoussés de nouveau, sont forcés de lever le siège. Ce trait d'un héroïsme antique valut à son auteur le surnom d'*el Bueno*. L'histoire a conservé la lettre que lui écrivit son roi à cette occasion.

« Nous avons appris avec admiration le sacrifice que pour

et ses riantes campagnes, où se donna cette fameuse bataille du *Rio Salado*, dans laquelle le roi don Alphonse XI défit complètement les innombrables armées des Mores. Là et à *Las Navas de Toledo* s'est décidée naguères la grande question de l'existence de l'Espagne comme nation chrétienne et indépendante; et qui pourrait dire aujourd'hui quelles eussent été les suites de ces deux batailles, si les Mores y eussent triomphé? L'Europe entière soumise à l'islamisme; la croix disparaissant devant le croissant; la civilisation européenne reculant et stationnaire comme celle de l'Orient, voilà ce qui serait peut-être arrivé si la chevalerie espagnole n'eût arrêté le débordement de l'Afrique sur l'Europe dans ces deux journées, où tombèrent, s'il faut en croire les chroniqueurs arabes eux-mêmes, dans l'une trois cent mille Mores, et dans l'autre deux cent mille.

la gloire de Dieu, la nôtre et la vôtre à vous-même, vous avez fait de votre propre sang, de votre premier né! Vous avez imité notre père Abraham, qui, pour obéir à Dieu, lui offrit son fils en holocauste, et par là vous avez honoré de nouveau le noble sang dont vous sortez. Vous méritez donc le surnom de *fidèle*, et c'est ainsi que nous vous appelons, et que nous voulons que désormais on vous appelle; car il est bien juste que celui qui a su garder la foi, porte le nom de fidèle. »

On arriva ensuite à l'entrée du détroit, et déjà brillèrent dans le lointain les vagues transparentes de la Méditerranée, tandis que les ondes plus paisibles et plus azurées de l'immense Océan semblaient fuir derrière le vaisseau. Presque en face se présentait l'énorme rocher de Gibraltar, cette clé des deux mers, tandis qu'à droite et à gauche les montagnes de Tetuan et de Ronda élevaient au loin leurs cimes altières et rivales. Il n'est pas sur le globe un second point dont le sublime puisse être comparé à celui-ci, et qui réunisse comme lui à une admirable richesse de sites pittoresques des sources d'aussi grandes émotions, de hautes pensées et de souvenirs héroïques; car là se trouvent face à face les deux parties du monde les plus dissemblables et les plus ennemies; là se touchent les deux extrêmes de la civilisation, l'Afrique et l'Europe.

Enfin le léger navire s'engagea entre les nombreux et fantastiques rochers de Gibraltar et de Ceuta; il lui fallut passer sous ce pavillon britannique qui flotte là comme le géolier de la Méditerranée. Il longea ensuite le plus près possible la côte, par crainte des barbaresques, qui, en dépit des fiers dominateurs de ces mers, ou peut-être avec leur consentement tacite, croisaient insolemment dans ces parages. Grâce à ces précautions, nos navigateurs purent voir successivement filer devant eux les col-

lines et les vallées délicieuses de cette partie de la péninsule. Ces bourgs riants d'Estepona, de Marbella, de Fuengirola et de Torremolina, la vieille tour moresque de Gebalfaro, et enfin les riches coteaux de vignobles qui entourent la ville de Malaga, dans le port de laquelle la felouque vint jeter l'ancre.

Tableaux de famille.

Antonio n'avait pas plus l'intention de s'arrêter à Malaga qu'à Cadix, et dès le lendemain de son débarquement nous le retrouvons avec sa fidèle compagne Dolores sur la route d'*Antequera*, où il coucha le soir, et d'où le lendemain il se remit en voyage pour arriver enfin à Benameri, son lieu natal.

Le soleil touchait à son déclin, lorsque nos voyageurs commencèrent à gravir la montagne, sur le revers de laquelle s'étend Benameri au milieu d'une ceinture de vignes, d'oliviers et d'orangers. Antonio ne pouvant résister à son impatience, quitta alors ses équipages et la grande route, et se hâta de suivre à pied un petit sentier de traverse, bien connu de lui dans sa première jeunesse, et qui devait le faire arriver quelques instans plus tôt à cette résidence modeste de sa famille, qu'il n'avait point revue depuis tant de longues et douloureuses années.

La maison paternelle d'Antonio était située à l'entrée du bourg. C'était un assez vaste bâtiment à deux étages couvert d'un de ces toits plats, nommés dans le pays *azotea*, et percé au second étage d'une seule et large fenêtre avec balcon, tandis que le premier ne recevait le jour que par une petite

lucarne. A cette hauteur de l'édifice venait aboutir une espèce de galerie, longue et basse, couverte d'un toit en tuiles, et s'étendant sur un espace d'une soixantaine de pas environ jusqu'à la maison voisine. Cette galerie n'avait aucune fenêtre, mais seulement çà et là quelques ouvertures irrégulières, ressemblant assez à des meurtrières, et au centre une énorme porte-cochère, dans laquelle était pratiqué un petit guichet. Tout cela ne présentait point sans doute un aspect capable de charmer l'œil sévère d'un architecte, mais paraissait bien tenu et d'une blancheur éblouissante.

Antonio et sa sœur entrèrent par le guichet dont nous venons de parler. Il donnait dans une espèce de halle ou plutôt de cour couverte, qui formait l'intérieur de la galerie que nous avons décrite plus haut, et avait à peu près soixante pas de long sur trente de large. Le toit était supporté par quelques piliers de bois, à bases de pierre, auxquels on voyait suspendus toutes sortes d'instrumens aratoires, de harnais pour chevaux et mulets, et quelques fusils. Dans le fond se trouvaient remisés quelques chariots ou charrettes, et sur leur droite étaient attachés une vingtaine au moins de mulets, séparés par quelques planches de deux ou trois chevaux. Puis venait sur la gauche une petite cour découverte, de plain-pied d'ailleurs avec l'autre : elle abou-

tissait au corps de logis, qu'elle séparait ainsi du hangar, et dans l'un de ses angles on remarquait un de ces puits particuliers au pays, sorte de cruche de terre d'environ six pieds de diamètre et quinze de hauteur, enfoncée à égale profondeur en terre, et destinée à recevoir la provision d'eau, qu'elle a la vertu de conserver fraîche même pendant la plus grande chaleur. Enfin, quelques orangers et grenadiers prêtaient leur ombre à cette petite cour, et une treille magnifique en tapissait les murailles jusqu'au haut.

Quant à la maison d'habitation, elle avait de ce côté un aspect beaucoup plus riant et même plus élégant que du côté de la rue. Son étage supérieur était percé de plusieurs petites fenêtres, sans carreaux, mais ornées de jolis treillages. L'étage inférieur avait en outre deux portes, dont l'une conduisait par un étroit escalier vers le haut de la maison et l'autre dans la cour : le tout était fort propre, mais l'on pouvait moins en faire honneur à la sollicitude des habitans du logis, qu'à la nature même du climat, dont l'heureuse vigueur suppléait à tous les soins, comme l'attestaient de reste les oranges qui jonchaient le sol en tous sens, et l'herbe qui croissait haute et fleurie dans les intervalles du pavé.

Au moment de l'entrée d'Antonio, quelques valets étaient occupés dans le fond du hangar à soigner

les chevaux et les mulets. Un jeune homme, comme eux sans veste, les manches de la chemise retroussées et en simple culotte de laine brune, raccommo- dait quelques harnais dans un coin, et près de lui, sous l'arcade qui longeait la petite cour découverte, une jeune et jolie femme d'environ vingt-cinq ans était assise sur une petite escabelle de bois, et épluchait des légumes. Sa mise avait la simplicité et la gracieuse négligence de celle des Andalouses dans leur intérieur : un petit jupon écourté; la tête et les jambes nues, et dans ses cheveux noirs seulement une ou deux roses naturelles. En face d'elle se tenait un vieux Carme à longue barbe blanche, au regard encore vif, quoique doux, et à l'air bon et vénérable.

Deux jeunes garçons d'environ neuf ou dix ans, sans autre vêtement qu'un léger caleçon, jouaient au milieu de la cour. Ils tenaient chacun à la main un court bâton, et à l'instant même où Antonio s'avancait, l'un d'eux avait porté à son jeune camarade un coup si violent, qu'il en était tombé à la renverse. Triomphant, il se mit à crier : n'est-ce pas, mon père, que voilà un coup bien porté ! c'est ainsi que Christoval a tué l'officier à la foire de Mairena ! Puis, comme pour consoler son adversaire, qui ne savait trop s'il devait rire ou pleurer, il ajouta : viens, Juanito, nous allons jouer au

taureau ; je serai le taureau, et toi le *matador*¹. Ils recommencèrent alors à rire et à jouer, mais en reconnaissant Dolores, ils ne firent qu'un saut jusqu'à elle, se pendirent à ses côtés, criant tous deux à la fois : tante Dolores, tante Dolores, que nous apportes-tu de ton voyage ?

L'homme qui raccommodait les harnais, se leva alors, et après avoir fait un signe d'amitié à Dolores, il tendit la main à Antonio : sois le bien-venu, frère, lui dit-il ; car, quoiqu'il ne l'eût pas précisément reconnu, il l'avait deviné. C'était Juan, le frère cadet d'Antonio et l'ainé d'Esteban. Quant à Dolores, délivrée enfin des deux petits importuns par les soins de sa belle-sœur, elle courut vers le vieux moine, et après lui avoir demandé avec un respectueux intérêt comment il se portait, elle baisa dévotement la main ridée et osseuse qu'il lui tendit, en répondant à la politesse de la jeune fille par un paternel : sois la bien-venue, mon enfant, et que la sainte Vierge te protège !

Antonio le reconnut aussitôt pour le vieux père Hilario, dont il avait été le favori dans son enfance et à qui il avait des obligations de plus d'un genre. Il se pencha vers lui, et lui baisa aussi dans un

¹ Celui qui dans les combats de taureaux porte le dernier coup à l'animal.

respectueux et affectueux silence la main que les jolies lèvres de Dolores venaient d'effleurer.

Le bon moine parut un instant surpris, puis, les larmes aux yeux, il s'écria : c'est toi, Antonio, que Dieu te bénisse, tu es toujours mon fils chéri ! Dolores n'avait pu voir cette scène sans une vive émotion, et Juan lui-même avait la voix beaucoup plus tendre qu'à l'ordinaire, lorsqu'il dit à sa jeune et jolie épouse : femme, c'est le frère Antonio ! Celle-ci s'approcha alors à son tour ; mais au lieu d'embrasser Antonio, elle s'agenouilla devant lui, comme elle croyait le devoir à son caractère ecclésiastique, et voulut porter sa main à ses lèvres.

Il eut toutes les peines du monde à l'en empêcher, et à obtenir qu'elle se relevât, et lui accordât quelque marque d'affection moins respectueuse, mais plus fraternelle. Cependant encouragée par l'exemple de Dolores, qui s'était jetée dans les bras de son frère, la jeune femme se livra enfin un peu plus, et commençait à exprimer franchement sa joie à Antonio, lorsque Juan revint lui mettre dans les bras ses deux garçons, malgré les efforts des petits drôles, que le costume noir du nouvel oncle épouvantait.

Les valets aussi s'étaient approchés, et témoignaient cordialement à leur jeune maîtresse la joie qu'ils avaient de la revoir ; ils saluèrent ensuite le frère retrouvé, mais d'une manière beaucoup plus réservée,

et cependant en lui exprimant tout le plaisir et même l'orgueil qu'ils éprouvaient de voir que la famille de leur maître avait un membre ecclésiastique. Puis ils se hâtèrent de retourner à leurs bêtes, dont les hennissemens et les trépignemens les rappelaient.

Le père et la mère sont aux champs, dit enfin Juan, prévenant les questions de son frère; mais ils ne tarderont pas, sans doute, à rentrer. En effet, ils arrivèrent peu après. La mère, qui dans sa jeunesse devait avoir été une fort jolie femme, conservait encore d'assez beaux restes pour ressembler à cette figure de Sainte - Anne, que l'on admire dans les tableaux de Murillo. Elle portait une robe de grosse serge noire, garnie d'une bande de velours de la même couleur, et sur la tête une mantille noire d'un velours plus grossier. En entrant dans la cour elle était montée sur un âne de belle et grasse apparence, marchant sans bride et sans aucun autre frein, mais d'un pas sûr et égal. Derrière elle venait son mari, vieillard septuagénaire, mais encore frais et dispos, et dont on n'aurait point deviné l'âge ni la vie si long-temps aventureuse, à l'air de force et de gaieté empreint dans toutes ses manières. Son costume consistait dans une veste de gros velours noir, ornée de tresses et de galons de la même couleur, de larges culottes d'étoffe pareille, une chemise à jabot, fort blanche, une

ceinture rouge, de grandes guêtres et des souliers d'un cuir jaunâtre.

Un long fusil biscayen était posé sur son épaule, et deux chiens levriers se tenaient à ses côtés; enfin, une jeune servante au teint basané et aux jambes nues, suivait en poussant devant elle un second âne, chargé de melons, de pastèques, de figues, d'oranges, de raisins, de piment et de différentes sortes de légumes.

Antonio courut au-devant de sa mère, dont le cœur l'avait reconnu tout de suite, et qui ne cessa de lui prodiguer ses douces caresses, que lorsque Dolores, piquée d'être si long-temps négligée, vint, en faisant une petite moue charmante, en réclamer aussi sa part. Quant au père, il sut garder davantage la gravité du chef de famille, et se contenta de tendre la main au fils retrouvé, en lui disant : Dieu te bénisse, Antonio, bien-venu à la maison paternelle ! mais sa main tremblait ; sa voix, qu'il s'efforçait de rendre ferme, tremblait aussi, et une larme mouillait sa paupière.

Après les premiers instans donnés à la joie de se revoir, et ce flux et reflux de questions, de détails, de souvenirs, si doux dans de pareils momens, le père rappela qu'il était temps de souper. Une longue table fut aussitôt dressée au milieu de la cour. Une nappe grossière, mais propre, la couvrait, et l'on

y servit une énorme écuelle de terre, remplie de *gazpacho*¹. Chacun des habitans de la maison s'assit à l'entour sur des escabelles très-basses; les valets et la servante au bas-bout de la table; au bout opposé le père Hilario, puis le père et la mère; Antonio, à qui Dolores avait été obligée de céder cette fois sa place accoutumée, et enfin le reste de la famille. Les cuillers de bois, de tous côtés pointées sur l'énorme gamelle, l'eurent bientôt vidée. L'on y substitua les olives et ce pain si blanc du pays. C'était là à la fois le second service et le dessert; mais l'on n'eut garde d'oublier certaine grande caraffe, remplie de vin, qui fit plusieurs fois le tour de la table, passant de main en main, après avoir reçu de chacun une fraternelle accolade.

Le souper fini, le père Hilario se leva, et après avoir donné sa bénédiction à la famille, partit en promettant de revenir le plus tôt possible; mais les autres convives restèrent encore long-temps ensemble, se livrant à cette douce causerie d'une famille bien unie. Antonio pouvait à peine suffire aux questions qui l'assaillaient de toutes parts, et surtout les deux jeunes garçons, qui s'étaient peu à peu enhardis, ne

¹ Espèce de ragoût froid, composé de tranches de mouton, de piment, de concombres, de vinaigre, d'huile et d'aïlle. Les Espagnols font grand cas de ce mets.

essaient de lui manifester leur étonnement qu'il y eût hors de l'Espagne encore d'autres pays, d'autres hommes, d'autres églises.

Enfin la bonne mère prit pitié du pauvre Antonio : laissez-le donc tranquille, s'écria-t-elle, vous le tuez de questions. Voyons, Dolorita, prends ta guitare, et chante-nous quelque chose.

Dolores prit sa guitare, et ses doigts charmans, quoiqu'un peu brunets, se promenèrent avec légèreté sur les cordes de l'instrument. Elle chanta d'abord quelques gaies chansonnettes. Jouez-nous la *cachucha*, señorita, dit un des valets, qui avait fini sa tâche, et s'était mêlé à l'auditoire, Rita voudrait danser avec moi : et Dolores joua aussitôt l'air tantôt vif et tantôt langoureux de la *cachucha*, y mêlant à d'assez longs intervalles quelques couplets, et marquant de la tête et du pied la mesure avec beaucoup de grâce et d'originalité. Rita et Domingo dansaient pendant ce temps en face l'un de l'autre, et les spectateurs les accompagnaient en faisant claquer leurs doigts en guise de castagnettes, et frappant aussi du pied chaque fois que le rythme devenait plus vif et plus pressé. Un beau clair de lune prêtait son argentine lumière à cette scène, et l'air était embaumé par les parfums des orangers et des roses.

Enfin, l'air vif de la nuit dans ces climats, et

l'abondante rosée qui venait rafraîchir la terre, rappelèrent à l'heureux groupe qu'il était temps de se livrer au repos. Chaque valet alla détacher des piliers qui supportaient le toit de la galerie son manteau et sa couverture. Le père et Juan en firent autant, et des matelas furent étendus pour chacun d'eux à terre sous le vaste hangar ou même dans la cour.

Quant aux femmes, elles rentrèrent dans la maison. Dolores suivit sa mère dans l'une des chambres de l'étage inférieur. Sa belle-sœur et la servante entrèrent dans une autre; mais auparavant on conduisit Antonio dans le gîte qui lui était assigné pour la nuit : c'était au second étage, dans une assez vaste salle qui servait en commun à la famille pendant l'hiver, si l'on peut appeler hiver quelques semaines de pluie et de vent. Elle avait sur la rue une assez large fenêtre avec balcon, était pavée en briques, sans autres meubles que quelques chaises de canne; ses quatre murs étaient blancs et nus, décorés seulement d'un grand crucifix, placé en face de la porte. Ce fut sous la protection de ce dernier qu'on étendit à terre le matelas d'Antonio. Nous l'y laisserons reposer, si toutefois les émotions de la journée lui permirent de reposer cette première nuit.

Les haines de Benameri.

Quelque doux et satisfaisans qu'eussent été pour Antonio son retour et sa réception dans la maison paternelle, il sentit bientôt qu'il était devenu plus étranger qu'il ne l'avait cru d'abord aux siens et aux mœurs de son pays. En effet, rien dans sa manière d'être ne cadrait plus avec ce qu'il voyait autour de lui. Ses opinions, ses sentimens, étaient sans cesse froissés par les opinions et les sentimens de sa famille; nul point de contact n'existait plus entre elle et lui, que leur affection réciproque; mais hors de là, son ame ne rencontrait personne qui pût ou voulût la comprendre.

Son père avait toute sa vie exercé franchement et sans regrets le métier, honorable à ses yeux, de commerçant contrebandier, et montrait encore les mêmes dispositions. Juan, élevé dans ses principes, ne concevait pas davantage son frère, et lui répondait même quelquefois avec une sorte de dépit, lorsque celui-ci cherchait à lui faire comprendre les saines maximes de la civilisation, ou lui citait l'exemple de ces peuples dont l'industrie et les lumières auraient dû servir de modèle à ses compatriotes. Souvent alors le bon Juan, en franc Andalou, s'écriait que tout cela ne valait pas les usages de sa patrie, et

qu'il était indigne d'un Espagnol de s'abaisser à imiter les autres peuples. Et lorsque, pour exciter au moins son industrie et donner une autre direction à sa manière d'entendre le commerce, Antonio lui racontait comment dans les pays étrangers qu'il avait parcourus, de nouvelles inventions venaient chaque jour offrir de nouveaux débouchés au commerce; comment, dans les manufactures, des machines ingénieuses suppléaient au manque de bras; comment, enfin, le négociant pouvait, par une économie bien entendue et une activité soutenue, acquérir à la fois une grande fortune, l'estime de ses concitoyens et les faveurs du gouvernement, Juan, hochant la tête; se contentait de répondre que tout cela pouvait être bel et bon, mais que, pourvu qu'on pût gagner le nécessaire, il valait bien mieux rester tranquillement chez soi à fumer son cigarre ou sortir, le fusil sur l'épaule, pour chasser le lièvre ou protéger ses expéditions de marchandises.

Antonio se rejetait-il alors sur l'agriculture, et tâchait-il de lui faire comprendre les améliorations dont elle est susceptible; lui peignait-il ce qu'elle est dans les autres pays, où chaque coin, chaque bout de terre sont utilisés, où dans les longues soirées d'hiver le laboureur s'occupe encore, toujours infatigable et toujours au travail, faisant prendre

de bonne heure la même habitude à ses enfans ; en un mot, lui faisait-il le portrait de l'agriculteur des contrées les mieux cultivées de l'Europe (portrait, qu'à dire le vrai, le bon Antonio, dans son zèle de réforme flattait un peu), *nombre de Dios !* s'écriait le brave Andalous indigné, *que miseria !* Quelle vie misérable ! Je ne voudrais pas faire travailler ainsi un mulet, un chien même, et ces gens-là y forcent leurs enfans !

Plus d'amertume encore se mêlait aux rapports d'Antonio avec sa bonne mère : celle-ci, dans sa sollicitude pour le salut de l'ame de son Antonio, avait remarqué avec peine que, malgré sa qualité d'homme d'église, il était souvent distrait pendant le *Rosario* et les autres prières que la famille faisait en commun, que même un soir il était resté court dans l'un des *repons*, et qu'enfin il ne montrait pas le même zèle pour le triomphe de la foi que les autres ecclésiastiques qui fréquentaient la maison habituellement.

Son chagrin redoubla encore lorsqu'elle apprit par les soins officieux de quelques commères, que son fils, son cher fils, était franc-maçon !

Ce chagrin ne se manifestait point sans doute d'une manière violente, et les reproches qu'elle croyait devoir adresser à son fils étaient adoucis par ce charme si puissant de l'amour maternel ; mais

Antonio n'en souffrait pas moins de voir sa bonne mère, à cause de lui, inquiète de son salut et le regardant presque comme un criminel, lui à qui sa conscience et sa raison, plus éclairées, étaient loin de faire aucun reproche.

Il avait compté sur l'appui du père Hilario pour calmer au moins en partie les scrupules de l'excellente femme; mais il lui manquait précisément lorsqu'il en avait le plus besoin, fray Hilario s'étant mis en voyage pour les affaires de son couvent dès le lendemain du retour d'Antonio. Une seule personne lui restait cependant fidèle dans la famille, c'était Dolores, qui, avec une confiance toute enfantine, se serrait le plus possible contre lui et le défendait de son mieux. L'aimable enfant ne pouvait se persuader que son frère fût réellement coupable de ce gros péché de franc-maçonnerie, et pour preuve elle citait à tout propos l'attitude respectueuse d'Antonio devant le père Hilario, et l'amitié surtout que le saint homme lui avait montrée dans cette occasion. « Certes, se disait-elle à elle-même, et répétait-elle à qui voulait l'entendre, le révérend père n'en aurait point usé ainsi à l'égard d'un ennemi de la sainte Église ! »

Mais à ces causes de contrariétés venaient encore se joindre d'autres circonstances, tirées du dehors, et qui ne contribuaient pas peu non plus à pénétrer

Antonio de la triste nécessité de quitter bientôt le toit paternel.

A Benameri, comme dans toute la contrée, et en général dans toute l'Espagne, il y avait deux partis bien distincts. Antonio avait d'abord pensé que c'étaient les mêmes que ceux qui divisaient les grandes villes de la péninsule, le parti libéral et celui des serviles; mais il lui fallut bientôt reconnaître que dans son lieu natal les haines politiques étaient encore corroborées par des haines individuelles et de famille à famille. Depuis plusieurs générations il existait une pareille haine entre la famille des Lara et celle des Arredondo, et bien souvent déjà cette inimitié réciproque s'était manifestée par de sanglans débats.

La révolution de 1820 avait encore augmenté ces dispositions hostiles de part et d'autre; car les Arredondo, soit par conviction, soit plutôt pour se créer contre les Lara de puissans auxiliaires, avaient embrassé avec chaleur les idées nouvelles, et s'étaient mis, par leur exaltation réelle ou feinte, à la tête des libéraux de Benameri.

Un Arredondo avait en conséquence été élevé aux fonctions d'*alcade* du bourg; un autre à celles d'*escribano*, et tous deux se servaient le plus possible de leur autorité pour vexer et molester de toutes manières la famille des Lara. C'étaient eux

surtout qui avaient mis tout en œuvre pour faire impliquer Esteban Lara, qu'ils redoutaient le plus, dans l'affaire de Christoval, et ils avaient ainsi réussi à l'éloigner, et à le forcer de se dérober par la fuite au mandat d'arrêt lancé contre lui.

Dans les premiers temps de son arrivée, Antonio avait cherché à opérer une réconciliation entre les deux familles; mais il avait encore plus complètement échoué que dans sa tentative de rapprochement entre les modérés et les exaltés de Cordoue. Ayant entrepris alors de faire au moins comprendre à l'alcade que son premier devoir était l'impartialité, et que tel était bien le vœu du gouvernement, il en avait été repoussé avec tant d'insolence, qu'il l'avait menacé de faire connaître sa conduite à l'autorité supérieure.

Pareille menace, comme l'on pense bien, ne faisait qu'attiser le feu, et la haine des Arredondo s'en était accrue à tel point que, sans la vigilance de Juan, ils l'eussent assassiné. De leur côté les Lara et tous leurs partisans, exaspérés d'un pareil outrage, avaient juré par la sainte image de Jaën qu'Antonio serait vengé, quand il devrait leur en coûter à tous la vie et la fortune.

Telles étaient les circonstances qui, outre ses chagrins de famille, obligeaient Antonio à quitter le plus tôt possible Benameri. Il vit bien que son dé-

part seul pourrait prévenir une rixe terrible entre les deux familles, et se décida en conséquence à aller à Grenade. Dolores devait se rendre aussi dans cette dernière ville, afin d'y passer quelque temps chez l'épouse d'un riche négociant, dont la sœur était abbesse du couvent où la jeune Lara avait été élevée; mais ils ne purent voyager ensemble parce que les affaires d'Antonio l'obligeaient à faire un détour et à passer par Malaga. L'espoir de se retrouver bientôt avec sa bonne petite sœur contribua un peu à adoucir pour le pauvre Antonio la tristesse des adieux.

Routé de Malaga à Grenade.

Après quelques jours de halte à Malaga, Antonio se remit en route pour Grenade, sous la conduite du *Corsario*, ainsi que l'on nommait et que l'on nomme probablement encore dans le pays certain muletier d'un âge mûr, bien découplé, ancien contrebandier, bon homme d'ailleurs, qui une fois la semaine fait régulièrement le trajet de Grenade à Malaga et retour, à la tête d'une vingtaine de mules et de quelques *arrieros* de sa trempe.

Antonio eut pour compagnon de voyage dans cette occasion un homme qu'à son mauvais français et à son castillan plus mauvais encore, il n'aurait pu tarder à reconnaître pour Anglais, lors même que tout le reste de sa tournure n'eût pas décelé un voyageur échappé des rives de la Tamise. Il était mis avec toute l'élégance d'un dandy de Londres, quoique d'une manière assez ridicule pour le voyage qu'il allait entreprendre. A la vue du costume ecclésiastique d'Antonio, notre Anglais ne manqua pas de s'envelopper davantage encore dans cette morgue froide et rebutante dont les voyageurs de cette nation s'arment comme d'une cuirasse contre l'importunité des étrangers; mais lorsqu'il eut découvert par les réponses claires et précises que fit

Antonio à ses premières questions, que son compagnon de voyage parlait français et même anglais, et qu'il était libéral, quoique prêtre, il changea soudainement du tout au tout, et l'accabla de questions et de prévenances. Quant au Corsario et à ses gens, ils paraissaient s'amuser beaucoup des grands airs de l'*Ingles*, et de ses efforts infructueux pour se faire de temps en temps comprendre d'eux; mais Antonio finit par couper court à toute cette petite guerre, dans laquelle l'Anglais n'avait pas l'avantage, et il lui servit de truchement : complaisance qui redoubla encore la bonne opinion que le fier insulaire commençait à prendre de notre héros.... *puisqu'il parlait anglais!* En outre un prêtre catholique éclairé et tolérant, semblait au brave habitué de *Bondstreet* une chose si merveilleuse, un tel *lusus naturæ*, qu'il tira son album de la meilleure foi du monde pour y consigner sa découverte, et obtenir d'Antonio qu'il y daignât inscrire son nom; fantaisie à laquelle celui-ci se prêta gaiement. Cependant cette bonne opinion ne l'empêchait pas de combattre vivement les assertions du spirituel Espagnol, chaque fois que celui-ci cherchait à dissiper les préjugés anglais et protestans à travers lesquels il persistait à regarder l'Espagne.

Tous les argumens expiraient contre l'incrédulité et l'orgueil que lui inspirait sa haute idée de la ci-

vilisation de sa propre patrie. Il signalait d'un air de triomphe les moindres abus, les moindres contre-sens de l'état social en Espagne, sans daigner jamais convenir que dans sa patrie aussi il pût exister des abus et des contre-sens; enfin il mit tant de chaleur et d'opiniâtreté dans la dispute, qu'il ne fallut rien moins que l'ardeur brûlante du soleil du midi, dardant à plomb sur leurs têtes, pour amener une trêve momentanée entre les deux interlocuteurs.

La route de Malaga à Grenade, après avoir passé au pied du vieux château de Gibalfaro, longe l'espace de plusieurs lieues les sables du rivage. Elle tourne ensuite vers l'intérieur du pays, afin d'éviter les nombreux rochers qui bordent la côte à quelques lieues de Malaga; mais nos voyageurs la quittèrent à cet endroit, et par un étroit sentier, pratiqué pour les piétons et les mulets seulement sur la crête même des rochers, ils continuèrent à suivre le rivage, tantôt gravissant les mornes les plus escarpés, et tantôt traversant les bancs de sable que la mer avait amoncelés à leur pied. Par-ci par-là même il fallut que les mulets entrassent jusqu'au ventre dans l'onde salée, pour gagner d'une langue de terre à l'autre.

Cette partie du rivage présente un coup d'œil qu'il est impossible de jamais oublier. Des rochers de granit rouge des formes les plus fantastiques;

se projettent audacieusement vers la mer, et sur leurs derniers chaînons, à une longue distance au milieu des flots, apparaissent çà et là quelques-unes de ces vieilles tours de garde, espèce de *Blockhaus*, élevées le long de ces côtes pour servir de défense contre les descentes des Barbaresques; sur la vaste plaine azurée brillent au loin les voiles blanches de nombreux vaisseaux; les dunes si arides du rivage sont de temps en temps égayées par le contraste de riantes campagnes, que quelques échappées du terrain permettent d'entrevoir derrière les rochers, et dont la vivace végétation repose doucement les yeux du voyageur, sans cesse éblouis par l'éclat du jour dans ces contrées et le balancement des vagues transparentes. Enfin, quelques cabanes de pêcheurs ou quelques moulins à vent, aux toits surmontés d'une treille, à l'ombrage tutélaire d'un ou deux palmiers, ajoutent encore à la beauté du paysage.

La caravane arriva vers midi à Velez-Malaga. Ce lieu s'étend sur un terrain bas et mou le long de la mer, dont quelques hautes dunes de sable le séparent cependant, en le mettant à l'abri des vents. C'est un des terroirs les plus fertiles de l'Espagne, et non-seulement en olives, vers-à-soie, vins et oranges, mais encore en dattes et en coton. La canne à sucre même s'y cultive avec assez de succès. L'on en tire un sirop délicieux, et connu dans le pays sous le nom de

*miel*¹. C'est le dessert ordinaire des habitans dans les jours de joyeuse bombance. Il n'y a pas, enfin, jusqu'au bananier des Indes occidentales qui n'y croisse haut et droit, et presque sans soins, quoiqu'il ne faille guères chercher à Velez-Malaga, plus que dans le reste de l'Espagne, une véritable industrie agricole.

Après avoir fait la sieste dans ce lieu, nos voyageurs se remirent en route, afin d'arriver avant la nuit à une petite *venta*, située à l'entrée des montagnes de Grenade.

L'Anglais, qui se nommait Brown, et était attaché au consulat britannique à Malaga, avait pour quelques heures quitté la caravane, afin d'aller rendre visite à un de ses compatriotes, établi dans le pays à la tête d'un grand commerce de vins et d'huiles. Il rejoignit enfin, tout réjoui de l'accueil *confortable*, du *beafteck*, du porter et du *rosbeaf*, *presque* aussi bien apprêtés qu'à Londres, qu'il avait trouvés chez son ami. Il paraît même que les honorables *gentlemens*, dans leur joie de se revoir, avaient, au lieu de faire la sieste, tellement festoyé la bouteille, qu'il ne faut pas attribuer à autre cause

¹ Le nom de miel tout court se donne en Andalousie à ce sirop. Quant au véritable miel, on l'appelle *miel de abejas* (miel des abeilles).

le surcroît de jurons et de blasphèmes par lesquels la bonne humeur de M. Brown se manifestait. Peu à peu, cependant, sans changer leur expression, ses idées parurent prendre un cours plus sombre; et, en effet, la chaleur accablante de l'après-midi, et plus accablante encore pour lui par suite de ses joyeuses libations bachiques, la difficulté des chemins, ou plutôt leur manque absolu, car depuis quelque temps la caravane ne suivait plus aucun sentier, mais s'avavançait péniblement sur le roc nu, par les sillons desséchés de quelques torrens, chaque mulet à la file l'un de l'autre, et grim pant de pierre en pierre; enfin l'indiscipline de celui de ces animaux qui avait l'honneur de porter M. Brown, tout contribuait à exciter la bile du digne enfant d'Albion. — Il passait, disait-il, pour un des meilleurs chasseurs de chamois du Yorkshire, mais, du diable, si pareille cavalcade ne devait pas finir par leur casser le cou à tous! — et en effet il faillit plusieurs fois courir ce risque par suite de son opiniâtreté à diriger son mulet, au lieu de le laisser tranquillement marcher à sa fantaisie.

Enfin, n'y tenant plus, et après avoir énergiquement maudit le pauvre animal, il appela le *Corsario*, et le somma à cor et à cris de mettre une bride à sa monture, ou de lui céder son propre cheval.

Le *Corsario* s'était pendant long-temps amusé des étranges manières du *señor Ingles*, des mille

positions différentes qu'il prenait sur son mulet pour se mettre à l'abri du soleil, et surtout du volumineux attirail de voyage qu'il traînait après lui, tel que cartons, sacs de nuit, porte-manteaux, nécessaires de toilette, essences, poudres, parapluie, etc.; mais peu à peu aussi le brave homme s'en était impatienté, surtout en voyant l'arrogant personnage ne pas cesser un instant d'accabler d'ordres, de menaces et d'épithètes outrageantes son malheureux domestique, si bien que le pauvre diable ne savait à quoi entendre, et jurait entre les dents en tous les idiomes de l'Europe, mais principalement par *cospetto! corpo di baco! pacienza!* mots classiques qui le faisaient reconnaître pour Italien.

Ah çà, señor Italiano, lui dit enfin le brave Andalous, l'Anglais, maudit soit-il, vous a-t-il donc acheté comme esclave, que vous vous laissiez traiter ainsi? un Nègre même ne le souffrirait pas! — *Pacienza!* répondait en soupirant le pauvre Italien; que puis-je faire? si je raisonnais il me battrait: — Quoi! s'écria le corsario avec indignation, et vous vous laisseriez battre! et vous ne lui enfonceriez pas votre couteau dans le ventre! *carajo!* — *Pacienza!* Il appelle de nouveau! reprenait encore le valet, en haussant les épaules d'une manière qui lui était toute particulière; puis, se rapprochant du donneur de conseils: et s'il me chassait, que deviendrais-je? — Voleur de

grand chemin, dit l'Espagnol; il vaut mieux voler que servir ainsi! et s'éloignant d'un air de mépris, quels gens! quels gens! Dieu nous préserve de jamais leur ressembler!

Cependant il continuait encore à traiter son hôte momentané avec cette politesse hospitalière dont un Espagnol, même de la dernière classe, ne se départ vis-à-vis d'un étranger qu'à la dernière extrémité, — et tant que M. Brown se borna à maudire en termes généraux le pays et le voyage, il le laissa tranquillement évaporer sa bile, sans lui répondre; mais lorsque le mal avisé gentleman lui eut ordonné d'un ton d'autorité et avec force juremens de descendre de son propre cheval et de le lui céder, il perdit enfin patience, et s'écria, l'œil étincelant de colère : *Carajo!* señor, me prenez-vous pour votre valet? J'aimerais mieux être chien que ce pauvre diable d'Italien! *sangre de Dios!* si je n'avais pas promis à Malaga, à la maison Garcia et Compagnie, de vous livrer sain et sauf à Grenade, vous verriez..... *carajo!* Mais si vous vous présentez encore à mes yeux sans savoir vous conduire comme il convient à un *cavallero*, de par la sainte image de Jaën, vous vous souviendrez de moi! Je vous ai donné mon meilleur mulet, et vous n'êtes pas content! et vous le tirez là par le licou comme si c'était un âne de Galice.

Vous êtes déjà cause que la pauvre bête s'est blessée

au genou — S'il y a du dommage, je le payerai, interrompit l'Anglais, un peu intimidé, sans trop comprendre encore ce qui causait la colère du mulétier; mais à sa grande surprise ce peu de mots parut la redoubler. Abominable Juif! s'écria de nouveau le Corsario, — chien d'hérétique! Sans doute tu le paieras, le dommage; mais crois-tu que je souffre que tu traites la pauvre bête comme ton misérable valet! *Carajo!* si cela t'arrive encore, je te fais sauter par-dessus ces précipices!

Antonio se hâta d'accourir et d'apaiser le différend, ce qui paraissait d'autant plus urgent que le sang septentrional du fier insulaire commençait à s'échauffer aussi. Il parvint enfin à persuader à M. Brown, que sous tous les rapports il valait bien mieux qu'il laissât son mulet marcher à sa fantaisie, comme ces animaux en ont l'habitude, que de s'obstiner à ses risques et périls à le conduire.

Un pareil chien monter sur mon cheval! murmura encore entre les dents le Corsario, puis, s'approchant poliment d'Antonio: mais vous, señor, si vous avez envie de le monter un bout de chemin, croyez bien qu'il est tout à votre service. Antonio le remercia, et au bout d'une demi-heure ils arrivèrent sans autre incident remarquable à la venta *del Gitano*, où ils devaient passer la nuit. C'était

une misérable hutte, au milieu de quelques pauvres pâturages, dans une contrée sauvage et toute hérissée de rochers. La seule raison qui avait pu décider le propriétaire à s'établir en ce lieu, était sans doute la source limpide qui coulait tout auprès, et ne laissait pas que de rendre le site assez pittoresque. Quant à un hangar pour les mulets et équipages, il n'y avait pas à y penser, et les arrieros, ainsi que leurs bêtes, furent bientôt prêts à passer librement la nuit à la belle étoile. Pour M. Brown, après s'être fait aider par son domestique à descendre de sa monture, il entra dans la maison, en faisant à peu près la même grimace qu'un homme qui va avaler une médecine.

Il faut avouer que l'aspect de l'intérieur n'avait en effet rien de bien ragoûtant : il ne formait qu'une seule pièce, qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. M. Brown, après avoir promené de tous côtés son lorgnon, pour tâcher de découvrir le *ventero* au milieu de l'épaisse fumée qui remplissait la cabane, lui demanda avec gravité sa meilleure chambre, assurant qu'il la paierait bien.

Celui-ci, gros gaillard à l'air assez fin et railleur, ne sut pas d'abord que penser de la demande, et ouvrait de grands yeux, comme s'il attendait le mot de la plaisanterie qu'il supposait lui être faite; mais

lorsque l'Anglais eut répété avec force *goddem* et promesses de paiement, qu'il voulait la plus belle chambre, quel que fût son prix, notre homme parut prendre son parti, et répondit le plus sérieusement et le plus respectueusement qu'il lui fut possible, que sans doute il tenait toujours prêt un joli, propre et aéré appartement pour les grands seigneurs qui lui faisaient l'honneur de descendre chez lui, et qu'il allait se faire un vrai plaisir d'y conduire le *señor Ingles*.

Mais s'apercevant que son hôte ne savait pas même assez d'espagnol pour comprendre sa joyeuse réponse, il prit des mains du domestique le sac de nuit du voyageur, et avec un : par ici, par ici, caballero, donnez-vous la peine de me suivre, il enfila une mauvaise échelle qui aboutissait à une petite ouverture pratiquée dans les planches mal unies du plafond. M. Brown se mit en devoir de le suivre, et arriva ainsi dans une espèce de grenier, où l'on ne pouvait pas même se tenir debout, entièrement dénué de meubles, et ne recevant le jour que par les intervalles de la toiture. C'était bien le cas de recommencer la grimace de l'instant d'auparavant; mais rendu plus circonspect par le souvenir de sa querelle avec le Corsario, il se contenta de la faire à part soi, et demanda au ventero, si au moins il pourrait lui faire placer là un bon lit? C'en était trop pour la

longanimité du bon homme, et il se mit à crier, en riant aux éclats : un lit, cavallero, un lit, mais tout cela est un lit, et un grand et large lit, j'espère, et il montrait les planches vermoulues sur lesquelles ils marchaient.

Puis s'élançant en bas de cette espèce de poulailler, il courut raconter à sa femme les singulières prétentions de l'*Ingles*.

Antonio vint encore une fois ici au secours du malencontreux dandy du Yorkshire, et parvint à lui procurer une espèce de matelas, presque aussi dur que le plancher ; mais sur lequel, après avoir fait avec l'aide de son domestique une élégante toilette de nuit, notre voyageur consentit, faute de mieux, à s'étendre, non toutefois sans lancer de nouveau ses malédictions contre l'Espagne, ses routes, ses auberges, et lui-même, qui était venu s'y enfourner ! Quant à Antonio, après un fort maigre souper auquel son compagnon de voyage dédaigna de prendre part, il alla avec les muletiers coucher à la belle étoile, et s'étendit dans son manteau à la porte de la *venta*.

La Vega de Grenade.

Le lendemain matin nos voyageurs reprirent leur route pour Grenade. M. Brown, d'autant plus mécontent, qu'après avoir passé la plus détestable des nuits dans son galetas, il avait encore dû payer quatre piastres d'Espagne pour ce misérable gîte. Il recommençait à ce sujet ses malédictions contre l'Espagne, lorsque Antonio lui représenta qu'ayant demandé dans la *venta* des choses inusitées, il était juste qu'il payât aussi un prix inusité, et que, s'il s'était borné aux exigences d'usage, s'il avait fait comme lui par exemple, au lieu de quatre piastres, il n'eût payé que six réaux. Petite morale, qui peut convenir à beaucoup de voyageurs, mais qui n'empêcha pas le compagnon de route d'Antonio de revenir à tout bout de champ sur la barbarie et la rapacité des mœurs espagnoles.

Le sentier qu'ils suivaient, et qui devenait toujours plus difficile et plus raide, les conduisit, après de longs détours au milieu des rochers, vers une seconde *venta*, à peu près aussi misérable que leur gîte de la nuit, mais où ils se bornèrent à passer le temps de la sieste. De là ils gravirent enfin le pas escarpé de *puerto de Zafaraya*¹, sur le revers duquel

¹ Le mot *puerto* a en espagnol une double signification :

commence la riche plaine de Grenade. La montagne du côté de Malaga est de plus en plus sauvage, à mesure qu'on approche de la crête. D'abord se montrent encore ça et là quelques *algorobas* aux feuilles dures et d'un vert sombre; mais plus on monte et plus tout signe de végétation disparaît; bientôt l'étrroit sentier n'est plus bordé des deux côtés que par les pointes toujours plus aiguës des rochers de granit. La réverbération du soleil sur ces rocs nus le rend en outre tellement glissant, que les mulets eux-mêmes ont peine à le gravir; et nos voyageurs, étouffés de chaleur, exposés sans cesse à glisser avec leurs montures et à rouler avec elles de précipice en précipice, avaient encore à lutter dans cette circonstance contre un autre ennemi, le soleil, qui dardait ses derniers rayons en face d'eux, de telle sorte que, pour n'être pas aveuglés, ils étaient obligés de fermer les yeux et de se laisser porter à l'aventure. Enfin ils atteignirent le haut du pas. A leurs pieds se déploya alors la riante Vega de Grenade, comme une mer de verdure et de fleurs dans la plus riche végétation. Les masses gigantesques de la *Siena Nevada* élevaient à l'horizon leurs pics

il désigne non-seulement ce que nous appelons un *port*; mais encore l'endroit d'une montagne par où passe une route, son point culminant et très-souvent la montagne elle-même; par exemple : *Puerto de Guadarrama*; de *Miravoto*, etc.

couverts de neige et dorés par les derniers rayons du soleil couchant. Enfin, pour augmenter encore la beauté de ce tableau, Grenade avec ses coupoles et ses nombreuses tours se dessinait en amphithéâtre sur le versant le plus éloigné des montagnes.

*A quien Dios lo quiso bien en Granada le Dio de comer*¹, s'écria joyeusement le Corsario, pendant que ses compagnons de voyage s'extasiaient sur la beauté du site. Et, en effet, celui qui a vu la Vega de Grenade, peut facilement comprendre le désespoir du dernier roi more de Grenade, lorsque, obligé de laisser son riche royaume et son magnifique Alhambra au pouvoir du terrible Ferdinand, il s'arrêta au lieu encore appelé aujourd'hui : *le soupir du More* (el sospiro del Moro), et là, jetant encore un dernier regard sur la Vega de Grenade, se mit à fondre en larmes. L'histoire a consacré les paroles sévères de la mère du monarque déchu, lorsqu'elle vit son fils dans cet état : « tu fais bien, mon

¹ « Dieu, lorsqu'il aime bien quelqu'un, le fait vivre à Grenade. » Diction presque aussi populaire en Espagne que le fameux quatrain :

El que no ha visto à Sevilla
 No ha visto maravilla,
 El que no ha visto a Granada
 No ha visto nada.

Celui qui n'a pas vu Séville, n'a point vu de merveille ;
 mais celui qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu.

fil, de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su défendre en homme ton héritage. »

En descendant de ce côté du pas de Zafaraya, nos voyageurs trouvèrent le village de ce nom presque entièrement réduit en cendres. Ce funeste évènement avait eu lieu peu auparavant, par suite de haines privées et de dissentimens politiques. Depuis bien des générations il existait une profonde inimitié entre les habitans de Zafaraya et ceux d'Alhama, et souvent déjà il en était résulté de sanglans débats, lorsque dans les premiers jours du printemps de 1822, les habitans d'Alhama, plus exaltés encore par l'esprit de parti, se portèrent sur le village de Zafaraya, et, après un combat terrible entre eux et les habitans, y mirent le feu.

Il ne fallut rien moins que les efforts des nombreuses troupes envoyées de Grenade, pour sauver le peu qui reste des maisons de Zafaraya et rétablir momentanément une apparence de tranquillité.

Au bout de deux ou trois heures de marche, la caravane arriva dans la vieille ville d'Alhama, dont les épaisses murailles et les nombreuses tours sont un des plus héroïques monumens de l'histoire d'Espagne. Alhama avait été regardé comme le plus fort boulevard de l'empire more de Grenade, jusqu'à ce qu'en 1490 cette ville eût été prise d'assaut par les Espagnols, descendus des hauteurs de Zafaraya. L'histoire rap-

porte que ces derniers souillèrent leur victoire par le massacre de plus de six mille femmes et enfans, qu'ils trouvèrent rassemblés dans la grande mosquée.

Après avoir passé la nuit à Alhama, où M. Brown trouva un gîte quelque peu plus *confortable* que celui de la veille, l'on repartit dès l'aurore pour traverser la délicieuse Vega de Grenade.

L'air vivifiant du matin apportait de toutes parts les parfums des orangers, des romarins et de toute la riche végétation de cette contrée. La route que suivaient nos voyageurs, s'avance à travers la Vega, tantôt entre deux haies de mûriers, d'oliviers et de citronniers, tantôt entre de légers bois de châtaigniers et d'aunes. Cà et là de rians villages aux blanches maisonnettes brillent au milieu de magnifiques vignobles et de la dorure ondulée des champs de blé. Sous cet heureux climat les raisins sont déjà mûrs à l'époque des moissons, et les vendangeurs et moissonneurs, mariant leur gaieté et leurs travaux, chargent souvent sur la même voiture les longs épis d'or et les délicieux raisins muscats du pays. Là les travaux des champs sont des jeux, la terre fournit tout presque sans culture, et le cœur est sans cesse réjoui par cette belle végétation, qui ne coûte aux hommes ni sueurs ni dépenses.

M. Brown lui-même fut ému de ce tableau, et oublia un instant sa maussaderie hyperboréenne,

pour rendre un tardif hommage à la belle et romantique Espagne. On prétend même que dans un premier moment d'enthousiasme il alla jusqu'à s'écrier que la Vega de Grenade valait presque les campagnes de l'Angleterre et même du Yorkshire!

On était alors arrivé à l'entrée d'une longue avenue d'ormes, qui conduit au pont sur le *Genil* et de là dans la ville de Grenade. A gauche du pont, et tout au bord du *Genil*, s'élève une petite chapelle, dont la vieille mais gracieuse architecture dénonce la primitive consécration au culte des Arabes. Une foule de bourgeois et de gens de la campagne étaient agenouillés tout autour et priaient en silence, accourus de tous côtés dans ce lieu au signal de trois coups de cloche, donné de la tour de la cathédrale de Grenade.

L'Anglais n'avait pas manqué de demander d'abord avec dédain la raison de toutes ces momeries; mais sa disposition au sarcasme s'évanouit lorsqu'il apprit d'Antonio quelle était l'origine de cet usage.

Ce fut en ce lieu que le 3 Septembre 1492, à trois heures de l'après-midi, Ferdinand le Catholique et son héroïque épouse Isabelle de Castille, vinrent attendre le signal de la prise de possession de Grenade, ce joyau si long-temps dérobé à leur couronne, et dont le retour allait enfin leur donner réellement le droit de s'appeler les souverains

des Espagnes. Derrière eux, le long de la rive du Genil, était rangée en bataille leur valeureuse armée, attendant aussi dans un religieux silence. Tout à coup sur la plus haute tour de l'Alhambra apparaît la bannière de la croix, portée par le cardinal Don Pedro Gonzalez de Mendoza. A ses côtés se tiennent le comte de Tendilla avec l'étendart royal de Castille, et Don Gutierre de Cardenas avec la bannière de S. Jacques. Aussitôt les trompettes sonnent de toutes parts ; sur les remparts de la ville retentit le cri des hérauts d'armes : Grenade ! Grenade ! pour nos rois de Castille, Ferdinand et Isabelle ! le roi et la reine tombent à genoux, s'écriant : *non nobis, Domine, sed tibi sit gloria !* et toute l'armée leur répond par ses acclamations, et comme eux rend hommage au Dieu des armées.

C'est en mémoire de ce glorieux événement que de nos jours encore, tous les après-midi à trois heures la grande cloche de la cathédrale de Grenade sonne trois coups, et qu'une bulle apostolique accorde indulgence plénière à tous ceux qui en ce lieu et à cette heure prieront trois *pater* et trois *ave*.

Grenade.

Sur le revers oriental de la Sierra Nevada, entre deux étroits vallons, se précipitent, en obliquant l'un vers l'autre, le Genil et le Darro, célèbre par sa poudre d'or. Les deux rivières se réunissent au pied de cette bizarre chaîne de montagnes, appelée *Cerro de santa Elena*, qui se projette comme un promontoire au milieu de la Vega de Grenade. De là elles portent leurs eaux mêlées au Guadalquivir. C'est dans le vallon du Darro, sur ses deux rives, que s'élève l'antique cité de Grenade, appuyée aux côtés sud et est du *Cerro de santa Elena*, et se prolongeant en amphithéâtre depuis le bas de la côte jusqu'au point de la plaine où est le confluent des deux rivières. A l'angle de la montagne, sur la rive gauche du Darro, apparaissent le château et le quartier de l'*Alhambra*, sur l'autre rive est l'*Albaycim*, et chacune de ces deux parties de la ville forme comme une ville à part. Les rues de Grenade sont étroites et tortueuses comme dans toutes les villes bâties par les Mores, les édifices particuliers peu remarquables au dehors, et sans aucun style bien marqué d'architecture ; mais les édifices publics, au contraire, fort magnifiques et souvent même d'assez bon goût.

Parmi ces derniers il faut ranger un grand nombre d'églises, de couvens et d'hospices.

La cathédrale, bâtie dans le seizième siècle, ne mérite guères l'admiration par la régularité et le choix de son style, car elle n'en a point précisément; mais elle est imposante par sa masse et ne manque même pas d'agrément par ses ornemens de détail. On en peut dire autant de la plupart des églises. Des deux côtés de l'Alhambra et de l'Albaycim les rues se dessinent en terrasses, et de nombreux jardins les bordent pour la plupart. Quelques places assez vastes et irrégulières se trouvent aussi au centre de la ville, telles que les *Plaza major*, *el campo del triumpho*, *Bivarrumbia*, etc. Enfin, de charmantes promenades longent les deux rives opposées du Genil et du Darro, le *Paseo* et l'*Alameda vieja*. De tous côtés de la ville se retrouvent encore aujourd'hui de nombreux monumens de l'empire des Mores, de hautes tours, d'épaisses murailles et d'élégantes arcades. Il est même peu de maisons particulières qui ne renferment quelques vieux débris de ces temps héroïques. Mais leurs plus admirables legs sont ce magnifique *Alhambra*, si justement célèbre et comme monument historique et comme monument d'art, et plus loin, dans un escarpement de la même montagne, le non moins célèbre *Generalife*. Enfin, tout dans Grenade parle des Mores et de la splendeur

de leur empire ; et même une foule de rues ont conservé leurs noms arabes , telles que les *Calle Zacatin, de los Zenetes, de los Gomelez, etc.*

La ville est environnée de tous côtés par d'élégans jardins, où les fleurs et les fruits du nord et du midi viennent également bien ; car le voisinage de la Sierra Nevada leur procure une fraîcheur rare dans ce climat. Le site est en outre coupé en tous sens par de nombreuses sources, et des canaux dans lesquels l'eau du Genil et du Darro coule sous des berceaux de vignes, qui s'étendent de l'une à l'autre rive.

L'intérieur d'une maison à Grenade.

Nos voyageurs se séparèrent dans cette ville; M. Brown alla s'établir à la meilleure posada, et Antonio se mit à la recherche de Dolores. C'était chez un des négocians les plus distingués de Grenade, Don Blas Gallardo, et chez sa femme Dona Josepha, que la petite señorita de Benameri avait dû aller attendre son frère.

La maison de Don Blas était une des meilleures de la ville, et sa description pourra servir d'excellent échantillon au lecteur curieux de connaître les habitations des particuliers aisés du pays. Nous allons en conséquence nous y introduire avec Antonio.

Il trouva la porte de la maison ouverte, entra sous une espèce de sombre portique, appelé *Zaguan*, et sonna à une seconde porte, pratiquée dans le fond. A l'interrogation ordinaire qu'on lui fit du dedans avant d'ouvrir : *qui est là?* il répondit par la formule sacramentelle : *gente de paz* (gens de paix). Aussitôt la porte s'ouvrit, et il se trouva dans la cour de la maison (*patio*). Elle pouvait avoir environ cinquante pieds en carré et était pavée en dalles. Au milieu coulait avec un doux murmure une petite fontaine, et le long des murs s'élevaient toutes sortes de fleurs et de plantes aroma-

tiques. De trois côtés de cette cour régnait une espèce de galerie ou d'allée couverte, à double étage, et formée avec assez d'élégance par des arcades de pierre. Sur le quatrième côté, celui-là même par où était arrivé Antonio, et au-dessus de la porte, se trouvait percée une large fenêtre ou porte vitrée avec balcon; plusieurs autres portes donnaient sur la galerie et conduisaient à autant de chambres, auxquelles elles servaient en même temps à donner du jour; car il n'y avait point d'autres fenêtres au rez-de-chaussée. L'étage supérieur était distribué à peu près de la même manière. Il servait d'habitation d'hiver, le rez-de-chaussée au contraire d'habitation d'été, et la cour, pendant presque toute l'année, de salon de compagnie; elle était à cet effet couverte d'une large toile à voile, ce qui lui donnait assez l'air d'une tente et contribuait à y entretenir une agréable fraîcheur.

Quant à l'ameublement et à l'ordonnance de la maison, nous allons en aussi peu de mots que possible essayer d'en donner une idée au lecteur.

La grande salle de l'étage supérieur, ou autrement dit le salon d'hiver, n'avait pour tous meubles qu'une douzaine de chaises de paille, une grande table de noyer, et une espèce de banc, adossé contre la muraille, fort bas, fort long, fort mal rembourré, et spécialement destiné aux dames. Les

quatre murs étaient blancs, sans tapisseries ni dorures, mais décorés d'un grand crucifix de bois noir, de deux tableaux d'Alonzo Cano, représentant la passion et la résurrection, placés à droite et à gauche du crucifix; enfin, de quelques modestes candelabres fixés chacun à un petit miroir, seul luxe qu'il y eût dans l'appartement.

Il ne faut pas oublier cependant de mentionner aussi certains plateaux à trois pieds placés dans chaque coin des trois fenêtres à balcons de l'appartement, et supportant chacun un vase élégant rempli d'eau fraîche. Ces sortes de vases sont connus dans toute l'Espagne sous le nom de *Pujarros* ou d'*Alcarrazas* d'Andujar, lieu de leur fabrication. Ils sont d'une terre très-légère, ou plutôt de sable fin, d'un blanc mat ou d'un rose très-délicat. Leur principal mérite est de conserver l'eau parfaitement fraîche, même pendant les plus grandes chaleurs, au moyen d'une sorte de filtration, qui entretient toujours mouillé leur côté extérieur. Leur forme est en général fort gracieuse, et se rapproche assez de celle de ces vases antiques trouvés dans les fouilles de Pompéi.

A côté de la salle que nous venons de décrire se trouvait la chambre à coucher de la mère de famille, décorée d'un énorme bois de lit, le seul qu'il y eût dans la maison. Les autres chambres à coucher

n'avaient que des lits de camp ou même de simples matelas à terre, et le reste de leur ameublement répondait à ce peu de recherche.

Je ne répondrais pas cependant que dans celles destinées aux dames il ne se trouvât au fond de quelque coin un petit miroir, ou quelque autre aussi damnable invention de la coquetterie. Pour des commodes et des secrétaires, point n'en était question, excepté dans la chambre de cette bonne mère tant choyée, ou dans le cabinet du maître du logis. Là se montraient aussi quelques livres, modestement rangés sur deux ou trois rayons, et là se bornera notre description de l'habitation de Don Blas Gallardo. Resterait cependant la cuisine, mais nous sommes forcés de confesser humblement notre ignorance en pareille matière, et tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'elle se trouvait au rez-de-chaussée, du côté de la porte du *Zaguan*.

A peine Antonio eut-il mis le pied dans le *patio*, qu'il se trouva dans les bras de Dolores. L'aimable enfant, après les premières caresses, le conduisit vers une vieille dame aveugle, assise devant une petite table tout auprès de la fontaine, près de laquelle s'était aussi tenue Dolores, occupée à quelque ouvrage de femme, lorsque Antonio avait paru.

Dona Josepha, car c'était elle-même, accueillit notre voyageur avec la plus grande politesse et se

mit aussitôt à lui faire l'éloge de sa chère enfant, comme elle nommait la sœur d'Antonio.

Le maître du logis arriva ensuite. C'était un homme encore vert, d'environ soixante ans, bon bourgeois de la vieille pâte, fort économe de phrases et de démonstrations; mais franc, cordial, serviable, un peu dévot, et probe jusques dans la moelle des os; assez fier d'ailleurs, mais précisément à cause de cela ne s'écartant avec personne des égards qu'il pensait être dus. Il prit la main d'Antonio, la secouant vivement, avec un sec : soyez le bien-venu, Cavallero, et disposez de cette maison comme de la vôtre.

En effet, il avait déjà donné l'ordre de monter les paquets d'Antonio dans une des chambres d'ami, et celui-ci se trouva bientôt aussi franchement installé dans la maison que s'il en eut été le plus ancien commensal.

En redescendant dans le *patio*, après les premiers arrangemens, Antonio y avait trouvé la fille de ses hôtes, Dona Fernanda. C'était une jeune et jolie femme d'environ vingt-cinq ans, un peu pâle, mais aux traits doux et mélancoliques, contrastant avec l'énergie de ses grands yeux noirs. Ses manières annonçaient l'usage de la meilleure compagnie; elle était plus grande que Dolores, et d'un caractère de beauté beaucoup plus imposant, quoique peut-être moins piquant.

Mariée depuis peu de mois à un riche propriétaire de la vieille Castille, libéral exalté, et pour cela même fort mal vu de Don Blas, elle était venue passer dans la maison paternelle le temps de l'absence de son mari, que son dévouement et sa qualité de commandant de la milice nationale appelaient aux frontières.

Fernanda partageait les opinions de son mari, au grand regret de son père, qui d'ailleurs ne l'en aimait pas moins ; mais pour ne pas le chagriner, elle comprimait tant qu'elle pouvait les élans de son vif enthousiasme, et avait pris l'habitude de n'épancher ses rêves patriotiques que dans le sein de Dolores. Mais la jeune fille de Benameri n'était pas la confidente qu'il lui fallait en pareille matière, quoique elle aimât Dona Fernanda comme une sœur. Antonio devint donc bientôt précieux pour la jeune libérale, qui trouvait enfin en lui quelqu'un dont le cœur put comprendre l'exaltation du sien, et dont les connaissances répondissent à celles qu'elle avait su acquérir : car elle était beaucoup plus instruite que ne le sont d'ordinaire les Espagnoles ; et Dolores avait même assuré à son frère avec une naïve admiration : que Dona Fernanda savait lire et écrire aussi bien que le père Hilario !

Une promenade publique.

Le soir venu, Antonio conduisit ces dames au *Paseo*. Le *Paseo* de Grenade s'étend à trois cents pas en avant du pont du Genil, sur la rive droite de cette rivière. Il est composé d'une place d'environ 50 pieds de large, appelée *el salon*, sablée, ayant des deux côtés des avenues d'ormes et d'acacias, et au milieu toutes sortes de fleurs et d'arbustes, tels que rosiers, lauriers-roses, etc. De distance en distance se trouvent des bancs de pierre, et au bout de la promenade une magnifique fontaine, dont l'eau tombe en plusieurs jets à la fois de bassin en bassin.

Derrière le *Paseo* commencent les montagnes, et de vertes forêts, égayées par d'heureux accidens de rochers et les détours du Genil, qui serpente entre les arbres en roulant vers la ville. A l'autre bout de la promenade, au contraire, se dessinent des maisons en terrasse, des jardins, des vignes, et un vaste couvent entouré d'un bois riant qui cache la vue de l'Alhambra, situé en arrière. Enfin, au-dessus de tout cela s'élève la crête superbe de la Sierra Nevada.

Ensemble d'un effet très-pittoresque et qui avec la fraîcheur de l'air, sans cesse conservée dans ce

lieu par la grande quantité de fontaines et d'eau qui l'entourent, contribue à faire du Paseo de Grenade une des plus agréables promenades qu'il soit possible d'imaginer.

En arrivant au Paseo, Antonio et ses dames le trouvèrent rempli d'une foule de promeneurs de tout sexe et de tout rang. Pour se faire une idée du coup d'œil que présente une promenade publique en Espagne, il ne faut pas oublier que là toutes les femmes sont presque uniformément vêtues, et qu'on n'y voit pas cette bigarrure de robes, de chapeaux, d'ombrelles de toutes formes et de toutes couleurs, qui donne un aspect si brillant à nos promenades du reste de l'Europe; mais la monotonie produite de loin par cette foule de basquines noires, brunes ou violettes, et de blanches ou noires mantilles, fait bientôt place à une autre sensation, lorsqu'en approchant on remarque la taille et les traits charmans de celles qui les portent, leur démarche si vive et si originale, leurs brûlans regards, et cette grâce inimitable avec laquelle les Espagnoles vous saluent de l'éventail ou du cri familier : *agur ! agur !* Alors, il faut bien en convenir, les souvenirs du Nord et de ses brillantes toilettes paraissent bien froids comparés à ce deuil tout voluptueux des Paseos d'Espagne, qu'animent, non point de vives couleurs, mais une sorte de vigueur, ou, si l'on

aime mieux, de surabondance inexprimable de vie.

Quant aux hommes, la plupart étaient également vêtus de brun et de noir, quoique l'on remarquât plus de variété dans leur costume que dans celui des femmes : nouveau contraste avec les autres pays. Beaucoup, surtout dans les classes élevées, étaient mis comme en France et en Angleterre ; mais l'on en trouvait aussi un grand nombre revêtus du costume du pays, qu'ils semblent affectionner surtout pour ces promenades du soir : la veste courte, le chapeau à larges bords et le grand manteau brun, malgré la chaleur. Enfin, une grande variété d'uniformes, tant ecclésiastiques, que militaires, prétaient aussi à la scène un caractère particulier. Les uns consistant en de longues robes blanches, noires, brunes ou grises ; les autres, plus élégamment portés par les nombreux jeunes gens de la milice nationale qui, à Grenade comme ailleurs, ne manquaient pas de se montrer aux belles, parés de leurs plus belles plumes. Il était aisé de reconnaître à l'air de satisfaction, répandu dans leurs traits, à leurs éclats de gaieté et à la franche fierté avec laquelle ils se pavanaient dans leurs uniformes, combien alors étaient grands leur enthousiasme pour la révolution et leur confiance dans l'avenir.

La société d'Antonio n'avait pas fait deux tours dans la promenade, qu'une petite clochette se fit

entendre : *Sa majesté! sa majesté!*¹ s'écrièrent aussitôt plusieurs voix, et dans moins d'un instant d'un bout à l'autre du Paseo, et dans les rues, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, chacun fut agenouillé. Un silence profond avait succédé au joyeux bourdonnement de la foule. Un prêtre traversait la place, portant le saint sacrement à un mourant ; il était suivi du porte-croix et de quelques enfans de chœur. Au bout de quelques minutes, à l'extrémité du *salon* du Paseo, une voix se fit de nouveau entendre : *Sa majesté est passée!* aussitôt chacun se releva et reprit sa promenade ; le bruit et la gaieté recommençant de plus belle.

Sur ces entrefaites Antonio et ses deux jolies compagnes avaient été rejoints par une nombreuse société de dames et de jeunes gens. On se salua réciproquement ; les hommes avec un simple mouvement de la tête et de la main, sans ôter le chapeau, et les femmes en s'embrassant à la ronde ; petite cérémonie, qui ne fut pas sans mettre l'eau

1 En Espagne le titre de *Majestad*, *su Majestad*, lorsqu'il n'est pas suivi des mots *el rey*, *la reyna*, etc., désigne, non une puissance de la terre, mais le roi du ciel, incarné dans l'hostie après sa consécration, suivant la croyance de l'Église catholique. Pareille locution sonne d'abord assez plaisamment à l'oreille d'un étranger ; mais on ne peut méconnaître qu'elle a dû être inspirée par un vif sentiment religieux.

à la bouche aux nombreux jeunes gens qui durent en rester témoins passifs.

Dolores se trouva surtout accablée de caresses par une vieille dame, et une jeune et jolie personne à peu près de son âge. Ceux qui connaissent l'aimable fille de Benameri pensent bien qu'elle ne fut pas en reste d'amitiés, et après les premières étreintes, elle reçut de la dame âgée une invitation pour le lendemain à l'Alhambra, où elle donnait une fête. Volontiers, señora, dit la petite en souriant, pourvu que le frère et dona Fernanda le permettent ?

Ils feront plus; ils vous accompagneront, je l'espère, reprit la dame, qu'à son air de dignité affable et aux nombreux témoignages de respect que lui rendait la foule, on reconnaissait aisément pour être d'un rang élevé. Antonio et la fille de don Blas se hâtèrent d'accepter l'invitation en leur nom et au nom de Dolores, et après quelques échanges de complimens de part et d'autre, la vieille dame continua son tour avec sa société.

Antonio apprit alors que c'était l'épouse du *Xefe politico*¹ de la province, dont la fille avait été au couvent avec Dolores.

¹ Chef politique, sorte de préfet, établi dans chaque province sous le régime constitutionnel.

Bientôt la cloche du soir (la *Oracion*) fit entendre ses sons mélancoliques, et donna à Antonio et à ses dames le signal de la retraite.

Au premier coup de cloche tous les groupes s'étaient arrêtés : un religieux silence avait succédé au bruit des conversations, et chacun, debout et découvert, s'était mis en prière. A cet instant solennel il en est de même dans toute l'Espagne. Au bout de quelques secondes d'oraison mentale ou à demi-voix, chacun se signa, et remettant son chapeau, salua à droite et à gauche ses voisins avec un *buenas noches* (bonne nuit).

Une grande partie des promeneurs se séparèrent alors pour rentrer au logis, mais le Paseo ne désemptit pas pour cela; car la nuit était tombée, douce, fraîche, voluptueuse, comme elle l'est dans ces climats, et son ombre complaisante servit de signal à une autre espèce de promenades, qui se prolongèrent jusques bien après minuit.

Le moment de la *Oracion* a quelque chose de sublime, et nul voyageur, sans doute, quelles que soient d'ailleurs ses opinions en matière de foi, n'en oubliera l'impression toute religieuse. Cette simple pratique de l'Église catholique est plus touchante, plus sublime mille fois que ses fêtes les plus pompeuses. Ce signal mélancolique de prière au moment même où le jour s'efface devant les ténèbres;

ce silence subit; ce recueillement de tout un peuple au milieu des rendez-vous du plaisir; l'idée qu'à pareille heure dans tout un vaste royaume pareil hommage est rendu à l'éternel, et jusqu'à cet usage si simple de se souhaiter la bonne nuit après la prière, comme la meilleure chose que les hommes puissent se souhaiter, surtout dans ces climats du Midi, où la fraîcheur des nuits retrempe en quelque sorte la vie; tout concourt à exalter à la fois l'âme et les sens dans cette solennité de l'*Oracion*.

*L'Alhambra.*¹

Le jour suivant, Dolores et Fernanda, après avoir pris tous ces petits arrangemens de toilette qui précèdent pour les dames l'instant solennel du bal, prièrent Antonio de les conduire à l'Alhambra avant l'heure fixée. Elles désiraient revoir en détail ces monumens arabes, qui attestent, à Grenade surtout, l'antique splendeur de cette nation déchue. Leur empressement à ce sujet était d'autant plus grand, que le révérend *Innocencio*, curé de l'église paroissiale de l'Alhambra, s'était offert à être le *Cicerone* de la compagnie.

En conséquence, dès qu'on eut fait la sieste, on se mit en route. La société était augmentée de plusieurs étrangers, entre autres de M. Brown, qui ne voulut pas manquer cette occasion d'étaler ses grâces britanniques devant les beautés de l'Ibérie.

On traversa d'abord la place de *Bivarrambla*, où, comme l'attestent les vieilles chroniques, la

¹ L'Alhambra s'est si bien trouvé d'avoir été décrit par M. de Châteaubriand, que j'ai dû hésiter d'abord à traduire la nouvelle description qu'en donne M. Huber. Je m'y suis décidé cependant, en pensant que le lecteur serait peut-être bien aise de comparer la manière des deux auteurs, par la même raison qu'après avoir admiré un tableau de David, on ne dédaigne pas quelquefois de prendre plaisir à une modeste gravure.

chevalerie more se livrait naguères à ses jeux guerriers, en présence d'une foule de beautés, empressées de couronner les vainqueurs. L'on monta ensuite le *Zacatin*, rue étroite et roide, déjà célèbre du temps des Arabes par ses nombreuses boutiques, presque toutes d'orfèvrerie et de joaillerie. Plus loin est la *plaza nueva*, lieu consacré, ainsi que le *Zacatin*, par ce patriotique dicton du peuple de Grenade :

Darro tiene prometido
De casarse con Genil,
Is le ha le llevar en dote
Plaza nueva y *Zacatin*.¹

Plus loin encore est la vieille rue de *los Zenetes*, ainsi appelée du nom d'une des plus valeureuses tribus arabes, qui, sous les derniers rois de Grenade, tenait ses quartiers là, au pied de l'Alhambra. Enfin nos promeneurs arrivèrent à la porte de *las Granadas*, dont le nom arabe est *Bib-Leurar*, et d'où l'on monte droit à l'Alhambra.

L'Alhambra est bâti sur le versant gauche du Cerro de Santa Elena, qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, cotoyé d'un côté par le Genil, de l'autre par le Darro, et ayant à ses pieds la ville de Grenade. Sur le versant droit de la mon-

¹ Le Darro a promis de se marier au Genil, et il lui doit porter en dot la Plaza nueva et le Zacatin.

tagne, par conséquent du côté opposé de l'Alhambra, est un vaste couvent, et sur sa crête la plus élevée deux énormes tours forment à elles seules un petit château fort. On les nomme *las torres bermejas*¹, à cause de leur couleur rougeâtre, et elles comptent comme partie de l'Alhambra; car l'on n'appelle pas seulement de ce nom l'ancien palais des rois mores, mais encore toute la partie de la ville qui se trouve de ce côté de la montagne, et que l'homme nourri des souvenirs de la Grèce, pourrait nommer l'Acropolis de Grenade.

Ce quartier renferme une église, un couvent, le palais vaste et à moitié achevé de Charles-Quint, environ deux cents maisons particulières, et une magnifique place, le tout entouré d'une forte muraille, flanquée de distance en distance par de hautes tours carrées. La plupart de ces tours tombent en ruines; mais celles qui sont le plus rapprochées de ce qu'on nomme communément l'Alhambra, c'est-à-dire l'ancien palais des Mores, ou la *Casa real* de Grenade, s'élèvent encore dans toute leur antique majesté. Cette partie de la montagne est en outre parée d'arbres de toute espèce : ormes, platanes, châtaigniers et lauriers, au

¹ Le mot arabe *al-hamra* signifie, dit-on, *rouge*, et en effet l'ancien château des Mores est bâti d'une pierre rougeâtre.

milieu desquels jaillissent de tous côtés des sources d'eau vive, recueillies dans d'élégans bassins de marbre blanc.

Après avoir dépassé la porte *de las Granadas*, la compagnie arriva par un large et facile chemin à la principale porte de l'Alhambra. Pendant qu'on en contemplait avec admiration la hauteur démesurée, qui pourrait lire cela ? s'écria dona Fernanda, en montrant une inscription arabe, placée au-dessus de l'entrée ; je donnerais beaucoup pour savoir la signification de cette devise des anciens maîtres de ces lieux. Dolores regarda son amie d'un air moitié étonné, moitié railleur, et lui demanda si elle pensait donc que ces payens aveugles eussent comme les chrétiens un alphabet régulier ? Ce serait péché, ajouta-t-elle, de chercher à déchiffrer ce grimoire. Mais à son grand étonnement le père Innocencio offrit de l'expliquer, ajoutant avec galanterie qu'il se ferait un honneur de faire part de ses connaissances dans la langue arabe à d'aussi jolies écolières.

Cette inscription, continua-t-il, signifie que cette tour fut bâtie l'an 749 de l'Hégire (1348 de notre ère), par ordre du roi more Jussuf Abulhagehg, fils du roi Abilgualib, le champion des droits des enfans de Nazar. Cette date prouve que la tour ne fait point partie de l'ancien Alhambra.

Mais, reprit dona Fernanda, que signifie cette main avec cette clef si vigoureusement sculptée au-dessus de la porte ?

La clef, reprit le révérend Cicerone, était chez les Arabes un symbole presque aussi révérend que la croix dans notre sainte religion. Il signifiait au pieux musulman l'entrée au Paradis, où dans son aveuglement il se croyait seul appelé, à l'exclusion des chrétiens; mais, interrompit M. Brown, cette allégorie ne me semble pas plus ridicule que celle de votre Saint-Pierre et de ses deux clefs ! La plupart des assistans frémirent d'horreur à une aussi sacrilège comparaison. Quant au digne ecclésiastique, sans y faire aucune réponse, il continua : les inscriptions que vous voyez des deux côtés de la clef veulent dire : Gloire à Dieu ! Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète : Il n'est point d'autre force que Dieu ! »

Mais pourquoi donc, demanda à son tour Dolores, encore toute honteuse de l'ignorance qu'elle avait montrée l'instant auparavant, pourquoi donc appelle-t-on cette porte : la *Torre del Juzio* (la porte du jugement) ? C'est que, suivant les usages de l'Orient, lui dit en souriant le curé, c'est là que s'asseyait le cadi et souvent même le roi, pour rendre la justice.

La compagnie ayant alors montré le désir d'aller

plus loin, le père Innocencio la guida à la seconde porte de l'Alhambra, la *Torre del Vino* (porte du vin) : je ne puis guères vous expliquer l'origine de ce nom, dit-il, et l'inscription que vous voyez au-dessus, ne peut en rien servir à la faire deviner ; c'est simplement une prière arabe, dont voici la traduction :

« Mon appui est Dieu, le vainqueur du démon. Au nom de Dieu, qui est miséricordieux ! Dieu soit avec notre seigneur Mahomet, et avec ses parens et amis, qu'il leur donne paix et miséricorde ! et révèle-nous ta sainte parole ! et Dieu t'a pardonné tes péchés présens et à venir ! et il a mis sa grâce en toi, et il t'a conduit sur le droit chemin ; et Dieu t'a élevé à une haute élévation ! Gloire à notre roi Abi-Ab'd-Allah, que Dieu élève ! » —

Cette porte conduit à une grande et irrégulière place ou cour, bornée à gauche par les tours rouges ; à droite par le palais de Charles-Quint, et par le palais des rois mores, et en face de l'entrée par une longue muraille. Bien que ce palais de Charles-Quint soit un monument très-remarquable d'architecture, nous ne nous y arrêterons cependant pas, et nous hâterons de suivre notre société au palais des rois mores.

Celui qui, d'après la célébrité de cet édifice et les descriptions pompeuses qu'en donnent les écrivains

orientaux, s'attend à voir dès l'abord des merveilles d'architecture, est bien désappointé en n'apercevant qu'une longue muraille, sans fenêtres ni jours, et pour toute entrée, une petite porte basse, pratiquée sous une énorme tour carrée; le tout plus semblable aux ruines des vieux châteaux gothiques du Nord, qu'à l'idée que l'on se fait de l'architecture légère des Arabes.

C'est là cependant la première façade du fameux Alhambra; mais ce premier désappointement ne fait qu'exalter encore l'admiration lorsqu'on a pénétré dans l'intérieur.

Alors se présente d'abord une cour d'environ cent pieds de long sur cinquante de large, pavée en marbre blanc, et rafraîchie par les eaux d'un vaste bassin. Sur ses deux côtés les plus prolongés sont pratiquées d'étroites ouvertures, qui servent à la fois de portes et de croisées aux divers appartemens du rez-de-chaussée, tandis qu'à l'étage supérieur la lumière est dispensée avec plus de générosité par un grand nombre de fenêtres, peu hautes, mais fort larges. Sur le troisième côté de la cour est le palais de Charles-Quint, au bout duquel, dans un petit bâtiment plus moderne, habite le concierge ou *castellan*¹;

¹ Outre ce concierge il y a encore près chaque château

enfin, sur le quatrième côté s'élève la *Torre de Comares*, l'une des tours les plus colossales de l'enceinte de l'Alhambra. Cette dernière est toute couverte d'inscriptions et de bas-reliefs ; une large porte de marbre blanc conduit dans l'intérieur ; au-dessus d'elle existait autrefois un long balcon, dont les ruines élégantes font encore deviner la magnificence, et de l'autre côté de la tour une porte semblable conduit dans une seconde cour.

Le père Innocencio s'arrêta quelques instans à considérer avec une joie mêlée d'orgueil, l'impression que ces beaux lieux faisaient sur les personnes de sa compagnie qui voyaient l'Alhambra pour la première fois, et M. Brown lui-même daigna s'écrier dans un accès d'enthousiasme : *Eh, pon my honour, very pretty, that! eh, deevilish fine indeed!*

« Cette cour, que nous appelons *Los arrayjanes*

royal (*alcazar real*) un alcade, dont les fonctions sont tout aussi difficiles et importantes que celles des gouverneurs de nos châteaux royaux de France ; car l'Espagne n'a rien à nous envier sous le rapport des sinécures, elle est même en ce genre plus riche encore que nous peut-être ; ce qui certes est beaucoup dire. Quant à ces alcades de palais, il ne faut pas les confondre avec leurs homonymes des *ayuntamientos*. Ces derniers exercent une magistrature qui participe à la fois de celle de nos maires et de celle de nos juges de paix.

ou le *Patio de la Alberca*, portait du temps des Mores le nom de *Mesuar*," reprit alors le bon prêtre, en s'adressant plus particulièrement à dona Fernanda, dont la franche admiration, empreinte dans ses traits mélancoliques et dans ses yeux expressifs, avait à son insçu peut-être gagné son cœur. Ce qui étonne le plus dans cette cour, c'est le grand nombre d'inscriptions qui couvrent les murailles. Leur interprétation donne une idée exacte du génie qui a présidé à ces créations, et de l'esprit religieux de ces peuples, que leurs vainqueurs ont appelés les mécréans. Gravées avec beaucoup d'art sur la pierre, soit avec le ciseau, soit avec le feu, comme le sont encore aujourd'hui en Espagne la plupart de ces grossiers bas-reliefs et de ces devises qui ornent les salles de bains, elles ont presque toutes pour objet la louange du Seigneur ou des maximes de sagesse. L'une des plus fréquemment répétées est le : *Và le ghalibile Allah* (Dieu seul est vainqueur). Devise dont l'histoire rapporte l'origine au roi more *Aben-Ahmar*, lorsqu'au retour d'une glorieuse campagne, salué par son peuple du titre de *galib* (vainqueur), il répondit : Allah seul est vainqueur. Les inscriptions qu'on retrouve ensuite le plus souvent, sont : « Dieu est tout bien, toute protection, et il est bon pour les bons. » — « La force vient de Dieu, le bon et le juste, » etc. — Au-dessous du balcon

dont nous avons déjà parlé, on lit ces mots : « Obéissance et respect à notre seigneur *Abi-Abdallah*. »

Au-dessus de la porte qui conduit à la tour *de Comares*, est une plus longue inscription en vers, dont voici à peu près le sens : Loué soit Dieu d'avoir donné à son peuple un chef qui sût élever encore sa gloire. Combien n'en a-t-il pas ramenés du mauvais chemin et rétablis dans leur héritage ! et ceux qui se sont opposés à lui, il les a soumis et les a forcés de concourir à l'accomplissement de ses desseins, et avec son glaive tranchant il a conquis les nations ! Toi, ô Nazar, tu as fait toutes ces choses comme un héros, et tu as conquis vingt villes célèbres ! et tu nous as apporté la victoire et la fortune, afin que ton peuple se réjouît ! Aussi doit-il prier pour que ta vie soit longue et ton empire puissant, etc.

Cette inscription, ainsi que plusieurs autres de l'Alhambra, fut faite sans doute en l'honneur de quelque roi de Grenade, et n'est peut-être pas entièrement à l'abri du soupçon d'adulation ; mais il en est plusieurs à qui on ne peut faire le même reproche, et qui paraissent n'exprimer qu'une pensée pieuse ou philosophique, entre autres celles-ci, qu'on lit au-dessus de la même porte du côté opposé : « Si tu contemples ma beauté sans la rapporter à Dieu, je te dirai que tu fais une folie de ne pas élever ton admiration jusqu'à lui, qui peut, d'un

moment à l'autre te donner la mort. Celui qui ne veut pas se laisser trop charmer par ce chef-d'œuvre, n'a qu'à bien tenir réunis ses cinq doigts, s'il attache de l'intérêt à sa conservation et à sa santé. »

Que signifient ces derniers mots ? dit Fernanda au savant ecclésiastique ; je n'y comprends rien ? mais avant que celui-ci eût pu répondre : Eh mon Dieu, Fernandita, s'écria Dolores, je le comprends bien, moi ! Ne sais-tu donc pas que pour se tenir en garde contre un charme ou le regard d'une méchante vieille, ou celui d'un jaloux, ou . . . ajouta-t-elle plus bas en rougissant — contre l'amour, il faut placer ainsi les cinq doigts de la main droite, vois : ainsi ! et elle présenta sa jolie petite main, bien fermée, et de manière à ce que les cinq doigts fussent fortement serrés les uns contre les autres, le pouce placé en saillie entre l'index et le doigt du milieu.

La señorita a parfaitement raison, reprit en riant le curé, car chez les Arabes aussi cette manière de fermer la main passait pour neutraliser l'effet des charmes. Ainsi, dans l'inscription que nous venons de lire, cet usage se prend au figuré, pour dire qu'il ne faut pas trop se laisser éblouir par ces merveilles, mais en rapporter la gloire à Dieu, source de toutes choses.

Toute joyeuse du succès de sa naïve érudition, Dolores se rapprocha d'un petit air de triomphe du révérend Cicerone, et parut écouter avec beaucoup

plus d'intérêt qu'auparavant ses doctes commentaires, se permettant même quelquefois de l'interrompre par de nouvelles naïvetés.

Après avoir conduit la compagnie dans l'intérieur de la tour de Comares, le curé continua ainsi :

L'étymologie du nom de cette tour n'est rien moins que certaine; il y a apparence cependant qu'elle porte le nom de son fondateur. Quant à l'époque de son élévation, on n'a guères de données plus positives, quoique divers indices me paraissent devoir la fixer au treizième siècle, à une époque, par conséquent bien plus récente que celle de la fondation des autres parties de l'Alhambra.

Lorsqu'on arrive à la tour de Comares par la cour *Mesuar*, la première pièce qui se présente est une petite antichambre, de forme elliptique, riche d'ornemens de toute espèce, qui exciteraient plus d'admiration sans le voisinage des chefs - d'œuvre de la grande salle d'à-côté, dite salle des ambassadeurs. Cette salle surpasse en effet tout ce qu'on peut imaginer de plus élégant en architecture.

Elle figure un quadrilatère parfait d'environ soixante pieds en tous sens. Les ornemens des murs, depuis le sol jusqu'à environ quatre pieds de hauteur, sont en mosaïque, et forment toutes sortes de dessins, tels que fleurs, étoiles, rosaces, etc.; le reste est tout couvert jusqu'en haut de riches ara-

besques, moulées en stuc sur fond rouge ou bleu céleste. De nombreuses inscriptions s'y mêlent par intervalle, tantôt placées en médaillons symétriques, tantôt serpentant en longues bordures autour de la voussure des arcs. Les plafonds sont de nacre et d'ivoire, d'un travail précieux, et représentent également des fleurs, des étoiles et autres figures.

Trois des côtés de cette salle sont décorés chacun de trois fenêtres cintrées, à pilastres de marbre blanc en dedans, partagées en dehors par une double colonne, également de marbre, et s'arrondissant en arc vers le haut. Au milieu du quatrième côté est la porte, vrai chef-d'œuvre d'élégance et de goût. Son arc, du jet le plus léger, est formé d'une quintuple rangée de festons et autres ornemens moulés sur pierres rouges, bleues et vertes, artistement mariées. A droite et à gauche sont deux petites fausses-portes ou niches, également cintrées et couvertes d'arabesques. C'était là que, selon l'étiquette orientale, ceux qui étaient admis à l'audience du roi, allaient déposer leurs pantoufles, avant de s'approcher du trône. Enfin, au-dessus des grandes croisées, et en nombre égal, à environ cinquante pieds d'élévation, s'ouvrent de petites fenestrelles, qui répandent dans l'appartement un jour on ne peut plus favorable.

Dona Fernanda interrompit la première le silence

d'admiration que gardait la compagnie, et demanda au père Innocencio l'explication de quelques-unes des inscriptions de cet appartement. Elles sont pour la plupart les mêmes que celles de la cour Mesuar, répondit avec empressement le curé, cependant en voici quelques-unes de nouvelles : celle-ci que vous voyez au-dessus de cette croisée, signifie : Triomphe à Dieu et prochaine propagation à la foi ! Souhaitons bonheur à ceux qui croient. Cette autre, qui forme un médaillon : Ma paix est en Dieu ; je me confie en lui et me place à jamais sous sa protection. Cette autre encore : Il n'y a point de vraie grandeur qu'en Dieu, le juste, le bienfaisant.

Mais il serait trop long, continua-t-il, de vous traduire toutes ces petites inscriptions ; je me bornerai, señorita, à vous donner une idée des plus importantes. Au-dessus de chacune des deux niches qui sont à droite et à gauche de la porte, on lit de fort beaux vers arabes ; voici ceux du côté droit : « Gloire au roi qui n'est plus et honneur à celui qui lui a succédé. Les étoiles, à qui on peut le comparer, doivent lui obéir sans honte. Si la puissance manquait à la grandeur, tu pourrais la lui rendre, et chaque prince pourrait être protégé par toi ! Grâce à toi, c'est ici que sont déposés les sages écrits, conservateurs de la foi, et qui en démontrent l'irrévocabilité. Oh, combien d'hommes sont aujourd'hui

d'hui et seront encore à l'avenir convertis par ton zèle ! Tu conserves et caches des choses d'une haute importance, et tu mérites que ta fin ne vienne jamais, que toutes les vertus aient leur siège en toi, et surtout la vertu qui consiste à pardonner et à oublier les fautes commises..... »

C'est évidemment l'éloge bien ou mal mérité d'un roi de Grenade, qui, ainsi que tous ses confrères passés, présents et futurs, de tous les pays et de toutes les religions, fut éminemment (tant qu'il régna) doué de toutes les vertus et souverain par la grâce de Dieu ! s'écria dona Fernanda, impatientée enfin de toutes ces inscriptions adulatrices, et ne pouvant retenir cette boutade de spleen libéral : mais, révérend père, ajouta-t-elle bien vite, pour ne pas donner au digne prêtre le temps de se scandaliser, pensez-vous que les écrits dont il est fait mention dans cette inscription, aient en effet été conservés ici ? — Sans aucun doute, señora, répondit le curé, fort content de son côté de ramener la conservation sur terrain neutre, et on les y a retrouvés vers le milieu du siècle dernier ; mais par un zèle religieux mal entendu on a cru devoir les détruire.

Quant à cette autre inscription que vous apercevez au-dessus de la fenêtre du milieu, en face de la porte, elle veut dire :

« Sois avec moi, ô Dieu, vainqueur du démon !

Au nom du Dieu miséricordieux ! Que Dieu soit avec notre seigneur Mahomet, sa postérité et ses compagnons ! Salut ! Qu'il soit notre protection contre les pièges du démon, et qu'il nous préserve de tout mal ! car il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, et il faut l'adorer de toute éternité.

— Jésus, Maria ! Que les Mores étaient pieux ! Qui jamais s'en serait douté ! interrompit Dolores, en joignant dévotement les mains comme si elle se fût trouvée dans une église ; mais sans répondre cette fois à la candide enfant, le curé continua ainsi :

« L'inscription de la fenêtre de droite est aussi *pieuse* que celle que je viens de vous traduire, et il en est de même de la plupart de celles qui nous restent à voir. — Mais de crainte de provoquer encore l'impatience de la señora, ajouta-t-il en souriant, je vais me borner à vous interpréter les vers que vous voyez au-dessus de la porte : vers tirés du Coran, et où nous ne trouverons, j'espère, aucune adulation pour les rois par *la grâce de Dieu*. Les voici en arabe :

Và-siamsi, và dhohàha.

Và-Kamari edà talàha.

Và-nahàri edà chiallàha.

Và-Làili edà chageiàha.

Và-samài và banàha

Và-ardhi và ma sanvàha

Là Ellah elà Allah.

Ces vers, qui forment le commencement du quatre-vingt-onzième verset du Coran, reprit l'érudit ecclésiastique, signifient en bon castillan :

Par le soleil et ses rayons, — par la lune, qui le suit, — par le jour paré de son plus bel éclat, — par la nuit qui les voile l'un et l'autre, — par le ciel et celui qui l'a fait, — par la terre et celui qui lui donne son étendue, — par les ames et celui qui les prédestine, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.¹

Le père Innocencio conduisit ensuite la compagnie vers le lieu appelé *el Tocador de la reyna Mora* (le boudoir de la reine des Mores). L'on y arrive par un escalier très-étroit. C'est un charmant pavillon, élevé sur l'une des tours les plus en saillie du mur d'enceinte; son plafond, orné de peintures à fresque du temps de Charles-Quint, est supporté par vingt-huit colonnes de marbre blanc. Comme ce léger édifice est ouvert de toutes parts, on y jouit de la plus magnifique perspective. D'un côté la vue s'étend sur la ville et la *Vega* de Grenade, les cimes aiguës de la *Sierra Elvira*, et le cours du Darro, bouillonnant à une immense profondeur perpendicu-

¹ Que cette traduction de l'arabe et celles qui précèdent ou suivront, soient exactes, c'est ce dont nous n'entendons répondre ni l'un ni l'autre, M. Huber et moi; nous mettons l'erreur, s'il y en a, sur la conscience du révérend Innocencio.

laire entre des haies de grenadiers et d'orangers. Du côté opposé la vue est plus belle encore, plus poétique surtout ; car là apparaissent les sommets heroïques et couverts de neige de la *Sierra Nevada*, et ces deux crêtes célèbres, dites *Punta de Muleyhacem* et *Picacho de la Veleta*, dont les formes bizarres se dessinent comme deux cornes au-dessus des arbres qui les entourent, et semblent si rapprochées qu'on croirait pouvoir les atteindre de la main, et qu'on respire pour ainsi dire l'air vif qui les couronne.

Le mur le plus voisin de ce délicieux pavillon est depuis le haut jusqu'en bas barriolé d'une multitude de noms et d'inscriptions de toute espèce, apposés là par les nombreux admirateurs de ces beaux lieux. Antonio, qui précédait de quelques pas le reste de sa société, aperçut un étranger arrêté devant ce mur. Il paraissait lire avec beaucoup d'émotion plusieurs des noms qui s'y trouvaient, et se mit ensuite en devoir d'y inscrire lui-même quelque chose. Mais au bruit des pas d'Antonio, il s'interrompit tout à coup et se retira avec hâte. Antonio, étant arrivé à la place qu'il venait de quitter, remarqua entre un grand nombre de noms français, dont les titulaires avaient naguères sans doute suivi dans ces lieux le vol de l'aigle napoléonienne, quelques noms italiens célèbres par



Les derniers évènements politiques. Le dernier était celui de *Joseph Ruggieri*, et de la même main, au-dessous, étaient écrits ces vers du Dante :

Ahi serva Italia! di dolore ostello
 Nave senza nocchiero in gran tempesta;
 Non donna di provincie ma bordello!

Ruggieri ! s'écria aussitôt Antonio , en courant après l'étranger : celui-ci se retourna vivement et comme pour repousser l'attaque d'un ennemi ; mais son émotion changea de nature , lorsqu'il reconnut dans Antonio une de ses anciennes connaissances de Paris. C'était un Génois qui , après avoir servi avec distinction dans les armées de la France impériale , compromis dans la dernière révolution du Piémont , se trouvait , comme beaucoup de ses compatriotes , réduit à vivre dans l'exil. Ses vêtemens délabrés , ses traits hâlés et empreints de l'exaspération qu'excitent de longs malheurs , ses regards inquiets et défiants , tout annonçait en lui une victime du sort. Il aborda Antonio avec un rire amer , et ne consentit qu'après beaucoup de sollicitations à rester avec lui , lorsque sa compagnie vint le rejoindre.

Quelle était la destination de ce pavillon ? demanda au révérend Innocencio l'infatigable questionneuse dona Fernanda : eh ! tu ne devines donc rien au-

jourd'hui, Fernandita, se hâta de répondre Dolores, encouragée par la réussite de ses premières explications ; as-tu donc déjà oublié que c'était là que la belle reine des Mores faisait sa toilette ? — Cette fois, mon enfant, reprit le curé, je ne puis être de votre avis ; le genre des inscriptions de l'édifice semble annoncer qu'il était consacré à un usage moins frivole que ne le donnerait à croire notre manière vulgaire de le désigner.

C'était ici probablement que les rois mores venaient se recueillir. Jugez-en par cette inscription : « Au nom de Dieu, qui est miséricordieux. Que Dieu soit avec notre prophète Mahomet, et avec les siens, et avec les amis des siens. Dieu est la lumière du ciel et de la terre, et sa lumière est en lui-même. Il est un flambeau dont les rayons sont divers, mais qui est un cependant. Il est la lumière des lumières, et sa place n'est ni à l'est ni à l'ouest. Et Dieu éclaire avec sa lumière qui il lui plaît. Et Dieu prête aux nations les maximes de la sagesse ; et Dieu est sage en toutes choses. »

Ainsi, dit quelqu'un de la société, ce pavillon que nous croyions destiné à un usage si profane, était sans doute un oratoire, une sorte de chapelle du château ? — Et quel oratoire ! quel lieu pour recueillir son ame ! pour l'élever au Créateur de toutes choses ! s'écria l'enthousiaste Fernanda, oubliant

pour cette fois la présence du curé et l'esprit étroit de la piété de ses compatriotes; combien nos églises me paraissent misérables à côté de ce temple ouvert de tous côtés, pour laisser apercevoir les beautés de la création! et que nos formules de prières sont ridicules, comparées à cette sublime méditation qui devait s'emparer de l'ame du Musulman lorsqu'au lever du soleil, tourné vers l'orient, il rendait grâces à Dieu en présence de cette pittoresque nature!

À ces paroles les assistans frémirent pour la plupart d'horreur, tandis que le père Innocencio adressait à la jeune libérale un regard sévère, et que Dolores, toute effrayée, se jetait dans les bras de son amie. Pour elle, sans paraître s'apercevoir de l'effet de son imprudente profession de foi, elle promena longtemps encore un œil pensif sur ces sites inspireurs, puis, s'arrachant tout à coup à sa rêverie, elle courut rejoindre le curé, et recommença avec lui son cours d'explorations.

Celui-ci leur fit d'abord traverser une longue suite d'appartemens de toute dimension; mais cette fois sans s'y arrêter. C'était la partie du château qui avait été bâtie par ordre de Charles-Quint, pour ses logemens et ceux de sa cour; car ce puissant empereur s'était tellement épris de Grenade qu'il avait voulu y avoir un palais, et ce dernier, quoique moins beau sans doute que l'Alhambra des Arabes, ne laisse pas

que de mériter l'attention, et quelquefois même l'admiration.

Il est empreint d'un puissant caractère de grandeur; mais il a subi le sort de toutes les œuvres de Charles-Quint, il est resté inachevé, soit parce que les fréquens tremblemens de terre qui ont lieu à Grenade, dissuadèrent l'empereur d'y fixer sa résidence, soit par suite de cette fatalité qui voulut que Charles-Quint de son vivant encore vît l'abandon ou la destruction successive de toutes ses grandes entreprises, et assistât en tout aux funérailles de son règne: particularité de l'histoire non moins remarquable que l'abdication de ce prince et sa descente vivant dans le tombeau.

Les plafonds de ces appartemens sont tous peints à fresque, et l'œil rencontre partout sur les murailles la devise de l'ambitieux monarque: *plus outre.*

Après avoir passé par plusieurs galeries et escaliers, l'on fit enfin halte dans une petite cour dont l'élégance et les riches ornemens décelaient assez l'origine moresque. Elle mène aux salles de bains des anciens souverains arabes; ces chefs-d'œuvre de goût et d'élégance sont, comme la salle de *Comares*, décorés d'arabesques et d'ornemens de tout genre; ils reçoivent la lumière d'en haut au moyen d'un grand nombre de petites ouvertures en forme d'étoiles, pratiquées dans le dôme, et qui furent, comme

l'attestent encore quelques débris, recouvertes de verres de diverses couleurs. Le reflet de ces jours de nuances différentes sur les pilastres, les colonnes et les pavés de marbre blanc de l'intérieur, devait avoir quelque chose de magique. La disposition des bains n'est pas moins remarquable. L'on entre d'abord dans une espèce d'antichambre, entourée vers le haut d'un élégant balcon, ou estrade destinée probablement aux musiciens. A côté est la chambre de bain proprement dite, deux baignoires de marbre y sont placées en regard l'une de l'autre dans un enfoncement de la muraille ; ensuite vient une petite pièce, qui servait de cabinet de toilette ou de repos, et dont les deux larges bancs de marbre étaient sans doute ornés naguères de riches coussins ; enfin, derrière cette dernière pièce est encore une autre chambre, qui semble la miniature de la première, et dont les baignoires, très-petites, étaient apparemment destinées à des enfans.

Dans ces différentes pièces se trouve aussi bon nombre d'inscriptions, que le père Innocencio jugea cette fois à propos de passer sous silence. Nous imiterons sa réserve, et le suivrons à travers plusieurs détours et passages secrets dans la *cour des lions* (*patio de los leones*).

Cette cour touche à la première de l'Alhambra

(cour *Mesuar*), et présente un coup d'œil enchanteur, plus enchanteur mille fois que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Sa forme est un carré long, d'environ cent pas sur une largeur de cinquante. D'élégantes arcades s'étendent sur ses quatre faces, et au centre de chacun des côtés les plus longs s'élève un gracieux pavillon. Le tout est de marbre blanc, et les colonnes sont si légères et si sveltes, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il y en a toujours deux à côté l'une de l'autre, et trois dans chaque angle. Leurs chapiteaux sont de formes très-variées; ce qui (j'en demande bien pardon aux règles de l'architecture) présente en dépit d'elles un fort joli coup d'œil. Tout cela enfin semble si léger, qu'on dirait un ouvrage de filigrane. Le cintre des toits de chaque galerie est, comme le plafond de la salle des ambassadeurs, couvert de magnifiques arabesques, travaillées peut-être avec encore plus de soin. Au milieu de la cour est la fameuse fontaine des lions. Il y en a douze, de grandeur colossale, et également en marbre blanc; tout autour sont groupés de rians bouquets de rosiers, de lauriers-roses et de jasmins.

Au bout du *patio de los leones* se présentent trois grands corps de logis : les deux premiers dans le prolongement de chacun des pavillons; le troisième en face de la porte d'entrée. Sur la droite, lorsqu'on

vient de la cour *Mesuar*, est la fameuse salle des Abencerages (*sala de los Abencerages*). L'on passe d'abord, pour y arriver, sous une grande porte cintrée; puis par une petite antichambre fort bien décorée, après quoi l'on se trouve dans la salle : elle est carrée, avec une seule et grande croisée sur chacun des côtés. Ses ornemens sont dans le même genre que ceux de la salle des Comares, déjà si souvent citée; mais les inscriptions en sont moins longues, et les fresques et arabesques d'autant plus remarquables, qu'elles représentent différens sujets tirés de la vie des hommes, tels que chasses et combats, quoique le Coran défende de chercher à imiter aucune créature vivante. La voûte du toit est formée d'un singulier assemblage de petits arcs moulés en stuc; l'effet en est très-difficile à décrire; ce à quoi on peut le mieux le comparer, c'est à une voûte de stalactites.

A peine la société du père Innocencio se trouvait-elle dans la cour des lions, que chacun demanda à la fois la salle des Abencerages.

Dolores, qui déjà la connaissait, se hâta de saisir cette occasion de faire briller son petit savoir.

Elle courut en avant pour montrer à la compagnie les prétendues taches de sang qui souillent tout autour du bassin le pavé de marbre blanc de cette salle célèbre, et chemin faisant, prévenant

L'érudit Cicerone, elle raconta comment les nobles Abencerages furent mis à mort dans cette salle par le cruel roi des Mores; comment un jeune page parvint à s'esquiver et à prévenir par son adresse la destruction complète de cette tribu généreuse. Pauvre petit page ! ajouta-t-elle, Dieu l'aura sans doute récompensé, tout payen qu'il était, et les Abencerages d'ailleurs ne se sont-ils pas ensuite faits chrétiens, et la belle reine des Mores avec eux?.....

Mais, Dolores, lui dit Antonio, tu ne laisses plus placer un mot au père Innocencio, et comment peux-tu croire que les légères rayures de ce marbre soient des taches de sang?

Oh, certainement, ce sont des taches de sang, reprit la jeune fille, et il y a déjà mille ans qu'elles sont là; n'est-il pas vrai, révérend père? — Sans doute, répondit en riant le curé, et de ma maison, dont vous apercevez d'ici les croisées, j'ai entendu moi-même dans le silence des nuits les gémissemens des victimes, et aperçu leurs ombres vaguant comme de blancs nuages entre ces colonnes.

A ce terrible aveu la jolie superstitieuse frémit et se rapprocha vivement d'Antonio, regardant de côté et d'autre si les blanches ombres des Abencerages ne se montraient pas de nouveau.

Mais sérieusement, mon père, que pensez-vous

des traditions qui consacrent ce lieu ? demanda à son tour dona Fernanda ; les fameux Abencerages se sont-ils réellement convertis ? et le pas d'armes entre les chevaliers chrétiens et les perfides Zégris, pour soutenir l'innocence de la reine, eut-il réellement lieu ?

A dire vrai, répondit le curé, j'ai long-temps traité de fable tout cela, car les chroniqueurs du temps n'en font nulle mention ; mais un document arabe découvert depuis peu, m'a fait changer d'avis : il y est question de la conversion des Abencerages et du combat pour la reine. Si vous le désirez, je vous mettrai la pièce de conviction entre les mains ; mais à présent permettez-moi de vous expliquer l'inscription que vous voyez moulée tout autour du vaste bassin supporté par les lions.

Elle se compose de vingt-quatre vers, de vingt-deux syllabes chacun, dont voici la traduction : « O toi, qui regardes ces lions dans leur majestueux repos, dis-toi bien que, pour qu'ils soient parfaits, il ne leur manque que la vie. Et toi, qui hériteras de cet *Alcazar* et de ce royaume, puisses-tu le gouverner avec gloire, sans rencontrer la haine ni la résistance ! Que Dieu te bénisse pour tes œuvres, et qu'il ne permette pas que ton ennemi se venge sur toi ! Bonheur et gloire, à toi, ô Mahomet, notre roi ; car tu es doué de puissantes vertus, afin que tout te réussisse ! Et Dieu ne permettra pas que ces magnifiques

jardins, emblèmes de tes vertus, trouvent jamais leur pareil. Le bassin dans lequel brille l'onde claire ressemble au nacre de perle ; les fontaines au vif-argent : rien de comparable à l'éclat du marbre et de l'eau même qu'il contient. Contemple le jet de l'eau, ou les conduits par lesquels elle passe, et dis-moi, lesquels ont l'air de couler ? lesquels ont l'air d'être solides ? Ce magnifique ouvrage ne peut être comparé qu'à la main du roi, toujours pleine et généreuse, etc. »

Il nous reste encore à voir la salle des deux sœurs (*sala de las dos hermanas*), poursuivit le curé, et dépêchons-nous, car l'heure du bal approche. Cette salle des deux sœurs tire son nom de deux superbes blocs de marbre qui en forment en partie le sol. Elle ressemble, quant à ses proportions, à la salle des Abencerages, et n'en diffère que par les nombreuses inscriptions qui la décorent.

Nous n'en examinerons que quelques-unes des plus remarquables ; telles que celles-ci : « Immuable empire, honneur, dévouement au Seigneur ! et Dieu seul est vainqueur ! » — « Dieu par-dessus tout et après lui le prophète ! » — « Dieu soit ta récompense, Dieu qui a suscité le miséricordieux prophète ! » — « Dieu est la véritable paix, et il est celui qui récompense les bonnes actions ! »

Toutes ces diverses inscriptions couvrent la mu-

raïlle au milieu de toutes sortes d'emblèmes et d'arabesques. Deux autres médaillons, à droite de l'entrée, contiennent en beaux vers arabes l'éloge de ce monument ; ils signifient :

« Je suis un jardin de délices, composé de tous les genres de beauté : grâce et élégance sont renfermées en moi, aucun chef-d'œuvre ne peut être mis en parallèle avec moi, et il te suffira de me voir, pour reconnaître combien j'ai de beautés diverses. On ne trouvera nulle part un plus doux, un plus frais repos que chez moi ; je renferme des appartemens délicieux d'un bout à l'autre. Le signe des jumeaux seul montre l'heureuse variété de mes ornemens. La lune même du ciel doit me céder, et si le soleil se repose dans sa course, il ne faut pas s'en étonner ; car il s'arrête pour admirer mon éclat : ma beauté, en effet, éclipse celle du ciel même, ses planètes paraissent à côté de moi obscurcies et couvertes de nuages, etc. »

Il paraît, interrompt Antonio, que, si les Mores s'entendaient à faire des chefs-d'œuvre d'architecture, ils n'oublieraient pas non plus de les louer et de se louer eux-mêmes ; sans doute c'est l'architecte qui a écrit toutes ces belles choses !

Mais pourquoi, dit à son tour dona Fernanda, nomme-t-on ce petit parterre de fleurs qu'on aperçoit de cette fenêtre, le *jardin* de la belle Lindaraja ?

Dolores se chargea de la réponse : ne sais-tu donc pas, ma bonne amie, que la belle Lindaraja était une charmante moresse dont le roi de Grenade devint amoureux, ainsi que le brave Abdallah, et tout le monde,..... et

Encore des contes, petite bavarde, reprit Antonio, en faisant à sa sœur signe de se taire, et la pauvre petite se tut en effet, moitié honteuse, moitié courroucée, et marmottant seulement entre les dents : Pourtant tout cela est bien vrai, car c'est Christoval qui me l'a raconté, et il le tenait du père Hilario.....

Le curé se hâta de saisir cette nouvelle occasion de montrer son érudition :

Je suis fâché d'avoir de nouveau à contredire la señorita, dit-il, mais les inscriptions que nous voyons le long de ces murs ne font nulle mention de la belle Lindaraja. Elles contiennent simplement l'éloge de ces ouvrages, et l'une d'elles, celle au-dessus de l'une des croisées qui s'ouvrent sur le jardin, signifie : le jardin qui est ici à côté te fait respirer la vie ; les parfums toniques des orangers enivrent tes sens, et toi, ô vase, tu es comparable à un roi, paré comme lui de la couronne et de la chaîne.

Et, en effet, il n'y a pas vingt ans que ce vase, que vous voyez là au milieu du jardin, était encore

entouré d'une superbe chaîne. Quelques autres inscriptions feraient croire que les vitraux de ces fenêtres étaient de diverses couleurs; celle-ci, par exemple : vois la beauté du verre, son éclat, et l'art avec lequel il anime ces figures, ne dirait-on pas que lumière et couleur ne sont qu'une? — mais le soleil est couché, et voici la cloche des vêpres, ajouta le curé en ôtant son chapeau, et se mettant en prière. Chacun se hâta de l'imiter, à l'exception toutefois de Ruggieri et de l'orgueilleux M. Brown. Après quelques instans d'un religieux silence, les souhaits de rigueur échangés de part et d'autre, l'on se sépara, non sans avoir remercié le curé de ses officieuses explications. Antonio, sa sœur et dona Fernanda retournèrent vers la *salle de Comares*, où devait avoir lieu la fête à laquelle ils étaient invités; le reste de la compagnie se disposait à quitter l'Alhambra, mais le chef politique de la province, qui, sur ces entrefaites, était venu au-devant de dona Fernanda, invita chacun avec tant d'instance à ne pas s'en séparer, que tous acceptèrent et se rendirent sous sa conduite dans la salle de Comares.

Un bal à Grenade.

Cette magnifique salle était déjà remplie d'une foule brillante de dames et de cavaliers; les rafraîchissemens circulaient, et le signal de la danse se faisait entendre, lorsque dona Fernanda et Dolores entrèrent.

Elles furent accueillies comme le sont toujours des jolies femmes en pareille circonstance; chacun s'empressait de leur demander des engagements, et Dolores eut à peine le temps d'embrasser son amie Conchita et la maîtresse de la maison, que déjà, ainsi que Fernanda, elle se trouvait enlevée et placée pour ainsi dire de vive force dans les quadrilles. Quant à Antonio, il alla se mêler à un groupe de graves politiques, qui, dans un coin de la salle, raisonnaient au bruit des violons et des castagnettes, sur les affaires de l'État.

La première contredanse finissait à peine, lorsque Rojas, qui depuis quelques jours se trouvait aussi à Grenade, vint serrer la main d'Antonio, et courut ensuite inviter Dolores pour le prochain *rigodon*¹. Rigodon! au diable votre rigodon! inter-

¹ Rigodon? qu'est-ce qu'un rigodon? vont s'écrier quelques-unes de nos aimables lectrices, et elles ne douteront

rompit le vieux don Blas Gallardo avec impatience, ne savez-vous donc plus, jeunes gens, aucune danse espagnole, que vous alliez emprunter aux étrangers leurs froides pirouettes? Vive Dieu! mon garçon, continua-t-il en s'adressant à Rojas, si j'avais votre âge, je rougirais d'aller engager une jolie fille comme notre Dolorita pour autre chose que pour le fandango ou le bolero! Et pourquoi, je vous prie, a-t-elle donc le *sel*¹? pourquoi ses jolis petits membres ont-ils donc tant de *grâce*, que moi-même, tout vieux que je suis, je m'en sens tourner la tête? Or ça, mignonne, veux-tu goûter du fandango avec moi, puisqu'aucun de nos pâles jeunes gens n'ose se présenter? et le vert vieillard offrait déjà galamment la main à Dolores; mais il fut prévenu par

plus de la barbarie de l'Espagne en apprenant que ce nom suranné de rigodon sert encore à désigner dans la péninsule nos contredanses françaises, et cependant ces pauvres Espagnoles croient faire preuve de haute civilisation en dansant ce qu'elles appellent nos rigodons! Il est même assez curieux de remarquer que l'invasion de nos contredanses a suivi de près dans la patrie du bolero l'invasion des principes de notre révolution, et que le retour à l'ancien régime a ramené la mode des anciennes danses nationales: c'est peut-être le seul bien qu'il ait produit.

1 *Sel, grâce*: nous avons déjà fait connaître le sens spécial de ces expressions en espagnol.

Rojas, qui ne se fit pas dire la chose deux fois, et s'empressa de demander à Dolores si en effet elle daignerait danser le fandango ? Et pourquoi pas, cavalierito ? répondit la jeune fille en se levant légère comme une gazelle, allons ! vite, en avant les castagnettes ! et voyons si le *señor Madrileño*¹ s'entend au fandango !

Bravo ! s'écria le vieux don Blas tout agaillardi ; voilà une digne fille de la vieille Espagne ! Elle ne fait point la renchérie ni la précieuse, celle-là, au moins ! J'aurais beau prier, ma Fernanda n'en ferait pas autant ; elle ne veut plus du tout entendre parler du fandango, et pourtant elle le danse si bien ! aussi bien que qui que ce soit en Andalousie ! mais aujourd'hui..... il faut que tout soit à la française, nos danses, nos habits, et..... notre constitution elle-même, ajouta-t-il à demi-voix, — mais personne n'entendit ces derniers mots ; car le son de la guitare et le cliquetis joyeux des castagnettes avaient attiré tout le monde sur les pas de Rojas et de sa danseuse ; le cercle s'était formé autour d'eux, et les yeux, les oreilles, les cœurs des assistans étaient déjà entièrement pris par cette sorte d'ivresse que fait toujours éprouver aux Espagnols l'air et le spectacle de leur national fandango.

¹ *Madrileño*, habitant de Madrid.

Le fandango a été décrit par beaucoup d'auteurs de voyages, et toujours représenté comme une danse indécente et immorale. A dire vrai, cependant, il n'est indécent que dans les descriptions de ces messieurs. Les voyageurs anglais surtout, dont la raide imagination ne saurait comprendre, à ce qu'il paraît, d'intermédiaire entre la pruderie et l'indécence, se sont efforcés de critiquer à qui mieux cette danse si gracieuse; mais à ce compte, la Vénus de Médicis aussi serait indécente et immorale, et ils pourraient trouver autant à blâmer dans un des chefs-d'œuvre de l'Albane ou du Titien que dans le fandango et le bolero.

Pour nous, nous n'essayerons pas de décrire ces deux objets de leurs critiques; car, décrire une danse ou une mélodie, nous paraît la chose du monde la plus difficile, pour ne pas dire plus; d'ailleurs, au bout du compte nous ne saurions parler du fandango que comme d'un enchaînement de postures et de mouvemens les plus gracieux et les plus énergiques qu'on puisse voir; danse moins vive encore que passionnée, où toutes les grâces de l'homme et de la femme se déploient, et où le jeu simultané de la tête, des membres, des yeux, du cœur, le murmure cadencé des castagnettes enivrent de volupté tous les sens à la fois. Que cette danse, au reste, ne fasse pas l'effet d'un squelette ou d'un sermon de carême, c'est ce que nous reconnaissons vo-

lontiers; nous confessons même qu'elle est très-voluptueuse, mais dans le genre de la Vénus de Médicis. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la poésie du désir ou de la volupté.

Les premiers sons de cette danse nationale avaient agi comme un charme sur l'assemblée; chacun, ainsi que nous l'avons dit, se pressait autour des deux danseurs, et le droit d'assister à ce spectacle semblait même une sorte de droit national; car le *castellan*, dans son empressement à y accourir, oublia de fermer la porte du palais, et aussitôt ouvriers, marchands, paysans, envahirent les appartemens, attirés aussi par le signal chéri, sans qu'aucun des membres de la société le trouvât mauvais. Les jeux de paume¹ même furent abandonnés.

Dans les premiers momens le silence de l'attention régna seul parmi les nombreux spectateurs; mais, à mesure que les danseurs s'animaient, ils s'animèrent aussi, et bientôt des pieds et des mains ils accompagnèrent la mesure, faisant claquer leurs doigts avec une sorte de frémissement de plaisir, et s'écriant de toutes parts : *Hui, salada!* — bien joué, jeune fille! — que Dieu te bénisse, *Morenita!*

¹ *Juego de la pelota*. Le jeu de paume est un des amusemens les plus goûtés des Espagnols. Il y a même dans l'Alhambra une place consacrée à cet exercice.

— bravo! le Madrileño! — Lorsqu'enfin les deux danseurs s'arrêtèrent, et, qu'après un profond salut de part et d'autre ils se séparèrent, Dolores pour regagner sa place, et Rojas pour se mêler parmi les groupes, les applaudissemens éclatèrent de tous côtés avec un tel bruit, que tout le palais en retentit, et Dolores faillit presque être étouffée par les caresses que lui prodiguèrent à l'envi toutes les dames.

L'on joua ensuite quelques contredanses françaises; mais personne ne parut plus se soucier d'y prendre part, et il fut résolu en conséquence d'aller achever le reste de la joyeuse nuit en plein air sur les bords du Genil.

Déjà toute la compagnie s'était éloignée, Antonio, ne voyant point sa sœur parmi elle, se mit à sa recherche, et la trouva enfin arrêtée devant la cour des lions. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle lui fit signe de venir la joindre, et de garder le silence: « Les esprits! les Abencerages!» murmura-t-elle ensuite à son oreille, en l'entraînant après elle dans l'intérieur de la cour. Et, en effet, un singulier spectacle frappa les regards d'Antonio. A la lumière argentine et incertaine de la lune brillaient d'un éclat mystérieux les nombreuses colonnes de marbre blanc qui décorent cette vaste cour; autour d'elles se dessinaient sous mille formes fantastiques

les noirs cyprès et autres arbres du jardin, et çà et là le long des arcades semblaient errer de blancs nuages, soit que ce fût une illusion produite par l'ombre vacillante des cyprès et des lauriers ou par les légers nuages qui de temps à autre voilaient la lune, ou, enfin, par les vapeurs de la terre, soit, comme le prétendait Dolores, que les ombres des Abencerages visitassent de nouveau le théâtre de leur trépas. Mais ce qui paraissait encore plus difficile à expliquer, c'était un bruit sourd, semblable à des soupirs, qui se faisait entendre en même temps que le gazouillement des jets d'eau, et résonnait de tous côtés sous les vastes portiques, de telle sorte que, malgré toutes les objections de sa raison, Antonio croyait entendre des gémissemens étouffés tout à côté de lui, et même sous ses pieds¹. Eh bien, Antonio, tu as vu.....? dit enfin Dolores en s'éloignant avec son frère de ce lieu mystérieux. — C'est singulier, pensa à part

1 M. Huber assure ici dans une note avoir entendu lui-même ces sons plaintifs, et vu pendant une belle nuit sous les arcades désertes de l'Alhambra, le singulier effet d'optique qu'il décrit. Il entre même à ce sujet dans des explications que la tournure d'esprit mystique de la nation pour laquelle il a écrit, justifie sans doute, mais que nous ne reproduirons pas, parce qu'elles paraîtraient peut-être par trop officieuses à des lecteurs français.

lui Antonio; mais, Dolorita, ajouta-t-il, comment se fait-il que tu n'aies pas eu peur de rester aussi long-temps seule dans un pareil lieu? — Peur? répondit la naïve enfant, et pourquoi donc, mon frère? ne sommes-nous pas chrétiens, et par conséquent quel mal pourraient nous faire les pauvres Abencerages, quand même ils le voudraient?

Bientôt après ils rejoignirent la société, et tout en devisant sur la vérité ou la fausseté des apparitions, car Dolores n'avait rien eu de plus pressé que de raconter son aventure à dona Fernanda, l'on arriva au bas de la montagne.

Nuit de la Saint-Jean à Grenade.

Dans la ville tout était vie et mouvement ; car chacun célébrait la nuit de la Saint-Jean par des jeux ou des danses. De tous côtés dans les rues l'on rencontrait des groupes de jeunes gens et de jeunes filles dansant gaiement au son de la guitare, du *panderero* (tambourin) et des castagnettes. De temps en temps le silence se rétablissait, soit pour préluder à de petites sérénades ou aux vives *seguidillas*, soit pour donner le temps de se préparer au *fandango*, à la *cachucha* ou à la *matraca*. Les portes de chaque maison étaient ouvertes, et laissaient apercevoir dans l'intérieur le brillant éclairage des *patios*, où s'agitaient des groupes non moins joyeux que ceux des rues. Les vieillards étaient assis dans un coin, causant tranquillement ou écoutant d'un air de componction un ecclésiastique debout au milieu d'eux, tandis que les jeunes gens formaient sous leurs yeux toutes sortes de danses et de jeux.

Mais plus on approchait des rives du Genil, plus la presse et le bruit augmentaient ; car la plus grande partie de la foule se portait de ce côté. Le *Paseo* surtout ne désemplissait pas ; de toutes parts l'on entendait des cris de joie et le son des instrumens : car

la nuit de la Saint-Jean amène avec elle, en Andalousie, une entière liberté, dans le genre de celle dont jouissent en certains pays les masques pendant le carnaval; on n'y voit point de masques cependant, mais chacun cette nuit-là, et surtout chaque dame, est libre de causer avec le premier venu, et d'en user avec lui comme avec une vieille connaissance : usage dont, comme de raison, l'amour sait bien tirer parti.

Dans le voisinage du Paseo étaient dressées de nombreuses tables, chargées de sucreries, de sorbets et de rafraîchissemens de toute espèce; des guirlandes de fleurs et des lanternes de papier de toute couleur leur donnaient un aspect fort agréable. Autour de l'un de ces tréteaux se pressait surtout une foule considérable, dont les éclats de rire et les cris de joie s'entendaient au loin. Antonio et sa société s'en étant approchés, aperçurent debout au milieu du groupe notre ancienne connaissance, la jolie Paquita, dont la voix sonore répétait sur un ton vif et pressé les joyeux couplets de l'Arza Pilili.

Cette chanson est très-populaire en Espagne, et nous croyons que ceux de nos lecteurs, à qui la langue espagnole n'est pas étrangère, nous sauront gré de la citer ici :

PREMIER COUPLET.

*Do que sirve à los usios
 Camelar a lo señor,
 Si carecen de zandunga
 A la mejor ocasion?
 Asi de majota
 Quiero siempre andar
 Que es el manejillo
 De Derramar sal.
 Y, yo le digo (Arza Pilili)
 Arrimate para alla.*

2.^o

*Un señor currutaguiyo
 Me quiere à mi jonjabar
 Y se viste de mil modos
 Para poderme agradar.
 Todo es dar saltitos,
 Los pies arrastrar,
 Refruncir la boca,
 El pelo peynar.
 Y, yo le digo (Arza Pilili)
 etc.*

3.^o

*Un santurron embustero
 Me quiere a mi cortejar
 Y pretende mas que todos
 Con capa de santidad;
 Yo que le conozco
 Le dexo al hablar
 Y quando respondo
 Es con mucha sal.
 Y, yo le digo, etc.*

Un real majo me camela
Que es el que gusto me da,
Pues se me quita el sentibo
Solo de verle baylar.
Le toco las palmas
Y el con mucha sal
Bayla una matraca
Muy particular.
Y, yo le digo (Arza Pilili)
Arrimate pará aca.¹

Dolores fut la première à reconnaître dans la sémillante chanteuse son amie Paquita, qui, cette nuit-là à Grenade, comme auparavant à la foire de Mairena, était venue exercer son nomade métier.

Elle lui fit aussitôt un signe familier avec l'éven-

1 M. Huber n'a point donné la traduction de ces couplets : j'imiterai sa réserve, non-seulement parce qu'ils sont très-difficiles à traduire, à cause du grand nombre d'idiotismes particuliers à l'Andalousie, mais encore parce que le ton leste et par trop naïf qui y règne, ne peut convenir au genre de cet ouvrage :

« L'Espagnol dans les mots brave l'honnêteté,
 Mais le lecteur français veut être respecté. »

Le sujet, d'ailleurs, est à peu près le même que celui d'une des plus piquantes chansons de Bérenger, *La Bonne fille ou les mœurs du temps*, ainsi il y aurait double témérité de ma part à essayer de le traiter. On trouvera à la suite des *Esquisses* la musique notée de l'*Arza Pilili*.

tail, et à peine la gitana s'en fût-elle aperçue, que, sautant légèrement de sa place, et traversant sans beaucoup de cérémonie l'essaim de ses adorateurs, elle vint se jeter au cou de la jeune sœur d'Esteban. Que San-Juan bénisse tes beaux yeux noirs, ma charmante, s'écria-t-elle, je vais devenir folle du plaisir de te revoir; où as-tu donc été depuis si long-temps, mon petit cœur?

Dolores répondit en peu de mots à ces questions, et Paquita, sans presque l'écouter, continua: Eh bien, ma petite reine, veux-tu dans cette bienheureuse nuit de Saint-Jean te baigner aussi dans le Genil, afin de devenir blanche comme la neige de la Sierra Nevada? mais tu n'en as pas besoin, Morenita; car, telle que tu es, tu me plais on ne peut davantage, et à certaine autre personne aussi..... Pourquoi rougir pour cela, petite innocente, Christoval est un brave jeune homme, le plus beau et le plus brave de l'Andalousie, après Esteban, bien entendu..... Et à propos, Señorita, ajouta-t-elle en prenant un ton plus mystérieux, avez-vous quelque chose à faire dire à ce pauvre Christoval? Je vais demain matin partir pour les montagnes: — Pour les montagnes, vous, Paquita? interrompit Dolores, quel caprice vous vient là? Oui, oui, reprit la gitana, en regardant autour d'elle avec inquiétude, et baissant encore la voix; je pars demain pour les mon-

tagnes, Esteban me l'a permis. D'abord il ne voulait pas en entendre parler, et il a assez à cette occasion juré, grondé et prié; mais moi j'ai grondé, juré et prié aussi, et, Dieu le sait et m'en punisse s'il veut, je crois que, si Esteban n'eût pas enfin donné son consentement, je me serais jetée à la rivière. Il m'aime bien un peu, l'ingrat; mais il craint que ma présence ne l'embarrasse dans ses courses, et que je ne puisse pas supporter les fatigues de la vie qu'il mène dans les montagnes, car on y guerroye joliment à présent; mais il ne connaît point Paquita, Dieu merci, elle a bon pied, bon œil, et ne craint pas plus que lui de jeûner et de passer les nuits à la belle étoile. — Mais, au nom du Ciel, que voulez-vous faire dans la montagne? s'écria de nouveau Dolores. — Plus bas, plus bas, reprit l'amante d'Esteban; si mon père nous entendait, je serais perdue. Il m'a promise en mariage à Romero le boucher, et m'a menacée de sa malédiction, si jamais je revoyais Esteban, ce pauvre Esteban! Hélas, mon père a juré qu'il le tuerait partout où il le rencontrerait..... Oh, j'ai été dans de mauvais draps, Señorita; mais n'importe, demain je reverrai Esteban; demain, enfin, je serai avec lui, pour ne plus jamais le quitter. Et Christoval, il est aussi là, toujours amoureux de vous, mon petit ange..... — Et ne pourrais-je pas aller avec vous? dit alors timidement Dolo-

res. — Avec moi ? y pensez-vous, Señorita ? non, non ; ceci n'est rien pour une petite personne délicate comme vous, vous ne feriez que nous embarrasser ; mais tranquillisez-vous, enfant, tout ira pour le mieux, croyez-moi, et avant six mois vous serez la femme de Christoval, et narguez avec lui les miliciens.... Ah, s'il m'était permis de dire tout ce que je sais.... ! mais suffit, et apprenez-moi, ma mie, ce que je dois dire à votre cortéjo ; mais dépêchez ; — Dites-lui....., dites lui, répondit Dolores embarrassée, dites lui que..... Bon, bon, je comprends, mon ange, reprit la gitana, je lui dirai que tu l'aimes toujours bien, et que tu ne te soucies nullement de ces jeunes gens musqués qui t'entourent ! n'est-il pas vrai, Dolorita ; mais à présent adieu ! Et sur ce Paquita sauta de nouveau à sa place, laissant à la pauvre Dolores le soin d'expliquer comme elle le pourrait à sa compagnie, quel avait été le grave sujet de son long entretien avec la gitana.

Détails de vie privée en Espagne.

Ici commence une période de quelques mois, durant lesquels la vie des personnages que nous avons essayé de rendre intéressans au lecteur, ne fut marquée par aucun évènement important.

Les affaires d'Antonio en étaient toujours au même point, et malgré l'appui que ses relations à Madrid et son grade dans la société des francs-maçons lui procuraient de la part des autorités, il éprouvait toujours les mêmes obstacles à sa réhabilitation par l'autorité ecclésiastique : celle-ci opposait constamment la force d'inertie à toutes les insinuations, aux ordres et aux menaces mêmes des agens du pouvoir ; car le clergé, quoique déchu d'une partie de sa puissance pendant la courte durée du régime constitutionnel, en avait néanmoins conservé assez pour rester à peu près indépendant du gouvernement, et machina en toute sûreté les complots qui devaient la lui faire ressaisir toute entière. Or, aux yeux de ses membres les plus influens, Antonio était et restait toujours un prêtre indigne, un traître, un déserteur ; son évasion du couvent où on l'avait renfermé, était à leur sens un crime irrémissible, dont aucun laps de temps, aucun com-

mandement de l'autorité civile, ne pourraient jamais empêcher la punition. Ils attendaient avec impatience l'époque fortunée où, délivrés enfin de l'odieuse constitution, qui leur liait tant soit peu les mains, ils pourraient frapper Antonio à leur aise; mais, dissimulant pour l'instant leurs désirs de vengeance, ils se bornaient à répondre, par des difficultés de forme et des longueurs, aux instances du gouvernement touchant la levée de l'interdiction et la révision du jugement ecclésiastique qui condamnait le pauvre Lara à une détention perpétuelle dans un couvent : tactique, dont le gouvernement ne se lassait pas d'être dupe. Pour Antonio, il connaissait trop le monde, il connaissait trop l'Église, ses serviteurs et leurs passions, pour ne pas, jusqu'à un certain point, deviner le piège. Le malheureux ne pouvait se défendre d'un noir pressentiment, et il éprouvait parfois une sorte d'avant-goût de la prison, lorsque, par suite de ses démarches, il se trouvait en contact avec ses chefs spirituels, et discernait sous le masque d'hypocrite bienveillance des uns, ou dans les manières froides et sévères des autres, leurs mauvaises dispositions à son égard. Parmi ceux qui s'efforçaient le plus de lui nuire, se distinguait surtout le père Francisco, que nous avons déjà rencontré quelquefois dans le cours de cet ouvrage.

La mauvaise réussite de son entreprise de Cordoue n'avait pas eu pour lui et pour ses complices les suites qu'il était naturel de prévoir, tant à cette époque allait loin l'aveuglement ou la longanimité des libéraux d'Espagne. Aussi ne se gênait-il pas beaucoup pour continuer ses intrigues; il allait et venait en tous sens, et exerçait sur l'archevêque de Grenade et les autres hauts dignitaires ecclésiastiques du pays une influence peu en rapport avec l'humilité de son rang officiel dans la hiérarchie de l'Église. C'était cette sorte d'influence que, dans les temps difficiles, le plus adroit, le plus déterminé, celui qui n'a rien à perdre et tout à gagner, est toujours sûr de conquérir sur l'esprit de ceux qui, par lâcheté ou par d'autres motifs, n'osent pas se mettre eux-mêmes à la tête d'entreprises hasardeuses. Cette influence se faisait durement sentir à Antonio, et dans tous ses rapports avec ce dernier, le moine montrait une telle malveillance, qu'elle semblait plus encore le résultat d'une haine privée que de dissentimens politiques, quoique le bon Lara ne pût deviner en quoi il avait donné occasion à tant d'inimitié.

Malgré ces tracasseries et ces causes d'inquiétudes pour l'avenir, Antonio se plaisait à Grenade, et pour le moment du moins s'y trouvait fort tranquille. Il avait bien eu d'abord quelque peine à s'habituer de

nouveau au genre de vie monotone des Espagnols, et à se faire à l'idée que, dans une ville de soixante-dix mille âmes, comme Grenade, il n'y eût point d'autre lieu de réunion et de plaisir qu'un petit et misérable théâtre, toujours vide d'ailleurs, et la *plaza de toros*; celle-ci, il est vrai, fort vaste et surtout fort fréquentée dans le temps des joûtes. Mais ce sanglant spectacle attirait peu Antonio, dont il blessait les habitudes de civilisation étrangère et les idées de perfectionnement moral. Et cependant quelquefois il se sentait comme malgré lui entraîné vers la lice, tant les réminiscences de son enfance l'emportaient momentanément en lui sur le souvenir des spectacles ingénieux, des tragédies, des piquantes comédies, des élégantes fêtes de tout genre qu'il avait vues à Paris et à Londres.

Dona Fernanda partageait sous ce rapport sa manière de voir, et peut-être aussi de sentir; mais Dolores, en revanche, courait aux combats de taureaux avec toute l'ardeur d'une franche Espagnole, sans vouloir comprendre les raisons que son frère et son amie lui donnaient pour la dégoûter d'un aussi cruel spectacle. En vain ceux-ci épuisaient-ils à ce sujet toutes les ressources de leur éloquence, et cherchaient-ils surtout à prouver à la pieuse enfant qu'un pareil plaisir, où trop souvent le sang des hommes coule, ne peut en aucune manière être

sanctionné par la religion. La petite avait une réponse prête à chaque argument, tantôt disant que, puisque les prêtres même assistaient aux combats de taureaux, il ne pouvait pas y avoir péché à y aller ; tantôt qu'un spectacle où l'on a occasion de déployer tant d'adresse et de courage, ne pouvait pas être désagréable à Dieu ; tantôt, enfin, en ripostant par des moqueries et des sarcasmes aux attaques basées sur le dégoût que pareilles fêtes inspirent aux peuples plus policés. Elle avait d'ailleurs dans cette petite guerre un auxiliaire puissant en la personne du vieux don Blas, qui, autant par goût réel que par suite de son attachement aux vieux usages, tenait aux combats de taureaux comme à l'Évangile. L'opiniâtreté du brave homme à ce sujet était encore augmentée par la connaissance qu'il avait, que les libéraux d'Espagne condamnaient pour la plupart ce genre de spectacle ; il mettait par conséquent de l'esprit de parti à le soutenir, ne fût-ce que pour faire enrager ses adversaires en politique. Aussi entendait-il avec impatience sa propre fille dona Fernanda déclamer sans cesse contre cet objet de sa prédilection ; mais, en bon père, il mettait cette espèce de révolte sur le compte du *maudit franc-maçon et jacobin*, comme il appelait son gendre, et il n'en aimait pas moins Fernanda pour cela. Son affection cependant pour la jeune Lara

s'était accrue en proportion du zèle que la petite montrait pour son spectacle favori, et il ne manquait aucune occasion de louer sa chère Dolores, de ce qu'elle ne se mettait pas, comme tant d'autres, des billevesées étrangères en tête, et voulait rester une bonne et véritable Andalouse.

Mais à part ces petites contrariétés et discussions d'opinions, la famille et les hôtes de don Blas menaient entre eux une vie fort agréable, et à cette occasion nous allons donner au lecteur la distribution de leur journée, comme un échantillon de la manière de vivre habituelle en Espagne.

La partie mâle de la famille passait ordinairement la matinée à vaquer aux affaires : le vieux Gallardo dans son bureau, ou dans son riche magasin de soieries de l'*Alcayceria*; Antonio, à faire des visites aux autorités dont son sort dépendait, ou à écrire dans son appartement. Vers midi tous deux se rendaient sur la place de Bivarrambla, ou au Zacatin qui y est contigu, lieux où à cette heure ne manquait pas de se réunir une foule considérable d'hommes de tous âges et de tous états : négocians, nobles, artisans, paysans, ecclésiastiques séculiers et réguliers de tous les ordres et de tous les plumages, officiers de toutes armes, volontaires nationaux, etc., tous se donnant les nouvelles du jour, et parlant politique, guerre, amour, religion,

mais surtout commerce; car ces deux places servent aussi de bourse.

Quant à la manière dont les dames employaient leur matinée, il nous est sans doute plus difficile de l'établir au juste; car, même en admettant qu'une partie en était consacrée aux soins du ménage, il devait toujours en rester encore assez pour des occupations d'un genre plus mystérieux, ou peut-être pour ne rien faire du tout.

Dans tous les cas Dolores trouvait toujours assez de temps pour aller régulièrement entendre la messe à quelque église ou couvent, accompagnée soit d'une vieille amie de ses hôtes, soit de dona Josepha; souvent même elle assistait ainsi à plusieurs messes de suite, allant d'une église à l'autre; ici confessant ses innocens petits péchés, là distribuant de sa main mignonne de légères aumônes aux aveugles et aux estropiés rangés des deux côtés de chaque porte du temple. D'autres fois aussi elle exerçait sa bienfaisance sans sortir de la maison; car c'était à elle que don Blas confiait le plus souvent le soin de répartir les abondantes aumônes qu'il avait coutume de répandre. Mais une grande partie de son temps se passait surtout dans les parloirs des couvens de religieuses. Les jeunes sœurs ne pouvaient assez la caresser, et échanger avec elle toutes sortes de confidences, de telle sorte que la

pauvre enfant conservait souvent toute la journée sur le front l'empreinte des barreaux de fer contre lesquels elle avait été froissée pour causer de plus près avec les recluses. De leur côté les vieilles religieuses ne se lassaient guères plus vite de la retenir, lorsqu'une fois elles avaient commencé à raconter à leur pieuse enfant, comme elles nommaient Dolores, des histoires de saints, des légendes, ou à lui apprendre leurs prières, ou, enfin, à lui donner des conseils sur la meilleure manière de faire son salut, et sur la nécessité de quitter un monde de perdition; le tout assaisonné d'une foule de petits cadeaux, tels qu'images, pelottes, bourses, et autres ouvrages faits dans l'oisiveté du cloître, et plus souvent encore de sucreries de toute espèce, dont elles chargeaient Dolores avec tant de profusion, que celle-ci aurait pu en envoyer par chaque *Corsario* une corbeille pleine à sa belle-sœur et à ses neveux de Benameri.

Pour dona Fernanda, à la différence de la plupart des Espagnoles, elle employait une partie de la matinée à l'étude; et alors Dolores, pour ne pas la troubler, se glissait tout doucement dans un coin, ou veillait à ce qu'aucun bruit ne se fit dans la maison, emmenant même à cet effet le grand chien de garde, qu'elle faisait coucher à ses pieds, et qui, comme tous les membres de la famille de don Blas

Gallardo, semblait avoir pour la jeune fille de Benameri une affection particulière.

La solennité du dîner rappelait vers une heure de l'après-midi chacun dans le *patio* ; car c'était là que se rassemblait ordinairement la famille, hors les deux ou trois semaines d'hiver. Le repas frugal achevé, on allait faire la sieste, qui durait ordinairement jusqu'à six ou sept heures, après quoi la *tertulla* commençait, ou l'on allait finir la soirée au *Paseo*, promenade que la fraîcheur délicieuse des nuits d'Espagne faisait souvent prolonger bien avant dans la nuit.

Don Blas Gallardo se trouvait par ses affaires ou par ses alliances en relation avec les meilleures familles de Grenade, et sa maison n'était pas seulement ouverte, selon l'usage d'Espagne, à ses parens et à ses amis à lui-même, mais encore aux amis de ses amis. Aussi presque chaque soir une nombreuse société se rendait à sa tertulla, et l'on y passait le temps à causer, danser, et faire de la musique.

Antonio trouva dans cette réunion quelques hommes choisis, dont l'instruction et la façon de penser cadraient avec les siennes. Quant à Fernanda et Dolores, quoiqu'il y eût encore dans cette société beaucoup de jolies femmes, elles en étaient les reines et ne manquaient pas d'adorateurs; mais aucun manège de coquetterie n'encourageait de leur part la galanterie des jeunes gens; car leurs cœurs,

à toutes deux, étaient engagés ailleurs, et elles auraient cru commettre une espèce de sacrilège en feignant un penchant qu'elles n'éprouvaient pas. Fernanda surtout avait une ame trop fortement trempée; son caractère était en quelque sorte trop antique, pour que de vains hommages pussent la distraire un instant de ses rêves d'amour et de gloire. Son enthousiasme pour la liberté s'identifiait en elle à son amour pour un époux qu'elle vénérât comme l'un de ses plus fermes champions : ainsi les deux passions les plus sublimes de son ame exaltée se soutenaient l'une par l'autre. Douée d'ailleurs d'une imagination brillante et d'une grande profondeur d'esprit, elle préférait aux causeries frivoles des Céladons de la ville, la conversation solide des savans et des hommes expérimentés, de ceux surtout qui, comme Antonio, avaient parcouru les pays étrangers. Celui-ci, de son côté, se sentait attiré vers la charmante libérale par une vive sympathie, qui bientôt menaça de devenir une véritable passion : découverte que le bon Antonio ne fit qu'avec un extrême regret ; car ses principes et son état lui défendaient d'aspirer aux délices d'un amour partagé, et lui ordonnaient de vaincre ses désirs. Nous ignorons si à la longue cet amour s'éteignit en son cœur ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il sut toujours le maîtriser à l'extérieur, et conserver l'in-

dépendance dont sa position dans le monde et l'estime universelle dont il jouissait, lui avaient imposé le devoir.

Tandis que la manière d'être de dona Fernanda éloignait d'elle la plupart des jeunes gens, et surtout les femmes, Dolores, par son heureuse naïveté, par son caractère toujours égal et enjoué, était en possession de charmer tous les cœurs, même de celles d'entre les femmes dont, sans s'en douter ou sans le vouloir, elle se trouvait la rivale. Rojas surtout ne cessait pas de tourner autour d'elle, et d'en être chaque jour plus épris; mais, comme à Cordoue, il était forcé de reconnaître dans l'accueil amical de la jeune fille rien moins que de l'amour ou de la disposition à en ressentir. Elle continuait à être avec lui confiante, gaie, pleine d'affabilité; elle lui montrait même franchement le plaisir qu'elle éprouvait dans sa société; mais son cœur restait toujours à Christoval, et toutes les douceurs et protestations de Rojas et des autres jeunes gens qui l'entouraient, ne parvenaient pas à le lui faire oublier un instant. Son occupation la plus chère consistait à soigner la vieille dona Josepha; et c'était un spectacle charmant que cette jeune et jolie fille, laissant là tous les amusemens de son âge et la nombreuse cour de ses soupirans, pour aller deviner, prévenir les moindres désirs de la señora aveugle. Souvent

à la voix de cette dernière elle interrompait tout à coup la tendre romance qu'elle était en train de chanter, et déposait bien vite sa guitare pour courir s'agenouiller sur une petite escabelle aux pieds de la vieille, et là, les mains jointes, les yeux baissés, prier avec elle pendant une demi-heure un long *responsorium*, tandis que ses jolis traits, encore animés d'abord par les plaisirs de la danse ou par les émotions de la musique, prenaient peu à peu l'expression du recueillement et d'une piété enfantine.

*Le Généralife.*¹

L'heure de la sieste était écoulée, déjà les *aguadores* donnaient dans chaque rue le signal du réveil par leurs bruyantes invitations à se pourvoir d'eau fraîche de la fontaine des Lys², lorsque le père Innocencio vint prendre Antonio et sa compagnie, pour les conduire au Généralife.

L'on se mit aussitôt en route : après avoir longé l'Alhambra et passé sous la porte *del Juzio*, l'on ne tarda pas à arriver sur la vaste et solitaire place que forme la plus grande partie de l'espace contenu entre le mur d'enceinte de l'Alhambra.

Remarquons, dit chemin faisant le curé, que l'Alhambra est à peu près le seul lieu de toute l'Espagne où l'on prétende qu'il se passe des choses surnaturelles. Chacun de vous sans doute, et les dames surtout, connaissent l'histoire du cheval sans tête, du

¹ Le Généralife, comme l'Alhambra, a été décrit par M. de Châteaubriand. La description que nous offrons ici d'après M. Huber, a donc un double intérêt pour des lecteurs français.

² *La Fuente de las Azucenas*. Cette fontaine, située au-dessus du Généralife, est fort prisée à Grenade pour la fraîcheur de son eau.

monstre velu, du taureau flamboyant, et la señorita Dolores elle-même, ajouta-t-il en souriant, a vu dernièrement les ombres des Abencerages assassinés.....

Dolores ne put s'empêcher de montrer un peu de dépit en entendant plaisanter ainsi sur des choses qui lui semblaient si sérieuses; mais, sans paraître y faire attention, le père Innocencio continua :

« Voici encore une anecdote que vous pourrez mettre avec toutes celles que vous savez déjà sur les hôtes surnaturels de l'Alhambra. Celui de qui je la tiens était un vieux militaire, nommé Barruga, et je l'ai toujours connu pour homme d'honneur, incapable de mensonge et de folle raillerie. Or donc il me conta lors de sa dernière maladie (car il est mort et depuis long-temps), qu'un soir du mois de Juillet, se promenant le long du Darro, et près d'arriver au pont qui conduit à l'Albayzim, il aperçut en face de lui un guerrier en costume oriental, le sabre au côté, et la lance à la main. Sa taille était fort haute, mais bien prise; sa physionomie avait quelque chose de cadavéreux, mais non pas cependant au point d'inspirer la terreur; sa voix était fort douce. Ce guerrier le salua et lui dit que, s'il voulait faire fortune, il eût à le suivre. Barruga lui demanda s'il y avait à aller bien loin, et sur la réponse que c'était à deux pas, il se décida à le

suivre en effet. Cependant ce ne fut pas d'abord sans quelque crainte; mais il se rassura lorsque le guerrier lui eut remis sa lance. Ils s'engagèrent alors dans le chemin creux pratiqué entre l'Alhambra et le Généralife. Le poids de la lance paraissait à Barruga extraordinaire, et il ne pouvait qu'avec peine la traîner après lui. Depuis il a souvent pensé que cette lance l'avait rendu invisible; car il rencontra en chemin plusieurs de ses connaissances, qui toutes passèrent à côté de lui sans paraître l'apercevoir; mais dans le moment, préoccupé par l'idée de sa future fortune, il n'y fit pas attention. En approchant des bâtimens, son guide, silencieux jusqu'alors, lui donna l'étrange avis que, lorsqu'ils seraient arrivés, et qu'il l'entendrait lui recommander de frapper avec sa lance contre la muraille, il se gardât d'en rien faire; que, lorsque au contraire lui, son guide, le prierait de ne point frapper, il eût à s'y mettre de toutes ses forces. Ils montèrent ainsi jusqu'à cette saillie du mur d'enceinte de l'Alhambra où une porte de fer conduit au Généralife. Au centre de cette espèce de bastion est une petite tour. Le guerrier inconnu pria plusieurs fois Barruga de frapper de sa lance contre la partie de la muraille qui joint la tour au bastion; mais Barruga, d'après l'avertissement qu'il avait reçu, se garda d'en rien faire; au contraire,

frappant à tour de bras à une place où son guide lui avait défendu de toucher, il vit le mur s'ouvrir du haut en bas. Ils entrèrent aussitôt tous deux par cette brèche, et se trouvèrent dans une pièce étroite, où pour tout meuble l'on voyait quelques vases à moitié enterrés; chacun d'eux avait un couvercle de fer. Au milieu de cet appartement était en outre une large pierre, sur laquelle son guide et lui s'agenouillèrent. Le guerrier se mit alors à lui conter qu'une force surnaturelle le retenait enchaîné à cette pierre depuis la prise de la ville par les chrétiens. Il ne lui était permis de s'en écarter que tous les trois ans une fois pour chercher sa délivrance; mais jusqu'alors il n'avait jamais pu y réussir, à cause de la lâcheté ou de l'insouciance de tous ceux à qui il s'était adressé. Là-dessus le fantôme se leva, et, comme pour exciter davantage le zèle de Barruga, il ôta le couvercle de chacun des vases, tirant des uns des poignées de fine poudre d'or, des autres des lingots du même métal, sur lesquels était marquée par des traits leur valeur en onces, de sorte que chaque lingot avait autant de traits qu'il valait d'onces. Du côté opposé était gravé un écusson ou emblème. Tout cela, lui dit le guerrier, est pour toi, si tu parviens à mettre heureusement à fin ton entreprise. Je me charge même de déposer le trésor hors de la tour, pourvu que de ton côté tu aies

soin qu'on ne le prenne pas ; mais *au nom de Dieu* achève ma délivrance ! Barruga , touché de compassion pour la longue peine de son mystérieux solliciteur , rassuré d'ailleurs de s'entendre supplier au nom de Dieu , promit tout ce qu'on lui demandait.

« Le fantôme lui fit aussitôt de grands remerciemens et lui donna rendez-vous pour le lendemain au même lieu , en le prévenant de ficher en terre une raquette en face du mur , moyennant quoi il le trouverait chaque fois ouvert. Là-dessus ils se séparèrent , et à peine Barruga fut-il en plein air , qu'en se retournant il chercha vainement derrière lui l'ouverture par laquelle il avait passé.

« Le jour suivant Barruga retourna de grand matin au même lieu , et ficha en terre sa raquette , ainsi qu'on le lui avait recommandé. Le mur s'ouvrit aussitôt comme la veille , et il se retrouva dans le même appartement. Le fantôme lui apparut encore ; mais cette fois la simplicité guerrière de ses vêtemens de la veille avait été remplacée par le luxe des costumes de fête de l'Orient. Ils s'assirent de nouveau ensemble sur la pierre , et après différens propos , ils commencèrent enfin à s'entretenir de la manière dont la délivrance devait être opérée. Le fantôme lui recommanda de se procurer d'abord trois *pensées* et trois *doubles* (*pensadas y dobladas*) , et

comme Barruga lui demandait ce qu'il entendait par là, des monnaies pensées, lui dit-on, signifient, que la personne à qui vous les emprunterez doit ignorer leur destination; mais, au contraire, croire que c'est pour votre propre usage. Monnaies doubles, veulent dire que chaque pièce doit être doublée: ainsi la première valant cinq réaux, la seconde doit en valoir dix, la troisième vingt.

« Avec ces trois pièces de monnaie Barruga devait acheter différens objets, et les apporter ensuite dans la tour; alors seulement on lui dirait ce qu'il lui faudrait faire encore. Quels étaient ces objets? c'est ce que Barruga ne voulut ou ne put pas dire. Le fantôme lui avait donné la permission de parler de tout cela à son confesseur; mais d'une manière générale et sans entrer surtout dans les derniers détails.

« Là-dessus Barruga s'éloigna comme la veille, et le jour suivant il alla prier un ami de lui prêter les trois pièces de monnaie indiquées. Cet ami n'avait par hasard que deux sortes de ces pièces au lieu de trois; mais Barruga, pensant que cela revenait au même, acheta les différens objets nécessaires, tant avec les deux piécettes prêtées par son ami, qu'avec une troisième pièce à lui, et se rendit au rendez-vous. Il ficha sa raquette en terre, et se retrouva aussitôt dans l'intérieur de la tour. Le fantôme

vint à lui d'un air triste, et lui dit : Je sais tout; je sais que tu n'as pas erré volontairement, mais enfin tu as erré, et à cause de cette troisième pièce de monnaie qui manque, tout ce que tu as fait d'ailleurs est inutile. Vois : tout cet or est devenu charbon, ainsi que le joyau, qu'afin de te faire plaisir, j'avais mis de plus dans chaque vase.

« Le pauvre Barruga vit en effet les vases remplis de charbon au lieu de poudre d'or; mais dans un coin obscur de l'appartement il discerna en même temps une petite niche, couverte d'un rideau de taffetas rouge, et où apparaissaient encore deux vases de la même forme que les autres, mais plus petits. Ils étaient blancs et marqués chacun d'une croix rouge, comme en portent les frères de la Trinité. Le fantôme lui dit alors que tout n'était pas perdu, et que dans trois ans, s'il voulait de nouveau tenter l'aventure, il serait peut-être plus heureux; il le pria en même temps avec tant d'instance de lui faire cette promesse, et toujours *au nom de Dieu*, que le bon Barruga le promit : là - dessus ils se séparèrent. »

Eh bien, et revint-il au bout de la troisième année? demanda Dolores, qui avait écouté de toute son ame. — Non, señorita, répondit le curé; car il mourut avant qu'elle fût révolue : voici l'endroit

du mur qui s'ouvrit lorsqu'il ficha en terre sa raquette, continua-t-il en conduisant la compagnie hors de l'Alhambra, et la faisant entrer par une porte de fer dans le bastion.

Ainsi, l'histoire est bien vraie, tu le vois toi-même, Fernanda, reprit Dolores : elle examina avec attention le mur jusqu'à ce que les rires de Fernanda et d'Antonio la tirassent de sa contemplation. Elle fixa alors un œil interrogateur sur le révérend conteur, et comme elle remarqua qu'il riait aussi un peu sous cape, ses jolis traits prirent tout à coup l'expression d'un charmant petit dépit, et, sans daigner se mêler davantage à la conversation, elle suivit de loin la compagnie dans l'étroit sentier qui mène au Généralife.

Mais dona Fernanda, qui marchait en tête, s'étant arrêtée devant deux magnifiques cyprès, et ayant laissé échapper à leur vue un cri d'admiration, Dolores oublia tout à coup sa petite colère : Ce sont les cyprès de la belle reine des Mores ! s'écria-t-elle, et revenant avec une comique volubilité sur son histoire favorite, elle se mit à raconter comment le perfide Gomelès jura au roi des Mores d'avoir surpris la reine en tête à tête sous ces arbres avec le bel Abencerage.... comment tout cela n'était que mensonge, quoique le jeune Abencerage fût un brave et beau chevalier, dont descend l'antique fa-

mille des Venegas de Grenade, à qui appartient encore le Généralife; comment l'innocence de la reine fut prouvée dans un tournoi, où combattirent pour elle contre les traîtres Zégris, les chevaliers castillans don Diègue de Cordoue, don Rodrigue Ponce de Léon et don Diègue de Aguilar; comment ensuite la belle reine se convertit à la foi chrétienne, et les braves Abencerages aussi; comment enfin....; mais tout cela est bien vrai, n'est-ce pas révérend père? dit-elle tout à coup en s'interrompant elle-même au milieu de son histoire: croyez-en ce que vous voudrez, mon enfant, répondit le curé, car il y a, sans contredit, quelque chose au moins de vrai dans ces traditions des vieux temps.

En causant ainsi, ils étaient arrivés à la porte du *Ginaraliph* ou Généralife. Le Généralife fut, comme l'on sait, un château de plaisance des rois de Grenade. Son nom, selon les uns, signifie *maison des danseurs*; selon les autres, *maison des joueurs de flûte*. Il est probable qu'un des monarques arabes le fit bâtir pour aller s'y délasser des soins du gouvernement, et s'y livrer sans contrainte aux plaisirs de la danse et de la musique. Les bâtimens représentent un carré long, et consistent principalement en deux pavillons réunis par d'élégantes arcades. La cour intérieure est ornée d'un magnifique jet d'eau et de longs berceaux d'orangers, de lauriers, de

grenadiers et de cyprès. Les arcades, le seuil des pavillons, les ornemens, sont dans le même genre que ceux de la cour des lions à l'Alhambra. Le pavé, comme les colonnes, sont en marbre blanc. Les dômes sont d'un travail exquis. Vers le commencement du siècle dernier, l'intérieur des deux pavillons fut changé et distribué à la moderne, pour la plus grande commodité des maîtres actuels de ces lieux ; car le Généralife est propriété particulière. Derrière le palais est un vaste jardin, s'élevant en nombreuses terrasses jusqu'au sommet de la montagne. Son ancienne distribution paraît avoir été peu changée : elle est fort simple et consiste en de longues allées ou berceaux de vignes, d'orangers, de lauriers, de grenadiers, coupées de bosquets de roses, de myrthes et de jasmins, et ornées de distance en distance, de fontaines et de jets d'eau. Quelques échappées du jardin permettent à l'œil de plonger sur le délicieux vallon du Darro, sur l'Alhambra, sur la ville et la Vega de Grenade. D'autres points de vue encore sont ménagés sur les terrasses les plus élevées, entre autres ceux du vallon du Genil et de la Sierra Nevada. Quelque monotone, si l'on veut, que soit en général cette symétrie, elle ne laisse pas cependant d'être au Généralife d'un fort agréable effet, grâce à la beauté des sites des environs ; elle répond même assez bien

à ce que l'imagination se plaît à attendre de ces lieux consacrés par les vieilles histoires des Abencerages et des Zégris.

Les orangers, les cyprès, et autres arbres du Généralife, ont atteint une croissance extraordinaire, et au plus haut point de la montagne, sur le versant de laquelle s'étend le jardin, on retrouve encore quelques ruines d'autres constructions moresques, dont la primitive destination est restée inconnue, et que le peuple appelle le *Trône du More*.

Après que la compagnie eut pris quelque repos dans la cour intérieure, dona Fernanda, toujours empressée de s'instruire, demanda au père Innocencio l'explication de quelques-unes des inscriptions qui, ainsi qu'à l'Alhambra, couvrent en tous sens les murs du Généralife.

Beaucoup d'entre elles, répondit l'érudit ecclésiastique, sont les mêmes que celles que de l'Alhambra, par exemple : « Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu ; Dieu seul est vainqueur » ; et autres du même genre. Il en est cependant qui appartiennent exclusivement au Généralife. L'une des plus remarquables est celle dont la voussure de la porte d'entrée est décorée : voici sa traduction : « Que Dieu soit mon soutien contre le démon, le tentateur. Au nom de Dieu, qui est miséricordieux ! Que Dieu soit avec notre prophète Mahomet, salut et victoire ! Nous

t'avons fait connaître le triomphe de la vérité, afin que Dieu te pardonne tes fautes passées et te conduise dans le droit chemin, et afin qu'il t'élève, et afin qu'il se complaise en toi, car il est toute puissance et toute élévation. Il m'a préposé parmi les croyans pour que la foi se multiplie par la foi. Dieu est grand, sage et juste; il récompensera ses défenseurs, et il punira les blasphémateurs et les blasphématrices, les multiplicateurs et les multiplicatrices de Dieu, ceux qui trouvent un défaut à Dieu, et il préparera pour eux ses châtimens et son enfer. A Dieu appartiennent toutes les armées du ciel et de la terre; car Dieu est grand et juste. Nous t'avons appelé pour que tu croies en Dieu et à son prophète, et pour que tu l'honores nuit et jour : et chacun, lorsqu'il te salue, doit te saluer au nom de Dieu; car le bras de Dieu est plus fort que ton bras ! Que Dieu touche ta barbe comme signe d'alliance immuable; celui qui te fait du tort en fait à lui-même, et celui qui fait plus que Dieu ne lui a ordonné, y gagnera un plus riche lot. »

Singulière inscription pour un lieu de plaisance ! s'écria Antonio ; mais elle prouve de nouveau combien grande chez les Arabes était l'idée de Dieu, et combien la religion était pour eux, plus encore que pour tous les autres peuples, la compagne de toutes les actions, de tous les plaisirs même.

On comprend d'après cela, pourquoi ce peuple sut faire de si grandes choses, et pourquoi il imprima à tout ce qu'il fit, un caractère de majesté et de durée.

Mais, reprit Fernanda, il y a dans cette inscription beaucoup de choses que je ne comprends pas ; par exemple, que signifient les *multiplicateurs* et les *multiplicatrices* de Dieu ? — Cette expression, répondit le curé, a pris sa source dans l'erreur déplorable de ces peuples au sujet de notre sainte religion. Ils ne voulaient pas comprendre la Trinité comme un seul Dieu en trois personnes, mais comme trois Dieux. C'est donc contre les chrétiens que cette phrase de l'inscription est dirigée, et dans leur aveuglement ils les appelaient multiplicateurs de Dieu. — Que Dieu puisse donc les éclairer, les pauvres aveugles ! interrompit Dolores ; mais dites-nous donc aussi, révérend père, ce que leur barbe peut avoir de commun avec l'amour de Dieu ? Cela est bien irrévérencieux, ce me semble.

Cette expression, mon enfant, reprit le curé, tire son origine des usages de l'Orient, et désigne la plus solennelle manière de contracter amitié et alliance. Quant aux autres inscriptions, continua-t-il, je ne vous en ferai plus remarquer que deux. D'abord celle au-dessus de l'arcade après la porte d'entrée ; elle veut dire : « Mon appui est Dieu, le vainqueur du démon. Au nom de Dieu, qui est miséricordieux !

Que Dieu, notre seigneur, soit avec nous et avec le prophète, et avec les siens. Notre Dieu est un seul Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu que lui; il est le plus doux entre les doux, toujours vivant, toujours actif, sans éprouver ni la fatigue ni le besoin du sommeil. A lui appartient tout ce qui est là sous le ciel et sur la terre. Qui est-il celui qui peut faire quelque chose contre nous sans sa permission? Il sait tout; il sait ce qui se passe sous le ciel et au-dessus du ciel. Sa sagesse, nous ne pouvons la comprendre qu'autant qu'il le veut bien! Rien ne passe sa portée; il est grand et fort, et il dit : la vérité est Dieu et son prophète. »

L'autre inscription est celle que vous apercevez au-dessus de la porte qui mène au jardin. Elle signifie : « Ici s'élève avec grâce une belle et élégante maison de plaisance : elle rayonne de grandeur; elle pare tout ce qui l'entoure de son éclat; des nuages de lumière la couronnent, et la perfection se montre dans toutes ses parties; elle mérite enfin qu'on la loue, car son élégance a quelque chose de divin. Les fleurs parent son jardin; ses arbres sont plantés dans la plus gracieuse symétrie; un parfum délicieux s'en exhale, et le zéphir, en les agitant, fait entendre une douce et légère harmonie. Quelle magnifique perspective n'y rencontre-t-on pas de tous côtés! Quelle verdure réjouissante!

Abul-Galib, ô toi le meilleur des rois, glorieux soutien de la loi de Dieu, dispensateur de la justice, protecteur des enfans de Mahomet, monarque populaire qui daignes souvent te montrer à tes peuples; ô toi qui méprises ce qui est périssable, et mets toute ton espérance en Dieu et en sa loi! Tu es l'objet de ma vénération! Que Dieu étende sur toi sa bénédiction; qu'il mette en toi sa grâce, afin que tu sois élevé! O, puisses-tu toujours être heureux! Puisse tout ce qui charme la vie ne jamais te manquer! Ce palais, qui t'est consacré, peut se comparer à la perfection, à la grandeur et à la fermeté de ton peuple! C'est un chef-d'œuvre et un triomphe de l'art! C'est pourquoi, grand roi, source de la grandeur, daigne en agréer l'hommage; car ton acceptation l'honorera, par elle il deviendra digne de toi, par elle brilleront en lui la lumière, le repos, l'honneur, la gloire, la grâce, qui sont en toi son maître, par elle enfin il atteindra le plus haut degré de la perfection! »

Depuis long-temps le soleil s'était caché derrière la chaîne azurée des montagnes, les plateaux couverts de neige de la Sierra Nevada avaient cessé de reluire, et se confondaient dans un lointain obscur avec la plaine et l'horizon; la fantasque lueur de la lune animait seule encore çà et là le deuil du paysage, et le silence de la nuit enfin n'était

troublé que par le gazouillement des jets d'eau, le murmure lointain du Darro et du Genil, les sons mélancoliques d'une guitare ou les gaies chansonnettes des amans heureux, lorsque le père Innocencio et sa compagnie quittèrent le Généralife, et redescendirent lentement vers la ville.

Les prisonniers.

Quelques mois s'étaient encore écoulés sans que rien d'extraordinaire n'interrompît même momentanément le genre de vie uniforme de don Blas Gallardo et de ses hôtes; l'hiver venait d'achever sa courte carrière, et déjà la nature avait reparu radieuse et prodigue d'espérances au printemps de 1823. Dolores, depuis long-temps, était fort inquiète sur le sort d'Esteban et de Christoval. On savait que vers le milieu de l'hiver un parti de *faccieux*¹ avait été surpris et taillé en pièces dans les montagnes de Ronda par une des colonnes mobiles envoyées de Cadix à sa poursuite, et depuis cette époque ni les parens d'Antonio, ni lui, ni personne de la famille, n'avaient eu aucune nouvelle d'Esteban.

L'inquiétude de Dolores prit insensiblement un caractère plus grave, et sa gaieté naturelle fit place à une profonde mélancolie. Premières peines d'amour sont difficiles à vaincre, et la douleur était pour la jeune fille un état trop nouveau pour qu'elle pût la combattre avec avantage; d'ailleurs,

¹ *Facciosos*. On appelait ainsi, sous le régime des Cortès, les partisans de l'ancien régime. Plus tard, lorsque, grâce à notre intervention, ceux-ci furent redevenus les maîtres, ils flétrirent à leur tour du même nom les constitutionnels. Ainsi va le monde.

dans les commencemens surtout, l'aimable enfant en était tourmentée pour ainsi dire à son insçu, et ignorait encore quel ennemi lui faisait la guerre. Elle avait bien d'abord cherché un refuge dans les plaisirs de la société et les jeux de son âge; mais l'état de son cœur empirait et se décelait à tel point, que bientôt il lui fut révélé à elle-même par les regards d'intérêt et les marques de compassion de ses compagnes. Ses efforts, pour tâcher de se distraire, devenaient de plus en plus amers et vains, et souvent, au milieu de ses jeux, des larmes brûlantes se faisaient tout à coup jour sous ses longues paupières, ou un sourire de douleur errait sur sa jolie bouche. Puis elle redevint silencieuse et résignée, ainsi qu'un jeune faon, frappé d'un trait soudain, bondit d'abord, et cherche en courant à perdre le sentiment de sa douleur; mais ensuite, épuisé, s'arrête, et fixe un œil triste, presque étonné sur le sang qui coule de sa blessure. Dans les premiers temps aussi la pauvre jeune fille avait eu honte de sa douleur, et n'était pas peu embarrassée des questions de Fernanda. Ce sentiment au reste ne ressemblait en rien à la honte qu'on éprouve de quelque chose de mal; c'était pudeur virginale, et la jeune innocente se faisait scrupule en quelque sorte d'ouvrir son cœur à son amie; car l'amour ne lui semblait pas un mal : aimer était à ses yeux aussi naturel

que vivre et croire en Dieu , et elle était loin de songer à s'en cacher comme d'une mauvaise action ; seulement les tourmens, l'inquiétude de l'amour lui apparurent comme un de ces doux mystères qu'elle croyait ne devoir pénétrer elle-même et laisser pénétrer aux autres que le plus tard possible. Aussi, lorsqu'enfin elle confia ses chagrins à Fernanda, ce fut avec un si comique embarras, et en s'excusant si naïvement d'oser déjà se mêler de choses peu convenables encore à une jeune fille de son âge, que malgré tout son sérieux habituel la jolie señora ne put s'empêcher de rire aux larmes.

Pareille situation devait nécessairement éloigner de la maison de don Blas la joie et la sérénité qui en étaient les hôtes habituels. Le bon-homme lui-même, en voyant souffrir ainsi sa petite Dolores, devint presque malade d'inquiétude, et Rojas, qui jusqu'alors avait été l'ame et le boute-en-train de la Tertulla, de plus en plus convaincu de l'inutilité de ses soins pour Dolores, et entraîné d'ailleurs par une autre passion, plus forte encore, l'amour de la liberté, ne tarda pas à quitter la maison de don Blas, pour aller aux frontières défendre contre l'étranger le sol de la patrie ; car à cette époque précisément l'armée française venait d'envahir l'Espagne.

Antonio avait été faire un voyage à Jaën. A son retour, au bout de six semaines, il fut cruellement surpris du changement que ce peu de temps avait produit dans la manière d'être de sa jeune sœur. Il ne chercha pas cependant à obtenir ses confidences à ce sujet, ignorant par quels moyens calmer une pareille exaltation, et se bornant seulement à la distraire le plus possible. Grande fut donc sa surprise un beau matin lorsqu'il vit entrer dans sa chambre Dolores, vêtue avec plus de soins qu'elle n'avait fait depuis long-temps, et l'air presque aussi gai et vif qu'autrefois. Après qu'elle lui eut, comme de coutume, présenté la tasse de chocolat de rigueur, frère, dit-elle, voudrais-tu me faire faire une petite promenade ? la matinée est si belle !

Antonio n'eut garde de refuser, et aussitôt avec toute son ancienne vivacité la jeune fille descendit dans la cour, cueillit un petit bouquet de roses, et après avoir été prendre sa légère mantille, courut rejoindre son frère. Heureux d'un pareil changement, celui-ci la regardait avec ivresse ; mais la petite lui fit un signe d'impatience avec l'éventail, et l'entraîna hors de la maison. Elle se dirigea aussitôt vers le Darro, ne s'arrêtant en chemin que pour acheter un cierge béni. Après avoir traversé la Plaza nueva, ils arrivèrent, en

suivant la rive du Darro, à l'*Alameda vieja*. Au bout de cette belle promenade s'élève, sous l'ombrage d'un superbe platane, une petite chapelle dédiée à notre Dame des bons rêves (*la Virgen del buon sueno*). Le site est on ne peut plus agréable. Grossi par les pluies de l'hiver et les neiges de la Sierra Nevada, le Darro roule derrière la chapelle ses eaux bruyantes et impétueuses. Sur ses rives resserrées brille la plus vivace végétation, et sur la gauche s'élèvent de gigantesques rochers, couronnés par les jardins du Généralife. Plus loin apparaissent les hautes tours et les murailles de l'Alhambra. Les orangers, les grenadiers, des fleurs de toute sorte, de sombres et mélancoliques cyprès marient à ses pieds leurs mille couleurs. Sur la rive droite, en face de l'Alhambra, se dessinent en amphithéâtre les bâtimens de l'Albaycin, entremêlés de vignes et de jardins. La chapelle elle-même ne dépare pas ce magnifique tableau : élevée en quelque sorte comme un belvédère au-dessus de la fertile Vega, elle est entourée d'un riant bosquet de roses, et séparée de la route par une haie vive de cactus et d'aloès aux longues branches, couronnées de fleurs, qui semblent autant de flambeaux allumés devant l'autel. Aussi les belles Grenadines ne manquent-elles pas de venir souvent rendre hommage à la patronne de ce lieu enchanteur. L'autel ne cesse pas

un instant d'être paré de frais bouquets de lis, de jasmins et de roses, et à quelque heure de la matinée ou du soir que l'on passe devant la chapelle, on aperçoit toujours bon nombre de jolies dévotes, agenouillées des deux côtés de la porte, et élevant en silence vers la vierge des bons rêves leurs actions de grâces ou leurs secrets désirs.

Antonio avait en vain essayé, chemin faisant, d'apprendre de Dolores le motif de sa course précipitée; enfin, parvenue au bout de l'Alameda, la jeune fille s'arrêta, déposa sur l'autel de la *Virgen del buon sueno* son cierge et son bouquet, et, se mettant à genou devant la chapelle, resta quelques minutes dans un profond recueillement; puis elle se releva avec vivacité, courut rejoindre son frère, et voulut l'entraîner loin de l'Alameda, aussi précipitamment qu'elle l'y avait amené. Mais, Dolorita, lui dit alors Antonio de plus en plus étonné, sois donc raisonnable, ou laisse-moi l'être pour toi. Comment veux-tu que sous mon habit ecclésiastique je me donne en spectacle dans les rues, courant comme un franc étourdi après une jeune fille! Qu'y a-t-il donc de si pressé, je te prie? — Eh mon Dieu, répondit Dolores, dépitée comme un enfant qu'on gronde, ne le devines-tu donc pas? Enfin, enfin, je vais le revoir! — Et qui donc vas-tu revoir, petite folle? — Qui? reprit avec

impatience la jeune fille, au nom du bienheureux François de Sales, qui pourrait-ce être autre que Christoval? J'avais demandé à la bonne Vierge un heureux songe. . . . Oh, j'étais dans ces derniers temps si fatiguée, et pourtant je ne pouvais pas dormir! . . . Mais cette nuit enfin j'ai rêvé. . . . et je sais comprendre les rêves, Paquita m'en a appris le secret; . . . oh oui, je le verrai bien sûr aujourd'hui. . . . — Pauvre sœur, dit tristement Antonio, tu ne sais ce que tu demandes; comment veux-tu que dans ces circonstances Christoval vienne ici? Que Dieu l'en préserve, et cela pour ton propre repos, ma pauvre Dolores. . . . — Oh, ne m'ôte donc pas ma joie, interrompit la jeune fille en souriant avec amertume, il y a si long-temps que je n'en ai plus éprouvé, de joie! Et ses grands yeux baignés de pleurs, se levèrent supplians vers Antonio.

Celui-ci avait une visite à faire au *Xefe politico*, et dans l'espoir de distraire sa pauvre sœur, il lui proposa de l'accompagner chez ce fonctionnaire, afin d'y voir sa jeune amie *Conchita*.

En approchant de l'ancien couvent de Dominicains de la *calle de las Carretas*, qui, à cette époque, servait de siège à l'administration et de résidence au chef politique, Antonio et sa sœur aperçurent une foule considérable assemblée devant la porte de ce premier fonctionnaire. Ce ne fut pas

sans peine qu'ils parvinrent à se frayer un passage au milieu de ces groupes, qui grossissaient sans cesse. En ayant demandé la cause, Antonio apprit qu'on venait d'amener dans la cour de l'hôtel du gouvernement un grand nombre de serviles, faits prisonniers dans les dernières affaires, et qu'ils attendaient là le retour du Xefe politico, afin qu'il décidât de leur sort. Un pressentiment soudain porta Antonio à retourner sur ses pas; mais Dolores, poussée par la foule, se trouvait à quelques pas en avant de lui, et pour la tirer d'embarras, il jugea que le plus court serait de se faire ouvrir la porte de l'hôtel. Le concierge, reconnaissant des amis du chef politique, les introduisit aussitôt sous le sombre péristyle ou *zaguan*, à peine éclairé par une petite fenêtre donnant sur la rue. Une foule presque aussi considérable que celle du dehors remplissait cet espace; mais ce ne fut qu'après avoir familiarisé leur vue avec la demi-obscurité du lieu, qu'Antonio et Dolores purent distinguer ceux qui les environnaient. Une trentaine de soldats de ligne leur apparurent d'abord. Leurs figures, brûlées par le soleil et couvertes de sueur; leurs uniformes en lambeaux; leurs pieds nus ensanglantés et souillés de poussière; leur marche pesante ou leur attitude penchée sur leurs fusils; décelaient les fatigues d'une longue route et d'un

pénible service dans les montagnes. Ils frappaient avec impatience la crosse de leurs armes sur le pavé sonore, jurant à mi-voix, et témoignant de toutes les manières leur dépit d'être encore obligés de rester sous les armes après une aussi longue marche.

Derrière eux étaient les prisonniers, accroupis le long de la muraille, et se livrant au repos, tandis que leurs gardiens étaient encore en rang et debout. Les plus jeunes étaient étendus tout de leur long sur le pavé, exténués par la fatigue sans doute; d'autres s'appuyaient contre le mur, enveloppés dans leurs manteaux déchirés, ou dans des couvertures de laine. Leurs yeux étincelaient dans l'obscurité; leurs traits exprimaient une douleur profonde mais courageuse; sans laisser entendre une plainte ou une menace, sans faire le moindre mouvement, ils semblaient avec leurs regards seuls vouloir anéantir leurs vainqueurs.

Un spectacle plus capable encore de fendre le cœur, était offert par quelques femmes qui avaient suivi les prisonniers. Deux d'entre elles, hissées à la petite fenêtre sur la rue, demandaient au nom de tous les saints à la populace assemblée au dehors quelque nourriture ou boisson pour les pauvres prisonniers. Mais c'était en vain, car la fenêtre était trop étroite pour qu'on pût rien y faire passer. Une jeune femme surtout se faisait remarquer à la fois

par sa beauté et son aspect d'extrême misère. Assise sur une borne dans un coin du zaguan, demi-nue et couverte de poussière, elle pressait sur son sein stérile un jeune enfant, tandis que ses traits exprimaient son désespoir de sentir ce sein lui refuser la nourriture accoutumée.

Les prisonniers portaient pour la plupart le costume de pauvres montagnards ; mais parmi eux se montraient aussi deux jeunes gens, dont les vêtements, quoique déchirés et souillés de poussière, rappelaient encore l'élégance des majos. L'un d'eux était appuyé contre le mur, les mains liées derrière le dos ; sa tête penchée sur la poitrine ne permettait pas de voir son visage ; l'autre était assis à terre, et paraissait se mouvoir avec peine ; un mouchoir ensanglanté entourait sa tête, et ses traits amaigris, sa pâleur, ses yeux éteints, annonçaient un homme grièvement blessé. Une jeune femme était à genoux devant lui, et soutenait sa tête d'une main, tandis que l'autre serrait fortement une des siennes.

Dolores, vivement émue d'un pareil spectacle, avait supplié le concierge de chercher quelques réconfortans pour les pauvres prisonniers, et en attendant son retour, elle tâchait de leur donner des consolations. Les soldats lui rappelaient en vain que leur consigne défendait de laisser communiquer avec les prisonniers jusqu'à l'arrivée du Xefe poli-

tico. Elle était arrêtée près la pauvre mère, et l'encourageait avec sa douce voix, lorsque tout à coup la jeune femme agenouillée devant le blessé courut se jeter dans ses bras, s'écriant : Jesus-Maria ! est-ce vous, señorita ! ô malheur ! Votre frère et Christoval ! O procurez - leur au nom du ciel un peu d'eau !

C'était Paquita, non plus la brillante et espiègle Paquita ; mais triste, épuisée par la fatigue et la douleur ; les vêtemens en lambeaux, les pieds déchirés et sanglans ; malgré cela cependant elle conservait toujours l'air déterminé et plein d'une sauvage énergie.

A l'exclamation de Paquita, l'homme dont elle avait soutenu la tête fit un mouvement brusque, et se laissant ensuite retomber, murmura : Pauvre petite sœur ! elle n'y survivra pas !

L'autre jeune homme, aussitôt qu'il avait reconnu la voix de Dolores, avait cherché avec bien plus de violence encore à se dégager des liens qui le retenaient, et à voler vers elle ; mais dans ses vains efforts, il rompit le bandage d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, perdit l'équilibre et tomba à la renverse, la tête donnant avec bruit sur le pavé : C'était Christoval !

En les reconnaissant tous deux à son tour, Dolores, éperdue, voulut voler dans leurs bras, et

Antonio la suivit; mais les soldats les repoussèrent durement; aigris par leurs propres souffrances, ils remplissaient leur devoir avec plus de rigueur que de coutume, et Dolores retomba évanouie dans les bras de son malheureux frère.

Sur ces entrefaites le chef politique arriva avec sa femme et sa fille. Ces dernières s'empressèrent aussitôt auprès de Dolores et la portèrent dans leur appartement, tandis que le chef politique ordonnait de distribuer quelques vivres aux prisonniers, et faisait relever leur garde.

Antonio profita du premier moment pour glisser un mot de recommandation en faveur de son frère et de Christoval; mais le sévère magistrat, tout en déplorant la fatalité qui appelait le glaive de la justice sur le frère d'un citoyen aussi estimable que don Antonio Lara, s'excusa de rien accorder d'incompatible avec son devoir; il ne voulut pas même souffrir que les deux frères se parlassent. Esteban entendit ce refus, et s'avancant aussi loin que le lui permirent les gardes, il cria à son frère: Ne te donne pas de peine pour moi, Antonio, occupe-toi seulement de notre pauvre sœur; et quant au señor Xefe politico, qu'il daigne se rappeler le proverbe: « De la main à la bouche.... » Suffit, il doit me comprendre. Ainsi retourne à la maison, Antonio, ne t'inquiète pas pour moi, et sois tranquille,



surtout ne te montre pas dans les rues avec de pauvres *serviles*, ajouta-t-il avec un sourire amer; cela ne serait pour le moment ni prudent ni convenable.

Cet homme a raison, don Antonio, dit le chef politique, qui portait à ce dernier un véritable intérêt; votre présence ici ne peut que vous nuire, sans lui être d'aucune utilité; allez là-haut rejoindre votre sœur.

Antonio vit bien que ce parti était le seul convenable : il s'éloigna donc, mais non sans effort, de ce lieu de désolation, tandis qu'Esteban lui criait encore : Du courage, frère, et dis au père et à la mère de n'être pas inquiets. Les coquins qui me tiennent ne m'ont pas encore écorché.

Le chef politique donna alors l'ordre de conduire les *serviles* à la prison de la ville, et de mettre en liberté les femmes qui les avaient suivis. La plupart obéirent avec résignation, bien sûres que malgré la défense des autorités, elles parviendraient facilement à renouer des communications avec les détenus. Paquita seule ne voulut entendre à rien, et entourant avec force Esteban de ses bras, elle déclara qu'on ne l'en séparerait pas vivante. Il est blessé, s'écriait-elle, laissez - moi le soigner en prison ! Toutes les prières, les menaces, et les ordres même d'Esteban, ne purent rien sur l'opiniâtre jeune fille.

Enfin le chef politique donna l'ordre de les séparer de force, ajoutant cependant pour dernière exhortation : Sois donc raisonnable, mon enfant, c'est pour ton propre bien que je te refuse; tu n'as commis aucun délit, et par conséquent je n'ai pas le droit de te faire emprisonner! — N'est-ce que cela? dit la Gitana en se relevant tout à coup, et fixant sur le chef politique des yeux étincelans; ne s'agit-il que d'avoir commis un crime, señor Xefe? et aussitôt, avec la rapidité de l'éclair, elle tira de son sein un petit couteau, et l'enfonça avec tant de force dans la poitrine d'un des soldats qui s'étaient approchés d'elle pour la séparer de son amant, que le malheureux tomba à la renverse, baigné dans son sang. — Est-ce assez, señor, ou en faut-il encore plus pour qu'une pauvre fille puisse suivre son *cortejo*? poursuivit-elle d'un air de satisfaction, tandis que les soldats se jetaient sur elle et la garrottaient. — Qu'on la conduise donc en prison, je n'ai plus le droit de m'y opposer maintenant, dit le chef politique, non sans montrer une vive compassion. Grand merci, señor Xefe, reprit encore la jeune fille, et courant gaiement se placer à côté d'Esteban, elle s'achemina avec lui vers la prison, sans paraître se soucier le moins du monde des menaces et des coups de bourrade que lui prodiguaient les soldats irrités de la blessure de leur camarade.

Des rassemblemens nombreux s'étaient formés dans les rues qui menaient à la prison de ville, et des flots de peuple se pressaient autour des prisonniers. Quelques huées se firent d'abord entendre sur leur passage ; mais la majeure partie de la populace ne montrait que de la curiosité, et peu à peu les plus ardens même des vociférateurs parurent avoir honte d'insulter des malheureux sans défense, tant la contenance à la fois mélancolique et fière des prisonniers faisait impression sur la multitude. Beaucoup de gens du peuple, d'ailleurs, sympathisaient d'opinions politiques avec eux, et leur témoignaient hautement leur intérêt. Paquita surtout l'excitait au dernier point par sa beauté et son courage. Quoique couverte de sang et de meurtrissures, elle marchait à côté de son amant, presque en triomphe et ne daignant s'occuper que de lui ; on voyait facilement que cette contenance extraordinaire n'était point une vaine bravade, et prenait sa source dans un sentiment plus élevé.

Tout à coup un homme s'élança de l'un des groupes, se fit jour au milieu des soldats, jusque près d'Esteban, et le poignard à la main se rua sur le jeune homme, en criant : Reçois cela ! et meurs, maudit chien ! mais heureusement un des soldats de l'escorte parvint à détourner le coup avec son

fusil. — Ciel, mon père! s'écria Paquita, pâle de terreur, et pouvant à peine se soutenir; puis dans une sorte de mouvement convulsif, elle se jeta en avant d'Esteban, comme pour lui faire un rempart de son corps. Quant au vieux Gitano, il fit encore une tentative pour tâcher d'arriver jusqu'à Esteban ou jusqu'à sa fille; mais repoussé et désarmé par la garde, il exhala sa fureur en menaces et en malédictions: Oui, disait-il, je vous retrouverai encore, et je vous frapperai, fût-ce à l'autel même de la mère de Dieu!

Ce fut sous de pareils auspices que les infortunés arrivèrent enfin à la porte de la prison, qui se ferma sur eux.

Le lendemain au soir plusieurs femmes s'étaient rassemblées à la porte de la prison : les unes s'efforçaient de faire passer par la fenêtre grillée qui donnait sur la rue quelques vivres ou des consolations aux tristes hôtes de ce séjour ; d'autres attendaient l'instant où elles pourraient être admises à causer au préau avec ceux des prisonniers qui n'avaient pas été mis au secret.

Un peintre aurait trouvé dans ce groupe de nombreux sujets pour ses pinceaux.

Sous une des portes latérales de la Cathédrale, qui n'est séparée que par une rue étroite de la prison de ville, Dolores, les yeux rouges de pleurs, les traits empreints d'une douleur profonde, était debout à regarder une des fenêtres les plus hautes du lugubre bâtiment. Les passans détournaient les yeux en la voyant, émus eux-mêmes de compassion pour la belle et malheureuse jeune fille. A un détour de la rue se tenaient dona Fernanda et Antonio. Leur conversation paraissait fort animée, et aux regards fréquens qu'ils jetaient sur la pauvre Dolores, on en devinait aisément l'objet. Ni prière, ni ordre, n'avaient pu obtenir de la jeune Lara qu'elle ne vînt pas devant la prison, pour chercher à voir Christoval. La force seule eût pu la retenir, mais quiconque voyait l'aimable enfant, ne pou-

vait se décider à employer ce cruel moyen. Fernanda et Antonio avaient donc préféré l'accompagner.

Après quelques minutes d'une pénible attente, Christoval parut enfin à l'une des fenêtres, et aussitôt qu'il aperçut Dolores, il la supplia avec instance de s'éloigner et de ne pas s'exposer ainsi ; mais la jeune fille ne semblait point le comprendre : heureuse de le voir, elle lui faisait signe de l'éventail et du mouchoir, et ses beaux traits rayonnaient à la fois de douleur et de joie. Au nom de la bienheureuse mère de Dieu, s'écria-t-il enfin, Dolores, chère et adorée Dolores, tranquillise-toi, je t'en prie ; il ne me manque rien ici que la liberté, et je la recouvrerai bientôt ; sois sans inquiétude, mon amie, je te le répète, je suis bien, fort bien ; mais te voir là, dans cet état, non, cela seul je ne pourrai le supporter ! Retire-toi donc, ma douce amie, et prends patience. Don Antonio, ajouta-t-il, en apercevant ce dernier, au nom de Dieu venez, et emmenez la pauvre enfant ; plût au Ciel qu'elle ne m'eût jamais vu ! Mais à présent, adieu encore, Dolorita, vas avec ton frère, je t'en prie, je te l'ordonne s'il le faut, et rassure-toi, tout ira bien encore, tu verras. Là-dessus il se retira. Dolores lui fit encore un signe d'adieu, et suivit en silence son frère.

Bientôt tout redéveloppa son calme et désert aux environs

de la prison, mais long-temps pendant la nuit on entendit une belle voix d'homme chanter dans l'intérieur ce plaintif refrain :

À la porte de mon cachot
Ne viens plus me montrer tes larmes !
Mes peines ainsi point ne charmes.
Hélas ! tu les doubles plutôt !

z A la puerta de mi cárcel
No me vengas a llorar,
Ya que penas no me quitas
No me las vengas a dar.

Dernières convulsions du régime constitutionnel à Grenade.

L'armée française avait passé les Pyrénées; Madrid, Séville étaient en son pouvoir, et dans sa course rapide elle avait refoulé jusqu'à Cadix le gouvernement constitutionnel.

Il n'entre pas dans notre plan de détailler au long les causes de tant de succès; d'ailleurs les principales se laissent déduire en peu de mots: la révolution d'Espagne s'était faite sans le concours de la masse du peuple. Le premier soin des hommes d'état qui s'étaient mis à la tête du mouvement constitutionnel, avait été d'éviter et d'empêcher tout ce qui aurait pu trop vivement exciter les passions de la multitude. Ces passions cependant, et l'énergie générale qu'elles eussent produite, auraient seules pu défendre l'Espagne contre les baïonnettes étrangères. Mais le gouvernement n'osa faire agir un levier aussi terrible, parce qu'il savait à quel prix pareil secours s'achète trop souvent, et dès-lors il fut perdu.

Le deuxième corps de l'armée française, sous les ordres du maréchal Molitor, venait d'envahir aussi le royaume de Grenade, et l'une de ses colonnes s'avancait à marches forcées sur la capitale. Alors parut dans tout son jour l'impossibilité d'organiser

à Grenade une véritable et efficace résistance; non certes faute de courage, ni d'amour de la patrie et de la liberté, mais, comme dans tout le reste de l'Espagne, faute d'union. Il eût fallu une volonté assez énergique pour faire plier les volontés secondaires, et tirer parti des forces morales et matérielles disponibles. Il eût fallu surtout que tous fussent également pénétrés de la nécessité d'une défense à outrance, d'un duel à mort avec l'armée envahissante.

Il n'y avait plus parmi les libéraux d'Espagne que fort peu de véritables partisans de la constitution de 1812; les uns voulaient plus, les autres moins, et même les plus éclairés et les plus impartiaux étaient loin de reconnaître que telle ou telle forme de constitution importât peu pour le moment; qu'avant tout il eût fallu donner à l'Espagne une direction uniforme et une attitude imposante au dehors; enfin, que, pour parvenir à un tel but, une modification dans leurs plans respectifs de constitution pût être nécessaire, comme le seul moyen de concilier les prétentions opposées des partis, de maintenir la paix à l'intérieur et à l'extérieur, et de donner le temps à l'Espagne de se guérir de ses blessures.

Erreur grave, mais dont ils furent cruellement punis!

La plupart de ceux qui repoussaient l'avis d'une résistance désespérée, étaient surtout déterminés par

la conscience que ce moyen extrême n'offrait qu'une chance douteuse de salut et des chances certaines de mal. En effet, cette résistance n'était possible qu'en excitant au plus haut degré les passions de la multitude, et l'on sentait bien qu'une fois la bride lâchée à ces passions terribles, on ne serait plus maître de les diriger seulement contre l'étranger, et d'empêcher qu'elles ne réagissent aussi à l'intérieur. Dès - lors tous les soins que les chefs de la révolution d'Espagne s'étaient donnés pour se passer du concours de la populace, devenaient inutiles, et cette glorieuse révolution allait être souillée par tous les excès dont jusqu'alors on avait su la garantir. Beaucoup de libéraux avaient en outre plus peur de l'exaltation de quelques-uns des leurs et des projets désastreux qu'ils leur supposaient, que des progrès d'un ennemi qui promettait à tous protection et sûreté pour leur vie et leurs biens, et laissait entrevoir que toutes ces garanties pour lesquelles l'Espagne s'était jusqu'alors inutilement agitée, devaient lui être rendues par la concession volontaire du monarque délivré.

L'évènement a prouvé depuis combien cet espoir était vain, mais peut-être avait-on raison de vouloir se conserver pour des temps plus propices.

Tandis que telle était la manière de voir de la majeure partie des libéraux, d'autres, en moins grand

nombre, cherchaient par tous les moyens possibles à organiser une résistance à outrance, soit qu'ils lussent mieux dans l'avenir, soit qu'ils n'eussent rien à perdre, ou aucun pardon à espérer.

Quant à la populace, aigrie par le mépris que les chefs constitutionnels avaient toujours fait d'elle et de ses préjugés, habilement travaillée par les moines et les partisans de l'ancien régime, elle se livrait presque partout, mais principalement dans les petites villes, à une fermentation toujours croissante, et montrait de plus en plus une joie sinistre de la chute prochaine de l'ordre établi.

Beaucoup de gens de cette classe avaient en outre pris parti dans les bandes dites *de la Foi*, qui marchaient à la suite des étrangers. A Grenade même les signes avant-coureurs d'une émeute populaire devenaient de jour en jour plus menaçans : les habitans des campagnes accouraient par troupes dans les faubourgs, ne se gênant plus pour manifester hautement leurs dispositions hostiles et leur fureur concentrée contre les libéraux. A peine les autorités réussissaient-elles encore à comprimer les agitateurs. Troublées par le pressentiment que bientôt le pouvoir allait leur échapper, elles oublièrent presque qu'elles l'avaient encore, et ne songèrent nullement à tirer parti des moyens qui leur restaient. La garnison ne présentait guère une attitude plus imposante.

Les troupes de ligne étaient ou démoralisées par leurs échecs successifs depuis le commencement de la campagne, ou gagnées par l'or des mécontents. La milice nationale seule conservait encore son courage et son dévouement ; car, déclarons-le à la gloire de cette jeune et civique garde, à Grenade, comme dans tout le reste de l'Espagne, elle remplit jusqu'au dernier moment son devoir avec cette exactitude, cette fermeté et cet ensemble qui ont prouvé que la classe mitoyenne en Espagne était aussi digne de la liberté qu'elle peut l'être dans tout autre pays de l'Europe. Ce fut elle, et elle seule qui, jusqu'à la fin d'Août 1823, sut maintenir l'ordre et empêcher les partis d'en venir aux mains à Grenade.

Telle était la situation générale, lorsqu'un des derniers soirs du mois d'Août les symptômes d'une crise prochaine se montrèrent encore plus imminens que jamais. Le bruit venait de se répandre que l'avant-garde française était déjà arrivée à *Quetar*, et à chaque moment l'on s'attendait à voir un parlementaire se présenter devant la ville. Depuis le coucher du soleil l'*ayuntamiento* était rassemblé dans son hôtel sur la place de Bivarrambla. Les boutiques étaient fermées, toutes les affaires interrompues. Des rassemblemens s'étaient formés dans toutes les rues voisines et sur la place même. A voir l'inquiétude et la défiance qui régnaient sur toutes les physionomies,

il était aisé de reconnaître que des craintes et des intérêts divers animaient cette foule. De forts détachemens de la milice nationale et des troupes de la garnison stationnaient sur les places publiques, tandis que les patrouilles et les ordonnances se croisaient en tous sens. De moment en moment la presse et le tumulte augmentaient aux environs de l'hôtel-de-ville, et à peine les membres du conseil ou les officiers de l'état-major pouvaient-ils se frayer un passage à travers ces groupes toujours plus nombreux. Chacun sentait que le sort de Grenade dépendait plus que jamais de la milice nationale, et l'on se demandait avec angoisse, si elle consentirait à obéir aux derniers ordres d'une autorité expirante, à ouvrir les portes de la ville et à mettre bas les armes? ou si, ne prenant conseil que de son désespoir, elle essaierait de se défendre, et exposerait la ville aux horreurs d'un assaut? entreprise qui paraissait de la plus grande témérité dans un ville ouverte comme Grenade.

Rangés en bataille dans les différentes rues avoisinant l'ayuntamiento, appuyés sur leurs armes, et attentifs aux mouvemens de la populace, les miliciens nationaux attendaient avec impatience que les autorités tombassent enfin d'accord sur les ordres à donner. La plupart d'entre eux, et surtout les jeunes gens, exaspérés de la ruine de la patrie, ou emportés par leur ardeur, inclinaient pour la défense,

et pour mourir au moins les armes à la main, en disputant la victoire jusqu'à la dernière extrémité. D'autres, plus timides, laissaient lire dans leurs traits décomposés leur pâle inquiétude. Beaucoup d'entre les plus enthousiastes avaient quitté leurs rangs, et, réunis en groupes, écoutaient les discours de quelques démagogues forcenés, ou manifestaient leur exaspération par des vivat frénétiques et des cris de mort contre les serviles. L'intérêt du service paraissait seul de temps en temps triompher de cette effervescence, lorsqu'à leur tour ils allaient se présenter pour former des patrouilles, et parcouraient silencieux et l'arme au bras les différens quartiers de la ville.

Les rassemblemens qui s'étaient formés aux environs de l'ayuntamiento, soit sur la place de Bivarrambla ou dans les rues adjacentes, étaient composés en grande partie de chauds partisans de la constitution, et de bourgeois paisibles qui, sans l'aimer précisément, désiraient le maintien de l'ordre existant, par crainte de l'anarchie. L'on y voyait cependant aussi quelques serviles, errant de côté et d'autre, enveloppés dans leurs manteaux, le chapeau rabattu sur les yeux, et observant d'un air sinistre leurs adversaires. Mais à mesure que l'on s'éloignait de cette partie de la ville, et principalement dans l'Albaycin, quartier presque uniquement habité par la populace, les groupes prenaient un autre caractère, et l'on y ren-

contrait des moines de tous les ordres, courant de côté et d'autre, et attisant partout le feu.

A l'entrée du Zacatin, non loin de la place de Bivarrambla, se tenait devant son magasin, qu'il avait barricadé avec soin, le riche marchand don Domingo Ochoa. Plusieurs bons bourgeois des plus considérés l'entouraient, et comme de raison on s'entretenait des importantes affaires du jour. Antonio vint aussi se mêler au groupe, et y remarqua, non sans quelque déplaisir, son ancien compagnon de voyage John Brown, dont les traits impassibles, les yeux gris et froids, l'air indifférent, formaient une étrange disparate avec la physionomie animée et les manières expressives des braves Grenadins, discutant sur leurs plus chers intérêts. Au moment de l'arrivée d'Antonio, la nouvelle venait de se répandre que le conseil avait résolu la reddition de la ville. Chacun glosait sur ce texte, et une vive irritation en sens divers se manifestait dans l'assemblée. La plupart approuvaient la prudence des autorités; d'autres, plus exaltés, criaient que c'était une lâcheté, et qu'il eût fallu du moins tenir pendant quelque temps. A quoi bon? répondait le riche Ochoa, c'eût été une inconséquence, une folie, tout au plus pardonnable à ces têtes folles de comuneros! A quoi nous aurait servi de résister pendant un quart d'heure? je vous le demande, à quoi bon? — A quoi bon! interrompit

un autre interlocuteur, dont l'extérieur annonçait un vieux militaire, à quoi bon, dites-vous? cela nous aurait servi à sauver du moins notre honneur, sinon notre liberté. Puisqu'il faut succomber, tâchons du moins que ce soit avec honneur; et pour penser ainsi, il n'est pas nécessaire d'être comunero, il suffit d'être un vieux Castillan, un vieux soldat comme moi! — Mais tout cela n'est pas la question, seigneur colonel, dit un troisième; il ne s'agit que de renoncer à la constitution, et si chacun veut dire la vérité, il conviendra qu'il n'y tient pas beaucoup dans le fond. — Cela est vrai, ajouta un quatrième, le temps des belles phrases est passé, et du train dont allaient les choses, il était impossible que cela continuât long-temps, ou nous serions tous devenus des jacobins et des hérétiques. — Et au fond, Cavalleros, que nous importe de qui émanent les lois, des Cortès, de deux chambres, ou du roi absolu! l'essentiel est qu'elles soient bien observées. — En attendant, ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, c'est de prendre le mal en patience, reprit le señor Ochoa; et pourvu que ces enragés de comuneros ne nous jouent pas quelque tour de leur métier, nous n'avons pas grand-chose à craindre, et ne perdrons peut-être rien au changement. — Oui-da? et qui vous en assure? ne put s'empêcher de répondre Antonio, qui, jusqu'alors, s'était abstenu de prendre part à une discussion inutile.

Hé! n'avez-vous donc pas lu la proclamation d'Andujar? fut la réponse générale qu'on fit à ses appréhensions, et l'un des bourgeois ajouta : Voici le digne señor Brown qui nous a apporté des lettres du consul britannique à Malaga, lesquelles nous promettent l'appui du gouvernement anglais, pourvu que nous ne fassions pas d'imprudences et nous soumettions pour le moment. C'est à lui que nous avons l'obligation du sage parti qu'ont pris les autorités. — Bien vrai, sur ma parole, dit aussitôt d'un ton important M. Brown, vous pouvez compter sur la protection de sa majesté le roi de la Grande-Bretagne, si vous vous épargnez une vaine résistance, qui vous aliénerait ses royales bontés. Ainsi de la patience, et fiez-vous à la magnanimité de la nation britannique! A ces derniers mots un homme s'élança d'un groupe voisin, au milieu duquel il avait jusqu'alors péroré avec véhémence; c'était l'Italien Ruggieri : il se mit en face de l'Anglais, et s'écria en riant amèrement :

Parlez-vous de l'honneur de votre gouvernement et de la magnanimité de la nation britannique? Savez-vous ce que cela veut dire, *Ciudadanos* ¹? Perfide! ajouta-t-il avec une indignation toujours croissante et en secouant rudement l'Anglais par le bras. Je connais votre honneur et votre magnanimité! *Je suis Génois!*

¹ Citoyens.

Puis, se tournant vers la foule des jeunes gens qui l'avaient suivi : Voulez-vous laisser trafiquer de votre liberté, comme cette magnanime nation britannique trafiqua de la liberté de Gènes ? Ne vaut-il pas mieux mille fois mourir en hommes libres les armes à la main ?

Vous ne savez ce que vous dites, Cavallero, riposta Ochoa après avoir dégagé le pauvre Anglais. De quoi diable vous mêlez-vous ? Et que venez-vous chercher ici ? Vous autres étrangers, vous autres Italiens ou Français, vous êtes cause de tous nos malheurs ! C'est vous qui, avec votre infernal babil, tournez la tête à tous nos jeunes gens ! Vous n'avez plus rien à perdre, mais il n'en est pas de même de nous.

Non, non, loin d'ici l'Anglais ! A bas les serviles et les modérés ! Aux armes ! aux armes ! ne nous laissons pas assassiner par les serviles, interrompirent cent voix confuses : l'effervescence paraissait au comble parmi les jeunes gens. Les hommes âgés s'efforcèrent de les calmer, et Antonio lui-même, qui possédait encore quelque influence sur eux, fit observer que la proclamation d'Andujar les assurait contre toute réaction, et promettait sûreté aux personnes et aux choses..... Dans ce moment un homme, la tête entourée d'un mouchoir taché de sang, les habits déchirés, l'air furieux et égaré, cria

d'une voix retentissante : Ah ! vous vantez la proclamation : mort et damnation à celui qui la fit ¹ et à celui qui y croit ! Allez à Antequera ! allez ! Nous l'avons crue aussi, votre proclamation, et nous avons mis bas les armes, et à présent je suis réduit à la mendicité ; ma maison est rasée, ma femme au lit de mort, et mon fils assassiné sous mes yeux par les serviles ! L'infortuné semblait de plus en plus exaspéré par le souvenir de ses malheurs, et arrachant le bandeau de sa blessure, s'arrachant les cheveux, se maudissant lui-même : Ah ! si du moins j'avais pu m'abreuver du sang des monstres, je mourrais content !

¹ Ici nous nous permettrons de relever une erreur de M. Huber. L'ordonnance d'Andujar fut donnée lorsque déjà presque toute l'Espagne était au pouvoir de nos troupes ; elle ne peut donc avoir été une ruse pour engager les constitutionnels à déposer les armes, comme M. Huber paraîtrait le croire : c'est au contraire la gloire la plus pure, la réparation la plus sainte de cette guerre, et tant que son auguste auteur resta à la tête de l'armée, tant que celle-ci exerça seule l'autorité, elle fut religieusement observée. Si plus tard on la viola indignement, ce fut lorsque le pouvoir eut été remis aux mains de Ferdinand, et seulement dans les lieux où il n'y avait pas de garnison française. Nos soldats se sont partout montrés dignes de la noble mission de protéger ceux qu'ils avaient vaincus ; j'en appelle aux regrets que leur départ a laissés à tous les Espagnols menacés pour opinions, et à la joie frénétique qu'il causa au parti de la réaction.

Ils étaient en notre pouvoir, et nous les avons laissés vivre ! Maudite soit notre modération !

— Êtes-vous des hommes ? Voulez-vous attendre qu'il vous en arrive autant qu'à vos frères d'Antequera ? reprit alors Ruggieri en s'avancant au milieu du groupe. Défaisons-nous d'abord de tous les serviles, puis marchons aux Français ! Ce cri fut répété par une foule de voix. En vain les plus sensés cherchèrent-ils de nouveau à apaiser le tumulte, en vain Antonio représenta au fougueux Italien que la garnison était découragée, que parmi les volontaires nationaux eux-mêmes les trois quarts au moins ne tireraient pas un coup de fusil. — Ils le feront, qu'ils le veulent ou non, répondit Ruggieri ; quand une fois ils ne pourront plus reculer, il faudra bien qu'ils se battent. Nous saurons les mettre dans l'impossibilité de demander quartier !

Cependant jusqu'alors l'effervescence n'avait pas pris une direction fixe, et l'on pouvait espérer que la crise se passerait sans avoir produit de désastre, lorsqu'une voix farouche se fit entendre au milieu du bruit : A la prison ! Là sont nos plus dangereux ennemis ! C'est par là qu'il faut commencer ! Et aussitôt les cris à la prison ! à la prison ! éclatèrent de différens côtés. Une quarantaine de furieux se détachèrent, et se dirigèrent vers la cathédrale, derrière laquelle est la prison de ville. Cette horde se composait en grande

partie de réfugiés des villes voisines déjà occupées par les Français. Cependant quelques *milicianos* se trouvaient aussi parmi eux. A leur tête marchait Ruggieri dans une sorte de délire de rage, et à côté de lui un vieillard vêtu en montagnard et dont la physionomie farouche était rendue plus hideuse encore par le contraste de ses cheveux blancs avec les éclairs de fureur qui jaillissaient de ses yeux. C'était le vieux Gitano, le père de Paquita. Le premier il avait crié : A la prison ! L'espoir de se venger enfin d'Esteban, qu'il nommait le séducteur de sa fille, lui avait rendu la force et l'énergie de sa jeunesse.

Quelques bourgeois bien intentionnés avaient inutilement essayé d'arrêter les forcenés. Quoique le plus grand nombre d'entre les volontaires et les habitans aisés eussent horreur de la scène de sang qui se préparait, ils étaient trop préoccupés de leurs propres dangers ou de ceux de leur cause pour s'opposer avec énergie au dessein de Ruggieri et de sa bande. Laissez-les faire, criaient quelques hommes jusqu'alors irréprochables, c'est à eux à en répondre ! — Tout est pourtant perdu, et les coquins qui sont en prison ont cent fois mérité la mort ! — Demain ils seraient tombés sur nous, mieux vaut qu'on les tue aujourd'hui ! — — Tout à coup quelques coups de fusil se firent entendre

du côté de la prison, chacun frémit et garda le silence.

Antonio, pendant ce temps, s'était efforcé de gagner de vitesse la bande furibonde; il avait à peine eu le temps de donner l'alarme au poste de la prison, que les assassins arrivèrent. La garde fit feu, et Ruggieri tomba le crâne fracassé; mais le reste des assaillans ne se laissa pas arrêter: en un instant la garde fut désarmée, et à coups de pieux et de marteaux l'on se mit en devoir d'enfoncer la porte de la prison. A mesure que ce travail avançait, les cris d'effroi et les imprécations des prisonniers se faisaient entendre plus distinctement; enfin la massive porte commença à céder et à craquer; elle allait être enfoncée, lorsque tout à coup on l'ouvrit de l'intérieur, et plusieurs des prisonniers, Christoval à leur tête, animés de tout le courage du désespoir, s'élançèrent en dehors. Cette attaque inopinée refoula d'abord les assaillans dans la rue. Christoval en profita pour se glisser comme par miracle dans la cathédrale, mais ses compagnons ne furent pas aussi heureux; et après une courte lutte, ils tombèrent sous les baïonnettes et les poignards des meurtriers. Ceux-ci pénétrèrent alors dans la prison, en passant par-dessus leurs cadavres.

Antonio au désespoir s'était appuyé contre la porte de la cathédrale, et reconnut Christoval au moment

où il s'échappait; mais son frère n'était pas avec lui. Il resta cloué à la place où il se trouvait, quoiqu'il vît bien que sa présence ne pourrait être d'aucune utilité aux victimes, et qu'elle ne fût pas sans danger pour lui-même.

De l'intérieur de la prison partait un bruit horrible d'imprécations, de gémissemens, de cris de mort et de rage, interrompus par des coups de fusil. Au bout de quelques minutes tout retomba dans le silence, et les meurtriers reparurent, mais couverts de sang, leur crime peint sur leurs visages. Ce qui auparavant leur avait semblé une nécessité politique, une offrande indispensable à la cause de la liberté, à présent que tout était consommé, leur apparaissait dans toute l'horreur d'un attentat inutile : épouvantés, confus, sans songer davantage à la défense de la ville, ils se dispersèrent de côté et d'autre comme poursuivis par les ombres de leurs victimes.

Cependant les autorités étaient enfin sorties de leur léthargie à la nouvelle de l'attaque de la prison. Elles donnèrent l'ordre à un fort détachement de la milice nationale de se porter le plus vite possible sur les lieux, pour tâcher de sauver au moins quelques-uns des prisonniers. Elles prirent en outre toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité de la ville jusqu'à l'entrée des Français. Le détachement arriva en peu de minutes devant la prison, mais il était

trop tard, le silence de mort qui y régnait apprit aux malheureux libéraux qu'un crime infâme avait souillé le dernier jour de la liberté. Ils entrèrent glacés d'horreur, et Antonio les suivit. Les corridors, les escaliers étaient teints de sang, les portes enfoncées, des cadavres sanglans gisaient dans la cour et dans les cachots. Le grand nombre de blessures dont ils étaient couverts, prouvait la rage aveugle des meurtriers. Dans l'un des derniers cachots Antonio trouva Paquita agenouillée sur le pavé dégouttant de sang. Elle tenait entre ses bras le corps inanimé d'Esteban; des gouttes d'un sang encore chaud coulaient de son sein percé de coups sur le sein nu de la jeune fille; les vêtemens de l'infortunée en étaient trempés, et ses longs cheveux noirs, collés ensemble, tombaient en désordre sur ses épaules. Sans voir les arrivans, sans verser une larme, sans faire entendre une plainte, elle contemplait d'un œil fixe et sec le cadavre.

L'état déplorable de la pauvre fille fit d'abord une plus douloureuse impression sur Antonio que la vue même de son frère assassiné, et son premier cri fut : Paquita ! Elle se retourna aussitôt, chercha à le reconnaître, et dit d'une voix sourde : Il est mort ! mon père l'a tué ! Antonio, qui, par compassion pour l'infortunée, oubliait presque ses propres douleurs, chercha par tous les moyens possibles à

la décider à se relever et à quitter ces lieux funestes ; mais elle ne parut pas le comprendre, et répétait seulement par intervalle : Il est mort ! Enfin il la saisit par le bras comme pour l'emmener de force, et alors elle se laissa conduire sans résistance jusque dans la rue. Là, se dégageant tout à coup, elle disparut dans l'obscurité. Ce qu'elle est devenue depuis, c'est ce que personne ne peut dire. Toutefois quelques pâtres et quelques chasseurs assurent avoir fait l'aumône dans la partie la plus sauvage des montagnes derrière Grenade à une jeune fille qui, pour toutes les questions, n'avait jamais qu'une seule et même réponse : Il est mort ! mon père l'a tué !

Les Français à Grenade.

Le lendemain de cette fatale journée les troupes françaises prirent possession de Grenade. Ce ne fut pas sans peine qu'elles parvinrent à protéger le parti vaincu contre la soif de vengeance des serviles. Mais tous les rouages d'administration, tels que les avait établis le gouvernement constitutionnel, furent brisés, toutes ses mesures de police, toutes ses lois méconnues; l'on chercha tant bien que mal à rétablir les choses sur le même pied qu'avant la révolution, et toutes les places surtout furent occupées par des hommes du parti servile.

Les libéraux enfin furent réduits à ne devoir la conservation de leurs biens et de leurs vies qu'à la protection même de ces guerriers étrangers, dont les armes avaient été si fatales à leur cause.

Après le premier tumulte de l'arrivée des vainqueurs, la ville, grâce à leur sévère vigilance, reprit une apparence de tranquillité; même pendant les premiers jours, ce ne furent que fêtes publiques, *Te Deum*, proclamations, articles de gazette, pour célébrer le triomphe de la cause sacrée du trône et de l'autel; mais plus éloquente que toutes ces démonstrations officielles, la douleur profonde et muette des bons

citoyens de tous les partis apprit bientôt aux Français la véritable situation des choses.

L'ivresse, d'abord produite en eux par tant de rapides et brillans succès, fit insensiblement place à une sorte de honte ou de regret, qui redoublait encore à la vue des transports furieux et de la joie frénétique des bandes de la foi, ces auxiliaires si méprisés; mais les vainqueurs durent surtout être humiliés de l'accueil qu'ils reçurent de la plupart des Espagnoles¹. Que l'enthousiasme des belles de l'Ibérie pour la cause de la révolution ait été ou non une erreur, toujours est-il que les plus nobles sentimens l'inspirèrent. Les Espagnoles s'étaient plu à considérer la constitution non-seulement

¹ Je ne puis m'empêcher de relever cette profession de foi de M. Huber, non certes que par une sottise fatuité je prétende lui opposer certains souvenirs de quelques jeunes militaires, mais parce qu'elle ne me semble pas équitable pour les dames d'Espagne. Qui de nous ne se rappelle encore avec émotion ces touchans contrastes de l'accueil des jolies *negras*, leur noble dévouement à la cause du malheur; leur haine courageuse contre les envahisseurs en général, et en même temps leur bienveillance pour les individus! Combien de nos malades et de nos blessés, dont elles ont allégé les souffrances! Et quelle différence entre l'aimable hospitalité des familles constitutionnelles et celle des vils ou arrogans *serviles*!

comme seule capable d'amener une ère nouvelle de gloire, de puissance et de bonheur pour leur patrie, mais encore comme destinée à parer leurs amans, leurs époux, leurs pères, leurs frères, d'un mérite, d'une dignité de plus : elles avaient aspiré à la gloire d'aimer des hommes libres. Vivement affectées de la ruine de si chères espérances, elles manifestaient leur douleur en reproches amers, ou en sarcasmes sans pitié contre les hommes qui, à leur avis, auraient dû savoir défendre la liberté, ou du moins savoir mourir avec elle. Elles ne se gênaient pas surtout pour prodiguer hautement aux vainqueurs les témoignages de leur haine ou de leur dédain, et plus d'un vétéran de Marengo et d'Austerlitz sentit le rouge jusqu'alors ignoré de la honte couvrir tout à coup son front cicatrisé, en entendant une jolie señora comparer avec indignation ses anciens faits d'armes à ses faits d'armes nouveaux, ou le féliciter avec une amère ironie sur sa campagne presque sans combats et les dignes auxiliaires qu'il avait trouvés dans quelques bandits ameutés par des moines !

Fernanda avait fait le sacrifice de toutes ses espérances de bonheur et d'amour, dès l'instant où la cause de la liberté s'était montrée irrévocablement perdue, et comme si elle eût rougi de mêler ses douleurs privées aux douleurs publiques, elle se taisait sur ses inquiétudes toujours plus vives au sujet de son

époux. Il servait dans l'armée du général Ballesteros, et depuis le combat de Campillo de Arenas, on n'en avait plus eu de nouvelles. Seulement, lorsque quelques convois de prisonniers constitutionnels traversaient les rues de Grenade, poursuivis par la haine de la populace, et protégés à grand'peine par leurs escortes françaises, la malheureuse Fernanda, perdant sa fermeté, cherchait avec anxiété si son époux ne serait point parmi eux. Dolores, dans ces occasions, oubliait ses propres inquiétudes sur le sort de Christoval, et accompagnait son amie, toujours partagée entre elle et dona Josepha, dont la maladie, de plus en plus grave, réclamait aussi ses soins.

Antonio, qui, dès l'abolition du régime constitutionnel à Grenade, s'était trouvé en butte aux attaques du clergé triomphant, ne devait la liberté dont il jouissait encore qu'à la protection particulière de l'un des généraux français. Quant au brave don Blas, quoique la chute de la constitution eût été de tout temps l'objet de ses vœux, il avait horreur des projets de vengeance que manifestait hautement son parti, et éprouvait une noble affliction de la suzeraineté des baïonnettes étrangères au sein de sa patrie.

Un jour, un officier français fut logé chez don Blas. Le bon-homme le reçut avec son hospitalité accoutumée, et l'invita à prendre part au dîner de

la famille. Charmé de cette occasion de faire connaissance avec ses jolies hôtes, le jeune militaire accepte avec empressement. Chacun avait déjà pris place, Fernanda seule ne paraissait pas encore. Enfin elle arrive. A sa vue notre Français veut se lever avec galanterie, mais la jeune libérale, lui faisant signe de rester assis, arrache à l'un des domestiques la vaisselle du service, court se placer debout derrière sa chaise, et lui dit du ton du plus amer reproche : Permettez, vaillant chevalier de l'autel et du trône, que votre esclave vous serve ! car, grâce à vous, nous sommes derechef ce que nous méritons d'être, des esclaves !

A ces mots, l'officier, interdit, s'était élancé loin de la table : le visage pourpre de honte ou de colère, il considérait avec surprise cette jeune et jolie femme debout devant lui comme une statue antique, et lui lançant des regards où se peignait la haine la plus vive. Antonio chercha à le calmer par quelques mots polis ; Dolores de son côté s'était levée et se pressait avec une naïve frayeur contre son amie ; enfin le père de famille dit avec dignité : Fernanda, remets-toi à ta place ordinaire, ou retire-toi dans ta chambre. Tu n'aurais pas dû oublier que le seigneur officier est notre hôte.

Fernanda ! s'écria ce dernier, et ses traits prirent tout-à-coup l'expression d'un douloureux intérêt.

— Oui, c'est elle, je n'en puis douter, continua-t-il comme se parlant à lui-même, puis se rapprochant de Fernanda : Vous êtes dona Fernanda de Velardez ?

Velardez est le nom de mon mari, répondit-elle, tandis que ses joues pâles s'animaient tout à coup d'une nuance légère de rose.

Alors pardonnez-moi, madame, si au lieu de chercher à fléchir votre courroux je vous donne peut-être de nouveaux sujets de me haïr. Reconnaissez-vous ceci?... reprit-il après une pause, et en sortant d'un porte-feuille un bout de ruban violet sur lequel était brodée en caractères à moitié effacés par des taches de sang, la devise : *Constitution ou la mort!*

Fernanda lui arracha le ruban des mains, parut un instant sur le point de tomber évanouie, luttait cependant contre son émotion, et d'une voix tremblante :

Il est prisonnier? dit-elle.

L'officier paraissait hésiter à répondre; enfin avec une émotion de plus en plus vive : Il m'en coûte, madame, d'avoir à vous enlever même cette consolation ! Votre mari est tombé sur le champ de bataille de Campillo de Arenas; il est mort dans mes bras.

Dieu soit loué! cria avec force Fernanda, en se couvrant la figure de ses mains. Dieu soit loué! au moins il n'est pas prisonnier! Il est heureux et libre!....

Oh ! mille fois plutôt le savoir mort que languissant dans une vile prison, qu'y mourant lentement et esclave !.... C'était cette crainte.... cette crainte seule qui m'oppressait tout-à-l'heure, qui faillit m'é-touffer..... mais à présent je respire..... je suis bien !.... et elle se laissa aller sur le siège qu'Antonio avait placé derrière elle.

Il se fit un instant de silence, interrompu seulement par les sanglots de Dolores et de dona Josepha.

Et comment mourut-il ? reprit l'infortunée, après avoir fait un effort pour revenir à elle, dites-moi, comment mourut-il ?

Digne de vous, madame, reprit l'officier, et je dois ajouter : digne de la noble cause pour laquelle il combattait. Vos troupes étaient mal commandées, et nous les défimes sans peine. Quelques positions cependant furent disputées avec un acharnement désespéré ; je ramenaï pour la troisième fois mon escadron contre un de vos carrés. Enfoncé enfin, il fut taillé en pièces, et tous ceux des vôtres qui eurent le temps, s'enfuirent dans les montagnes. Seul le commandant dédaigna de se sauver, et courant au-devant de mes dragons, il répondit à la sommation de mettre bas les armes, par le cri de : Constitution ou la mort !

Mes hommes étaient échauffés par l'opiniâtre résistance qu'ils avaient éprouvée. L'un d'eux frappa

de son sabre votre époux..... Il est mort dans mes bras, madame; son dernier cri fut : Constitution ou la mort ! Son avant-dernier : Fernanda ! Et il me remit ce ruban en me priant de vous le rendre. — Je vous remercie. Puissiez-vous à l'avenir employer votre épée pour une meilleure cause ! Adieu ! dit Fernanda en tendant la main à l'officier, et elle se retira.

Fernanda mourut quelques semaines après.

L'armée de la foi. Riégo.

Quelques jours après l'arrivée des troupes françaises, tous les réfugiés reçurent l'ordre de quitter Grenade, et de se rendre dans leurs domiciles respectifs. Cette fausse mesure du gouvernement provisoire d'Espagne avait pour résultat immédiat d'exposer tous ces infortunés aux violences des bandes de la foi, qui battaient la campagne et régnaient en maîtres absolus partout où il n'y avait pas de garnison française.

Antonio aussi fut obligé de se conformer à cet ordre, et d'aller attendre dans son lieu natal que ses chefs ecclésiastiques décidassent de son sort. Il obtint toutefois du général français, pour lui et quelques autres réfugiés, la permission de faire route sous la protection d'une colonne française, envoyée dans les montagnes de Ronda à la poursuite de quelques guerillas constitutionnels qui s'y montraient encore. Elle devait par conséquent traverser Loja, Antequera et Benameri.

Par une belle matinée du mois de Septembre le détachement se mit en route. Sa force était d'environ deux cents hommes d'infanterie, sous les ordres d'un capitaine, qui fit tout pour adoucir autant qu'il était en lui le sort d'Antonio et de ses compagnons. Ceux-ci

étaient au nombre d'une vingtaine. Dolores et deux autres dames voyageaient avec Antonio dans une de ces petites carrioles couvertes, appelées *Tartanas*.

Elle était plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis long-temps. L'espoir d'embrasser bientôt ses parens et d'être unie à Christoval, désormais à l'abri de tout danger de la part des constitutionnels, avait adouci l'amertume de ses adieux à dona Josepha et à la pauvre Fernanda, dont elle était loin de prévoir la mort prochaine. Le souvenir du meurtre d'Esteban, et la vue de la profonde douleur d'Antonio, plus affecté des malheurs de la patrie que des siens, oppressaient seuls encore le cœur de l'aimable enfant; elle prodiguait à son frère les soins de la plus tendre amitié, et s'en voulait presque d'être parfois distraite dans cette pieuse occupation par l'idée riante de sa prochaine réunion avec Christoval.

Sans faire aucune rencontre digne de remarque, la colonne traversa *Santa-Fe*, la fertile *Vega*, et arriva sur le soir devant Loja. Située au milieu des rochers, cette petite ville s'élève en amphithéâtre sur une butte escarpée, au sommet de laquelle apparaissent encore quelques ruines d'un château moresque. Le commandant donna l'ordre de bivouaquer hors de Loja pour être plus tôt prêt à attaquer aux premiers indices de l'ennemi; et nos voyageurs, peu confians dans les

dispositions de la populace dont la haine ne paraissait contenue que par la présence des Français, jugèrent à propos de passer la nuit au milieu de leurs protecteurs.

Le lendemain dès le point du jour le tambour et les cornets de voltigeurs avaient fait entendre le rappel. Déjà le détachement était sous les armes, et prêt à se remettre en marche au premier commandement, lorsqu'un hussard d'ordonnance arriva à bride abattue, et remit un ordre au capitaine. Après l'avoir lu : Il m'en coûte beaucoup d'être obligé de vous quitter, dit celui-ci à Antonio, mais je reçois à l'instant l'ordre de me porter en toute hâte sur Alhama, où nos positions sont vivement menacées. Il paraît que Riégo, à la tête du corps d'armée qu'il a organisé à Malaga, veut s'ouvrir un passage de ce côté. — Si vous nous abandonnez, nous sommes perdus ! répartit Antonio en lui montrant la populace qui se pressait autour d'eux, aux cris ordinaires de vivent les Français ! vive l'inquisition ! mort aux *negros* ! mort aux francs-maçons ! — L'officier ne voyait que trop combien Antonio avait raison, et paraissait cruellement tourmenté pour concilier son devoir avec le vif intérêt que lui inspiraient Antonio et les autres fugitifs. Enfin, prenant son parti : Je vous laisse dix hommes pour vous protéger jusqu'à Antequera, contre les fureurs de la populace ; c'est tout ce que je puis

faire. Adieu, et puissions-nous nous revoir dans des temps plus heureux ! En même temps il appela hors des rangs le sergent Gérard, vieille moustache des guerres de l'empire, recommanda les réfugiés à ses soins, salua encore une fois les dames et surtout Dolores, puis, courant se mettre à la tête de sa troupe, disparut bientôt avec elle derrière les montagnes que traverse la route d'Alhama.

Nos voyageurs avaient vu avec angoisse s'éloigner le détachement français, mais le brave Gérard réussit bientôt à leur rendre de la confiance. Il rangea en bataille sa petite armée, fit reculer avec force jurons dans toutes les langues de l'Europe les flots de populace qui l'environnaient de toutes parts, commanda : En avant, marche ! et chassant devant lui la foule pusillanime, fit traverser sans accident à son convoi les rues tortueuses de Loja. Quelques pourparlers avec l'Alcade, pour se procurer un guide, le forcèrent malheureusement à s'arrêter sur la place du marché devant l'hôtel-de-ville. On allait se remettre en marche, lorsque des cris sauvages et un charivari épouvantable de tambours, timbales, fifres et trompettes se firent entendre. Un instant après, au bout opposé de la rue que devait suivre le convoi de Gérard, déboucha une multitude confuse d'hommes armés. Ils eurent bientôt couvert la place entière. C'était une division de

l'armée *de la Foi*. Ceux qui n'ont pas vu cette héroïque armée, se feront difficilement une idée de son étrange aspect. Le corps dont nous allons donner la description, était principalement composé de montagnards catalans. La civilisation des habitans de cette partie de l'Espagne est, sous beaucoup de rapports, aussi reculée que celle des sauvages de l'Amérique septentrionale, ou si l'on aime mieux, que celle des montagnards écossais au commencement du siècle dernier. Même férocité, même mépris des lois, même obéissance aveugle pour leurs chefs, avec cette différence que ces chefs, au lieu d'être leurs seigneurs féodaux comme chez les braves Highlandais, sont pour la plupart choisis parmi leurs curés, ou même parmi leurs égaux. L'interruption du commerce avec la France par suite du cordon sanitaire des Pyrénées les avait poussés à une profonde misère, et par conséquent à une vive fermentation. Les prêtres s'étaient habilement emparés de cet état de choses pour leur représenter les libéraux et la constitution comme l'unique cause de tous leurs malheurs; ils avaient promis aux uns absolution et argent, ils avaient menacé les autres de l'excommunication, et étaient ainsi parvenus à les faire descendre au nombre de quelques mille dans les belles plaines du voisinage.

La plupart d'entre ces soldats improvisés n'avaient

d'autres vêtemens qu'une chemise et un court caleçon descendant à peine au genou, des sandales aux pieds, et sur la tête une sorte de bonnet de laine rouge retombant d'un côté jusques sur l'épaule. Leurs armes consistaient en escopettes et en stylets. Plusieurs portaient leurs cartouches dans les plis de la chemise. Quelques-uns cependant étaient revêtus d'uniformes, soit français, soit espagnols, soit de tout autre nation, ce qui formait une bigarrure fort plaisante; mais quel que fût d'ailleurs le luxe de leur toilette, ils étaient tous nu-pieds ou chaussés seulement de sandales (*espardenyas*). Leurs chefs avaient bien essayé l'hiver précédent de leur faire adopter l'usage des souliers, et leur en avaient à cet effet distribué des centaines, mais tel est le peu de goût de ces montagnards pour cette sorte de chaussure, que dès la première marche ils les avaient laissés sur la route, préférant marcher nu-pieds dans la neige jusqu'à ce qu'ils retrouvassent des *espardenyas*.

Les étendards de cette brillante troupe étaient aussi variés que ses uniformes : on ne voyait que bannières d'églises de toutes formes et de toutes couleurs, drapeaux rouges et fanons avec toutes sortes de devises, telles que : Vive la bienheureuse vierge de Pilar! vive notre sainte religion! à bas les juifs! à bas la constitution! vive le roi absolu! vive l'inquisition! etc., lesquelles leur servaient aussi de cri de

guerre. Enfin, parmi ces bandes de sauvages qui, pour la plupart, n'entendaient pas un mot de castillan, se montraient encore quelques pelotons de soldats, soit déserteurs des régimens constitutionnels, soit gardes royaux et wallons, échappés à la destruction de leurs corps dans la journée du 7 Juillet, et qui s'étaient ralliés à l'armée de la foi.

La bande qui venait de faire son entrée triomphale dans la ville de Loja se montait à plus de mille hommes. Son commandant alla droit à Gérard, qui, après avoir rangé ses dix braves devant les réfugiés, attendait tranquillement l'arme au bras quelle serait la fin de tout cela. Antonio reconnut en ce commandant le même Jep dels Estanys, qu'il avait vu l'année précédente à la foire de Mairena. Il montait un petit cheval ramassé, tel qu'on en voit beaucoup dans les montagnes de Catalogne. Sa tournure était singulièrement grotesque. Il avait un riche uniforme de colonel, un chapeau surmonté d'un superbe panache; mais avec cela ni bottes, ni éperons, un simple caleçon, les jambes nues et des sandales aux pieds, comme tous ses soldats. Une paire de longs pistolets d'arçon était fixée à sa ceinture. A son côté gauche pendait une longue et vieille rapière qui paraissait uniquement servir pour la parade; au côté opposé était fixé une lourde carabine, et il tenait entre ses mains une longue escopette. A côté

de ce singulier personnage, Antonio reconnut aussi le capitaine Mendizabal. Son superbe coursier andalous et sa tournure militaire formaient avec l'extérieur de son chef un plaisant contraste. Ses traits conservaient toujours leur expression moqueuse, mais décelaient encore plus d'aigreur que naguères. Ces deux héros de la foi étaient entourés magnifiquement de leurs gardes-du-corps, dix ou douze cavaliers, couverts encore de quelques lambeaux de l'uniforme des carabiniers royaux.

Que se passe-t-il ici? quels sont ces gens? où les conduisez-vous? cria le terrible Jep dels Estanys au sergent Gérard. Celui-ci comprenait peu l'espagnol, et se souciait d'ailleurs encore moins de répondre aux questions très-déplacées, à son avis, d'un chevalier de la foi (c'est ainsi que les soldats français appelaient par dérision leurs indignes auxiliaires). Il ne daigna donc faire d'autre réponse que de commander à ses soldats de croiser la baïonnette, et se disposa à se frayer de vive force, s'il en était besoin, un passage à travers ces canailles (comme il appelait avec une épithète plus énergique encore les honorables vengeurs du trône et de l'autel). Mais à sa place une foule de voix parmi les différens groupes répondirent : Ce sont des francs-maçons fugitifs! tuons-les! à bas les juifs! à bas les negros! Et la populace de la ville, excitée par quelques fanatiques et encouragée par la

présence des guerriers de la foi, serrait toujours de plus près la petite troupe de Gérard.

Rajon de Dieu que te cure! cria le digne chef de bande, furieux de ne recevoir aucune réponse; le chien de *Gavacho* ne peut-il donc ouvrir la bouche? Parlez-lui, seigneur capitaine, dit-il à Mendizabal. Eh bien, camarade, ne donnerez-vous pas une réponse au colonel? dit en français Mendizabal au brave sergent, et il souria amèrement en appuyant sur ce titre de colonel. Gérard toisa d'un air de doute celui qu'on lui désignait ainsi, et parut ne pas trop savoir jusqu'à quel point les règles de la subordination militaire étaient applicables à la circonstance : Joli colonel! ma foi, murmura-t-il entre les dents. — *Tron de Dieu que te écrasa!* s'écria l'autre, de plus en plus dépité; oui, de par la bien-heureuse vierge del Pilar, je suis colonel, maudit *Gavacho*, colonel bien et dûment nommé par la très-noble et très-glorieuse régence d'Urgel!

Gérard s'était enfin décidé à s'expliquer avec Mendizabal, pour qui il avait un peu plus de considération que pour le prétendu colonel : il venait de lui déclarer qu'il avait reçu l'ordre de son officier d'escorter ces voyageurs, et que rien ne saurait l'empêcher de remplir son devoir, lorsqu'un moine monté sur un fort mulet vint joindre l'état-major de la foi. Antonio reconnut aussitôt le père Fran-

cisco, et agité d'un noir pressentiment, il dit à Gérard : A présent tout est perdu, faites évader les femmes dans la maison de ville, et tâchons de nous défendre de notre mieux. Le brave sergent ne comprit pas précisément ce qu'Antonio voulait dire, mais comme il le tenait pour homme de bon conseil, il résolut d'attendre en effet que la foule se dissipât, au lieu d'essayer de forcer le passage, comme il en avait d'abord eu envie. Il appela à cet effet l'Alcade, qui, après avoir fait de vains efforts pour rétablir l'ordre, consentit à ouvrir aux voyageurs les portes de l'hôtel de ville. La plupart et surtout les femmes s'y réfugièrent ; quelques hommes préférèrent se joindre à l'escorte pour se défendre avec elle en cas de besoin. Mais Dolores ne voulut pas quitter son frère, et celui-ci s'occupait encore à l'y déterminer, lorsqu'il fut reconnu par le père Francisco. Au nom de notre sainte religion, cria aussitôt le moine aux soldats de la foi et à la populace, sus au judas ! sus à l'apostat ! Il n'en fallait pas davantage pour porter à tous les excès cette foule de fanatiques : en un instant, cavaliers, fantassins, gens du peuple, tous se ruèrent sur les onze Français ; ceux-ci se défendirent vaillamment, mais accablés par le nombre, serrés de trop près pour pouvoir recharger leurs armes après le premier feu, ils furent presque tous ou tués ou désarmés. Déjà plusieurs des réfugiés avaient été

immolés à la rage de la populace; Antonio lui-même, uniquement occupé de sa sœur, qu'il n'avait pu décider à le quitter, et qui l'enlaçait dans ses bras comme pour lui faire un rempart de son corps, Antonio lui-même venait d'être blessé, et allait être entraîné par quelques-uns des forcenés, lorsque Christoval parut tout à coup. Il écarta à coups de crosse de fusil deux des assaillans, en imposa un instant aux autres, et chercha autant qu'il était possible à protéger Dolores et son frère.

Christoval, depuis sa disparition lors du massacre des prisonniers à Grenade, s'était rallié à l'armée de la foi. Sa soif de vengeance, malheureusement trop légitime, l'avait porté à se joindre avec ardeur aux assaillans; mais lorsqu'il reconnut Dolores parmi les victimes, ses dispositions changèrent du tout au tout. Il fit des efforts surhumains pour s'opposer aux fureurs de ses compagnons; mais il était trop tard. Un coup de feu, destiné à Antonio, fracassa l'épaule de Dolores, et elle tomba à terre en jetant un cri de douleur. Cette blessure de sa bien-aimée doubla le courage et les forces de Christoval; les assaillans, soit qu'ils fussent émus de la vue du sang de la jolie fille, soit que la contenance désespérée de Christoval leur en imposât, s'arrêtèrent.

Pendant il est probable que ce secours n'eût pas suffi pour sauver la vie à Antonio et à ceux de

ses compagnons qui se défendaient encore, si en ce moment même une puissante diversion ne se fût faite en leur faveur. A l'une des extrémités de la ville retentirent tout à coup plusieurs coups de fusil, et aussitôt après les rues furent remplies de soldats de la foi fuyant dans le plus grand désordre. Un fort détachement de cavalerie les poursuivait l'épée dans les reins, au cri de vive la constitution, vive Riégo! C'était l'avant-garde du corps constitutionnel parti de Malaga sous les ordres de Riégo lui-même, qui, après avoir tourné les positions des Français, était parvenu jusqu'à Loja sans rencontrer d'obstacles. Bientôt une vive fusillade se fit entendre d'un autre côté de la ville, et annonça l'arrivée du corps entier. Les héros de la foi n'essayèrent nullement de faire résistance, mais se dispersant à droite et à gauche, parvinrent pour la plupart à se mettre en sûreté dans les montagnes qui avoisinent Loja. Plusieurs cependant furent pris ou sabrés, et pas un seul peut-être n'eût échappé sans le dévouement de Mendizabal, qui, il faut l'avouer, se montra en vieux soldat, et couvrit habilement la retraite à la tête de sa petite troupe de cavalerie.

Pendant ce temps un autre détachement de chasseurs constitutionnels avait débouché de derrière l'hôtel-de-ville et délivré nos malheureux voyageurs. Les deux ou trois Français encore debout se ren-

dirent sans résistance à ces nouveaux venus, qu'ils regardaient plutôt comme des libérateurs que comme des ennemis. Quant au brave Gérard, sa destinée s'était accomplie, et il gisait percé de coups.

Le chef du détachement, après avoir donné l'ordre de réunir les prisonniers et de faire évacuer les blessés, s'approcha de ceux qu'il venait de délivrer. Sur un banc de pierre devant l'hôtel de ville était déposée Dolores; son sang coulait à gros bouillons de la large blessure qu'elle avait reçue à l'épaule; à ses côtés Antonio s'occupait avec l'aide d'un vieil ecclésiastique à étancher le sang et à lui porter les secours les plus urgents. Sa propre blessure, peu grave d'ailleurs, ne pouvait le distraire de ces soins pieux. L'officier alla droit à lui, et lui serrant la main, s'écria : Grand Dieu ! don Antonio ! faut-il donc que nous nous revoyons ainsi ! Ce ne fut pas sans peine que le pauvre Lara reconnut en lui son ancien compagnon de la venta de Cardenas, tant les fatigues de la guerre, les chagrins et les passions avaient changé le brillant Rojas. Cependant Dolores était revenue à elle; elle rouvrit ses grands yeux, et regarda autour d'elle en souriant tristement : Christoval ! dit-elle ensuite d'une voix faible. Christoval s'agenouilla à ses pieds, l'entoura de ses bras, et pencha la tête vers la terre. Il ne dit rien, mais plus que de la douleur se peignait dans ses traits mâles; Dolores posa

sa main défaillante sur la tête du jeune majo, et avisant le vieux prêtre: C'est donc vous, père Hilario? louée soit la mère des douleurs de vous avoir conduit ici! maintenant je meurs heureuse. Priez pour moi, ô mon père, et donnez-moi l'absolution! Puis elle essaya de se tourner vers Antonio, et d'une voix toujours plus faible: Adieu, frère, je prierai pour toi là-haut; console nos père et mère! Rojas fondait en larmes derrière Antonio; elle le reconnut et lui fit un signe d'amitié; ensuite elle laissa tomber de nouveau un regard suppliant sur le père Hilario.

Le prêtre tâcha de surmonter sa douleur, s'agenouilla à côté de la mourante, et commença d'une voix aussi ferme que possible les prières des agonisans. Dolores avait fait un effort pour joindre les mains, mais son bras gauche fracassé lui refusa service, et la douleur lui arracha un cri déchirant. C'en était trop pour Christoval, qui fit un mouvement convulsif comme pour se lever; mais Dolores posa de nouveau la main droite sur sa tête, et ferma les yeux doucement. Aucun son ne sortait plus de sa bouche, seulement à l'agitation de ses lèvres on voyait qu'elle priait. La plupart des assistans s'étaient agenouillés et priaient aussi. Les soldats regardaient appuyés sur leurs fusils, et ne pouvaient eux-mêmes se défendre d'une vive émotion.

Enfin le vieillard prononça l'absolution : sa main tremblante approcha un crucifix des lèvres de la jeune fille, qui le baisa avec une dernière énergie; puis il s'éloigna suffoqué par les sanglots. Dolores ouvrit encore une fois les yeux, soupira avec force : Christoval! et une légère convulsion indiqua qu'elle avait cessé de souffrir. Sur sa bouche entr'ouverte reposait un sourire de douleur, et ses joues, un instant auparavant voilées de la pâleur de la mort, s'étaient de nouveau animées d'une vive et dernière nuance de rose.

Il y eut un instant de profond silence parmi la foule assemblée; les sanglots seuls des femmes l'interrompaient de temps à autre. Toutes les haines, toutes ces passions furieuses qui, peu auparavant, agitaient les deux partis en présence, avaient fait place au recueillement et à une douce pitié.

Tout à coup une musique guerrière se fit entendre, et l'air retentit au loin de l'hymne sacrée de Riégo. Un corps de cavalerie espagnole s'avança en bon ordre, puis une longue colonne d'infanterie, d'où partaient les cris mille fois répétés de vive la constitution! vive Riégo! Un officier général, entouré d'un nombreux état-major vint reconnaître le rassemblement qui s'était formé autour de la jeune fille. En en découvrant la triste cause, il s'arrêta, et, penché sur son cheval, contempla un instant ce tableau de deuil

avec une silencieuse mais visible émotion. C'était Riégo lui-même : Antonio oublia un instant ses propres douleurs à la vue du terrible changement qui s'était fait dans la personne du héros constitutionnel. Riégo, depuis les derniers six mois, avait vieilli de bien des années. Ses cheveux avaient blanchi, et ses traits si beaux naguères d'enthousiasme et de confiance, n'exprimaient plus qu'une desséchante mélancolie. Les soucis dévorans et la continuelle tension de l'esprit avaient profondément sillonné son noble front; l'énergie même qui brillait encore dans ses yeux enfoncés avait quelque chose de sombre et d'amer : c'était l'énergie du désespoir.

Les officiers qui l'entouraient paraissaient éprouver les mêmes sentimens que leur chef chéri, mais leur douleur était moins concentrée; plusieurs manifestaient hautement la plus violente exaspération.

Les troupes offraient un étrange contraste par leur attitude vraiment guerrière, la bigarrure de leurs uniformes et le désordre de leur équipement. Elles étaient composées de soldats de régimens divers, qui, de leur propre mouvement, s'étaient ralliés à Riégo pour tenter avec lui ce dernier effort en faveur de la cause constitutionnelle. Il y avait aussi un grand nombre de volontaires nationaux de toutes les provinces de la

péninsule. Poussée au désespoir par la défaite successive des différens corps d'armée espagnols, par la trahison de l'Abisbal, et les capitulations de Morillo et de Ballesteros, cette généreuse jeunesse était accourue de tous les points de l'Espagne, afin de défendre jusqu'à son dernier jour la liberté de la patrie. Une grande partie d'entre elle avait ainsi été acculée jusques sous les murs de Malaga, et s'y était réunie avec enthousiasme au corps d'armée de Riégo. Au milieu de tous ces braves se faisait surtout remarquer par son dévouement et sa discipline un petit bataillon d'élite. C'était une fraction de la milice nationale de Madrid, qui, après avoir suivi les Cortès jusqu'à Cadix, indignée de leur peu d'énergie et de l'ascendant des modérés, s'était embarquée avec Riégo pour Malaga, déterminée à vaincre ou à mourir avec lui.

A voir leur teint brûlé par le soleil, leur barbe épaisse, l'expression de sombre exaltation de leur physionomie, le délabrement de leurs chaussures et de leurs uniformes, on ne se serait guères douté que ces mêmes hommes, six mois auparavant, étaient encore de paisibles citoyens, vaquant à leurs affaires ou à leurs plaisirs sous la protection puissante de cette même loi avec laquelle aujourd'hui ils s'apprétaient à mourir.

Que se passe-t-il ici, lieutenant Rojas ? dit Riégo

après une pause. Rojas se présenta aussitôt et voulut faire militairement son rapport au général, mais au milieu de son récit la douleur prit le dessus, et il se mit à sangloter en regardant le corps inanimé de la charmante fille. Riégo parut le comprendre : Encore une victime innocente ! dit-il, passant la main devant les yeux.

Ses officiers jetaient des regards sinistres sur les soldats de la foi prisonniers, et quelques voix s'écrièrent : Faites-les fusiller, mon général ! — Ce sont des prisonniers de guerre ! répondit Riégo. — Mais, général, reprit d'autres, nous ne pouvons pas nous embarrasser de prisonniers ; faudra-t-il donc relâcher ces scélérats ? — Rojas demanda aussitôt ce qu'il fallait en faire. — Laissez-les s'enfuir, dit encore Riégo. — Pardon, mon général, interrompit un aide-de-camp, mais cela ne peut se passer ainsi, vous êtes toujours trop bon. — Tuons-les ! tuons-les ! vociférèrent à leur tour les soldats. Mais Riégo, d'une voix de tonnerre : Silence ! Ce sont des prisonniers de guerre ! pas un cheveu ne leur sera enlevé ! Vous, lieutenant Rojas, veillez à ce qu'ils soient mis en liberté.

Dans ce moment Christoval, qui jusqu'alors était toujours resté agenouillé près du corps de Dolores, se leva d'un air égaré.

A sa vue, la plupart de ceux qui l'entouraient

reculèrent avec effroi : sa figure était livide, tachée de sang ; ses yeux lançaient des éclairs ; son corps était meurtri, ses vêtemens ensanglantés. Savez-vous qui je suis, cavaleros, dit-il aux officiers constitutionnels, qui l'examinaient avec surprise : avez-vous entendu parler de Christoval Moreno ? Demandez de ses nouvelles dans les montagnes de Ronda ! — et comme personne ne paraissait vouloir le comprendre : Plusieurs de ces messieurs devraient cependant me connaître ! C'est moi qui ai tué le marquis de Peñaflores à la foire de Mairena ; n'est-ce pas encore assez ? ajouta-t-il, en frappant du pied avec impatience. — Cet homme a en effet mérité la mort, dit alors d'un ton grave un personnage de la suite de Riégo, et qui paraissait être un magistrat : je connais ce Christoval Moreno, il a été condamné par contumace, et a trois fois rejeté l'amnistie ; puisqu'il se dénonce lui-même, il n'y a pas moyen de le sauver. — Oui, qu'il meure, qu'il meure ! s'écrièrent plusieurs cavaliers du régiment d'Alcantara : Vengeance pour notre officier ! vengeance pour le marquis de Peñaflores ! — Silence là-bas ! cria Riégo d'une voix forte, puis s'adressant à Christoval : Vous êtes condamné à mort, je ne suis plus maître de vous sauver . . . — Que Dieu vous en récompense, général, s'écria l'infortuné ; mourir c'est tout ce que je désire, et c'est le seul

bienfait que je consente à recevoir de vous. — Rojas, reprit Riégo, faites sortir huit hommes des rangs, et que la loi soit donc exécutée. Riégo détourna la tête, et laissa tomber encore un regard sur le corps de Dolores : Pauvre jeune fille, soupira-t-il tout bas ; puis, faisant un effort comme pour chasser d'importunes pensées, il se redressa de toute sa hauteur sur son cheval, lui fit sentir l'éperon, s'écria : en avant ! et partit au galop à la tête de son état-major, afin de rejoindre l'avant garde.

Christoval, pendant ce temps, se préparait à mourir. Il appela le père Hilario, qui était encore près du corps de Dolores, et n'avait rien vu de tout ce qui s'était passé autour de lui depuis la mort de sa chère enfant. Révérend père, lui dit-il, il faut que vous m'entendiez aussi à confesse, et me donniez l'absolution.

Le vieillard le regarda avec étonnement ; mais la mort de Dolores l'avait aguerri contre tous les malheurs, et il parut supporter ce nouveau coup avec résignation. Tu auras beaucoup à répondre devant Dieu, je le crains, mon fils, dit-il, après s'être recueilli quelques instans — Un ange est là haut qui prie pour moi à présent, répondit Christoval, en montrant la jeune fille, Dieu me pardonnera en son intention. Ils conférèrent quelque temps à voix basse, pendant que Rojas s'occupait de mettre en liberté les autres

prisonniers. L'absolution reçue, Christoval se releva avec vivacité, une joie étrange brillait dans ses yeux ; il courut à Antonio, et lui prenant la main : Adieu, lui dit-il, frère de ma Dolores, que Dieu vous récompense de la tendre affection que vous aviez pour elle ! Puis, se retournant vers les soldats : Je suis prêt, marchons ! et il les suivit d'un pas ferme à l'une des extrémités de la place, où une fosse avait été préparée, se mit à genoux et commença à prier son rosaire : Feu ! commanda Rojas, Christoval tomba, frappé de huit balles. Rojas, après avoir échangé un regard de douleur avec Antonio, s'éloigna aussitôt à la tête de son détachement.

Dans l'église de Loja, à côté de l'autel de Notre-Dame des douleurs, reposent dans une même tombe Christoval et Dolores.

Fatal et dernier voyage.

Antonio revint à Benameri avec le vieux père Hilario. Il trouva sa mère malade, et la nouvelle de la mort de Dolores la poussa en peu de jours au tombeau. Elle mourut avec la confiance que donne une foi vive, et d'autant mieux consolée, que ses scrupules sur le salut de son fils avaient été dissipés par le bon moine.

Quant au père de famille, il était encore tellement aigri de la mort d'Esteban, que celles de sa fille et de son épouse ne parurent pas faire sur lui grande impression; seulement sa douleur s'exhalait parfois en imprécations contre les libéraux et même contre Antonio, à qui il ne pouvait pardonner le crime dont quelques forcenés avaient souillé son parti, lors du massacre des prisonniers à Grenade.

Au bout de peu de jours Antonio reçut de l'autorité ecclésiastique, qui avait repris toute sa puissance, l'ordre de se rendre dans le couvent de *Miraflores*, pour y expier par une détention perpétuelle son apostasie et son libéralisme. Il aurait pu facilement se soustraire à cette condamnation en passant en France, comme s'offrirent à lui en faciliter les moyens plusieurs officiers français de sa connaissance; mais le malheur de la patrie et ses

malheurs de famille lui avaient inspiré une complète indifférence pour son propre sort. Cette longue agonie du cloître, à laquelle il aurait peu auparavant préféré la mort même, ne l'épouvantait plus : oui, l'infortuné s'achemina de son plein gré vers cette tombe où il devait descendre vivant.

Le couvent de Miraflores est de l'autre côté de la Sierra Morena. Après avoir traversé de nouveau Antequera, Cordoue, Andujar, Baylen, sous l'escorte cette fois d'un moine et de quelques soldats de la foi, Antonio se retrouva dans la Venta de Cardenas. Partout sur son passage il avait rencontré le plus affligeant spectacle ; partout les excès d'une aveugle populace, tour à tour poussée en sens contraire par des prêtres fanatiques et des démagogues forcenés. — D'un côté les maisons des meilleurs et des principaux citoyens livrées au pillage ou incendiées, — leurs propriétaires eux-mêmes traînés par la populace dans les rues, accablés de coups et d'outrages ; — les prisons encombrées de victimes ; — des femmes et des enfans errant sans asile ; — de l'autre des *Te Deum*, des fêtes pompeuses pour célébrer cet heureux état de choses ; — les bataillons étrangers traversant avec mépris cette terre conquise si facilement ; — les lâches efforts, enfin, de tant de bas flatteurs pour persuader au chef de l'armée victorieuse que sa mission était

désormais remplie, et l'Espagne heureuse et pacifiée ! — Tout pour Antonio était sujet de honte et de douleur ; tout redoublait pendant ce fatal et dernier voyage le désespoir de l'infortuné.

Pendant qu'assis à son ancienne place près du foyer de la Venta de Cardenas il passait la nuit à faire un triste retour sur les circonstances de son séjour dans ce même lieu un an auparavant, quelques coups de fusil retentirent dans les montagnes derrière l'habitation. Ayant demandé ce que c'était ; sans doute on va encore à la chasse de quelques *negros* fugitifs, lui répondit froidement le ventero. Au point du jour on se mit en route. Antonio, sous la surveillance de l'alguasil ecclésiastique, marchait un peu avant l'escorte. A peine avaient-ils fait quelques pas hors de la maison, qu'un faible gémissement se fit entendre, et ils découvrirent sur le bord de la route un homme près de rendre le dernier soupir. En s'approchant pour lui porter secours, Antonio reconnut le jeune Rojas, mais ce ne fut pas sans l'avoir auparavant long - temps examiné, tant la misère, la privation d'alimens, la douleur morale et de nombreuses blessures l'avaient changé. Il était couvert de haillons, sous lesquels on ne distinguait qu'avec peine quelques lambeaux d'uniforme d'officier ; ses pieds étaient nus, déchirés par les ronces et les pointes de rochers ; sa figure souillée de

sang et couverte de la pâleur de la mort, ses yeux éteints. Au nom de Dieu, Rojas! s'écria Antonio, où êtes-vous blessé? — De l'eau! de l'eau! murmura faiblement le mourant. Le moine était retourné à la Venta pour chercher du secours. Laissez-moi visiter vos blessures, Rojas, reprit alors Antonio; tout n'est pas encore perdu, de l'espoir, mon pauvre ami! — Laissez mes blessures!.... à manger!..... à boire!..... et..... oh! tout!.... oui, tout est perdu! dit d'une voix toujours plus lente le malheureux jeune homme.

Le moine revint bientôt avec quelques soldats de l'escorte d'Antonio. Pepita les avait suivis, poussée par une douce compassion. Elle apportait un vase rempli d'eau, et en fit prendre quelques gouttes au blessé. Après avoir bu, celui-ci retrouva un peu de force; il fit un signe de remerciement à sa jeune bienfaitrice, et lui dit : Que Dieu te récompense! Pepita, tu ne me reconnais plus, sans doute? La pauvre fille jeta un cri et fondit en larmes; elle venait de reconnaître dans ce moribond déguillé le jeune et brillant Cavallerito, dont souvent depuis un an son cœur s'était occupé. Oh, sainte mère de Dieu! s'écria-t-elle, en se signant, le pauvre jeune homme! faut-il donc que je le revoie ainsi!

Cependant les soldats de la foi se disposaient

à porter Rojas dans la maison; tout à coup ils découvrirent sur sa poitrine le ruban violet des *comuneros*, avec la devise : « Constitution ou la mort ! » C'est un *negro* ! murmura l'un d'eux, et il laissa retomber de tout son poids le corps qu'il venait de soulever. Pepita supplia vainement les barbares d'avoir pitié d'un mourant. A genoux, près de Rojas, elle soutenait sa tête de ses mains, et cherchait seule avec Antonio à le secourir encore, lorsqu'une voix dure cria derrière elle : En arrière, jeune fille ! laisse-le mourir comme un chien ! l'impie ! le juif ! Il est excommunié par la sainte Église ! et tous ceux qui le secourront, seront frappés du même anathème. Les soldats s'éloignèrent et entraînent de force Antonio. La jeune fille se sentit en même temps enlevée par un bras vigoureux, et en se retournant reconnut le père Francisco.

Dans ce moment passait une petite charrette, entourée de soldats de la foi et de paysans armés. Un homme y était placé les mains liées derrière le dos comme un criminel. Antonio jeta sur lui un douloureux regard. C'était Riégo ! Rojas aussi le reconnut. Il rassembla aussitôt ce qui lui restait de forces, se souleva à demi, et cria avec un dernier effort : Constitution ou la mort ! vive Riégo ! puis il tomba mort. Riégo s'était retourné vers lui en souriant amèrement. L'un de ses gardes voulut punir le cri de liberté, il

poussa son cheval sur Rojas; mais il laissa de suite retomber son sabre, et reprit son chemin en disant : Il a déjà ce qu'il lui faut, le chien !

Bientôt la charrette eut disparu.

Antonio arriva peu de jours après au lieu de sa destination. Les portes du cloître se fermèrent derrière lui, là s'arrêta sa carrière, et là aussi s'arrêta cette histoire.

FIN

TABLE.

	Page.
La Venta	1
La Borne de la Sierra Morena	19
Cordoue	50
Dolorita	56
L'attaque du convoi	58
La foire de Mairena	79
L'amour d'une jeune <i>maja</i>	103
Le roi de la populace à Séville	113
Le moine recruteur	131
Une junta de la foi	144
L'émeute de Cordoue	164
Las Cabejas de san Juan !	180
Fête constitutionnelle à Cadix	184
Le détroit de Gibraltar	188
Tableaux de famille	194
Les haines de Benameri	203
Route de Malaga à Grenade	203
La Vega de Grenade	224
Grenade	251
L'intérieur d'une maison à Grenade	251
Une promenade publique	259
L'Alhambra	247
Un bal à Grenade	278
Nuit de la Saint-Jean à Grenade	286
Détails de vie privée en Espagne	295

Le Généralife	305
Les prisonniers	321
Dernière convulsions du régime constitutionnel à Grenade	340
Les Français à Grenade	358
L'armée de la foi. — Riégo.	366
Fatal et dernier voyage	387

Andantino.

Guitarra

Canto.

Porte Piano.

Musical score for guitar and piano accompaniment. The guitar part features a complex rhythmic pattern with many sixteenth notes and slurs. The piano accompaniment consists of chords and simple melodic lines in the right hand, and a bass line in the left hand.

Musical score with vocal line and piano accompaniment. The vocal line is written in a single staff with lyrics underneath. The piano accompaniment is written in two staves (treble and bass clef). The lyrics are: "De que sir - ve a los u - si - os ca - me - lar a la se - ñor si ca - ren de Zan - dou - ga a la".

mejor o - ca - sion u - si de ma jo - ta quiero siempre an - dar que es el mane - jil - lo de der - ra - mar

sal y yo le di - *(A la Patria)* go ar - ri - ma - te para al - la ar - ri - ma - te para al -

la al - - - - - la

ERRATA.

- Page 33, ligne 9, ancien camarade, *supprimez* ancien.
— 88, — 13, *au lieu de* Guadelep, *lisez* Guadelupe.
— 180, — 9 d'en bas, *au lieu de* que s'il ne s'était agi,
lisez que s'il ne se fût agi.
— 293, — 7 d'en bas, et machina, *lisez* et machiner.
— 309, — 4, de s'entendre supplier, *lisez* d'entendre
supplier.
— 336, — 3, puis dans une sorte de mouvement con-
vulsif, *lisez* avec une sorte de mouve-
ment convulsif.
— 372, — 3, se montraient encore, *lisez* se montraient
aussi.
— 385, — 6, *au lieu de* passant la main, *lisez* en pas-
sant la main.
-